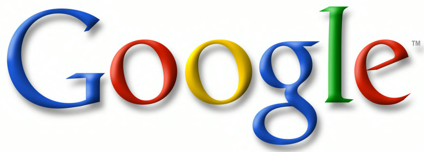
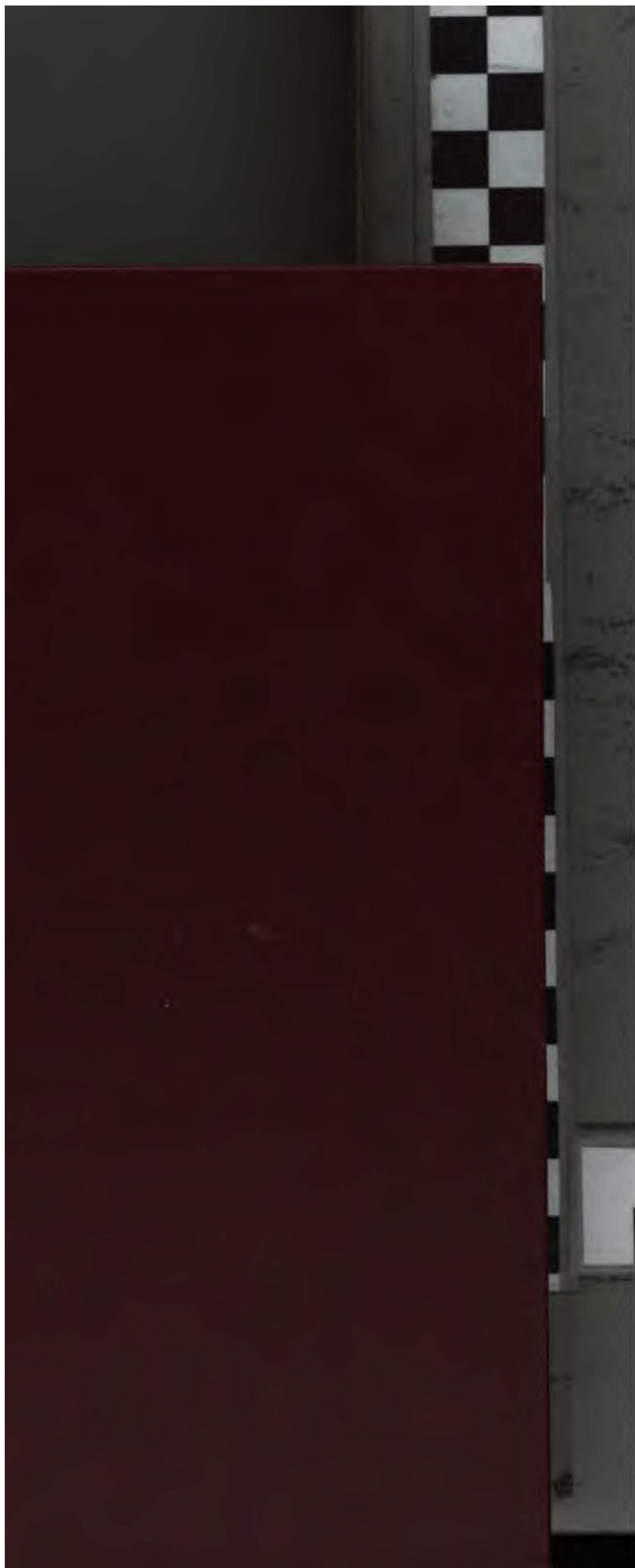






LE LIVRE

DE

LA "GENÈSE"

DANS LA

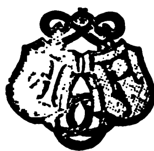
POÉSIE LATINE AU Vme SIÈCLE

PAR

L'ABBÉ STANISLAS GAMBER

AUMÔNIER DU LYCÉE DE MARSEILLE

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France, de l'Ecole Normale Supérieure et de la Société des Etudes historiques

4, RUE LE GOFF, 4

1899



LE LIVRE DE LA "GENÈSE"

DANS LA POÉSIE LATINE AU Ve SIÈCLE

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR ROBERT

ÉVÊQUE DE MARSEILLE

HOMMAGE RESPECTUEUX

S. G.



INTRODUCTION

Quand on étudie l'histoire des lettres chrétiennes aux premiers siècles de l'Église, il est impossible de ne pas être frappé par le contraste qu'elle présente avec l'histoire littéraire des peuples anciens. Tandis en effet que chez les nations de la Grèce et de l'Orient la poésie apparaît la première, c'est en prose, et en prose seulement, que le christianisme a parlé pendant trois siècles.

Il semble cependant que dans cette longue et importante période rien n'ait manqué pour inspirer une poésie chrétienne : ni l'idéal nouveau que le Christ avait révélé au monde, ni le spectacle des luttes héroïques qui ne cessaient d'ensanglanter les amphithéâtres, ni les mystérieuses commotions qui, en ébranlant la société antique, secouaient aussi les âmes et y préparaient de profonds bouleversements. Mais, comme l'a très justement remarqué un critique, il y a des moments où le spectacle même est trop près, où la vérité est trop forte pour faire des poètes, elle ne peut faire que des martyrs. « Elle se refuse à la poésie, comme à une sorte de frivolité et de faiblesse : elle l'anéantit, parce qu'elle la surpasse » (1).

On peut ajouter qu'à cette époque le christianisme avait surtout besoin d'orateurs et d'apologistes, et que l'heure était moins aux rêves et aux fantaisies de l'imagination, qu'aux ardentes controverses avec l'ennemi et à la défense de la religion persécutée. Les philosophes et les hommes de lettres, convertis à la foi nouvelle, dépensent toute l'activité de leur zèle et toutes les ressources de leur intelligence dans la composition d'apologies éloquentes ou de savants traités de morale. C'est Justin qui venge ses coreligionnaires des accusations de la philosophie du Portique, et couronne une glorieuse carrière par un héroïque martyre. C'est Clément d'Alexandrie, qui scrute les profondeurs de la métaphysique chrétienne ; Origène, qui étonne le monde par l'universalité de son génie ; Tertullien, dont l'âme

(1) Saint-Marc Girardin, *Revue des Deux Mondes*, t. III, 1849, p. 624.

ardente et passionnée joint l'imagination la plus riche et la plus brillante à une vaste érudition, et dont le style de fer, selon le mot de Balzac, a fourni des armes excellentes à plus d'un controversiste moderne (1).

Mais, quand la paix eut été rendue à l'Eglise et que Constantin eut incliné les aigles impériales devant le Labarum victorieux, la muse chrétienne, comme endormie jusque-là, se réveilla tout à coup et fit entendre ses premiers chants. C'est au milieu des cantiques d'allégresse et des hymnes de triomphe que l'Église sort des catacombes pour prendre possession des basiliques romaines. Trop longtemps contenus, les sentiments qui animent les âmes éclatent avec une telle impétuosité, que bientôt les mètres de Pindare et d'Horace ne suffiront plus aux poètes, et que, brisant le moule trop étroit de l'ode antique, ils créeront une forme nouvelle, plus en harmonie avec l'idéal supérieur qui doit les inspirer désormais.

Aussi bien l'heure avait sonné où le christianisme victorieux devait essayer de montrer que, tout en détachant l'esprit humain du culte exclusif de la matière, il n'était pas hostile à l'expression du beau et à l'amour des lettres et des arts. Si, pendant la période qui précède la paix constantinienne, emportés qu'ils étaient dans la ferveur de leur enthousiasme vers les voies nouvelles ouvertes par la foi, les premiers chrétiens n'avaient accordé aux questions de forme et de style qu'une importance très secondaire, si même plusieurs d'entre eux étaient portés à considérer la poésie comme un jeu frivole et indigne des disciples d'un Dieu crucifié, si en particulier la profonde et en quelque sorte ineffaçable empreinte, que le paganisme avait laissée dans toutes les branches de l'activité intellectuelle et dans toutes les productions de l'art, rendait toutes ses œuvres suspectes et inspirait à un grand nombre de fidèles une certaine antipathie, une réaction

(1) « Peut-être que dans cet âge de combat, la poésie ne pouvait se trouver à l'aise ni chez les vainqueurs, ni chez les vaincus. Chez les païens, c'est la langueur qui la tue ; mais, chez les chrétiens, c'est une foi trop animée à la lutte, trop pressée de courir à la conquête du monde ou d'opérer la mortification des sens, pour se complaire à des jeux d'imagination. Le temps des athlètes est pris par les persécutions à braver, les hérésies à démasquer, une corruption invétérée à déraciner, les labeurs de la pénitence, les fuites précipitées vers le désert... On oserait dire que le vent de l'Esprit-Saint souffle trop fort pour laisser épanouir une plante délicate qui craint l'orage autant qu'elle a besoin d'air ». A. De Broglie, *L'Eglise et l'Empire Romain au IVe siècle*. T. VI, p. 510.

salutaire ne tarda pas à s'opérer, quand revinrent des temps plus heureux et plus tranquilles, et que le triomphe du christianisme parut désormais assuré.

Ce n'est pas, toutefois, qu'avant cette époque l'imagination des croyants ne se fût donné quelque carrière dans le domaine poétique, et c'est avec raison qu'on a cru retrouver la poésie de la religion naissante dans les Evangiles apocryphes et dans ces gracieuses légendes orientales, où depuis les formes les plus riantes de la pastorale et de l'élégie jusqu'aux conceptions les plus dramatiques de l'art, on rencontre ce que la langue littéraire a de plus vif et de plus orné. On pourrait citer aussi, parmi les premiers monuments de la poésie chrétienne avant le IV[e] siècle, les cantiques religieux qu'on chantait dans les offices publics. Saint Paul témoigne de cet usage primitif lorsqu'il exhorte les Éphésiens à chanter au Seigneur, outre les psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, ᾠδαῖς πνευματικαῖς (1). D'autre part, dans sa lettre à Trajan sur les usages des chrétiens, Pline le Jeune remarque « qu'ils avaient coutume de se réunir avant le jour pour chanter un hymne au Christ comme à leur Dieu, *carmen Christo, quasi Deo, dicere* » (2). Malheureusement ces premières productions de la lyre chrétienne ne sont pas arrivées jusqu'à nous, et, nous n'avons pour former notre jugement sur ce qu'elles devaient être, que l'hymne au Christ de Clément d'Alexandrie, dont M[gr] Freppel a donné la traduction au chapitre douzième de son étude sur les œuvres de ce Père (3).

Quoi qu'il en soit, il est bien vrai que ce n'est qu'au IV[e] siècle que les idées chrétiennes commencent à se plier à la mesure du vers classique et au rythme de la poésie profane. Dès lors, tandis que l'enthousiasme religieux s'échappe en strophes enflammées de l'âme de saint Ambroise et de saint Hilaire, pour s'élever plus tard jusqu'au plus haut lyrisme sur les lèvres de Prudence et de saint Paulin de Nole, voici que les autres muses, jalouses de se consacrer aussi au vrai Dieu, aspirent à s'introduire dans l'Eglise, qui s'empresse de les accueillir en les purifiant. Tour à tour apologétique et morale avec

(1) Eph., V, 19.
(2) Plin. jun. Epist. *Ad imper. Trajan*, lib. X, 97.
(3) Voir le texte dans l'*Anthologia graeca carminum christianorum* de Christ et Paranikas, p. 37.

saint Prosper, pastorale avec Sévérus Sanctus, narrative avec Paulin de Périgueux et Paulin de Pella, épique enfin avec Sédulius, Claudius Victor et saint Avit, la poésie chrétienne sut adopter toutes les formes et aborder tous les genres littéraires que l'art ancien avait consacrés et portés à leur perfection. Platon voulait bannir les poètes de sa république : la religion du Christ les attira auprès d'elle, en fit les interprètes de ses dogmes et de sa morale, les apôtres de sa doctrine et de ses enseignements.

Or, pour peu qu'on soit familiarisé avec l'histoire de cette période, qui va du milieu du IVe siècle au commencement du sixième, on n'est pas sans avoir remarqué parmi les écrivains religieux qui se sont fait alors quelque nom dans les lettres, tout un groupe de poètes dont la tendance commune est de s'attacher aux traditions bibliques, de traduire ou de paraphraser en vers l'Ancien et le Nouveau Testament, et de prêter à la prose des livres saints l'harmonie du rythme et de la cadence.

Cette tendance s'explique aisément. Il est incontestable d'abord qu'aux chrétiens désireux de donner la forme lyrique aux pieuses et ardentes effusions de leur foi, la Bible offrait un admirable et incomparable modèle. Tous les sentiments que la religion nouvelle inspirait à ses adeptes se trouvaient exprimés dans les psaumes de ce roi-prophète, dont on a pu dire avec vérité qu'il était « le premier des poètes du sentiment et le roi des lyriques (1) ». C'est en s'abreuvant à cette source si largement ouverte, que le génie latin, qui avait paru si longtemps rebelle aux vrais élans lyriques, produisit cette abondante floraison d'hymnes et de cantiques, dont l'Eglise s'empara bien vite pour en faire l'expression populaire et toujours vivante de ses tristesses et de ses joies, de ses aspirations et de ses espérances.

Mais, si pour célébrer la gloire du Très-Haut et du Christ, les lyriques n'avaient eu qu'à reprendre le cinnor du barde hébraïque et en avaient tiré, à leur tour, de mélodieux accents, c'est à Moïse, cet Homère du peuple juif, c'est aux évangélistes, ces rhapsodes du monde nouveau, que d'autres allèrent demander leurs inspirations. La création du monde, l'âge d'or sous les ombrages de l'Eden, la chute d'Adam et d'Ève, la terre envahie par les eaux du déluge, le feu

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*

du ciel dévorant les villes coupables, l'émouvante histoire de Joseph, telles sont les scènes tour à tour grandioses et familières, charmantes ou terribles qu'ils essaient de reproduire, pendant qu'un petit nombre d'entre eux s'exercent à raconter dans la langue des muses la vie même de Jésus-Christ. Ce furent là les premiers thèmes de la poésie épique chrétienne à son berceau.

Cependant il importe de remarquer tout de suite que ceux qui ont voulu mettre en vers les simples récits des évangélistes, ne l'ont jamais fait qu'en tremblant, et avec un médiocre succès. C'est à peine s'ils se sont bornés à une transcription servile et à une sèche paraphrase du livre sacré. La crainte de défigurer cette auguste parole, en y ajoutant leurs propres fictions, comprimait fatalement leur essor et ne pouvait qu'éteindre leur verve. D'ailleurs les poètes n'étaient pas les seuls à éprouver ces scrupules, puisque nous voyons un historien, Sulpice Sévère, se défendre de raconter la vie du Christ, « parce qu'il n'ose aborder des choses que renferment les Evangiles (1) ». Cette histoire s'accommode mal en effet des mythes et ses légendes dont l'imagination chercherait à la parer, et la figure de Jésus est pour les croyants trop idéale et trop surhumaine pour que des mains profanes puissent impunément y toucher. « Les peintres ont pu la tracer, dit Ozanam, parce qu'il n'y avait pas d'image authentique, mais les poètes ne peuvent lui prêter la parole et l'action, parce que la réalité de l'Evangile les écrase. La Providence n'a pas voulu que rien de ce qui ressemblât à la poésie, à la fiction, pût envelopper le dogme fondamental du christianisme, sur lequel repose toute l'économie de la civilisation et de l'univers (2) ».

Il en est tout autrement de l'Ancien Testament, et en particulier de la Genèse, dont la matière semble laisser plus de liberté au poète et imposer moins de gêne à l'inspiration. Aussi les auteurs chrétiens ont-ils largement puisé à cette source féconde, qui ne tarira même pas quand la langue latine aura fait place aux langues modernes, et c'est le récit génésiaque qui servira de thème à un grand nombre d'épopées, jusqu'à ce qu'il revête une de ses formes les plus parfaites sous la plume d'un homme de génie, et nous donne cet immortel chef-

(1) Sulpice Sévère, *Chronic.*, II, 27.
(2) *La Civilisation au Ve siècle*, II, p. 234.

d'œuvre qu'on appelle le *Paradis Perdu* de Milton. Ainsi de ces flambeaux que les coureurs se passaient de main en main dans les jeux du stade, et auxquels Lucrèce compare si admirablement la vie.

De ce cycle littéraire très étendu qui comprend des œuvres écrites en diverses langues et d'un caractère très différent, c'est la première phase seulement, celle qui appartient à la littérature latine et s'arrête au commencement du VI° siècle, que nous avons le dessein d'étudier ici.

Les poèmes qui appartiennent à cette période sont, par ordre de date : 1° la *Genesis*, de Cyprien ; 2° le *Metrum in Genesim*, d'Hilaire ; 3° l'*Alethia*, de Claudius-Marius Victor ; 4° le *Carmen de Deo*, de Dracontius, et 5° le *De Spiritalis Historiæ gestis*, de saint Avit. Il faut y joindre une courte composition intitulée *De Sodoma*, dont l'auteur est resté inconnu.

S'il faut en croire Gennade (1), Prudence aurait aussi composé, outre les ouvrages que nous connaissons, un poème sur la création, intitulé *Hexaéméron de mundi fabrica*, et qui ne nous est pas parvenu. Mais il y a tout lieu de penser que Gennade est ici dans l'erreur. D'abord, comme on l'a justement fait observer (2), il est impossible de retrouver aucune allusion à une composition de ce genre dans la préface que ce poète a écrite, en 405, pour être mise en tête de ses œuvres. D'autre part rien ne prouve que Prudence ait encore écrit après cette époque, et, en dehors de la notice de Gennade, aucun souvenir de cet Hexaméron ne nous a été conservé. Néanmoins Prudence s'est plus d'une fois essayé à reproduire dans ses compositions didactiques, particulièrement dans l'*Hamartigénia*, quelques-uns des épisodes épiques que la Genèse lui fournissait.

A part saint Avit, que son caractère épiscopal et son rôle politique ont mis davantage en lumière, les auteurs des poèmes bibliques, fort peu connus et étudiés depuis la Renaissance, ont été enveloppés dans le même dédain systématique dont on a si longtemps fait preuve à l'égard des écrivains de la littérature chrétienne. On sait en effet quel injuste mépris la critique a trop souvent professé pour les poètes

(1) *De Vir. ill.*, XIII, in Prudentium.... « Commentatus est autem in morem Græcorum Hexaemeron de mundi fabrica, usque ad condicionem primi hominis et praevaricationem ejus ».
(2) A. Puech, *Prudence*, p. 57.

religieux de l'époque primitive. Au XV[e] siècle, Alde Manuce se plaignait de n'avoir pu découvrir dans toute l'Italie un seul érudit qui connût un vers de leurs ouvrages. Louis Vivès les comparait à des eaux troubles et limoneuses : à quoi Fabricius, qui nous rapporte certe appréciation, répondait ingénieusement, en conservant la métaphore, que les eaux thermales les plus salutaires sont souvent les moins pures (1).

Sans doute, et nous avons hâte de le dire, quelques-unes des compositions que nous aurons à étudier ne sont que des essais bien faibles et bien imparfaits d'une muse inexpérimentée et inhabile, plus désireuse de louer le vrai Dieu et d'exalter ses œuvres, que capable d'enfanter un poème de grand souffle et de grande allure. D'ailleurs, outre que ces écrits ont paru à une époque de déclin littéraire, ils auront toujours à souffrir de la comparaison qu'on est tenté d'en faire avec l'épopée de Milton, de même que l'*Historia Evangelica* de Juvencus ne saurait subir impunément un parallèle avec la *Messiade* de Klopstock. Ne serait-ce pas le cas de répéter ici, mais en le retournant, le mot d'un critique anonyme sur l'*Enfer* d'un poète contemporain (2) : « L'enfer, envisagé comme thème poétique, a bien des écueils. Son vice capital, c'est Dante. Il est toujours fâcheux d'être précédé ; quand le devancier est de cette taille, tout est dit ». Si nous ajoutons que Cyprien et ses émules avaient, eux aussi, un devancier absolument inimitable dans l'historien sacré qu'ils prenaient pour modèle, et dont nul n'a pu égaler jamais la majesté sublime, la touchante et naïve simplicité, le naturel plein de grâce, nous aurons signalé quelques-unes des conditions d'infériorité où se sont trouvés placés les auteurs des poèmes génésiaques.

C'est à tort cependant que le tableau a fait oublier l'ébauche, et

(1) G. Fabricius, *Epitre dédicatoire* placée en tête du recueil intitulé : *Poetarum veterum ecclesiasticorum opera christiana*... (Basileae, 1564).

Ch. Daumas, l'éditeur des œuvres de Paulin de Périgueux, après avoir cité dans sa préface G. Fabricius, Alde Manuce et L. Vivès, fait remarquer que ce dernier, qui avait écrit : « *Juvencus, Sedulius, Prosper, Paulinus lutulentae et perturbatae sunt aquae* », a, dans la suite, jugé plus favorablement nos poètes chrétiens, et chaudement recommandé en ces termes la lecture de leurs œuvres : « Legendi et poetæ nostrae pietatis, Prudentius, Prosper, Paulinus, Sedulius, Juvencus et Arator, qui, cum habeant res altissimas et humano generi salutares, non omnino sunt contemnendi. Multa habent, quibus elegantia et venustate carminis certent cum antiquis, nonnulla etiam quibus eos vincant. » *(Epist. de ratione studii.)*

(2) Amédée Pommier.

M. Ampère nous paraît bien sévère, quand il prétend que « ces tentatives si souvent renouvelées étaient sans portée et sans avenir (1) ».

Leur portée, nous espérons la faire suffisamment ressortir en montrant à quelle mission religieuse et apologétique nos poètes ont voulu se consacrer, et quel but très noble et très louable ils ont poursuivi. Quant à leur avenir, il importe, pour le comprendre, de distinguer nettement de la forme périssable et surannée de ces compositions, l'idée inspiratrice et féconde qui les anime. Nous accordons volontiers que l'art païen, dont nos poètes se sont constitués les représentants dans le christianisme, était condamné à disparaître dans ce qu'il avait d'étroit, d'exclusif et de conventionnel, de même d'ailleurs que les mythes et les légendes dont il était l'expression. Mais si la forme purement matérielle, si les procédés métriques, que les auteurs de ces poèmes ont tenu à conserver et qui étaient si peu en harmonie avec les idées nouvelles auxquelles on essayait de les adapter, étaient voués à une irrémédiable décadence, il n'en va pas de même de la pensée généreuse dont ils se sont faits les apôtres, et qu'ils ont essayé de répandre parmi leurs contemporains. Que l'alliance tentée par eux entre la culture classique et l'idée chrétienne fût une entreprise difficile et périlleuse, et que le succès n'ait pas toujours couronné les plus louables efforts, nous sommes loin de le nier. Nous ne contesterons pas davantage que la langue latine, épuisée depuis longtemps et, atteinte d'une incurable langueur, offrait la plus vive résistance à cette fusion nécessaire, mais réservée à des idiomes plus jeunes et à ces races nouvelles qui allaient se partager les dépouilles de l'Empire romain. Qui se refusera néanmoins à reconnaître que cette obstination à demeurer fidèle à l'art profane, et à le plier aux exigences du christianisme, n'est pas restée sans résultat, et que les siècles suivants ont largement profité des essais et des tentatives de ceux qui leur avaient préparé les voies et facilité la tâche ?

Il est vrai que plus durable et plus brillante fut la fortune qui attendait la poésie lyrique chrétienne, représentée par saint Ambroise, Prudence et Paulin de Nole. Tandis que les poèmes bibliques, en raison même du caractère qui les rattachait à la tradition ancienne, s'adressaient surtout aux lettrés et aux érudits, les hymnes et les canti-

(1) *Histoire de la littérature avant Charlemagne*, II, p. 182.

ques, admis dès l'origine à faire partie de la liturgie sacrée et à contribuer à l'éclat des cérémonies du culte, entraient ainsi pour toujours dans la vie même des peuples et se trouvaient appelés à produire sur les âmes des impressions autrement vives et profondes que les œuvres de Marius Victor et de saint Avit. Mais s'ils n'étaient pas tous destinés à exercer une action aussi puissante, et si, d'autre part, la forme lyrique répondait mieux aux besoins d'épanchement qu'éprouvaient les âmes trop pleines, il reste à nos poètes génésiaques l'honneur et le mérite d'avoir travaillé, non sans succès, à la réconciliation du christianisme avec les lettrés de l'empire, et d'avoir prouvé que la muse nouvelle connaissait des sources d'inspiration aussi fécondes et aussi riches que celles où l'antiquité n'avait cessé de s'abreuver.

Il nous sera permis d'ajouter que la matière même de ces compositions, ébauchée seulement, nous l'accordons volontiers, par nos auteurs des premiers siècles, et si admirablement reprise et developpée plus tard par Milton, devait leur attirer l'attention de la critique, curieuse de rechercher dans les œuvres de même genre la filiation des idées et de suivre à travers les âges l'histoire des conceptions littéraires. Volontiers nous appliquerons aux précurseurs du poète anglais ce qu'un ingénieux et délicat penseur a écrit des précurseurs de Dante : « Ce mouvement auquel nous avons assisté, cet essai en quelque sorte périodique, ce tâtonnement non interrompu d'une pensée qui se produit laborieusement et sous tant de formes grossières et provisoires, avant de rencontrer sa forme définitive, un si long effort des intelligences au profit d'un seul homme, tout cela forme une suite, un ensemble, qui méritaient, je crois, d'être considérés à part, et dont la critique et l'histoire ont à tirer quelques enseignements. Dans les grandes œuvres poétiques, qui ouvrent les ères littéraires, toute une foule anonyme semble avoir sa part. C'est pour ces inconnus éclaireurs, prédestinés à l'oubli, qu'est la plus rude tâche : ils tracent instinctivement les voies à une sorte de conquérant, au profit de qui ils n'auront plus qu'à abdiquer un jour ; ils préparent à grand' peine le métal qui sera marqué un jour à une autre et définitive empreinte : car, une fois les tentatives épuisées, arrive l'homme de génie. Aussitôt il s'empare de tous les éléments dispersés et leur imprime cette unité imposante, qui équivaut à la création (1) ».

(1) Charles Labitte, *La Divine Comédie avant Dante*, p. 143, 144.

Qu'on répète donc tant qu'il plaira que la perfection de l'art manque à ces premiers essais de la poésie chrétienne, et qu'on en démontre aisément l'infériorité notoire par une comparaison trop facile avec la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu* ou la *Messiade*. On n'en sera pas moins forcé de reconnaître avec un juge compétent que ces mêmes écrits, dans leur imperfection, renferment un fonds de sentiments et de pensées inconnus aux lettres antiques, et où un œil exercé peut facilement discerner tous les éléments d'une renaissance future. « On y rencontre déjà ces hautes conceptions de l'idéal divin, ces fines et profondes analyses de la nature morale que l'Evangile seul pourra rendre familières à tous les esprits, et qui marquent d'un sceau particulier, dans les temps modernes, les littératures des peuples chrétiens. C'est une mine dont le premier filon est à peine touché, et dont la richesse est inconnue de ceux qui le découvrent. Viennent des jours plus calmes, des jours d'une piété non pas moins vive, mais plus paisible ; viennent des idiomes moins usés, moins imbus de fausses couleurs, viennent surtout le génie. Il trouvera là une matière préparée qui n'attend que sa main créatrice pour lui imprimer une forme. Ces artistes incomplets seront les pères d'une postérité littéraire qui les imitera et les effacera sans les nommer et souvent sans les connaître » (1).

Ainsi parle la critique sincère et sans prévention. D'ailleurs, depuis un certain nombre d'années, on a commencé à juger plus favorablement nos poètes chrétiens ; depuis surtout qu'on a bien voulu les étudier de plus près, les replacer dans l'époque et le milieu où ils ont vécu, rechercher les influences qu'ils ont subies et celle qu'ils ont exercées, bien des préjugés ont disparu, qui hantaient à cet égard les meilleurs esprits (2), et que se plaisaient à entretenir des écrivains partiaux, toujours portés à considérer comme barbare tout ce qui a vu le jour aux époques de décadence. D'excellents travaux ont remis en lumière des figures oubliées et des productions méconnues, et ces consciencieuses monographies ont permis d'apprécier à leur véritable valeur des œuvres trop légèrement condamnées jusqu'à ce jour.

(1) A. de Broglie, *op. cit.*, t. VI, Conclusion, p. 511-512.

(2) Il nous suffira de citer Chateaubriand qui, dans son *Génie du Christianisme*, se contente de faire cette vague et peu aimable allusion à l'ancienne poésie chrétienne : « Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la *Divina Commedia* de Dante » (2e partie, livre I, ch. II).

Il est exact de constater que ce retour à une plus saine appréciation des œuvres qui appartiennent aux premiers âges chrétiens a été puissamment favorisé par le goût de plus en plus prononcé de nos contemporains pour les exhumations littéraires et historiques. Mais il importe de reconnaître aussi que l'émulation des esprits sérieux et passionnés à bon droit pour l'étude des moindres documents, qui peuvent servir à reconstituer la physionomie d'un siècle et d'une époque, devait être excitée par le caractère même de cette période, si étrange et si intéressante sous bien des rapports. Si les temps, qu'on est convenu d'appeler en littérature les âges d'or, offrent un champ inépuisable aux investigations de la critique, et satisfont davantage l'intelligence par l'harmonieux ensemble et la rare perfection des œuvres qu'ils nous présentent, il y a aussi un charme réel et je ne sais quoi de séduisant dans les siècles de décadence comme dans les civilisations qui débutent. Or rien de plus curieux que cette fin de la société romaine, où tout est fait de ruines et de germes, où la décrépitude est si voisine du rajeunissement, où les contrastes et les oppositions éclatent dans le domaine des idées comme dans celui des mœurs et des institutions, où l'empire qui agonise, le paganisme qui se meurt, la religion du Christ qui triomphe, les barbares qui s'établissent, où tous ces éléments si divers se heurtent et se rencontrent dans une mêlée immense et confuse, et où se produisent les plus profonds bouleversements et la révolution la plus étonnante que le monde ait jamais contemplés jusque-là.

Nous osons dire que quelque chose de semblable se retrouve dans les poèmes chrétiens, qui doivent faire le sujet de cette étude. Bien qu'ils soient consacrés à chanter un événement lointain, dont le caractère et la portée dominent de bien haut les intérêts du temps et des nationalités éphémères, leurs auteurs n'en sont pas moins, jusqu'à un certain point, les hommes de leur âge, et leur œuvre porte nécessairement l'empreinte du milieu et du temps où ils ont vécu. Par leur tendance à couler les idées chrétiennes dans le moule païen, par leurs efforts incessants à demander la forme et le rythme de leurs poèmes, non pas à l'antiquité hébraïque, qui ne leur en fournit que la matière et le cadre, mais à l'antiquité profane dont ils essaient d'imiter les œuvres, par l'allure singulière et parfois hybride de leurs écrits, où Moïse et Virgile, le vocabulaire et la pensée, le style et l'inspiration

luttent ensemble sans parvenir toujours à s'assortir et à s'entendre, les auteurs des poèmes génésiaques ne sont-ils pas une image fidèle de leur époque, tout autant que les poètes lyriques, fidèles eux aussi aux traditions et règles de l'art ancien? A ce point de vue il nous semble que cette étude d'histoire littéraire ne saurait être sans profit.

N'oublions pas d'ajouter aussi que le fond de ces compositions ne laisse pas que d'intéresser vivement tous ceux que préoccupent les questions de philosophie, de science et d'histoire religieuses. Si l'interprétation et le commentaire doctrinal du texte mosaïque n'a pas été le but exclusif de nos poètes, comme ils furent celui des Pères et des docteurs dans leurs traités et leurs hexamérons, il est évident que nos auteurs ne pouvaient versifier le texte sacré et en donner une paraphrase poétique, sans adopter tel ou tel sens, telle ou telle explication plus particulièrement goûtée par l'école exégétique à laquelle ils appartenaient. D'autre part les polémiques et les controverses si ardentes à une époque où le paganisme n'avait pas déposé les armes et où les hérésies étaient toujours menaçantes, devaient trouver une place dans des écrits, dont le thème et la matière touchent aux origines et aux fondements mêmes de la religion. Il ne sera pas inutile d'examiner jusqu'à quel point nos écrivains ont pu concilier la liberté d'invention nécessaire aux poètes avec les exigences de la doctrine qu'ils professaient.

C'est assez dire à quels titres nombreux et divers les poèmes inspirés par la Genèse nous ont paru appeler une étude d'ensemble et de comparaison, où leurs caractères généraux, leurs affinités et leurs divergences, tant au point de vue des idées que du style, de la langue et de la prosodie, seraient plus vivement mis en lumière et plus nettement accusés qu'ils n'ont pu l'être dans des monographies spéciales. Un travail de ce genre est devenu d'autant plus nécessaire que la publication des œuvres des anciens auteurs chrétiens, entreprise, depuis un certain nombre d'années, soit par la Société pour la connaissance des sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, soit par l'Académie des sciences de Vienne, a dû profondément modifier, sous bien des rapports, les jugements portés sur nos poètes par les critiques antérieurs. Plus heureux que nos devanciers, nous avons pu, grâce à ce précieux secours, donner pour base à notre étude des

textes scientifiquement établis, et dont la plupart doivent être regardés comme définitifs.

Enfin, bien qu'il n'entre pas dans notre plan d'examiner longuement et en détail les poèmes postérieurs à celui de saint Avit, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de faire connaître les principaux d'entre eux, soit à cause de leur mérite littéraire, soit surtout à cause des analogies qu'ils présentent avec les compositions qui les ont précédés.

OUVRAGES CONSULTÉS

AMPÈRE (J.-J.), *Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle.* Paris, Hachette, 1839, t. II.

BACCUEZ et VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I. Paris, Roger et Chernoviz, 1881.

S. BERGER, *La Bible française au moyen âge. Etude sur les plus anciennes versions de la Bible, écrites en prose de langue d'oïl.* Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCLXXXIV.

G. BOISSIER, *La Fin du Paganisme*, t. I et II. Paris, Hachette, 1891.

CARD. BONA, *De la Liturgie*, trad. Lobrey, t. II. Paris, Vivès, 1854.

J. BONNARD, *Les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge.* Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCLXXXIV.

A. BOURGOIN, *De Claudio Mario Victore.* Paris, Hachette, 1887.

A. DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle*, t. VI. Paris, Didier, 1866.

G. CAVE, *Script. eccles. hist. litter.*, Oxonii, 1741, in-8°.

D. CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclés.* Paris, Vivès.

A. CHARAUX, *Saint Avite, évêque de Vienne, sa vie, ses œuvres.* Paris, A. Colin, 1876.

U. CHEVALIER, *Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne.* Lyon, E. Vitte, MDCCCXC.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio et impensis Academiae Litterarum Caesarae Vindobonensis. Vindobonae, F. Tempsky. — *S. Thasci Caecili Cypriani opera*, recens. G. Hartel, p. III, MDCCCLXXI. — *Claudii Marii Victoris Alethia*, recens., Car. Schenkl, vol. XVI, MDCCCLXXXVIII. — *Cypriani Galli poetae Heptateuchos.* Accedunt incertorum *De Sodoma* et *Iona*... et *Hilarii quae feruntur in Genesim* carmina... Recensuit et commentario critico instruxit Rudolphus Peiper, vol. XXIII, MDCCCLXXXXI.

CRUICE, *Essai critique sur l'Hexaéméron de saint Basile.* Paris, Didot, 1844.

V. CUCHEVAL, *De Sancti Aviti Viennae episcopi operibus* commentarium. Paris, Durand, MDCCCLXIII.

DARRAS, *Hist. génér. de l'Eglise*, t. I. Paris, Vivès, 1874.

E. DUPIN, *Biblioth. des aut. eccl.*, 1690.

A. EBERT, *Histoire générale de la littérature chrétienne au moyen âge en Occident*, trad. Aymeric et Condamin, t. I. Paris, Leroux, 1883.

J.-A. FABRICIUS, *Biblioth. lat.*, Hamburgi, 1722; *Bibl. lat. mediae et inf. aetatis*, Hamburgi, 1734.

H. GOELZER, *La latinité de saint Jérôme*. Paris, Hachette, 1884.

Histoire littéraire de la France, par les religieux Bénédictins. Paris, Palmé, 1865.

LABBE, *De script. eccl.* Parisiis, 1660.

LEYSER, *Hist. poet. et poem. medii aevi.* Halae Magd., 1721.

A. MAÏ, *Classici auctores e Vatic. cod. editi*, vol. II. Romæ, 1883.

J. MAYOR, *The latin Heptateuch*. London, Clay and Sons, 1889.

Monumenta Germaniae historica... edidit Societas aperiendis fontibus rerum Germanicarum medii aevi. Auctorum antiquissimorum tomi IV pars posterior : *Alcimi Ecdicii Aviti, Viennensis episcopi*, Opera quae supersunt, recens. Rudolphus Peiper. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCLXXXIII, in-4°.

MIGNE, *Patrol. lat.*, t. III, XIX, XLI, L, LX; *Patr. gr.*, t. XIX, XLIV, XXXV, etc.

F. OZANAM, *La Civilisation au Ve siècle*, t. I et II. Paris, Lecoffre, 1862.

G. PÉLISSIER, *La Vie et les Œuvres de Du Bartas*. Paris, Hachette, 1883.

CARD. PITRA, *Spicil. Solesm.*, t. I, 1852. — *Analect. sacra et class. Spic. Sol. parata*. Paris, Roger et Chernoviz, 1888.

A. PUECH, *Prudence*. Paris, Hachette, 1888.

TEUFFEL, *Hist. de la litt. rom.*, t. III, trad. J. Bonnard et P. Pierson, Paris, Viewieg, 1883.

Les autres indications bibliographiques se trouvent dans les notes.

CHAPITRE I

Auteurs, Manuscrits et Éditions des Poèmes inspirés par la Genèse

---

Nous traiterons de toutes les questions relatives à la biographie de nos poètes et à la bibliographie de leurs œuvres dans les six articles qui suivent : Art. I, La *Genesis*. — Art. II, L'*Alethia*. — Art. III, Le *Metrum in Genesim*. — Art. IV, Le *Carmen de Deo*. — Art. V, Le *De Spiritalis historiae gestis*. — Art. VI, Le *De Sodoma*.

ARTICLE I

LA *GENESIS*

En 1560, G. Morel publia pour la première fois, en un volume petit in-8°, d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris (380, XIII° siècle, aujourd'hui B. N., n° 14758), et en même temps que les œuvres de Cl. M. Victor, d'Hilaire et de Dracontius, 165 vers d'un petit poème intitulé *Genesis* (1). Quatre ans après, en 1564, la *Genesis* était réimprimée dans l'édition complète des œuvres de saint Cyprien, évêque de

(1) *Cl. Marii Victoris, oratoris Massiliensis,* ΑΛΗΘΕΙΑΣ, *seu commentationum in Genesim lib. III.—Epigrammata varia vetusti cujusdam auctoris, inter quae sunt et aliquot psalmi versibus redditi.—Hilarii Pictaviensis episc., Genesis.—Cypriani, Genesis et Sodoma.—Dracontii, De opere sex dierum.* Omnia versibus, nunc primum e vetustis codicibus expressa. Parisiis, MDLX. Apud Guil. Morellium. «...Quae Hilarii, Cypriani et Dracontii subsequuntur ea nobis S. Victoris Parisiensis libraria suppeditavit... Exemplar quo usi sumus unico, multis sui partibus perturbatum atque confusum erat, ut haud mirum videri queat, si qui loci labe non careant : quo carerent autem, omnem quam potui diligentiam adhibui : malui tamen locos integros et quales liber habebat, aliis dijudicandos, quam mea emendatione ulla contaminatos exhibere ». (Amplis. viro, Simoni Armaille (Simon de Maillé de Brézé), arch. Turonensi.)

Carthage, publiée également par G. Morel (1), et dans la collection des poètes chrétiens éditée par J.-A. Fabricius (2).

Ce n'était là cependant qu'un très court fragment d'une composition plus considérable, qui appartenait elle-même à toute une série de poèmes sur les sept premiers livres de l'Ancien Testament, mentionnés dans les manuscrits sous le nom d'*Heptateuque*. Dans sa préface des œuvres de saint Avit, le jésuite J. Sirmond (3) fait allusion à cet ouvrage, qu'il s'abstint cependant de publier, se contentant d'indiquer seulement les premiers vers de chaque livre.

En 1735, les bénédictins D. Martène et D. Durand découvrirent dans un manuscrit de Corbie (4), (plus tard Saint-Germain-des-Prés, n° 841, aujourd'hui Bib. Nat. lat., n° 13407), paraissant remonter au IX° siècle, un texte plus complet de la *Genesis*, soit 1276 vers de plus que les 165 déjà connus, qu'ils publièrent dans le IX° et dernier volume de leur collection des anciens écrivains (5).

En 1792, le texte de D. Martène fut réimprimé, avec quelques

(1) *D. Caecilii Cypriani, episcopi Carthag., martyris Christi, opera... G. Morellii diligentia ac labore*. Parisiis, MDLXIIII, apud Cl. Fremy.

Une autre édition publiée la même année par G. Morel est intitulée : *D. Caecilius Cyprianus ope veterum librorum repurgatus, et libris auctus, G. Morelii diligentia et labore.*

(2) *Poetarum veterum ecclesiasticorum opera christiana, et operum reliquiae ac fragmenta..., diligentia et studio Georgii Fabricii. — Basileae, Joan. Oporin.*, 1564.

(3) « Sed alia tamen non pauca diversis de rebus ab eo versibus scripta docet epistula ad Apollinarem fratrem. De quibus sermo nobis hoc loco non est : sed de iis tantum libris qui mosaïcam historiam continuantes, Exodum et reliquas Heptateuchi partes persequuntur, atque Alcimi Aviti nomine in nonnullis Bibliothecis reperiuntur. Quos ego ut ad Avitum pertinere non abnuerim, adeo tamen rudes passim et impolitos ac mendis scatentes in tribus quae vidi exemplaribus animadverti, ut religioni sit, opus, quod auctor ipse, ni fallor, hoc habitu premi mallet, in lucem evulgare. » *S. Aviti, episc. Viennensis, opera edita nunc primum vel instaurata cura et studio Jac. Sirmondi*, Parisiis, 1643. (Notae ad Avitum, p. 62).

(4) Cf. L. Delisle, *Inventaire des mss. de Saint-Germain*, Paris 1868, p. 86 ; G. Hartel, *Préface aux œuvres de saint Cyprien*, p. XXII ; H. Omont, *Revue de philologie*, n. s. IV, 1880, p. 67, 59 ; R. Peiper, *Cypriani Genesis*, *prooemium*, p. VII.

(5) *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum et moralium amplissima collectio*. Parisiis, apud Montalant, 1724-33, in-fol.

Dans ce volume, la *Genesis* occupe les colonnes XIII à LVI et porte ce titre : *Juvenci, presbyteri Hispani, Liber in Genesim, ex pervetusto codice Corbeiensi ante annos nongentos exarato.* — OBSERVATIO PRAEVIA. Qui per saecula minimum tredecim

notes et corrections par le jésuite espagnol Faustin Arevalo (1), à qui l'on doit également l'édition des œuvres de Prudence, de Dracontius, de Sédulius, d'Isidore, etc.

Bien longtemps après, en 1852, la découverte de deux manuscrits de Laon (IX[e] siècle) et d'un manuscrit de Cambridge (collège de la Sainte-Trinité, X[e] siècle) permit au cardinal Pitra d'ajouter au texte de D. Martène cinquante-sept vers qui manquaient aux chapitres VIII et IX de la Genèse (2), et de compléter plus tard cet ouvrage par la publication de six autres poèmes, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué et les Juges (3). Il est à présumer que nous avons là seulement une partie d'une traduction en vers de l'Ancien Testament tout entier; car on a retrouvé des vers isolés des quatre livres des Rois, des deux livres des Paralipomènes, de Job, et d'anciens catalogues mentionnent en outre Judith et Esther.

Si importante que fût la découverte de D. Pitra, elle a cependant échappé à la plupart des critiques allemands. En 1866 L. Muller (4), en 1871 M. Hartel (5) ne connaissent aucun des nouveaux fragments, et ignorent même l'édition de D. Martène. En 1872, Bernhardy (6) les mentionne, mais seulement sur un ouï-dire, et commet une grave erreur au sujet du nombre des vers retrouvés par D. Pitra. Ce n'est qu'en 1874, avec le premier volume d'Ebert (7), que ces textes commencent à être connus. Depuis lors, un savant anglais, le docteur Mayor (8), en a fait

jacuerat in tenebris, prodit tandem in lucem Juvenci presbyteri *Liber in Genesim*, cujus in sacra Evangelia quattuor carminum libros hactenus celebrarunt antiqui recentesque scriptores.

(1) C. *Vetti Aquilini Juvenci, presbyteri Hispani, historiae evangelicae libri IV, ejusdem carmina dubia, aut supposititia ad mss. Vaticanos aliosque, et ad veteres editiones recensuit Faustinus Arevalus.* Romae, 1792, in-4°.

Cette édition a été reproduite par Migne, *Patr. lat.*, t. XIX, Paris, 1846.

(2) *Spicilegium Solesmense*, I, 1852.

(3) *Analecta novissima Tusculana*, II, 1888.

(4) *Rhein. Mus.* N. F. XXI, p. 122-132.

(5) *S. Cypriani opera*, (*Corpus script. eccl. lat.*, vol. III), Vindobonae, p. 283-288.

(6) *Geschichte d. röm. Litterat.*, 1872, p. 995-996.

(7) *Histoire de la littérature du moyen âge en Occident*, t. I, p. 127 et 195. (Trad. Aymeric et Condamin).

(8) *The latin Heptateuch*, etc., London, 1889.

l'objet d'un commentaire grammatical et philologique très détaillé et a proposé un grand nombre d'interprétations, de corrections et de rapprochements qui ne laissent presque pas un seul vers inexpliqué. Ce consciencieux travail ne pouvait que singulièrement faciliter la tâche des nouveaux éditeurs, et c'est avec ce précieux secours, après avoir collationné lui-même les divers manuscrits de Laon et de Cambridge, que M. R. Peiper a pu nous donner en 1891 un texte convenable de l'Heptateuque, au t. XXIII du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* publié par l'Académie de Vienne (1).

Telle que nous l'avons aujourd'hui, la *Genesis*, par laquelle débute l'Heptateuque, comprend 1498 vers hexamètres, qui suivent le texte biblique depuis la création du monde jusqu'à la mort de Joseph et embrassent les cinquante chapitres du premier livre de Moïse.

La date et l'auteur de ce poème ont été longtemps en discussion. Bien que les manuscrits qui nous l'ont conservé portent les noms de Cyprien ou de Juvencus, on l'a quelquefois attribué à Salvien et à saint Avit. Ellies Dupin (2) qui, le premier, a mis en avant le nom de Salvien, s'appuie sur ces paroles de Gennade : « Il (Salvien) a composé en vers, à la manière des Grecs, un ouvrage qui est une sorte d'Hexaméron, et qui va du commencement de la Genèse jusqu'à la création du premier homme (3) ». Mais s'il est vrai que Salvien ait composé un Hexaméron en vers, ce ne peut être le même ouvrage que la *Genesis*, puisque ce

(1) *Cypriani, Galli poetae, Heptateuchos (Corpus scrip. eccl. lat.*, vol. XXIII), Vindobonae, 1891.

Dans un article de la *Revue Critique* (N. S. T. XXXII, 1891, p. 115-116), M. Paul Lejay signale ainsi les défectuosités du travail de R. Peiper : « Quiconque se servira de l'édition devra : 1° lire le texte ; 2° consulter l'apparat critique ; 3° se reporter au commencement du volume pour les leçons du manuscrit de Cambridge et le texte définitif ; 4° prendre connaissance, quelques pages plus loin, des corrections de Mayor. De plus il devra : 5° courir à la fin du volume pour trouver les imitations. Ce qui ne le dispensera pas d'avoir sous les yeux une Bible et le livre de M. Mayor ».

(2) Cf. *Bibl. des aut. eccl.*, 1698, t. IV, p. 10-24.

(3) *De vir. ill.*, X : « In morem Graecorum a principio Genesis usque ad conditionem primi hominis composuit versu quasi hexaemeron librum unum ».

dernier poème embrasse non seulement l'œuvre des six jours, mais encore l'histoire de tous les événements qui se sont accomplis jusqu'à la mort de Joseph. Quant à saint Avit, outre que la *Genesis* ne rappelle en rien le style et la manière de l'évêque de Vienne, ainsi que l'a observé Sirmond (1), il est tout à fait invraisemblable que l'auteur du *De Spiritalis historiae gestis* ait traité deux fois en vers le même sujet.

En ce qui concerne Juvencus, c'est non seulement sur le témoignage de deux manuscrits de Corbie, mais encore sur quelques similitudes de vocabulaire et de syntaxe qu'il a cru retrouver entre l'Heptateuque et l'*Historia Evangelica*, assignée sans conteste à ce poète, que le cardinal Pitra, d'accord sur ce point avec un grand nombre de critiques (2), s'est appuyé pour attribuer les deux ouvrages au même auteur. Mais si l'inspiration de Juvencus est visible dans certaines parties de l'Heptateuque et particulièrement dans la *Genesis*, il faut convenir aussi que les deux poèmes diffèrent absolument, soit sous le rapport du style, soit au point de vue de la prosodie. Tandis en effet qu'en prenant pour thème le récit des Evangélistes, Juvencus ne s'est point défendu de faire une œuvre d'art et de travailler soigneusement son style, l'auteur de l'Heptateuque, moins préoccupé de la forme et plus scrupuleusement fidèle à la lettre du texte sacré, semble ne s'être attaché à reproduire en vers les livres de l'Ancien Testament que pour rendre cette lecture plus agréable et populariser davantage les événements qu'ils racontent et les vérités religieuses qui y sont contenues. Quant à la versification, bien que parfois élégante et facile, elle est beaucoup plus incorrecte que dans l'*Historia*, et accuse sinon une réelle ignorance, tout au moins une médiocre préoccupation de l'usage et des règles classiques.

(1) *Op. cit.*

(2) Parmi ceux qui regardent Juvencus comme l'auteur de la *Genesis*, nous citerons J.-A. Fabricius (*Biblioth. lat. med. et inf. aet.*, Hamburgi, 1734), — Gebser (*De Juvenci vita et scriptis*, Iena, 1827), — J. C. Baehr (*Die christlichen Dichter und Geschichtschreiber Roms*, Carlsruhe, 1836), — Shrold (*Wetzer and Welte*, 1850), Daniel (*Ersch and Gruber* s. II, vol. XXX, 237,) — P. B. Gams (*Kirchengeschichte von Spanien*, II, 1, Regensburg, 1864), — Bernhardy (*Geschichte d. rom. Litter.*, 1872, 995-6).

On sait en outre de quelle vogue l'*Historia* a joui pendant tout le moyen âge, et que, même à l'époque de la Renaissance, elle eut le privilège de ne point perdre la faveur des lettrés. Faustus Andrelinus, qui professa pendant trente ans les belles-lettres dans l'Université de Paris avec un remarquable succès, choisit cet ouvrage, en l'an 1500, pour sujet de son cours de littérature, et en fit même publier une édition. Dans un avis au lecteur, placé à la fin de ce livre, Andrelinus s'exprime ainsi : « Lecteur, puisque tu es chrétien et né de parents chrétiens, feuillette le jour, feuillette la nuit le poète Juvencus, dont les vers exposent les dogmes de notre foi : ne laisse pas croire que tu ne veux écouter ou lire que les poètes ou les orateurs païens. Assurément rien n'est plus beau, ni plus honorable que de ne pas ignorer les poèmes dont les vers élégants célèbrent les divins mystères (1) ». Or Andrelinus, après un si pompeux éloge de l'*Historia*, ne mentionne même pas l'Heptateuque, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, s'il avait cru que les deux poèmes appartenaient au même écrivain.

Juvencus étant définitivement écarté, il ne reste plus qu'à établir l'identité du Cyprien dont le nom est fourni par un ancien catalogue des manuscrits de Saint-Nazaire de Lorsch et par les manuscrits de Laon et de l'abbaye de Saint-Victor. Tandis que les premiers éditeurs de la *Genesis* se prononcent en faveur de l'évêque de Carthage, mais sans apporter aucune preuve de cette attribution, Hartel (2) n'a pas hésité à ranger ce poème parmi les œuvres apocryphes du célèbre docteur africain. C'est d'ailleurs le sentiment de tous ceux qui ont étudié avec quelque attention les écrits de ce Père (3). Il est fâcheux cependant qu'Hartel n'ait pas poussé plus loin ses recherches et se soit contenté de refuser à l'évêque de Carthage la paternité de la *Genesis*.

Plus affirmatif que ce dernier critique, R. Peiper, dans son

(1) Cf. Arevalo, *op. cit.*
(2) *Op. cit.*
(3) Voir notamment l'abbé Le Provost, *Etude philosophique et littéraire sur saint Cyprien*, Paris, Lecoffre, 1889.

édition des œuvres de saint Avit (1), se fondant sur certaines particularités de langage et sur la présence de l'Heptateuque dans une sorte de *Corpus* des poètes chrétiens, dont les principaux sont Cl. Victor et l'évêque de Vienne, avait émis l'opinion, appuyée d'ailleurs par le docteur Mayor (2), que le Cyprien des manuscrits n'était autre qu'un poète gaulois, celui-là même qui fut le disciple de saint Césaire, évêque d'Arles, et occupa le siège de Toulon au VI[e] siècle. Un examen plus attentif des textes que l'Académie de Vienne l'avait chargé de publier, l'a amené à une conclusion un peu différente, qu'il a exposée dans la préface de l'édition de l'Heptateuque, parue en 1891 (3). Pour lui, l'auteur de cet ouvrage est bien un poète du nom de Cyprien ; mais, tout en avouant qu'on ne peut rien savoir de bien précis au sujet de cet écrivain, et qu'on ignore si ce Cyprien fut prêtre ou laïque, rhéteur et versé dans la connaissance du droit, ainsi que Becker le prétend (4), R. Peiper ne pense pas qu'on doive reculer jusqu'au VI[e] siècle et attribuer par conséquent la composition de l'Heptateuque à l'évêque de Toulon. On trouve en effet en plusieurs endroits de ce poème des réminiscences de Claudien (5) et d'Ausone (6), et d'autre part il est certain qu'il a été imité par Marius Victor (7), mort avant l'année 450. C'est donc entre cette date et 397 (panégyrique de Claudien sur le quatrième consulat d'Honorius), que Cyprien aurait écrit. A l'appui de cette opinion, émise depuis longtemps déjà par Müller (8), le même critique rappelle non seulement les emprunts que le poète Hilaire, auteur du *Metrum in Genesim* composé vers le milieu du cinquième siè-

(1) *Monumenta Germaniae historica... auctorum antiquis*. T. VI, Pars poster. *Alcimi Aviti opera*. Prooemium, p. LXIII.

(2) *Op. cit.*

(3) *Cypriani Galli poetae Heptateuchos*, ex recensione R. Peiper. Prooemium, p. XXIII.

(4) *De metris in Heptateuchum*, Bonnae, 1889.

(5) Cf. Cypriani *librum in Jesu Nave*, 89 ; Ausonii, *Mos.* 47.

(6) Cf. J. Mayor, *The Latin Heptateuch*, p. XLII et 92.

(7) Cf. Car. Schenkl, *Cl. M. Victoris Alethia*, p. 322.

(8) *Rhein. Mus.*, 1866, p. 127.

cle, a faits au premier livre de Cyprien (1), mais encore l'emploi fréquent dans l'Heptateuque de l'ancienne version italique, au lieu de la Vulgate de saint Jérôme. Malheureusement ce dernier argument est sans valeur, car on sait qu'au VI[e] siècle, l'Italique était encore en usage dans l'Eglise, et il n'est pas vrai, comme le prétend Peiper, que les Ariens fussent les seuls à s'en servir (2).

Il est possible, il est même très désirable que de nouvelles découvertes permettent de préciser davantage ces conclusions. Nous ne croyons pas cependant qu'elles les infirment, et nous obligent, soit à fixer à une autre date, soit à attribuer à un poète d'un autre nom que Cyprien la composition de la *Genesis*.

ARTICLE II

L'*ALETHIA* (3)

L'*Alethia* (ἀληθεία) est l'un des poèmes les plus importants que la Genèse ait inspirés au V[e] siècle. L'ouvrage est divisé en trois livres qui contiennent 1894 vers hexamètres, auxquels il faut ajouter une *prière* de 126 vers. Le premier livre (547 v.) s'étend depuis l'origine du monde jusqu'à l'exil d'Adam et embrasse les trois premiers chapitres de la Genèse. Le second (558 v.) comprend les quatre chapitres qui suivent et va jusqu'à la fin du déluge. Le troisième s'arrête à la destruction de Sodome et embrasse cette partie de la Genèse qui s'étend du chapitre VIII, v. 20, au chapitre XIX, v. 29.

(1) Cf. *Gen.* 13, *Metr. in Gen.* 101.

(2) Cf. *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, par S. Berger.

(3) C'est bien ce titre d'*Alethia*, et non celui de *Commentaires sur la Genèse*, imaginé par Gennade, et sous lequel ce poème est généralement connu, que nous lisons dans le seul manuscrit qui nous soit resté. Rien ne prouve d'ailleurs que l'auteur n'ait pas intitulé ainsi son ouvrage, à l'exemple de Prudence, dont l'*Hamartigenia* et la *Psychomachia* portent aussi un nom grec. Quant au titre de Gennade, il est suffisamment justifié par la façon dont notre poète a mis en œuvre le récit mosaïque et les fréquentes explications qu'il fournit du texte sacré.

La *Vérité*, que l'auteur a le dessein d'exposer, est l'ensemble des révélations primitives, confiées dès l'origine à nos premiers parents, emportées dans l'arche par Noë et transmises enfin dans la personne d'Abraham au peuple juif. Conserver fidèlement ce dépôt sacré, telle fut la mission essentielle de la race d'où devait sortir le Messie.

Gennade est le premier historien qui fasse mention de cet ouvrage, et ce n'est pas sans raison que la plupart des critiques ont cru reconnaître l'auteur de l'*Alethia* dans le Victorinus (alias Victorius, Victor), dont il parle au chapitre soixantième de ses *Hommes illustres* et qui aurait composé un commentaire poétique sur la Genèse (1). Il est vrai que, d'après quelques manuscrits de Gennade, ce poème comprenait quatre livres au lieu de trois et s'étendait jusqu'à la mort du patriarche Abraham. Mais, bien que les indications fournies par le préambule de l'*Alethia* (2) sur le contenu de l'ouvrage soient trop vagues et trop obscures pour établir un jugement certain sur ce point, rien ne nous empêche d'admettre que le quatrième chant ne nous est pas parvenu, ainsi que semble l'indiquer d'ailleurs l'absence de conclusion que l'on

(1) « Victorinus (*Victorius*, *Victor*), rhetor Massiliensis, ad filii sui Aetherii personam commentatus est in Genesim, id est a principio libri usque ad obitum patriarchae Abrahae [et] tres *(quattuor)* versu edidit libros, christiano quidem et pio sensu, sed utpote saeculari litteratura occupatus homo et nullius magisterio in divinis scripturis exercitatus, levioris ponderis sententiam figuravit. Moritur Theodosio et Valentiniano regnantibus ».

(2) Que Victor ait eu le dessein de mettre en vers toute la Genèse, c'est ce qu'on peut au moins conjecturer d'après un passage de ce préambule, où il indique d'une façon sommaire le sujet qu'il va traiter et le plan qu'il compte suivre.

. . . . da nosse precanti,
. . . .
. . . .
Inclita legiferi quod pandunt scrinia Moysis,
Quae sit origo poli vel quae primordia mundi,
Arcanamque fidem qui toto excusserit aucta
Pestis et in mores penitus descenderit error,
Quaque iterum redeat verum ritusque profanos
Pellat et aeternae reseret sacra mysteria vitae.

(*Aleth.*, Precat., 103, 106-109).

Il n'est pas impossible non plus que Victor, désireux de mettre en les mains de son fils et des jeunes gens qu'il élevait une épopée chrétienne et d'en faire comme le pendant de l'*Enéide* de Virgile et de la *Thébaïde* de Stace, ait eu l'intention de composer un poème en douze chants, la Genèse lui fournissant à cet effet une matière assez abondante.

remarque à la fin du troisième livre. Quant à prétendre, comme l'ont fait quelques critiques (1), que par le quatrième chant, il faut entendre le *Dialogue avec Salmon*, également attribué à l'auteur de l'*Alethia*, c'est une supposition dénuée de valeur, attendu que ce dialogue et le poème traitent de matières absolument différentes et n'ont aucun lien entre eux.

Les critiques qui refusent de reconnaître l'auteur de l'*Alethia* dans le rhéteur marseillais de Gennade, s'appuient encore sur cette raison que dans ce poème, aucune mention n'est faite de l'Ethérius auquel Victor aurait dédié son ouvrage. Il est facile de répondre à cette assertion que si, dans l'*Alethia*, Ethérius n'est pas nommé, il y est question de jeunes gens dont le poète se propose de former l'intelligence et le cœur à la connaissance de la vraie vertu. (Precat. v. 104-105.) Peut-être aussi, avant la prière en vers qui précède le poème, Victor, selon l'usage adopté par un certain nombre d'écrivains de cette époque, avait-il écrit une préface en prose dans laquelle il parlait de son fils.

Enfin, tandis que les uns (2), pour confirmer par une nouvelle preuve l'identification du rhéteur marseillais de Gennade avec l'auteur de l'*Alethia*, ont mis en avant les traces de semipélagianisme qu'ils ont cru reconnaître dans cet ouvrage, d'autres (3) se sont appuyés au contraire sur l'absence de toute allusion à cette hérésie pour distinguer les deux poètes. Or il y a erreur manifeste des deux côtés. S'il est faux en effet que notre écrivain ait professé la doctrine semipélagienne, ainsi que nous le démontrerons plus loin, il n'est pas moins inexact de conclure que son orthodoxie nous empêche de le regarder comme Marseillais. De ce que le semipélagianisme, professé au Ve siècle par Cassien, le fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, s'est surtout répandu à Marseille, il ne s'ensuit pas que tous les chrétiens de cette ville y aient nécessairement adhéré. Il est même certain que cette erreur rencontra

(1) Cf. D. Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés et eccl.*, t. xv ; — J.-C.-F. Baehr, *Geschichte des romischen Litteratur*, Carlsruhe, 1837, t. II.

(2) Cf. Bourgoin, *De Claudio Mario Victore*, Paris, 1887, p. 28, sqq.

(3) Teuffel, *Hist. de la litt. lat.*

parmi eux de vaillants adversaires, parmi lesquels il nous suffira de citer Hilaire et surtout saint Prosper, qui écrivit pour la défense de la vraie doctrine son fameux poème *Adversus Ingratos*.

Il y a également désaccord entre les critiques au sujet du véritable nom de notre écrivain. Tandis qu'un petit nombre optent soit pour *Victorius* (1), soit pour *Victorinus* (2), la grande majorité (3), s'appuyant sur le texte du manuscrit de l'*Alethia*, où ce nom se rencontre au moins quatre fois (4), ainsi que sur les différentes éditions du livre de Gennade, se prononce pour Victor. Il n'est pas surprenant que cette diversité d'appellations ait donné lieu à de fréquentes confusions de personnes, ainsi qu'on en peut juger par la curieuse dissertation que Launoy a écrite à ce sujet. (5)

Quant aux prénoms, sur lesquels Gennade et les plus anciens biographes se taisent complètement, ils nous sont également fournis, non seulement par la plupart des éditions de l'*Alethia*, mais encore par le manuscrit de ce poème, où nous lisons à côté du nom de Victor ceux de *Claudius Marius*.

Les données sont peu sûres en ce qui concerne la date de la naissance et celle de la mort de notre poète. Gennade se contente de

(1) J. Sirmond, *Not. ad prop. carm. 24 op. Sidon. Apollin.* — L'abbé Giel (J. Louche), *Œuvres de Claudius Marius Victorius*, Revue de Marseille et de Provence, année 1889. Bien qué nous n'admettions pas sur ce point l'opinion de M. l'abbé Louche, nous ne saurions mentionner l'étude que notre érudit confrère a consacrée à l'*Alethia*, sans exprimer le regret qu'elle soit demeurée inachevée.

(2) Honorius d'Autun *De script. eccl.*, xi ; — J. Trithémius, *De script. eccl.* ; — A. Possevin, *Appar. sac. ad script. interpr.* ; — Launoy. *De quinque Victor. illust. appendic.* ; — Ellies Dupin, *Bibl. eccl.* ; — P. Artaud, *Athenaeum Massil.* ; — abbé A. Bayle, *Plutarque Provençal.*

(3) J.-A. Fabricius, *Bibl. med. et inf. lat.* ; — Arevalo, *In Dracont. op.* ; — Ph. Labbe, *De script. eccl.* ; — Bénédictins, *Hist. litt. de la France*, t. II ; — Baillet, *Jugement des savants* ; — Papon, *Hist, gén. de Provence* ; — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.* ; — J.-J. Ampère, *Hist. litt. de la France au XIIe s.* ; — Schœll, *Hist. abr. de la Litt. rom.* ; — Baehr, *Die christl. Dicht. und Gesch. Roms* ; — Ebert, *Hist. de la litter. lat. chrét.* ; — Bourgoin, *De Claudio Mario Victore* ; — Schenkl, *Corpus scrip. ecc. lat.*, vol. III, etc.

(4) Fol. 44 : « Incipit prefatio vel precatio ad Dominum Marii Victoris, oratoris Masiliensis ; fol. 46 : « Finit precatio Claudi Marii Victoris, oratoris Massiliensis. Aletias liber primus » ; — fol. 58 : « Claudii Marii Victoris explicit trici Alitias liber primus » ; — fol. 58 : « Claudi Victoris explicit trici Aletias liber primus » ; — Claudii Marii Victoris Ἀληθείας, liber II. »

(5) *Launoii opera omnia*, pars prima, t. II, p. 645, in-f°, Coloniae Allobrogum, 1731.

dire qu'il mourut sous le règne de Théodose II et de Valentinien III, qui gouvernèrent l'Empire de l'année 424 à 455. (1) D'autre part, les renseignements qu'on a essayé de puiser dans le *Dialogue de Salmon*, mentionné plus haut, ne peuvent apporter aucune lumière sur ce point, puisqu'il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Victor (2). Cependant quelques biographes n'hésitent pas à fixer cette date, les uns à 425 (3), les autres à 445 ou 450 (4).

Que Victor ait exercé la profession de rhéteur à Marseille, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Le témoignage de Gennade est ici d'accord avec celui du manuscrit. De plus le style élégant et recherché de l'*Alethia*, la pureté et la correction relatives de la langue et de la métrique, la liberté dont l'auteur fait preuve à l'égard du texte sacré, qu'il ne se contente pas de reproduire servilement comme Cyprien, mais qu'il abrège ou développe à son gré, suivant le caractère du sujet, comme aussi les considérations philosophiques (5) auxquelles il se livre et la connaissance sérieuse qu'il montre des auteurs profanes, particulièrement de Lucrèce, de Virgile et d'Ovide (6), prouvent suffisamment que nous avons affaire à un écrivain d'une culture incontestable, familiarisé avec l'antiquité classique, et, comme le dit Gennade, pénétré de meilleures traditions littéraires du passé, « saeculari litteratura occupatus homo ».

On sait d'ailleurs que Marseille était alors de tous les centres intellectuels de la Gaule l'un des plus brillants et des plus fréquentés (7). Son école, fondée en l'an 50 avant J.-C. par Apollodore de Pergame, continuait à être florissante, et elle n'était point déchue de son antique splendeur, cette noble cité digne d'être

(1) *Lib. cit.*
(2) Cf. Car. Schenkl, *op. cit.*, p. 340.
(3) Id., ibid., p. 349.
(4) Bourgoin, *lib. cit.*, p. 28.
(5) Cf. outre la préface, II, v. 51, 182, 190, 194.
(6) Voir aussi les emprunts faits à Pline, Solinus, Suétone, Elien et Lucain, (*Aleth.*, I, 347 sqq ; II, 131, 153, 158 ; III, 204 sqq. etc.)
(7) Cf. Yung. *De scholis romanis in Gallia comata*, thèse lat., 1855. Paris.

appelée une seconde Athènes, et dont Strabon (1), Cicéron (2) et Tacite (3) avaient parlé avec tant d'éloges. Il est cependant regrettable que nul document bien précis ne nous reste sur cette époque de son histoire littéraire. Moins heureuse que sa sœur l'Aquitaine, la Provence n'a pas eu son Ausone pour chanter ses gloires et pour transmettre à la postérité le nom de ses maîtres et de ses rhéteurs.

On ne saurait être surpris de voir un rhéteur chrétien comme Victor occuper alors une chaire dans une école. Aussi bien les croyances qu'il professait n'étaient-elles point un obstacle à cet enseignement, depuis surtout que Constantin, en donnant aux chrétiens la liberté de s'affranchir des coutumes idolâtriques, leur avait facilité l'entrée des carrières libérales. C'est surtout à cause de ces pratiques, que Tertullien, dans son traité de l'*Idolâtrie* (4), avait cru devoir interdire aux adeptes de la religion nouvelle l'enseignement des lettres profanes. Cependant nulle loi, nulle tradition de l'Eglise n'avait proscrit cette profession, et d'autre part aucun décret de l'Empire n'avait obligé le maître d'école à observer les cérémonies païennes dont parle Tertullien, et auxquelles certains rhéteurs se croyaient forcément astreints. Si nous voyons un petit nombre de professeurs chrétiens abandonner leurs chaires, ce n'est pas à cause de ces vaines craintes, mais parce que la transformation profonde opérée en eux par leurs nouvelles croyances ne

(1) Lib. IV, c. I.

(2) *Orat. pro Flacco*, c. 36 : « Neque vero te, Massilia, praetereo, quae L. Flaccum militem quaestoremque cognosti : cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem non solum Graeciae, sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam dicam ; quae tam procul a Graecorum omnium regionibus, disciplinis linguaque divisa, cum in ultimis terris cincta Gallorum gentibus, barbariae fluctibus alluatur, sic optimatum consilio gubernatur, ut omnes ejus instituta laudare facilius possint quam aemulari ».

(3) *Ann.*, lib. IV, c. 44 : « L. Antonium admodum adulescentulum, sororis nepotem, seposuit Augustus in civitatem Massiliensem, ubi specie studiorum nomen exsilii tegeretur ».

Agric., c. 4 : « Arcebat Agricolam ab illecebris peccantium, praeter ipsius bonam integramque naturam, quod statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum graeca comitate et provinciali parsimonia mixtum ac bene compositum ».

(4) *De idol.*, cap. X.

leur permettait plus de suivre une carrière qui leur était devenue suspecte, et où ils croyaient que leur foi était exposée aux plus graves périls. Avec Constantin, la liberté devint plus complète et plus sûre, et les écoles ne furent pas les dernières à en profiter. Comme l'a judicieusement observé Ozanam, « quand l'Eglise sort des catacombes, où les persécutions l'avaient reléguée, l'école paraît avec elle et ne s'en sépare plus » (1).

Si, plus tard, l'empereur Julien (2) dépouilla les chrétiens de l'exercice d'un droit qui leur était si précieux, Valentinien ne tarda pas à le leur rendre, à la prière de saint Ambroise (3) ; plus tard, l'empereur Gratien, Théodose le Grand et Théodose le Jeune, en maintenant les privilèges accordés par leurs prédécesseurs, en ajoutèrent d'autres et voulurent que, dans les cités les plus populeuses, on établît des écoles publiques dont la direction serait confiée à des maîtres également habiles et vertueux (4).

A part les renseignements que nous avons empruntés à Gennade nous ne savons rien sur la vie de Marius Victor. Il est possible, comme quelques biographes le prétendent, qu'il ait eu d'étroites relations avec Corvinus, un des plus fameux rhéteurs de cette époque, qui aurait professé à Marseille en même temps que lui. Mais les preuves nous manquent à ce sujet ; ce qui n'empêche pas l'oratorien Artauld d'écrire : « Corvinus, orateur très célèbre de l'Empire... Selon l'opinion commune, il enseigna la rhétorique à Marseille... Il survécut à Claudius-Marius Victor, avec lequel il était tout à fait intime » (5). Le même auteur affirme encore, mais sans alléguer de preuves, que l'enseignement de Victor fut si fructueux, qu'il produisit un grand nombre d'orateurs et de poètes (6). Quant au caractère de l'homme privé, on pense bien que nous sommes encore moins renseignés sur ce point que sur les autres, et c'est sans doute uniquement sur

(1) *Des Ecoles en Italie*, sub initio.
(2) *Apol. adv. Christ.* — *Epist.* IX ad Ecdicium.
(3) *Epist.* XVII.
(4) *Cod. Theod.*, lib. XIII.
(5) *Athen. Massil.*, p. 15.
(6) Ibid.

les écrits de Victor que Ruffi (1), Dom Ceillier (2) et les auteurs de l'*Histoire littéraire* (3) se sont appuyés pour faire le plus grand éloge de sa piété « tendre et solide. » C'est aussi sans raison que l'auteur d'une étude sur Prudence (4), trop confiant dans le jugement porté par Gennade sur l'*Alethia*, a voulu voir dans notre poète, non pas un chrétien de naissance, mais un converti. S'il est vrai que plusieurs des écrivains qui, à l'exemple de Victor, ont tenté de réconcilier l'art classique avec la pensée chrétienne étaient nés dans le paganisme et avaient gardé de leurs habitudes premières un culte profond pour l'antiquité profane, il n'est pas moins certain d'autre part, comme le reconnaît très justement le même auteur, que ces chrétiens, non seulement ne cachaient point leur conversion, mais encore la rappelaient volontiers et s'en faisaient gloire. Or nous ne trouvons rien de pareil dans l'*Alethia*, et nulle part Victor n'y parle comme un homme qui aurait jadis professé un autre culte. D'ailleurs l'exemple même de Prudence, dont l'origine chrétienne ne saurait être mise en doute, suffit à nous prouver qu'il n'était point nécessaire d'avoir passé par le paganisme pour être profondément attaché à l'art ancien.

Outre l'*Alethia*, on a longtemps attribué à Victor un *Dialogue avec Salmon* sur les *mœurs perverses* de son temps, qui est, au dire d'Ampère, un modèle de satire chrétienne et un fidèle tableau de la société gallo-romaine au V[e] siècle. Or, ainsi que l'a fait remarquer Car. Schenkl (5), qui s'est abstenu de publier ce poème dans son édition des œuvres de Victor, ce n'est ni avec ce titre, ni sous le nom de Victor, mais avec cette seule inscription *Paulini epigramma* que ce dialogue ou cette lettre figure dans le manuscrit de l'*Alethia*. De quel Paulin s'agit-il ? Il n'entre pas dans notre plan de l'examiner. Tout ce qu'on peut conclure du contenu de cet

(1) *Hist. de Marseille*, t. I, ch. III, p. 369.
(2) *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. XIII et XV.
(3) T. II, p. 244.
(4) *Prudence*, par M. A. Puech, p. 45-46.
(5) *Op. cit.*, p. 340.

ouvrage, c'est qu'il a été écrit un peu après l'invasion du midi de la Gaule par les Barbares.

Les éditions de l'*Alethia* sont au nombre de trois. La première est due à Jean de Gagny (1) et parut pour la première fois à Lyon en 1536. Dans une curieuse préface (2), Gagny nous raconte comment, s'étant rendu avec quelques amis au monastère de l'Ile-Barbe, situé au milieu de la Saône, près de Lyon, il lui tomba sous la main un *élégant* et *docte* poème, divisé en quatre chants qui suivent le livre de la Genèse jusqu'au chapitre XX, et portant le nom de Cl.-M. Victor, rhéteur de Marseille. Malheureusement ce manuscrit était dans un tel état de vétusté et d'une écriture si défectueuse, qu'il ne put trouver personne pour le déchiffrer. Gagny nous explique ensuite comment il essaya de combler les nombreuses lacunes de cet ouvrage et de remplacer les passages tronqués ou illisibles par sa propre version. C'est dire que nous sommes en présence d'un texte qui est presque partout de l'invention de l'éditeur, et dont par conséquent la critique ne saurait tenir aucun compte. Malgré ces notables imperfections, l'édition de Gagny a été adoptée par Fabricius (3), Wernsdorf (4), Migne (5) et reproduite dans les diverses collections qui portent le titre de *Bibliotheca Patrum* (6).

La seconde édition qui, au dire de G. Fabricius lui-même, diffère de la première, au point qu'on ne saurait attribuer les deux poèmes au même auteur, est de G. Morel et fut publiée à Paris en

(1) *Christiana et docta Alchimi Aviti, Viennensis archiepiscopi, et Claudii Maris Victoris oratoris Massiliensis poemata aliaque non poenitenda.* Per Joannem Gaigneium, *Parisinum theologum, e vetustiss. librariis in lucem asserta, suoque nitori restituta. Quorum catalogum proxima pagella indicabit.* Vaeneunt Lugduni a Vincentio Portonario, 1536.

(2) Ibid. *Praef. ad Marium Victorem*, p. 166.

(3) *In poet. vet. eccl. opera* etc... G. Fabricii, Basileae, 1564.

(4) *Poetae minores*, t. III.

(5) *Patr. lat.*, t. LXI.

(6) Paris, 1575, t. VII; 1589, t. VIII; 1654, t. VIII; Cologne, 1618, t. III; Lyon, 1677, t. VIII.

1650 (1). Elle a été adoptée par G. Fabricius (2) et Muguet (3). Cette édition reproduit à peu près le texte d'un manuscrit du IX[e] siècle, conservé autrefois dans la bibliothèque de saint Julien à Tours et qui se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale (lat. 7558). C'est d'après le même manuscrit que Car. Schenkl a très soigneusement rétabli et publié le texte de l'*Alethia* dans le volume XVI du *Corpus* de l'Académie de Vienne, paru en 1888 (4).

ARTICLE III

LE *METRUM IN GENESIM*

Le *Metrum in Genesim* est un très court poème de 198 vers hexamètres, précédés d'une dédicace de trois distiques adressée au pape saint Léon. Il embrasse les six premiers chapitres de la Genèse.

C'est bien à tort qu'il a été longtemps regardé comme l'œuvre de saint Hilaire de Poitiers, et publié plusieurs fois sous ce nom, soit avec les œuvres de ce Père, soit avec d'autres (5). En effet saint Hilaire, étant mort en 367, ne saurait avoir dédié un poème à saint Léon, qui occupa le siège pontifical plus d'un siècle plus tard, de 440 à 461.

Quelques critiques, notamment Quesnel, E. Dupin et Cave ont attribué le *Metrum* à saint Hilaire d'Arles, qui fut le contemporain de saint Léon et eut de célèbres démêlés avec ce pontife. Cependant aucun manuscrit ne donne à l'auteur la qualité d'évêque d'Arles, et, d'autre part, le poème est d'une incorrection

(1) *Cl. Marii Victoris, oratoris Massiliensis,* ΑΛΗΘΕΙΑΣ *seu commentationum in Genesim, lib.* III, MDLX. *Apud Guil. Morelium.*

(2) *Poet. vet. eccl.*, Basileae, MDLXIII, p. 307.

(3) *Chorus poetarum classicorum duplex sacrorum et profanorum illustratus*, Lyon, 1616.

(4) *Poetae christ. min.* Pars. 1ª.... *Claudii Marii Victoris Alethia*, recens. C. Schenkl. Vindobonae, MDCCCLXXXVIII.

(5) Cf. Louis le Mire, Sulmannus, J. Weitzius, G. Fabricius. Voir plus loin aux éditions.

telle, qu'il paraît indigne de l'écrivain auquel nous devons l'élégante biographie de saint Honnorat. Cette incorrection est d'ailleurs reconnue par les critiques cités plus haut, particulièrement par Quesnel, qui va jusqu'à dire, non sans une exagération manifeste, que les fautes que l'on rencontre dans cet ouvrage « ne seraient pas pardonnables à un commençant » (1). Ajoutons que Gennade (2), le plus ancien des biographes de saint Hilaire d'Arles, ne fait aucune mention de ce poème, et se contente de citer, parmi les ouvrages de ce Père, la vie de saint Honnorat.

Il est hors de doute cependant, tous les manuscrits portant le nom d'*Hilarius*, que le *Metrum* ait pour auteur un écrivain ainsi nommé. Or, outre les deux évêques d'Arles et de Poitiers, nous connaissons un autre Hilaire, qui paraît être né ou tout au moins avoir vécu en Provence, dans la première moitié du cinquième siècle, et qui fut l'ami de saint Prosper d'Aquitaine. Nous avons de lui deux lettres, qu'il adressa à saint Augustin, l'une fort courte, pour instruire le grand docteur des troubles que l'hérésie pélagienne avait causés à Syracuse pendant quelque temps ; l'autre, plus considérable, et qui a trait à l'erreur des semipélagiens, alors fort répandue dans la Gaule et particulièrement à Marseille. Cet Hilaire serait-il l'auteur du *Metrum*, et ce poème lui aurait-il été inspiré dans la pensée de combattre le semipélagianisme, dont les principes relatifs au péché originel et à ses conséquences étaient regardés par l'Eglise comme hétérodoxes ?

Quoi qu'il en soit, le *Metrum*, qui est certainement inachevé, a dû être composé, comme le prouve la dédicace, entre 440 et 461,

(1) « Ex fide codicum excusorum metrum istud Hilario Arelatensi inscribimus. An vere illius sit, nec asserere audemus nec negare, cum nulli codices mss. affuerint ex quibus aliquid licuerit expiscari. Quidquid porro sit de auctore, videtur mihi esse primus poetae conatus, carmen non tam scribentis quam meditantis. Ubique enim foedissimis scatet erratis, quae nec in tirone veniam mereantur. Vix ullae metri leges in eo observatae, plures versus non absoluti, vix ipsa delibata materies. Hoc tamen qualecumque est, lectori subtrahendum non putavi, ne aliquid quod nomen Hilarii Arelatensis prae se ferat, hoc loco desideraret. » (Quesnel, *S. Hilar. vit. etc., ad calcem oper. S. Leonis M.)*

(2) Gennad. *De vir. illus.*, c. 69.

sous le pontificat de saint Léon. Après avoir avoué son insuffisance et son incapacité pour traiter un si grand sujet, l'auteur s'étend longuement sur la naissance de l'homme et expose les suites de la faute originelle dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel. Il s'arrête à la description du déluge.

Les principales éditions du *Metrum* sont celles de G. Morel (1), Quesnel (2), Fabricius (3), Migne (4) et R. Peiper (5).

ARTICLE IV

LE *CARMEN DE DEO*

C'est sous le nom d'*Hexaméron* qu'a été longtemps connu et plusieurs fois publié le poème dans lequel *Blossius Æmilius Dracontius* a versifié et commenté l'histoire de la création (6). Il parut pour la première fois sous ce titre dans l'édition de Guill. Morel, qui l'inséra à la suite de l'*Alethia* de Cl. M. Victor et du *Metrum in Genesim* (7). Morel avait tiré ce poème d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, et le publia, malgré les fautes nombreuses et les lacunes qu'il y avait rencontrées (8). Le texte de Morel a été reproduit par G. Fabricius, dans sa *Collection des poètes chrétiens* (9) et dans la Bibliothèque des Pères (Paris, 1589, t. VIII).

(1) *Op. cit.* Paris, 1560.
(2) « *S. Hilarii vita, et quod superest opusculorum ejusdem cum excusis codicibus et manuscripto sanctae Arelatensis Ecclesiae collata* ». (Ad calcem operum S. Leonis Magni, Paris, 1565).
(3) *Bibl. lat.*, Hamburgii, 1696.
(4) *Patr. lat.*, t. L.
(5) *Op. cit.*, pp. 231-239. *S. Hilarii in Genesim.*
(6) Cf. S. Isidor. *De vir. illustr.* c. 24 : « Dracontius composuit heroicis versibus Hexaëmeron creationis mundi, et luculenter quidem composuit et scripsit ».
(7) *Op. laud.*
(8) Il est à peu près certain que l'édition de G. Morel reproduit l'œuvre originale de Dracontius. Elle ne contient d'ailleurs ni la récapitulation, ni le supplément au septième jour qu'Eugène III de Tolède, ainsi que nous le disons plus loin, avait cru devoir ajouter à l'*Hexaméron*.
(9) Contrairement à sa coutume, G. Fabricius s'est contenté de reproduire le texte de G. Morel : « On ne sait, dit-il dans son commentaire quelles furent la famille et

Le P. Sirmond publia en 1610 une nouvelle édition de l'*Hexaméron* sous une forme différente, d'après les remaniements, corrections et additions qu'Eugène III, évêque de Tolède, avait fait subir au texte primitif dans le courant du VII siècle et à la prière de Chindaswinth, roi des Wisigoths (1). L'*Hexaméron*, ou plutôt l'*Heptaméron*, car Eugène III avait cru devoir ajouter la description du septième jour, se trouva ainsi augmenté de 59 vers et contint dès lors 634 hexamètres au lieu de 575 (2).

C'est à tort cependant qu'on regardait l'*Hexaméron* comme un poème complet, attendu que ce n'était qu'un fragment d'un ouvrage plus considérable, que Dracontius avait composé sous le

la patrie de Dracontius. Son poème sur l'Hexaéméron, c'est-à-dire sur l'œuvre des six jours, est une œuvre [illegible] et [illegible]quable. Le texte que je publie est celui qui a été [illegible] d'après le manuscrit de St-Victor ».

(1) Voici comment Eugène expose dans une lettre adressée au roi Chindasvinth et placée en tête de l'ouvrage les remaniements et les corrections qu'il a fait subir au texte de Dracontius : « Clementiae vestrae jussis,... Dracontii cujusdam libellos multis videns erroribus involutos, Christo Domino tribuente valorem, pro tenuitate meà sensuli subcorrexi. Hoc videlicet moderamine custodito, quo superflua demerem, semiplena supplerem, fracta constabilirem, et crebro repetita mutarem. Versiculi sane, quos huic operi detrahendos esse putavi, et sensu tepidi, et verbis illepidi, et nulla probantur ratione subnixi : nec in eis aliquid reperitur quo lectoris animus animetur, aut mulceatur doctus, aut doceatur indoctus...... »

Ildefonse n'a que des éloges pour le travail d'Eugène de Tolède : « Eugenius libellos Dracontii de creatione mundi conscriptos, quos antiquitus protulerat vitiatos, ea quae inconvenientia repperit subtrahendo, immutando vel meliora conjiciendo, ita in pulchritudinis formam coegit, ut pulchriores de artificio corrigentis quam de manu processisse videantur auctoris. » (*De script. eccl.* VI),

A cette flatteuse appréciation, il convient d'opposer l'opinion toute contraire de Barth : « Utinam vero publicasset (Eugenius) etiam ipsos (libellos Dracontii), ut posteritati constaret modo ratio mutationum ejus, quae enim ille tepida et illepida, et nulla ratione subnixa conviciatur, forte nunc nobis pulchra et amoena et docta viderentur, licet non astricta, vitiosa et exsanguia, anxia et omnino nihil essent, nisi quod iniquus omnium aestimator planorum et facilium irrecuperabili nostro damno esse voluit et coegit ». (*Advers.* lib. LV, cap. 11).

Il ne paraît pas cependant que les corrections d'Eugène aient été aussi nombreuses qu'on pourrait le conclure des lignes qui précèdent. La comparaison qu'on peut faire de son texte avec celui d'Arevalo montre en effet que, pour ce qui concerne l'*Hexaméron*, ses remaniements ont été de peu d'importance. On ne saurait en dire autant de la *Satisfactio*, dans laquelle Eugène, guidé par des motifs religieux et politiques, a omis beaucoup de vers et changé certains passages plus ou moins scabreux.

(2) L'édition de Sirmond porte ce titre : *Episcopi Toletani opuscula, quibus inserti sunt Dracontii libelli duo ab Eugenio eodem olim recognita, MDCXIX.* Elle a été reproduite par A. Rivinus, (Leipzig, 1651), *Bibl. Patrum*, (Lyon, 1677, t. IX), et J. P. Carpzovius (Helmstadt, 1794).

titre de *Carmen de Deo*. C'est que permit de constater la découverte de deux manuscrits, faite par F. Arevalo dans la bibliothèque du Vatican (1). Le *Carmen de Deo* était divisé en trois chants de 754, 808 et 602 hexamètres. Au premier livre, après le vers 116, commençait immédiatement le récit de l'œuvre des six jours, tel que l'avait publié Morel. F. Arevalo s'empressa de donner une édition de ce poème (2), reproduite par Hurez (3) et l'abbé Migne (4). Glaeser (5) a sucessivement édité à part le II et le III livre.

(1) Arevalo décrit ainsi les deux manuscrits : « Primus est bibliothecae Urbinatis num. 352, membranaceus in fol. maximo, elegantissime et multis versicoloribus litteris exaratus. Opera in eo varia continentur, quae in pulcherrimo circulo initio libri praefixo circum undique indicata sunt ». (Proleg. ad Dracont. n° 67).

« Secundus Dracontii codex, quo usi sumus, multo majoris est pretii, si antiquitatem ejus diligentiamque quo exaratus est, sine mendis aut sane cum paucis, consideremus : alioqui Dracontii in eo nihil est aliud, nisi *Elegia*, sive *Satisfactio* ad regem Wandalorum. Codex hic Vaticanus est bibliothecae reginae Sueciae num. 508 aut 1267 membranaceus, quo varia opera continentur...... » (*Ibid.*, n° 80). « Dracontius, dit le card. Pitra, a été une découverte du savant jésuite F. Arevalo, qui fut obligé de se contenter d'un seul manuscrit récent et aussi incorrect que magnifiquement écrit. Il a fallu refaire tous les vers, c'est l'édition la plus hardie que nous sachions. » (Anal. sacr. et cl. *Spic. Soles.* parata edidit J.-B. card. Pitra, 1888, praef., p. IX).

(2) *Dracontii carmina ex mss. Vatic. duplo auctiora iis quae adhuc prodierunt, recensuit F. Arevalus*, Romae, 1791, in-4°.

(3) *Caii Coelii Sedulii, Belisarii, Liberii, Honorii Aviti, Prosperi, Aratoris, Lactantii et Dracontii opera.* — Cameraci, sumptu et typis. A. F. Hurez, 1826, p. in-8°.

(4) *Patr. lat.*, t. LX.

(5) *Carminis de Deo, quod Dracontius scripsit, lib. II e cod. Rhedig. emend. ac suppletus.* — *C. E. Glaeser*, Breslau, 1847. — Lib. III, ibid., 1848.

C'est d'après un autre manuscrit, conservé à la bibliothèque de Bruxelles, que le cardinal Pitra a publié dans le dernier volume des *Analecta* un certain nombre de variantes du *Carmen de Deo*. Voici ce qu'il dit au sujet de ce manuscrit et de l'œuvre d'Arevalo : « Faustino Arevalo prima illa fortuna contigit, ut Dracontii opus, Hexaemeron inscriptum, libris duobuvs novis augeret, atque editis antea versiculis 739 alios 1685 adderet incognitos et inexpectatos, absconditos nimirum sub nomine Augustini Hipponensis. Locupletem suppellectilem unus codex Vaticanus, Urbinas 352, recentissimus a. 1481, lacunis confossus, scriptus eo negligentius, quo splendidius ornatur, totque mendis deturpatus, ut Arevalus debuerit singulos fere versus proprio marte refingere, nec paucos restituere aut capite aut pedibus truncatos et ex arbitrio obstetricari, unde, ante hos quadraginta annos, haud modico curiosi animi impetu incidi in codicem Bruxellensem antiquiorem, integriorem, idem poema tripartitum sub eodem fere titulo continentem : Sancti Augustini Liber de Laudibus Dei.

« Vix illum conferre incepi, quum deprehendi non sexcenta, sed millia et quae excur-

Bien que les manuscrits du Vatican portent le nom *d'Aurelius Augustinus* au lieu de Dracontius, Arevalo n'en a pas moins regardé, et c'est d'ailleurs l'opinion de tous les critiques, le *Carmen de Deo* comme l'œuvre de Dracontius (1). Avant cet ouvrage, le même poète avait composé une élégie en 158 distiques, qui a été également publiée à la suite de l'*Héxaméron*. Elle a pour titre *Satisfactio*, et fut adressée à Gonthamond, roi des Vandales (2). C'est dans ce poème, ainsi que dans un certain nombre d'autres compositions poétiques, publiées par F. de Dühn (3) sous le titre de *Carmina minora*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Naples, qu'il faut

runt varietatum discrimina increbrescere ; adeo satius duxi majorem codicis frontem ex integro describere, quam Sirmondi et Arevali editiones cum fastidio cribrare.

Immo, juvenili studio aestuans, novum librum ad umbilicum parere statueram, nec desinerem, si praeteritos referat mihi Juppiter annos...... Caeterum codex Bruxellensis ipse scatet naevis foedissimis ut Vaticanus, à quo si discedat, ab eodem tamen archetypo, sed alia et libera linea, derivatur ». (*Anal. sacr. et class. Spic. Soles.* parata edidit J.-B. card. Pitra, Paris, 1888, p 176).

(1) Pour attribuer le *Carmen de Deo* et la *Satisfactio* à Dracontius, et non pas à S. Augustin, Arevalo s'appuie sur l'identité parfaite du texte contenu dans le premier manuscrit du Vatican avec ceux qui étaient déjà connus et regardés sans conteste comme l'œuvre de ce poète.

Il explique ainsi comment il a pu se faire que les manuscrits du Vatican portent le nom d'*Aurelius Augustinus*, au lieu de celui de Dracontius.

« ... Passim.. in mss. codicibus id evenit, ut unius opus alteri affingatur ; cujus rei illa saepissime causa est, quod librarii antiqui multa opera in unum volumen compingebant et commiscebant. Hinc factum fuit ut plerumque auctor, qui primus apparebat, caetera sequentia omnia opera ab aliis crederetur confecisse, praesertim quia interdum auctoris nomen aut omissum fuerat, aut temporis injuria aliove casu deletum. Fortasse etiam Dracontio nomen fuit Aurelius, quod aliquo librario solum operi praefixum occasionem aliis dederit, ut Aurelium Augustinum esse existimarent. Quod enim Dracontius alia etiam nomina habuerit, ex more ejus temporis arguitur, quo viros nobiles quatuor aut quinque nominibus appellatos fuisse compertum est......» (*Proleg. ad Dracont.* n. 76.)

(2) Ebert regarde le *Carmen de Deo* comme postérieur à l'Élégie. Voici les raisons sur lesquelles il s'appuie : « 1° On doit croire que le poète composa la *Satisfaction* le plus tôt qu'il lui fut possible ; 2° l'ouvrage plus considérable ne fait que motiver en détail le sujet principal de l'*Elégie*, c'est la miséricorde divine ; 3° le poète s'y avance à menacer, en disant que Dieu opprime les oppresseurs. Dracontius avait une nature poétique et dans les deux poèmes, c'est son cœur qui parle ; il me paraît donc plus digne de lui de croire que, dans le grand ouvrage, il a développé des pensées de l'ouvrage de moindre volume, plutôt que d'admettre que celui-ci offre seulement des réminiscences de celui-là. Plusieurs particularités dans la comparaison des deux ouvrages me confirment dans mon opinion ». (*Hist. de le la litt. du moyen âge en Occident*, I, p. 411, note 2)

(3) Leipzig, 1873.

puiser tous les renseignements qui nous intéressent sur la vie de Dracontius, et suppléer ainsi à l'insuffisance des témoignages contemporains.

On peut établir par là que notre poète naquit en Afrique (1), d'une famille illustre et en possession de riches domaines. Bien qu'il soit difficile de fixer exactement la date de sa naissance, il est certain qu'il vécut à la fin du Ve siècle, ainsi que le prouve la dédicace de son élégie à Gonthamond. Après une brillante éducation et de sérieuses études juridiques, il devint avocat près du proconsul de Carthage, se maria et eut un grand nombre d'enfants. Malheureusement une pièce de vers dans laquelle il avait fait l'éloge d'un prince étranger, probablement l'empereur romain, lui attira la colère du roi des Vandales, qui le jeta en prison et confisqua ses biens. C'est alors qu'il essaya d'apaiser son persécuteur en écrivant la *Satisfactio*.

(1) Les critiques ne sont pas d'accord en ce qui concerne la patrie de Dracontius et l'époque où il vécut.

Saint Isidore, qui le premier a fait mention de notre poète, se contente d'apprécier brièvement l'*Hexaméron*. D'après Fabricius, on ne sait rien ni sur sa patrie ni sur sa famille. Après eux, la plupart des historiens s'appuient sur la correction faite par Eugène de Tolède pour affirmer que Dracontius était Espagnol. Citons parmi eux Possevin (*Appar. sacr*, t. 1), Aubert Le Mire (*in not.* ad. S. Isidor.), Labbe (*Dissert. ad Bellarm. de script. eccl.*), l'éditeur de la bibliothèque des Pères (Lyon, 1677), Dom Ceillier (*Des écriv. eccl.* t. XV, cap. 29), Funcius (*De Veget. lat. ling. senect.*, c. 3, n. 97), Natalis Alexandre (*Hist. Eccl. saec. V.*), etc. F. Arevalo, qui défend cette opinion, s'appuie sur ce que l'Élégie est adressée à *Guntharius*, qui régna en Espagne au commencement du Ve siècle, et non à Gonthamond, comme le porteraient par erreur les manuscrits. Mais, outre que rien ne nous autorise à changer le nom de Gonthamond en celui de Guntharius, nous trouvons à l'appui de notre thèse plusieurs passages du *Carmen de Deo* et de la *Satisfactio*, et entre autres les deux distiques suivants, qui, au dire d'Arevalo lui-même, donnent raison à ceux qui font de Dracontius un Africain.

Inclytus armipotens, Vestrae Pietatis origo,
Et doctus, genio pronior ad veniam,
Non homini ignosco, dixit, sed lingua meretur.
Hic reus et doctus Vincomalus fuerat.
(*Satisf.*, v. 299-302).

Or, des deux personnages dont il est question dans ces vers, l'un, désigné par ces mots: *Inclytus*, etc., n'est autre que Genséric, aïeul de Gonthamond, illustre par ses conquêtes, et l'autre *Vincomalus*, Vincomale, un évêque de Mauritanie, qui vint à Carthage pour rendre raison de sa foi devant le même Genséric.

Ces témoignages sont d'ailleurs suffisamment confirmés par le caractère du style des deux poèmes, et les nombreux africanismes qu'on y rencontre.

Mais Gontbamond ne s'étant pas laissé fléchir, le poète entreprit le *Carmen de Deo*, espérant que la grâce de Dieu, qu'il allait célébrer, lui obtiendrait miséricorde et pardon auprès des hommes.

Dans ce poème, après avoir démontré que si Dieu est l'auteur de la grâce il l'est aussi du châtiment, Dracontius est amené à exalter la bonté du Tout-Puissant, qui veut conserver le genre humain, puisqu'il a fait pour lui l'univers et toutes les merveilles qu'il renferme. C'est alors qu'il commence à décrire l'œuvre créatrice. Bien que l'auteur ne se soit pas proposé, comme ses émules, de prendre pour thème exclusif de son poème le récit mosaïque, et qu'il ne traite qu'incidemment de la création et de la chute, la partie du *Carmen* consacrée à célébrer ces mémorables événements est assez considérable et assez complète pour avoir mérité d'être détachée de l'ensemble, et publiée à part, comme l'ont fait les premiers éditeurs.

ARTICLE V

LE *DE SPIRITALIS HISTORIAE GESTIS*

L'œuvre la plus parfaite que la Genèse ait inspirée au cinquième siècle est sans contredit le poème qui a pour titre *De Spiritalis historiae gestis*, et pour auteur saint Avit, évêque de Vienne. « L'évêque Avit, — dit saint Isidore (1) —, homme très versé dans la science des lettres profanes, a composé cinq livres écrits en vers héroïques, dont le premier (325 v.) traite de l'origine du monde, le second (423 v.) du péché originel, le troisième (425 v.) de la sentence de Dieu, le quatrième (658 v.) du déluge, le cinquième (709 v.) du passage de la mer Rouge. » Ainsi que l'a remarqué M. Guizot (2), « la *Création*, le *Péché originel* et le

(1) *De Script. eccl.*, c. 23.
(2) *Hist. de la Civilis. en France*, t. II, p. 71.

Jugement de Dieu font une sorte d'ensemble et peuvent être considérés comme trois chants d'un même poème, qu'on peut, qu'on doit même appeler, pour en parler exactement, le *Paradis perdu* ».

C'est saint Avit lui-même qui, dans une de ses lettres, donne à cet ouvrage le titre général sous lequel il est plus particulièrement connu (1). Quant à la date de la composition de cette épopée, elle nous est fournie, soit par cette lettre, qui est certainement antérieure à l'an 507 (2), soit par la préface du *De Spiritalis*, dans laquelle l'auteur affirme que son poème était écrit depuis longtemps. On ne saurait donc se tromper en plaçant la composition de cet ouvrage dans les dernières années du V[e] siècle.

Dans un prologue, adressé à son frère Apollinaire, évêque de Valence, saint Avit nous fait connaître dans quelles circonstances ces livres furent publiés. « Naguère, dit l'évêque de Vienne, ayant réuni en un recueil quelques-unes de mes homélies, j'ai bravé l'épreuve de la publicité. Mais aujourd'hui, cédant à tes conseils, voici que je m'avance, chaussé du cothurne, avec une audace plus insolente et un front d'airain. Tu m'invites, en effet, à faire paraître dans un opuscule et à te dédier tout ce que j'ai pu réduire aux lois des vers, n'importe surquel sujet. Je me rappelle, il est vrai, avoir composé quelques poèmes : ils sont assez nombreux, si je voulais les mettre en ordre, pour former un volume d'une certaine importance. Je me proposais de le faire, en les distribuant d'après les matières et l'ordre chronologique, mais presque toutes mes œuvres furent dispersées dans un temps de violence et de perturbation (3). Dans l'impossibilité où je me trouvais de rechercher et réunir à nouveau toutes ces pièces, je renonçai à publier celles que je ne pouvais refaire, et même celles que j'avais

(1) *Epist.* XLIII : « Scribebatis placuisse vobis libellos, quos inter occupationes seria et magis necessaria conscribendi, nihilominus tamen de *spiritalis historiae gestis* etiam lege poematis lusi ».

(2) Binding, *Geschichte des burgundischen Kœnigreiches*, Leipzig, 1868, p. 296.

(3) Saint Avit fait ici allusion au sac de la ville de Vienne, qui eut lieu en l'an 500.

conservées, parce qu'il n'était pas facile de les classer. Plus tard, j'ai retrouvé quelques pièces qui répondent à leurs titres, bien que j'y traite d'autres sujets, lorsque le thème m'y invite. Puisque tu me l'imposes, ces vers, quelque obscurs qu'ils soient, devront un certain éclat au nom de celui à qui je les dédie... » (1).

Ailleurs, dans une lettre adressée à Euphrasius, évêque de Clermont, saint Avit s'excuse auprès de ce prélat, sur la forme négligée de son ouvrage, qui « n'a été ni publié à loisir, ni purgé de toute faute », et le prie de le communiquer néanmoins « à son frère Apollinaire, homme très distingué et très pieux » (2). Celui-ci ayant porté un jugement très favorable à l'auteur, l'évêque de Vienne le remercie, en lui rappelant que son poème a été « rédigé au milieu d'occupations très nombreuses, et pendant qu'il composait des livres plus nécessaires (3) ». Nous montrerons plus loin dans quel esprit de zèle apostolique, et surtout d'humilité et d'excessive défiance de ses propres forces, saint Avit avait consenti à la publication de son ouvrage.

Les nombreuses biographies (4) qui ont été écrites sur saint Avit nous dispensent d'entrer dans de longs détails au sujet de sa vie et de son épiscopat dans les Gaules. Nous nous contenterons de rappeler que, né à Vienne vers 451 d'une famille de patriciens issue d'Auvergne et transférée plus tard en Bourgogne, fils et petit-fils de sénateurs romains, Alcimus Ecdicius Avitus, — c'est le triple nom que porte la dédicace des poèmes à Apollinaire, — fut élevé vers l'an 490 sur le siège de Vienne après la mort d'Isi-

(1) *Prolog.*, p. 3-4.

(2) *Epist.* xxxv. « Quia libellum ipsum, quantum mihi indicavit, vobis reportat, peto ut, qualecumque est opusculum ipsum, nec ante editum nec omnimodis emendatum, viro sublimi ac piissimo, si dignamini, fratri nostro Apollinari publicare atque excusare dignemini. » Il ne s'agit pas ici de l'évêque de Valence, mais du jeune Sidoine Apollinaire, fils du célèbre évêque de Clermont, qui jouissait d'une haute réputation dans le monde lettré et passait pour un modèle de bon goût. Les lettres xxi et xxviii de Rurice de Limoges lui sont adressées. (*Patr. lat.*, t. lviii, cc. 101 et 106).

(3) *Epist.* xliii.

(4) Cf. en particulier Parizel, *Saint Avit, évêque de Vienne, sa vie et ses écrits*, Louvain, 1889 ; V. Cucheval, *De S. Aviti operibus*, Paris 1863, et A. Charaux, *Saint Avit, évêque de Vienne*, Paris, 1876.

chius, évêque de cette ville, et s'y fit particulièrement remarquer par son zèle contre l'hérésie d'Arius, à laquelle il eut la gloire d'enlever un de ses plus puissants protecteurs, en ramenant à l'orthodoxie Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, roi de Bourgogne. Il mourut en l'an 518 (1).

La ville dans laquelle il exerça son ministère était l'une des plus illustres et des plus florissantes des Gaules. Au V[e] siècle, son école était encore très prospère. Saint Avit y reçut une brillante éducation et eut très probablement pour maître le rhéteur Sapaude, profondément versé dans la connaissance des lettres grecques et latines, disciple lui-même et ami de Claudien Mamert. De bonne heure, d'ailleurs, un grand nombre de patriciens s'étaient donné rendez-vous dans cette gracieuse cité, que les Césars embellirent en y créant des théâtres et de somptueuses habitations. Les lettres y étaient en grand honneur, la jeunesse studieuse qui se pressait aux cours de maîtres fameux y lisait avidement les ouvrages des poètes de Rome, et Martial avait pu se flatter d'avoir à Vienne des admirateurs nombreux. Dans un milieu si littéraire et si cultivé, saint Avit brilla entre tous ses concitoyens par la distinction de son esprit et son goût pour la poésie, et quand il fut élevé aux honneurs de l'épiscopat, il ne crut pas déroger à sa dignité en continuant à s'occuper de littérature. Les critiques anciens font les plus grands éloges de la sainteté de l'évêque, non moins que du mérite de l'écrivain. Au témoignage d'Ennodius (2), « l'habileté semblait l'avoir choisi pour son sanctuaire de prédilection ». Grégoire de Tours (3) nous parle de ses lettres admirables, « qui écrasèrent l'hérésie en édifiant l'Eglise de Dieu ». Isidore de Séville (4) reconnaît que saint Avit « était très versé dans les lettres humaines». Dans ces derniers temps, Guizot (5), Ampère (6), Ozanam (7),

(1) Cf. V. Chevalier, *op. cit.*, Introduct. p. vij, note 3.

(2) *Vita Epiphanii*, Sirmond, *Opp. var.*, t. II, c. 1686 (*Patrol. lat.*, t. LXIII, c. 234).

(3) *Hist. Franc.*, lib. II, c. 34 : « Exstant exinde nunc apud nos epistulae admirabiles, quae sicut tunc haeresim oppresserunt, ita nunc Dei ecclesiam aedificant ».

(4) *De Script. eccl.*, cap. XXIII : « Scientia saecularium litterarum doctissimus ».

(5) *De la civilisation en France*, t. II. p. 64-77.

(6) *Histoire littéraire de la France avant le XII[e] siècle*, t. II, p. 192-208.

(7) *De la civilisation au V[e] siècle*, t II.

pour ne parler que des morts, se sont occupés de saint Avit et l'ont regardé comme un des poètes les plus remarquables des premiers siècles chrétiens.

Saint Avit connaissait-il les commentaires sur la Genèse de Claudius Victor ? Ce qui autorise à le croire, c'est, outre les nombreuses ressemblances de forme et de pensées que l'on rencontre dans les deux poèmes, le soin que paraît avoir eu l'évêque de Vienne de développer longuement ce que Victor s'était contenté d'indiquer, ou avait abrégé, tandis qu'il est très bref au contraire dans les passages où son émule s'était donné libre carrière. D'ailleurs, comme nous aurons l'occasion de le remarquer plus loin, c'est au gré de sa fantaisie et de son imagination que saint Avit s'inspire de la Genèse et qu'il choisit de préférence dans le livre mosaïque les traits et les épisodes qui convenaient le mieux à sa veine poétique et à son génie descriptif, tandis que Cl. M. Victor suit d'un peu plus près le texte sacré et n'omet aucun des grands faits que Moïse nous a racontés.

Les poèmes de saint Avit ont été bien souvent publiés (1) ; parmi les éditions les plus récentes, il convient de citer celles de R. Peiper (2) et de M. le chanoine Ulysse Chevalier (3).

(1) 1° *Alcimi Aviti episcopi libri VI*, Argentorati, per Jo. Grüninger, 1507, p. in-8° ; — 2° *Christiana et docta divi Alchimi Aviti, Viennensis archiepiscopi, et Cl. M. Victoris poemata, per Joannem Gaigneium*... Lugduni, 1536, in-8° ; — 3° *Poetarum veterum eccl. op. christ. et oper. reliq. ac fragmenta studio... G. Fabricii* Basileae, 1564, in-4° ; — 4° *Biblioth. sanct. Patr... per Marg. de la Bigne*, Parisiis, 1575 et 1589, fol° t. VII et t. VIII ; — 5° *Corpus omnium vet. poet. latin.* Lugduni, 1603, in-4°, lib. IV ; — 6° *Divi Alcimi Aviti... opuscula... edita e recensione M. Joachimi Jehneri*, Lipsiae, MDCIII, p. in-8° ; — 7° *Chorus poetarum classic.* Lugduni, MDCXVI, in-4°, p. II ; — 8° *S. Aviti... opera edita... studio Jacobi Sirmondi*, Parisiis, MDCXLIII, in-8° ; — 9° *Collectio Pisaurensis omnium poematum... latin.* Pisauri, 1766, in-4° ; — 10° *Bibl. vet. Patr. cura et studio A. Gallandii*, Venetiis, 1774, fol° t. X ; — 11° C. *Sedulii.., Aviti... opera.* Camcraci, Hurez, 1826, p. in-8° ; — 12° *Patrol. lat. accur. J.-P. Migne*, Parisiis, 1847, g. in-8°, t. LIX, Simple réimpression de l'édition de Galland (1774).

(2) *Monum. German. histor... edidit Societas aperiendis fontibus rerum German. medii aevi.* — Auctor. antiq. t. VI, pars poster. Alcimi Ecdicii Aviti... opera quae supersunt recensuit Rudolphus Peiper, Berolini apud Weidmannos, MDCCCLXXXIII, g. in-8°.

(3) *Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne.* — Nouvelle édition publiée pour les Facultés catholiques de Lyon par le chanoine Ulysse Chevalier, professeur d'histoire ecclésiastique aux mêmes facultés. Lyon, E. Vitte, MDCCCXC, g. in-8°.

Dans la courte introduction qui précède le texte des œuvres de saint Avit, M. Chevalier nous fait ainsi connaître les manuscrits des poèmes : « Plus rapprochés de la source, les manuscrits français sont naturellement les plus complets et les plus corrects ; ils constituent une première famille. On peut les diviser en trois classes, moins à raison de l'exactitude du texte que d'après les auteurs réunis à saint Avit dans le même volume. La première comprenait généralement les poètes suivants : Hilaire, Proba, Cyprien, Alcime Avit, Draconce, etc. Elle est représentée par les manuscrits de Laon et de Paris. La deuxième renfermait : Juvencus, Sédulius, Arator, Prosper, Alcime Avit, Prudence, Paulin, etc. Son type unique est le meilleur ms. de notre poète, celui de Leyde. Le manuscrit de Grenoble lui est apparenté comme contenu, mais se singularise par d'intentionnelles corrections au texte. Dans une troisième classe, inférieure aux précédentes, peuvent être compris les ms. du Vatican et de Florence; ceux de Saint-Gall en paraissent dérivés. Les manuscrits allemands constituent la deuxième famille : ses principaux représentants sont à Munich. Elle offre avec la précédente des différences notables et fâcheuses : à l'omission de vers entiers, elle joint des variantes qui s'éloignent sûrement de la leçon originale ; il serait difficile, faute de type primordial, d'établir à quelle époque remonte cette divergence (1) ».

ARTICLE VI

LE *DE SODOMA*

Le *De Sodoma* est un petit poème de 166 vers hexamètres, dont le sujet est l'histoire des crimes de Sodome et du châtiment que Dieu infligea à cette ville coupable (Genèse, chap. XIX). Il nous a été conservé par les manuscrits de Laon (273 et 279), de Paris

(1) P. VIII, IX.

(Bibl. Nat. lat., 14758, anc. Saint-Victor, — 2772, anc. Colbert), et de Cluny (526), soigneusement collationnés par Hartel et Rud. Peiper, qui ont successivement publié ce poème, l'un parmi les écrits apocryphes de saint Cyprien de Carthage (1), l'autre à la suite de l'Heptateuque et du *Metrum in Genesim* (2). Dans ce dernier volume, R. Peiper, abandonnant l'opinion qu'il avait tout d'abord émise dans son édition des œuvres de saint Avit (3), pense qu'il n'est pas possible, en raison des différences notables de style et de prosodie, d'attribuer le *De Sodoma* à l'auteur de l'Heptateuque (4). De plus on ne s'explique guère pour quels motifs, après avoir traité assez longuement cet épisode au premier livre de son ouvrage, Cyprien y serait revenu pour en faire le sujet d'un nouveau poème. Il n'est point douteux cependant que le *De Sodoma* appartienne à la même époque que l'Heptateuque, et qu'il ait été composé en Gaule, ainsi que la plupart des traductions en vers de la Genèse. La libre allure du récit et les développements que l'auteur a donnés au texte biblique, plus conformes au caractère général des œuvres d'une époque postérieure, sont une raison suffisante pour fixer la date de sa composition au cinquième siècle, et non au quatrième, comme le prétend Ebert (5), qui reconnaît d'ailleurs le contraste frappant qui existe entre le *De Sodoma* et les écrits de Juvencus.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce poème, c'est une tendance très accusée à expliquer les faits de l'Ancien Testament d'une manière symbolique. Les efforts que fait l'écrivain pour rattacher les mythes du paganisme aux événements racontés dans la Bible montrent aussi que, dans sa pensée, cet ouvrage devait servir de pendant aux récits fabuleux d'Ovide, et opposer la vérité de l'histoire aux légendes de l'antiquité profane.

Le *De Sodoma* est suivi dans les manuscrits d'une autre com-

(1) *Corpus scrip. eccl.*, vol. III, p. 289-297.
(2) *Op. cit.*, p. 212-220.
(3) *Monum. Germ. hist.*, Pars post., proem, p. LXIII.
(4) *Op. cit.* Prooemium, p. XXVII.
(5) *Hist. gén. de la litt. du Moyen Age en Occident*, t. I, p. 134-5.

position un peu plus longue (505 v.), mais inachevée, qui a pour titre *De Jona*, et qui est consacrée au récit de la prédication de Jonas chez les Ninivites. Ces deux poèmes, que d'assez nombreuses similitudes de langue et de style permettent d'attribuer au même auteur, paraissent être très étroitement liés ensemble et se rattacher à une idée commune, la nécessité de la pénitence pour l'expiation des péchés. C'est ce qui explique le titre unique de *De Ninive* sous lequel ces deux ouvrages ont été quelquefois réunis.

CHAPITRE II

Pour quels motifs et dans quel but ont été composés les poèmes sur la Genèse. — Destination et opportunité de ces ouvrages. — La Genèse envisagée comme thème poétique

---

Avant d'aborder l'étude détaillée des poèmes tirés de la Genèse, il importe de rechercher si, en les composant, leurs auteurs ont obéi à une préoccupation purement littéraire, ou bien si, portant plus haut leur ambition, ils ont voulu faire aussi œuvre d'apologistes et servir la cause de la religion en même temps que celle des lettres et de leur propre renommée.

Or, pour comprendre dans quels sentiments et dans quel but ils se sont attachés à traduire en vers le premier livre du Pentateuque, il suffit de les interroger eux-mêmes (1). Presque tous en effet ont pris soin, soit dans le préambule, soit dans la suite de leurs ouvrages, de nous faire connaître leur dessein.

C'est sur l'invitation du pape saint Léon que l'auteur du *Metrum in Genesim*, malgré l'insuffisance de son talent et une langue « criarde et rauque », s'est décidé à exposer l'œuvre créatrice et à chanter les bienfaits du Tout-Puissant, « auquel est due la reconnaissance éternelle des hommes (2) ».

(1) C'est d'après le *Corpus* de Vienne que nous citons Cyprien, Hilaire, l'auteur du *De Sodoma* (vol. XXIII, r. Hartel), et Cl. Victor (vol. XVI, r. C. Schenkl). Pour Dracontius nous avons suivi l'édition d'Arévalo (*Patr. lat.*, t. LX), et pour saint Avit, celle de M. U. Chevalier. Voir plus haut l'*Index* des ouvrages consultés.

(2) *Metr. in Gen.*, I-8,

Paruimus monitis, tua dulcia jussa secuti,
   Antistes Christi, quae dabas ore pio.
An ego non canerem tanti praeconia patris,
   Munus opusque Dei, dum mihi lingua foret ?
Rauca quidem stridens et nullis digna coturnis,
   Ingeniumque jacens : sed iibet alta loqui.
Dignum opus et justum semper tibi dicere grates,
   Omnipotens mundi genitor.

Célébrer la grâce divine (*pietas*), qui se manifeste surtout dans la création du monde, prouver que Dieu ne veut pas détruire, mais conserver le genre humain, pour lequel il a fait cet univers et toutes les merveilles qu'il renferme, tel est le motif qui a inspiré à Dracontius le *Carmen de Deo* (1).

Dans une lettre écrite par saint Avit à Euphrasius, nous retrouvons l'expression de la même pensée, jointe à un très vif sentiment de modestie : « S'il (Apollinaire) trouve dans ce volume, dit l'évêque de Vienne, un sujet convenable de lecture, ne fût-ce que pour les enfants, je pourrai le savoir par une lettre (2) ».

Le désir d'être utile à la jeunesse et de l'instruire, sous une forme agréable, des enseignements contenus dans les livres saints, est aussi nettement indiqué par Cl. Victor dans les premiers vers de son poème (3). C'est aux jeunes élèves de l'école où il professe qu'il destine son ouvrage. Le même dessein se révèle dans plusieurs autres passages de l'*Alethia*. C'est ainsi que l'auteur omet plusieurs chapitres de la Genèse, dans lesquels Moïse expose la généalogie des patriarches, dont l'énumération, outre qu'elle n'avait rien de poétique, n'offrait que des noms étranges qui auraient pu être tournés en ridicule par les jeunes gens. Il passe également sous silence ce que la Genèse nous raconte des filles de Loth (XIX, 31), et il ne fait mention des turpitudes de Sodome qu'en s'excusant d'avoir à rappeler de pareils forfaits, qu'il se garde bien d'ailleurs de préciser.

(1) *Carmen de Deo*, 1-2, 113-115.

Qui cupiunt animis placidum rescire Tonantem
Hoc carmen prae mente legant.....
Quis genus humanum nescit servare volentem
Auctorem, dominumque Deum ? Cui contulit orbem
Per tot facta Deus, quod sexta luce creavit.

(2) Epist. xxxviii, *Ad Euphrasium*. « Quocirca volumen... si supradictus frater vel infantibus legi debere censuerit, possum per quaecunque magnificentiae suae scripta cognoscere... Si autem post flumina fontium paternorum, ut potius reor, paupertatem venae tenuissimo rore manantis abjecerit, sine verecundia mea suaque impietate, sufficiet me reprehensionis suae censuram hinc tantummodo intellexisse si taceat ».

(3) *Aleth.*, Precat., 104-105.

Dum teneros formare animos et corda paramus
Ad verum virtutis iter puerilibus annis.

Si l'auteur du *De Sodoma* n'a voulu que tirer une leçon morale du terrible châtiment que Dieu infligea aux habitants de l'impure Sodome, la sécheresse et l'extrême concision de la *Genesis* de Cyprien ne nous permettent pas de considérer cet ouvrage autrement que comme un manuel ou un compendium biblique à l'usage des jeunes chrétiens de son temps.

Des témoignages que nous venons de citer et de la forme particulière de quelques-uns de ces ouvrages, il ressort clairement que nos poètes ont communément cédé à une considération religieuse et au désir de faire pénétrer plus profondément et plus facilement dans les âmes les vérités contenues dans la Bible, en leur prêtant les agréments du style poétique et d'une cadence harmonieuse. Peu leur importe de ne point vivre dans la mémoire des hommes, ce rêve favori de tous les écrivains antiques : toute leur ambition est de faire de plus nombreux prosélytes à leurs croyances, d'attirer plus aisément à l'étude des livres saints et à la connaissance de la religion les classes lettrées du monde romain, et cette conquête leur suffit. Ainsi la poésie devient, sous la plume des traducteurs et des commentateurs de la Genèse, l'auxiliaire de la doctrine chrétienne, et, comme le fut la philosophie du moyen âge, la servante de la théologie, *ancilla theologiae*.

Les interprètes poétiques de l'Evangile n'ont pas, d'ailleurs, d'autre but et c'est également à une œuvre d'apostolat qu'ils ont l'intention de travailler. Si l'auteur de l'*Historia Evangelica* se flatte d'obtenir l'immortalité, c'est beaucoup moins à cause de son talent que de la foi qu'il professe et du grandiose sujet qui l'inspire. « Ce monde, dit-il, en sa vaste étendue, ne renferme rien d'immortel, ni les empires des hommes, ni Rome la magnifique, ni la terre, ni les globes de feu qui resplendissent au ciel. Le Créateur a fixé le moment irrévocable qui verra des torrents de flamme embraser une dernière fois le monde entier. Cependant les hauts faits, et le nom qui s'attache à la vertu font répéter d'âge en âge les noms de beaucoup d'hommes illustres. Les poètes leur prodiguent des louanges et grandissent leur renommée ; les uns

sont rendus célèbres par les chants du poète de Smyrne, les autres doivent leur gloire aux vers si doux de Virgile, dont Mantoue est fière. Les poètes eux-mêmes jouissent d'une renommée aussi durable ; elle demeure et semble éternelle, pendant que les siècles se précipitent, pendant qu'autour de la terre et des mers roulent avec ordre, roulent sans cesse les cieux étoilés... Que s'ils ont mérité de vivre dans une longue postérité, ces vers, tissus de mensonges, à la louange des anciens héros, la foi toujours certaine et vraie, la foi couronnera mes chants dans les siècles des siècles et donnera du mérite à mes efforts (1) ».

Dans son épître dédicatoire à Macédonius, un des plus connus parmi les poètes chrétiens, Sédulius, explique ainsi la tendance commune aux commentateurs de la Genèse, comme aux chantres de la vie du Christ : « C'est au service de la foi que j'ai voulu mettre des études commencées dans un autre dessein ; car je sais que plusieurs esprits n'acceptent la vérité, ne la recueillent, ne la retiennent volontiers, qu'autant qu'on la leur présente avec des fleurs, et j'ai cru qu'il ne fallait pas repousser les gens de cette humeur, mais les traiter d'après leur naturel et leur besoin, afin que chacun, selon son génie, devienne le captif volontaire de la vérité. Peu importe par quelle voie chacun arrive à la foi, pourvu

(1) *Hist. Evang.* Praefat., 1-26.

Immortale nihil mundi compage tenetur,
Non orbis, non regna hominum, non aurea Roma,
Non mare, non tellus, non ignea sidera coeli.
Nam statuit genitor rerum irrevocabile tempus,
Quo cunctum torrens rapiat flamma ultima mundum.
Sed tamen innumeros homines sublimia facta,
Et virtutis honos in tempora longa frequentant ;
Accumulant quorum famam laudesque poetae.
Hos celsi cantus, Smyrnae de fonte fluentes,
Illos Minciadae celebrat dulcedo Maronis.
Nec minor ipsorum discurrit gloria vatum,
Quae manet aeternae similis, dum saecla volabunt,
Et vertigo poli terras, atque aequora circum
Aethera sidereum jusso moderamine volvet.
Quod si tam longam meruerunt carmina famam,
Quae veterum gestis hominum mendacia nectunt,
Nobis certa fides aeternae in saecula laudis
Immortale decus tribuet, meritumque rependet.

que, entré dans le chemin de la liberté, il ne retombe plus dans les pièges de la servitude qui le retenaient jadis (1) ».

C'est la même pensée que Chateaubriand exprimera plus tard en ces termes : « Il faut être docteur avec les docteurs et poète avec les poètes ; Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail (2) ».

Aussi bien, qu'elles fussent destinées aux enfants des écoles ou aux hommes lettrés qu'il s'agissait de ramener à la connaissance et à l'amour de la doctrine chrétienne par le charme des vers, les compositions génésiaques empruntaient un caractère d'incontestable opportunité aux circonstances et à l'époque où elles parurent. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler quel était le genre d'éducation qui était alors donné dans les écoles, et d'autre part le culte toujours très vif que les hommes de ce temps continuaient à professer pour les productions de la littérature païenne. Or il est impossible de nier qu'en Orient comme en Occident, dans les écoles grecques comme dans celles de la Gaule, et, jusqu'aux derniers jours de l'Empire, chez les rhéteurs de Rome, les jeunes chrétiens, confondus avec les autres élèves dans un enseignement commun, expliquent et commentent encore Plaute, Lucrèce, Ovide, Horace et Virgile (3). Quelles que fussent les croyances des professeurs qui occupaient les chaires publiques et privées, rien n'était changé dans les méthodes d'éducation et c'était toujours à la même source que puisaient les maîtres chargés de donner la culture littéraire. A une heure où le paganisme était loin d'avoir désarmé et conservait encore un grand nombre d'adeptes, il était à craindre que ce contraste entre l'enseignement des rhéteurs et

(1) *Carm. Pasch.* Praef.
(2) *Génie du Christ.*, I, chap. 1.
(3) Saint Jérôme nous a fait connaître les matières que comportait à son époque l'enseignement des écoles : « Puto quod puer legeris Aspri in Virgilium et Sallustium commentarios, Vulcatii in orationes Ciceronis, Victorini in Dialogos ejus et in Terentii comoedias praeceptoris mei aeque in Virgilium et aliorum in alios, Plautum videlicet, Lucretium, Flaccum, Persium atque Lucanum ». *Adv. Rufin.* II, 16.

celui de l'Eglise n'eût un effet désastreux sur les jeunes intelligences que l'on formait à l'étude des lettres, et auxquelles on ne cessait de proposer comme seuls modèles du bien dire et du bien penser ceux-là mêmes dont les apologistes et les docteurs combattaient avec acharnement les doctrines. Comment empêcher que le culte des anciens mythes ne reprît son prestige, et espérer le triomphe complet de l'Evangile et des idées chrétiennes sur l'idolâtrie, tant que la jeunesse lettrée des écoles ne prendrait la règle de ses jugements et n'alimenterait son imagination que dans l'étude des écrivains profanes ? (1) Il ne pouvait se faire que cette admiration réservée aux seuls génies du paganisme ne survécût pas aux leçons des maîtres dans l'esprit de ceux qui s'étaient longtemps nourris de leurs chefs-d'œuvre et ne perpétuât ainsi la dangereuse influence de leurs idées et de leurs principes.

De fait, nulle part l'esprit païen n'était resté aussi vivant que dans les lettres. Que Claudien, le poète épique du IV[e] siècle, fût encore tout entier à ses souvenirs mythologiques, et qu'il chantât l'enlèvement de Proserpine au moment où le culte de la Vierge Marie allait prendre possession du temple de Cérès à Catane ; que Rutilius Namatianus, au moment de quitter Rome pour aller revoir la Gaule, sa patrie, exaltât, dans son *Itinéraire*, cette Ville éternelle qui était restée pour lui la plus grande divinité de l'Olympe, la mère des hommes et des Dieux, ou bien que, chemin faisant, il accablât de ses invectives et de ses quolibets d'humbles moines qu'il avait rencontrés dans l'île Capraria : il n'y a là rien que de très naturel. C'est comme le dernier effort de la muse profane et le chant du cygne qui va mourir.

Mais ce qui est plus surprenant et ce qui prouve jusqu'à quel point

(1) « Les écoles étaient toutes païennes. Non seulement on y célébrait régulièrement les cérémonies du culte officiel, surtout les fêtes de Minerve, qui était la patronne des maîtres et des écoliers, mais on y apprenait à lire dans des livres tout pleins de la vieille mythologie. L'enfant chrétien y faisait connaissance avec les dieux de l'Olympe. Il était exposé à y prendre des impressions contraires à celles qu'il recevait dans sa famille. Ces fables, qu'on lui apprenait à détester chez lui, il les entendait tous les jours expliquer, commenter, admirer par ses maîtres. Etait-il convenable de le placer ainsi entre des enseignements opposés ? » G. Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. 1, p. 233-234.

le charme de ces fables puériles avait séduit les esprits les plus cultivés et les plus sincèrement chrétiens, c'est l'exemple de saint Jérôme et de saint Augustin. L'un a passé sa jeunesse dans l'étude des maîtres de la littérature païenne, et, s'il a brisé avec le culte des faux dieux, il ne sait pas échapper à la fascination de leurs fictions enchanteresses. Hier il versait des larmes sur les malheurs de Didon, dévorait l'*Hortensius* de Cicéron et les livres des Platoniciens; aujourd'hui, retiré à Cassiciacum avec ses disciples Trigetius et Licentius, il lit chaque jour un chant de Virgile (1).

L'autre, quoique tout brûlant de foi, est encore tout pénétré de la lecture des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes. Il a médité Platon et il s'est exercé à déclamer des controverses. L'esprit de Dieu s'empare de lui, et le voilà fuyant au désert, mais malgré ses jeûnes et ses larmes, il ne peut repousser les douces images de Plaute et de Cicéron qui le poursuivent sans relâche. Dès lors les saintes Ecritures lui paraissent fades et insipides, leur style inculte. « Tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien », lui dit le Christ dans un songe fameux. Et alors Jérôme promet d'oublier ses maîtres et de réparer sa faute, ce qui ne l'empêche pas de faire copier par des moines les œuvres de Tullius et de porter en allant à Jérusalem un traité de Platon « pour ne pas perdre son temps (2) ».

Sans doute, ce n'était pas des divinités de l'Olympe, ni de leurs mythes surannés qu'étaient épris ces austères chrétiens, mais bien plutôt du génie toujours admirable de leurs auteurs préférés et de l'éternelle beauté de l'art antique. Mais si des croyants aussi instruits, si des docteurs et des évêques ne savent pas résister au charme tout-puissant des lettres païennes, tout en professant que la science profane « offre tout ensemble des richesses que le chrétien peut enlever et des idoles qu'il doit mépriser », il n'en va pas de même pour ceux qui, moins aguerris et moins fervents, sont tentés, en cédant à l'attrait de la forme, de subir l'ascendant de la doctrine.

(1) Cf. *Confess.*, passim.
(2) S. Hier. *Ep. ad Rust., ad Magn., contra Ruf., ad Eustoch.*

Cette persistance du paganisme dans l'enseignement constituait donc aux yeux des chrétiens d'alors un danger réel et d'autant plus grave que l'ancien culte n'était pas mort tout entier. Le poète Prudence exagère certainement quand il affirme que de son temps il ne restait presque plus de païens. « C'est à peine, dit-il, si quelques retardataires ferment encore les yeux aux rayons de la foi. Voilà longtemps que ceux qui habitent les étages élevés des maisons et qui se promènent à pied dans les rues de Rome se pressent devant la tombe de Pierre, au Vatican. Le Sénat a fait une plus longue résistance ; mais enfin il vient de céder. Les descendants des plus illustres familles fréquentent l'Eglise de ces Nazaréens dont ils se moquaient et laissent Jupiter tout seul dans son Capitole (1) ».

En réalité, le triomphe était moins grand que le poète le suppose. « Il fallait plus de temps et d'efforts qu'on ne croit, dit très bien M. Ozanam, pour déposséder l'antique religion de l'Empire, encore maîtresse du sol par ses temples, de la société par ses souvenirs, de plusieurs âmes par le peu de vérités qu'elle conservait, d'un plus grand nombre par l'excès même de ses erreurs. Quelques années plus tard, une description topographique de Rome dénombrant les monuments épargnés par le fer et le feu des Goths, compte encore quarante-trois temples, deux cent quatre-vingts édicules. Le colosse du Soleil, haut de cent pieds s'élevait auprès du Colisée où avait fumé le sang de tant de martyrs (2) ».

Ce qui est certain, c'est que parmi les convertis au christianisme, l'attachement à l'ancien culte était très lent à disparaître. « Quand on a chassé les idoles des temples, dit saint Augustin, elles habitent souvent au fond des cœurs (3). » Ainsi que l'a écrit M. Boissier, « les nouveaux convertis conservaient toujours un peu l'empreinte du passé. Les souvenirs de l'enfance protégeaient chez eux les croyances anciennes : celui qui avait vu sa

(1) *Contra Symm.*, 580 et sqq.
(2) *La Civilis. au Ve s.*, t. I, ch. IV.
(3) *Enarr. in Psalmos*, XCVIII, 2. « Magis remanserunt idola in cordibus paganorum quam in locis templorum ».

mère porter l'encens devant les dieux de la maison, tandis que lui-même, de ses petites mains, les couvrait de fleurs et leur envoyait des baisers, ne l'oubliait jamais. Quelques-uns s'accommodaient fort bien de ce partage : chrétiens dans leur intérieur, au milieu de leur famille, et pour les occasions ordinaires de la vie, ils redevenaient païens quand ils entraient dans leur bibliothèque ou leur cabinet d'études, et qu'ils prenaient la plume pour écrire des poésies ou des panégyriques. C'est ce que le Christianisme ne pouvait pas souffrir. On comprend qu'il ne lui convenait pas de n'être le maître que d'une partie de l'homme, et de la moins noble ; il avait l'ambition naturelle et légitime de posséder l'homme tout entier (1) ».

N'oublions pas d'ajouter aussi que, soutenue par l'invincible affection des lettrés et l'enseignement des rhéteurs, la mythologie antique trouvait encore un appui naturel et comme un rempart indestructible dans la la langue latine, avec laquelle elle semblait complètement identifiée. Locutions, formes, constructions, métaphores, tout le vocabulaire et tout le génie de ce vieil idiome, qui s'était, pendant de si longs siècles, très intimement associé au paganisme et en était devenu comme la vivante image, rappelaient infailliblement les idées et les superstitions que la religion nouvelle était venue détruire. Or, dans tous les pays soumis à la domination impériale, non seulement cette langue était devenue obligatoire, mais encore nul n'arrivait aux honneurs ou aux fonctions publiques, s'il ne la parlait avec distinction. Bien que plusieurs l'aient regardée comme un moyen providentiel, qui avait préparé la prédication générale de la foi chrétienne, elle ne demeurait pas moins toute pénétrée encore des doctrines et des sentiments qu'elle avait si longtemps servi à exprimer.

Il est facile de voir, par les faits que nous venons de signaler, quels réels et puissants obstacles semblaient s'opposer à la marche progressive de l'Evangile, et l'empêcher en particulier de faire la

(1) *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 170-171.

conquête des lettres, comme il avait fait, en partie au moins, celle des consciences et des institutions. A quoi devaient aboutir en effet toute la science et toute l'éloquence des docteurs et des apologistes, le zèle des pontifes et même tout le sang des martyrs, si la religion acceptée de bonne heure par le peuple et officiellement embrassée au quatrième siècle par les empereurs, avait contre elle l'élite intellectuelle et savante, et si l'éducation de la jeunesse restait soumise à l'influence exclusive des maîtres de la Grèce et de Rome ? C'était donc une nécessité pour le christianisme de contrebalancer par des œuvres animées de son souffle et de son esprit le prestige toujours souverain des lettres profanes, et de prouver en même temps qu'il n'était pas condamné à être le partage des ignorants et des illettrés, qu'il savait lui aussi charmer l'oreille et plaire à l'imagination, et en s'abreuvant à une source nouvelle, y trouver des thèmes poétiques tout aussi riches et aussi féconds.

Sans doute il y avait longtemps que cette réponse avait été faite aux détracteurs de la doctrine du Christ, et aux plus illustres des auteurs anciens on pouvait opposer avec quelque fierté les écrits inspirés depuis près de trois siècles par la foi nouvelle. Cependant les préjugés persistaient encore sur ce point, puisque, au dire de saint Augustin, on continuait à insulter les chrétiens et à les traiter « d'ignorants, de sots, de gens sans esprit et sans connaissance(1)». Faut-il voir dans ces grossières injures, qui ont le droit de nous surprendre, adressées aux chrétiens du quatrième siècle, faut-il voir l'effet d'une haine qui ne sait comment s'assouvir, ou ne serait-ce pas plutôt que, dans l'esprit des lettrés de cette époque, des œuvres de polémique et de morale semblaient ne pouvoir satisfaire ceux qui demandaient au christianisme d'affirmer sa puissance littéraire par des œuvres moins exclusivement composées pour la lutte ou pour l'instruction des fidèles ? De croire que les apologies et les catéchèses des Pères et des docteurs ne prouvaient rien en faveur de la culture délicate et

(1) *Enarr. in Psalmos.*, XXXIV, 4, 9.

profonde que la religion nouvelle était à même de donner à ses sectateurs, et que le caractère de ces écrits empêchait qu'on les mît en parallèle avec les produits de l'imagination et les épopées antiques, c'était une erreur singulière et regrettable sans doute, mais avec laquelle il fallait cependant compter. Il était donc nécessaire que la poésie vînt en quelque sorte au secours de la foi et démontrât que si la prose avait seule, pendant trois siècles, répondu à toutes les attaques et servi d'instrument aux défenseurs de l'Eglise, le christianisme aurait aussi ses muses, et trouverait, dans l'exposition de la vérité et dans les grands faits de son histoire, des sujets et une matière capables d'inspirer ses poètes et ses artistes. C'est ainsi qu'en se créant une littérature, il offrirait tout ensemble aux enfants des écoles des lectures plus saines et moins dangereuses que les fables immorales des auteurs païens, aux lettrés, amoureux de la forme, des œuvres non seulement irréprochables au point de vue de la doctrine, mais encore d'un style assez élégant pour répondre à toutes les exigences de leur culture raffinée et de leur goût littéraire, à tous les chrétiens enfin un commentaire attrayant des livres saints.

On peut se demander maintenant si, dans la pensée de leurs auteurs, les poèmes tirés de la Bible étaient destinés à remplacer complètement, soit dans les écoles, soit parmi les lettrés, les œuvres des écrivains païens. Or rien ne prouve que telle ait été leur intention. Il est bien vrai que de bonne heure une école d'apologistes et de Pères s'était prononcée radicalement contre toute étude des lettres profanes (1). Dans sa lettre à Macédonius, Sédulius nous laisse entendre qu'il y avait encore, parmi les chrétiens de son temps, des esprits rigoureux et intolérants, qui ne craignaient pas de professer à l'endroit de la Muse antique le même exclusivisme et de manifester la même antipathie. L'usage que les païens avaient fait des lettres et des arts leur rendait même toute culture savante profondément suspecte, et ils redoutaient pour les croyants

(1) Cf. Tertull. *Idol.* c. 18 : « Doctrinam secularis litteraturae et stultitiae apud Deum deputatam aspernamur. »

l'influence pernicieuse de ces travaux « qui coûtent tant de peine et sont d'un si mince profit ». C'est à cette méfiance exagérée que répond Sédulius, quand il dit : « Il est toujours possible de parler avec respect des choses divines et de traiter honnêtement les choses humaines ».

Au surplus, rien ne semblait devoir interdire cette culture aux adeptes du christianisme, et nulle part, ni dans les décrets des Papes, ni dans les canons conciliaires, on ne trouverait trace d'une pareille interdiction. Quant aux écrivains ecclésiastiques et aux Pères, qui par un excès de prudence et de zèle, ont condamné absolument l'étude des auteurs profanes, il va sans dire qu'ils n'ont pu émettre qu'un sentiment personnel. Ce n'est pas d'ailleurs en opérant une rupture éclatante avec l'art ancien que nos poètes ont voulu servir la cause du christianisme. Convaincus avec raison que la forme éternelle du beau est le patrimoine de l'humanité, et qu'elle appartient au génie de tous les âges et de tous les peuples, c'est à la littérature antique qu'ils ont emprunté leurs images et leur couleurs, pour en parer et en embellir leurs propres ouvrages, semblables aux Israélites qui dérobèrent aux Egyptiens leurs vases d'or, pour orner les autels du vrai Dieu. Ainsi avant eux pensaient et saint Jérôme, qui répondait aux détracteurs de la muse païenne : « Quoi d'étonnant si, épris de la science du siècle à cause de la beauté de ses traits et de la grâce de ses discours, je veux, d'esclave qu'elle est, la faire israélite ? » (1), et saint Basile, qui se plaisait à rappeler dans son charmant langage, que, « comme la vertu propre des arbres est de porter leurs fruits dans la saison, et que cependant ils se parent de fleurs et de rameaux verts, de même la vérité est le fruit de l'âme, mais il y a quelque grâce à l'orner d'une sagesse étrangère, comme d'un feuillage qui abrite le fruit, et qui lui prête le charme de la verdure » (2). Ainsi, dira plus tard Cassiodore aux moines chargés

(1) S. Hier. *Epist. ad Magn.* LXXXIII. « Quid ergo mirum, si et ego sapientiam saecularem propter eloquii venustatem et membrorum pulchritudinem, de ancilla atque captiva Israelitidem facere cupio ? »

(2) Πρὸς τοὺς νέους, ὅπως ἂν ἐξ Ἑλληνικῶν ὠφελοῖντο λόγων, cap. IV.

de transcrire les manuscrits, « nous avons employé des ouvriers habiles dans l'art de couvrir les livres, afin que la beauté des saintes Lettres soit rehaussée par l'aspect du vêtement, nous conformant en quelque sorte à la parabole du Seigneur qui invite ses élus au festin de la gloire céleste, mais qui les veut parés de la gloire nuptiale (1) ».

Prendre rang dans les écoles, non pas à l'exclusion, mais à côté des ouvrages profanes auxquels il devait servir comme de préservatifs, telle a été, à n'en point douter, la vraie destination des poèmes génésiaques, et le seul dessein que se sont proposé leurs pieux auteurs. Ce qui a pu donner quelque créance à une opinion contraire, c'est la réforme radicale que tentèrent d'opérer, au quatrième siècle, quelques écrivains chrétiens, parmi lesquels on compte les deux Apollinaire. L'empereur Julien venait de jeter son fameux interdit sur l'étude et l'enseignement des lettres et d'exclure des écoles les maîtres et les élèves chrétiens, « dans la pensée, dit l'historien Gibbon, qu'en peu d'années l'Eglise retomberait dans la simplicité primitive, et que les théologiens qui avaient le savoir et l'éloquence de leur siècle seraient remplacés par une génération d'aveugles et d'ignorants fanatiques, incapables de défendre la vérité de leurs principes et d'exposer les sottises nombreuses du polythéisme (2) ». C'est alors que les deux Apollinaire se mirent à l'œuvre et conçurent le projet très hardi de se passer des livres que Julien venait d'interdire aux chrétiens. Le père, grammairien d'un certain mérite, commenta en vers hexamètres l'histoire des Hébreux jusqu'au couronnement de Saül et divisa son poème en 24 chants à l'imitation d'Homère. Le fils, rhéteur brillant, composa des tragédies à la manière d'Euripide, τὴν Εὐριπίδου τραγῳδίαν ἐμιμήσατο, dit Sozomène, des comédies, d'après Ménandre, τοῖς Μενάνδρου δράμασιν εἰκασμένας κωμῳδίας, et des odes sacrées sur le modèle de

(1) « Addidimus in codicibus cooperiendis doctos artifices, ut litterarum sacrarum pulchritudinem facies desuper decora vestiret : exemplum illud dominicae figurationis ex aliqua parte forsitan imitantes, qui eos quos ad coenam aestimavit invitandos, in gloria caelesti convivii stolis nuptialibus operuit. » Cassiod. *De instit. divin. litter.* c. 30.

(2) Gibbon, *Décadence de l'Empire romain*, chap. XXIII.

celles de Pindare. Il essaya même de rivaliser avec Platon en mettant en dialogue les enseignements de l'Evangile et les épîtres des Apôtres. Enfin, ajoutent les historiens Socrate et Sozomène, qui racontent en détail l'histoire de cette réforme, les deux Apollinaire firent des efforts pour n'avoir point à regretter ce qu'on enlevait aux chrétiens. Sozomène, enthousiaste de leurs œuvres, et fidèle aux austères traditions qu'il avait puisées chez les moines de Palestine, où il avait été élevé, fait le plus grand éloge des novateurs, et va jusqu'à dire que « si les mortels n'eussent attaché uniquement du prix à ce qui est ancien, s'ils avaient pu s'affranchir d'une routine invétérée, les écrits des Apollinaire n'auraient pas été lus avec moins de plaisir que les ouvrages qu'ils étaient destinés à remplacer (1) ». Ce qui est vrai, c'est que ces malheureuses et imprudentes tentatives échouèrent complètement. L'historien Socrate, qui, formé à l'école des plus célèbres rhéteurs de Constantinople, mieux renseigné par conséquent que Sozomène sur les vrais besoins de l'Eglise, ne partage pas l'engouement de ce dernier, nous apprend que « les deux livres des Apollinaire étaient considérés de son temps comme s'ils n'avaient jamais existé (2) ».

(1) Sozom., *Hist. Eccl.*, lib. v, c. xviii. Cf. *Essai historique et critique sur l'étude et l'enseignement des lettres profanes dans les premiers siècles de l'Eglise*, par l'abbé Leblanc, p. 106-112. (Paris, 1852).

(2) Socrate, *Hist. eccl.*, lib. ii, c. xlvi. Le R. P. E. Bouvy, qui a consacré aux deux Apollinaire un chapitre de sa savante étude sur les *Poètes et mélodes grecs*, s'exprime ainsi à leur sujet : « On a apprécié fort diversement le mérite poétique des Apollinaire. Il serait difficile aux modernes de juger en toute connaissance de cause. Nous n'avons conservé ni les *Antiquités judaïques* d'Apollinaire l'Ancien, imitées d'Homère, ni les tragédies imitées d'Euripide, ni les comédies imitées de Ménandre, ni les odes imitées de Pindare... Il ne nous reste aujourd'hui de cet immense travail des Apollinaire que la seule *Métaphrase* des Psaumes... Apollinaire s'entoure de tous les souvenirs que lui ont laissés les anciens poètes. Leurs images brillantes, leurs épithètes tapageuses, leurs formes dialectiques sont enchâssées, comme autant de perles précieuses, dans la trame de ses alexandrins. Son vocabulaire est immense comme sa mémoire; il est en outre d'une pureté merveilleuse, car le poète érudit ne hasarde rien sans avoir son garant. La structure des vers est élégante et facile, mais leur agencement est moins heureux. Le parallélisme hébraïque, qui a survécu dans la version des Septante, est encore sensible dans la paraphrase d'Apollinaire. Les hexamètres forment de véritables distiques, ils marchent deux à deux, sans liaison grammaticale avec ce qui précède ou avec ce qui suit ».

« On pense bien, dit à son tour M. G. Boissier, que cette littérature improvisée

Quoi qu'il en soit, nos poètes ne sauraient être regardés comme les devanciers ou les imitateurs des Apollinaire, et c'est dans un dessein tout différent, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué plus haut, qu'ils ont réalisé le vœu de saint Jérôme en préférant « aux fabuleux vallons de l'Ausonie les saintes collines de Sion (1) ».

Pourquoi, parmi tous les livres de l'Ancien Testament, ont-ils choisi de préférence la Genèse, et quelles ressources littéraires leur offrait l'histoire des premiers temps de l'humanité, telle que Moïse la raconte, c'est ce qu'il nous reste maintenant à faire connaître.

Tout d'abord il importe de remarquer que si l'Eglise a toujours entouré la Bible d'une grande et légitime vénération, jamais peut-être le culte qu'elle professe pour les livres sacrés des Hébreux ne fut plus ardent et plus répandu qu'aux premiers siècles. C'est de la lecture de ces livres que s'étaient longtemps nourris les Pères apostoliques, à tel point que leurs œuvres ne sont guère que des résumés ou de simples commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il nous suffira de citer les deux *Epîtres aux Corinthiens* de saint Clément pape, et ses deux *Epîtres aux Vierges*, les *Lettres* de saint Ignace d'Antioche et celle de saint Polycarpe, le traité de saint Irénée, évêque de Lyon, *contre les Hérésies*, dont les arguments sont constamment empruntés aux textes sacrés, et les dissertations de saint Denis sur la *Hiérarchie céleste* et les *Noms divins*. C'est en lisant la Bible que Justin, Athénagore et Tatien abandonnent le culte des idoles, qu'ils se rallient au christianisme et s'apprêtent à le défendre dans leurs

n'était pas de force à tenir tête aux chefs-d'œuvre de l'art antique, qu'elle avait la prétention de remplacer. Les Apollinaire devaient avoir plus de facilité que de talent, et, pour accomplir avec succès ce qu'ils se proposaient de faire, il aurait fallu du génie. Ce n'est pas d'un ouvrage quelconque que le maître a besoin pour le commenter dans sa classe; il lui faut des livres qui s'imposent à l'admiration de la jeunesse et puissent lui servir de modèles. Or ces livres ne sont pas de ceux qui se fabriquent à volonté et en quelques mois; c'est le temps seul qui les consacre et ils sont toujours assez rares ». *La Fin du Paganisme*, t. I, p. 239.

(1) *Epist. IV, ad Paul. Nol.*

Apologies. C'est en suivant les leçons sur l'Ecriture, professées par saint Panthène dans la Didascalée d'Alexandrie, que le philosophe grec Clément, l'auteur des *Stromates*, se forme à la connaissance de la religion dont il deviendra bientôt l'un des apôtres les plus ardents et les plus distingués. Nulle part, au dire de saint Jérôme, l'imagination brillante et la science inépuisable de cet étonnant génie, qui a nom Origène, n'éclatent comme dans les ouvrages qu'il a consacrés à l'étude de la Bible et dans les homélies qu'il a prononcées sur toutes les parties de l'Ecriture Sainte.

Mais c'est surtout la Genèse qui attire l'attention et provoque les recherches des auteurs chrétiens aux premiers siècles. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer le nombre des travaux, commentaires ou homélies, entrepris sur le premier livre du Pentateuque et qui témoignent de l'importance que les exégètes de cette époque attribuaient à l'explication du plus ancien des livres sacrés. Pour ce qui concerne plus particulièrement l'histoire de nos origines, on comprend que les événements extraordinaires dont la Judée venait d'être le théâtre, et que les croyants regardaient comme l'épilogue d'un drame grandiose, devaient donner un intérêt plus vif et un charme plus grand aux premières scènes et au prologue qui s'était accompli sous les ombrages de l'Eden. Aux yeux des chrétiens, la chute du premier homme avait été définitivement réparée par la mort du Christ, et le serpent, qui séduisit Ève, à jamais terrassé par Marie, la seconde mère du genre humain. Par l'incarnation de son Fils, Dieu le Père avait opéré comme une nouvelle création d'âmes, et l'humanité, qui avait mangé un fruit de mort à l'arbre de la science du bien et du mal, venait de retrouver la vie au pied de l'arbre de la Croix. Les beaux jours de l'Eden pouvaient désormais revenir, un nouvel âge d'or commencer sur la terre, et l'espérance d'un avenir meilleur refleurir au cœur des hommes rachetés.

Ces idées et ces rapprochements, que l'Eglise ne cessait de rappeler aux fidèles, les docteurs et les Pères les avaient longue-

(1) S. Hier., *Ep. ad Paul.*

développés dans leurs traités, qui portent le titre d'*Hexa- ns* (1). Depuis que le juif Philon avait ouvert la voie à ce : d'ouvrages par son livre Περὶ τῆς Μωϋσέως κοσμοποιΐας, les nentaires sur l'œuvre des six jours s'étaient multipliés dans se grecque et dans l'Eglise latine, à tel point que l'ensemble s écrits a pu constituer un genre à part dans la patrologie ienne. On sait avec quelle ardeur saint Basile, saint Ambroise nt Grégoire de Nysse se sont consacrés à l'étude des pro- es d'exégèse, de science et de philosophie que soulève le pre- chapitre de la Genèse, et avec quel art ils ont su mêler à la ssion des plus graves questions de doctrine les leçons de le les plus attachantes et les peintures les plus gracieuses.

ıssi bien, s'il importait grandement aux défenseurs de la on chrétienne de substituer les enseignements de Moïse aux ·ies que le paganisme avait imaginées pour expliquer les nes de l'univers et de l'homme, il n'était pas moins nécessaire emànder à la poésie, en faveur du récit biblique, le même ırs qu'elle avait prêté aux écrivains profanes pour l'exposition urs systèmes. Il fallait qu'à côté des Hexamérons en prose, la : chrétienne produisit ses théogonies et ses paraphrases, de e que la Muse païenne avait inspiré Hésiode, Lucrèce et

Parmi les écrivains qui jusqu'au VI[e] siècle ont écrit sur l'œuvre des six jours, iterons :
on, d'Alexandrie (40 ap. J.-C.) Περὶ τῆς Μωϋσέως κοσμοποιΐας ;— Théophile oche, évêque de cette ville (II[e] siècle). Πρὸς Αὐτόλυκον (lib. 3) ; — Origène andrie († 254) : Περὶ ἀρχῶν (lib. 4) ; — Lactance († 330) *De opificio Dei* ; — :ustathe, évêque d'Antioche († 360), Εἰς τὴν Ἑξαήμερον ὑπόμνημα ; — saint archevêque de Césarée († 379), Ὁμιλίαι εἰς τὴν Ἑξαήμερον ; — saint Ambroise, êque de Milan († 397), *De operibus sex dierum* (lib. VI) ; — saint Grégoire de († 395), Ἀπολογητικὸν περὶ τῆς Ἑξαημέρου ; — Némésius, évêque se (IV[e] siècle), Περὶ φύσεως ἀνθρώπου ; — Severianus, évêque de Gabale en († 401), Εἰς κοσμοποιΐαν ; - saint Jean Chrysostome, archevêque de Cons- ople († 407), Ὁμιλίαι εἰς τὴν Γένεσιν ; — saint Augustin, évêque d'Hip- († 436), A, *De Genesi ad litteram liber imperfectus* ; B, *De Genesi ad litteram* res) : C, 82 *Quæstiones in Heptateuchon* ; — Théodoret, évêque de Chypre († 557), ηνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων ; — Cosmas Indicopleustes (535), τιανικὴ Τοπογραφία ; — Junilius, évêque en Afrique (550), Εἰς τὴν μερον ; — Joannes Philoponus (VI[e] siècle), Τῶν εἰς τὴν Μωϋσέως ογονίαν ἐξηγητικῶν λόγοι ζ'.

Ovide, dont les œuvres étaient plus connues et plus populaires que les dialogues de Platon ou les traités d'Aristote. Sans doute on ne pouvait espérer que sous le rapport de la philosophie et de l'exégèse, ces poèmes présentassent une discussion approfondie des systèmes cosmogoniques et une interprétation savante du texte sacré. Néanmoins c'était encore un champ très vaste que cette exposition en vers de la doctrine cosmogonique de Moïse ouvrait à la poésie, puisque en elle étaient renfermés, comme dans leur germe, la plupart des dogmes et des mystères qu'il fallait établir contre les adversaires et populariser parmi les chrétiens. Ainsi encore la foi nouvelle s'emparait une fois de plus d'un genre littéraire cultivé avec honneur parmi les anciens, et qui paraissait plus apte que la prose, toujours plus grave et plus solennelle, à frapper les esprits et à captiver les imaginations. De fait quelques-unes des compositions génésiaques ne sont guère autre chose que des poèmes didactiques : ainsi la *Genesis*, le *Metrum in Genesim* et même le *Carmen de Deo*.

Mais ajoutons aussi que s'il était nécessaire d'édifier et d'instruire, et si les poèmes d'exposition religieuse avaient une utilité plus générale et plus immédiate que d'autres, il n'importait pas moins d'appeler au secours de la foi la poésie épique, et d'intéresser au récit des grands gestes de l'humanité naissante les lettrés du Vᵉ siècle, nourris encore dans le culte d'Homère et de Virgile. De même qu'à côté des théogonies païennes, qui exposaient l'histoire fabuleuse des origines du monde, devaient prendre place les commentaires et les poèmes puisés à une meilleure source, de même à côté des épopées nationales, glorifiant les fondateurs et les héros de la patrie grecque ou romaine, devait se dresser l'épopée chrétienne évoquant l'histoire des premiers ancêtres du genre humain.

Or voici précisément que, par un phénomène singulier, le quatrième et le cinquième siècles assistèrent à une véritable renaissance de l'épopée, comme si, avant de mourir, la poésie antique avait voulu remonter à son origine et se rapprocher de son premier

foyer. Pendant que chez les Grecs Quintos de Smyrne, Nonnos, Coluthos et Musée aspirent à continuer Homère, à Rome, l'alexandrin Claudien, le seul et dernier héritier notable de la Muse païenne, essaie de donner un regain de vie et de jeunesse au polythéisme expirant, en faisant revivre Virgile et en marchant sur les traces de Lucain, de Stace et de Silius Italicus. Il est vrai qu'à l'épopée historique, où s'était complu si longtemps la muse romaine, Claudien, interrompant la tradition, substituait le poème mythologique, et cela, à une époque où le culte des idoles paraissait irrémédiablement condamné. Mais si l'enlèvement de Proserpine et la victoire de Jupiter sur les Géants n'offraient qu'une matière froide et usée au génie du poète, la tentative de Claudien n'est pas moins intéressante par les efforts dépensés par l'auteur pour ressusciter un genre que l'on croyait définitivement disparu. Il est bien vrai que quelques années avant sa chute, c'est à un poète épique que Rome demande de chanter une dernière fois sa gloire et ce qui fut sa religion ; c'est à lui qu'elle rend les plus chaleureux hommages, qu'elle prodigue les plus grands honneurs, et qu'elle élève, dans le forum de Trajan, une statue portant une inscription où elle reconnaît en Claudien « l'intelligence de Virgile et la muse d'Homère ».

Dès lors il est facile de comprendre que quelques-uns de nos poètes chrétiens eussent, comme l'auteur de la *Gigantomachie*, l'ambition de continuer la tradition de l'art antique et d'emprunter la lyre des épiques païens pour chanter les origines de l'humanité. Ainsi paraissent avoir pensé parmi eux Cl. Victor, et saint Avit. D'ailleurs, pour ne parler que des faits contenus dans les premiers chapitres de la Genèse, il nous sera permis de faire remarquer combien par l'antiquité et l'importance des événements, par le caractère surhumain des personnages, par l'universalité des intérêts en lutte, la conception mosaïque l'emporte sur les données et la matière de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Tandis, en effet, que ces épopées nous conduisent seulement au berceau des sociétés particulières, dont elles rappellent l'origine, Moïse remonte jusqu'aux sources mêmes d'où sont sorties toutes les

nations, au delà des histoires les plus anciennes, au delà enfin des temps fabuleux. A les considérer dans la pensée fondamentale qui les a inspirées, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, l'*Enéide* et la *Pharsale* n'ont qu'un intérêt purement local, et c'est seulement de Rome ou du monde hellénique que ces poèmes nous entretiennent. Ici l'intérêt est de tous les temps et de tous les pays, parce qu'aux yeux de Moïse, le Dieu d'Israël est le Dieu de tous les hommes, et la religion, dont il pose la base dans ses conversations avec nos premiers parents, l'éternelle religion de l'humanité (1).

Si l'exposition de l'œuvre créatrice, de la tentation et de la chute forme à elle seule toute une épopée, les autres chapitres de la Genèse n'étaient pas moins dignes de fixer l'attention de nos poètes et de fournir à leur muse des thèmes inspirateurs. La catastrophe terrible qui, à l'exception de Noé et de sa famille, engloutit l'humanité coupable dans les eaux vengeresses du déluge; l'ambitieuse et hardie tentative des constructeurs de la colossale Babel, le tableau si attachant des mœurs pures, douces et calmes des premiers patriarches, et surtout le pathétique récit des malheurs et de l'élévation de Joseph, toutes ces scènes du monde antique, que Moïse nous décrit avec tant de charme, de simplicité et d'abandon, en même temps qu'elles étaient pleines d'enseignements et fécondes en leçons morales, fournissaient une abondante et riche matière à l'imagination et prêtaient les plus gracieux épisodes à l'épopée chrétienne, qu'il s'agissait d'inaugurer.

D'autre part, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, l'histoire des grands événements qui, pendant trois siècles, avaient transformé le monde et changé peu à peu la face des choses ne pouvait devenir pour nos poètes chrétiens le sujet d'une œuvre épique. C'était sans doute un émouvant spectacle que cette conquête des âmes par douze pêcheurs ignorants et désarmés, et

(1) « C'est en cela que le poème de Milton est admirable : il est impossible qu'aucun lecteur, de quelque pays qu'il soit, n'ait rapport aux personnages qui sont les principaux acteurs de son poème : il y a plus ; ces mêmes auteurs sont non seulement nos pères, mais encore ils nous représentent ; nous avons un intérêt réel et présent dans tout ce que nous les voyons faire ; il n'y va pas moins que de notre bonheur : ils tiennent notre sort entre leurs mains. » Addison, *Remarques sur le Paradis Perdu*. Œuvres de Delille, t. I, p. 53.

cette guerre impitoyable entreprise par les Césars contre une religion dont les disciples consentent à mourir, plutôt que de renier leur foi. Où trouver, ce semble, des faits plus saisissants et plus tragiques, des vertus plus hautes, un héroïsme plus simplement sublime ? Il faut reconnaître cependant que ce sujet, si grandiose fût-il, nos poètes étaient impuissants à l'aborder. Précisément à cause de ses proportions gigantesques, cette histoire les dépassait, et d'ailleurs, comment écrire l'épopée de ces violences et de ces écroulements de toutes sortes, alors qu'elle se continuait encore au milieu d'eux ? Pour peindre les événements héroïques avec des couleurs vraies et dans un jour avantageux, ne faut-il pas les voir à distance, alors qu'un certain éloignement supprime les détails secondaires, et ne laisse apparaître que les plus hauts sommets ?

On ne s'attend pas non plus, dans cette époque de décadence des lettres latines, où ce qui manqua le plus aux poètes fut la puissance créatrice et la faculté d'invention, à leur voir composer ce qu'on est convenu d'appeler une épopée naturelle. L'épopée naturelle du christianisme, elle a existé cependant, et on a cru la retrouver dans les évangiles apocryphes, ces récits légendaires de la vie de Jésus, fruits de la crédulité populaire, nés de cet impérieux besoin du merveilleux qui, ne trouvant pas dans l'histoire sa pleine satisfaction, essaie de suppléer à cette insuffisance par le mythe et par la fiction. Mais rien de ce qui ressemble au *Ramayana*, au *Shah-Nameh*, à l'*Edda*, aux *Nibelungen* ou à la *Chanson de Roland*, n'était possible alors, et aucun des poèmes génésiaques, écrits dans un idiome qui allait devenir une langue morte et d'après les règles classiques, ne saurait être comparé à ces œuvres primitives, souvent anonymes, d'une langue naïve et jeune, irréguliers dans leurs allures et qui apparaissent seulement chez les peuples enfants et dans les âges héroïques. Pour produire des écrits de ce genre, nos poètes étaient venus trop tard et trop tôt, et leurs compositions artificielles, courtes souvent d'inspiration et de souffle, ne se ressentent que trop, ainsi que nous le verrons plus loin, du déclin où elles ont paru.

CHAPITRE III

L'enseignement religieux et philosophique, la morale, le symbolisme et la science dans les poèmes sur la Genèse

Comme nous croyons l'avoir démontré dans le précédent chapitre, on peut bien dire que dans les épopées génésiaques, la poésie redevint ce qu'elle était aux époques primitives de la Grèce, un moyen populaire d'apostolat et d'enseignement. Hiératique à son origine, c'est la Muse qui, chez les peuples de l'Orient, avait conservé le dogme, traduit les oracles et animé le culte. Il en fut de même aux premiers siècles de l'Eglise, et les nouveaux aèdes du christianisme furent en même temps ses apologistes et ses prédicateurs.

Ce rôle d'apôtres de la foi chrétienne, auquel ont aspiré tous nos écrivains, il importe d'examiner comment ils l'ont rempli et jusqu'à quel point ils ont su concilier la liberté nécessaire aux poètes avec les exigences de leur sujet. Il y aura lieu d'examiner ensuite quelle place ils ont su faire dans leurs ouvrages à l'enseignement doctrinal et à la polémique religieuse, et quel intérêt ils présentent au point de vue de l'exégèse et de l'explication scientifique et morale des phénomènes de la nature.

I

Tout d'abord un sentiment que presque tous nos poètes se hâtent d'exprimer et qui domine toute leur œuvre, c'est la crainte d'offenser Dieu en défigurant la parole sainte qu'ils se proposent de transcrire ou de commenter. Aussi bien, s'ils ne voulaient point se borner à une traduction servile du texte, l'interprétation des premiers chapitres de la Genèse leur offrait de sérieuses

difficultés, et les graves questions que Moïse y traite demandaient de leur part une connaissance plus que superficielle de la Bible et des explications autorisées qu'en avaient données les Pères dans leurs Hexamérons. C'est l'obligation que saint Jérôme rappelle à Paulin de Nole, quand il lui dit : « La Genèse est-elle si claire, livre qui s'occupe de la nature du monde, de l'origine du genre humain, de la division du globe, de la confusion des langues jusqu'à la sortie d'Egypte des Hébreux ? (1) ». Dans la même lettre, ce docteur se plaint de l'audace des ignorants, qui veulent interpréter la Bible sans s'être instruits dans cette science difficile. « La vieille femme babillarde, dit-il, le vieillard radoteur, le sophiste bavard et insupportable, se piquent d'entendre la sainte Ecriture et la mettent en lambeaux : docteurs, sans avoir jamais été disciples. Les uns, le front haut, la parole pleine d'emphase, philosophent devant un auditoire de femmes sur les saints livres ; d'autres n'ont pas honte d'apprendre des femmes ce qu'ils vont enseigner aux hommes, et, confiants dans la facilité de leurs paroles, ils interprètent ce qu'ils ne comprennent pas (2) ».

Le vif désir de rester exact dans l'exposition de la vraie doctrine, fût-ce même au détriment de la langue et des qualités littéraires, nous en retrouvons plus d'une fois l'expression dans les écrits des commentateurs. « Personne parmi les hommes, dit saint Théophile d'Antioche, dans le plus ancien Hexaméron qui nous soit resté, personne n'est capable de faire dignement le récit et d'exposer toute l'économie de l'œuvre des six jours, eût-il mille bouches et mille langues. Celui-là même qui vivrait plusieurs siècles ne pourrait s'élever à la grandeur merveilleuse et à l'incomparable richesse de la sagesse que Dieu a déployée dans la création. Beaucoup d'écrivains ont tenté l'entreprise : les uns ont essayé de raconter la création du monde, les autres l'origine de l'homme, et peut-être n'en est-il pas un qui ait fait jaillir une étincelle digne de la vérité (3) ».

(1) *Epist. ad Paulin.*, x.
(2) *Ibid.*
(3) *Ad Autolycum*, lib. II, c. XIII (*Patr. gr.*, t. VI, col. 1069).

Si les auteurs des commentaires écrits en prose, et par suite dans une forme où la pensée trouve plus facilement son expression et se meut plus à l'aise, éprouvaient une pareille crainte, que dire des poètes, asservis aux lois du nombre et du rythme, et tentés plus d'une fois de donner carrière à leur imagination ? C'est à ce respect scrupuleux pour la parole divine, c'est à cette extrême défiance de ses propres forces, qu'il faut, plus encore qu'à la glace du tempérament et au manque de souffle, attribuer l'austère simplicité, la froide sécheresse et l'absence presque totale d'ornements, qui caractérisent la *Genesis* de Cyprien. Nulle part, dans ce poème, l'auteur ne s'écarte du texte sacré, et ne tente, par un développement personnel, par une amplification un peu libre, de vivifier, d'animer son récit. Bien loin de prendre, comme d'autres, le récit biblique pour thème de ses propres variations, il se contente de le versifier et d'en donner une version littérale, quoique assez élégante. On dirait qu'il redoute d'encourir un blâme de l'Eglise, s'il se permettait une forme plus originale, et qu'il se souvient de la peine infligée par saint Jean l'Evangéliste au prêtre qui, en racontant la vie de l'apôtre saint Paul, avait osé l'embellir d'épisodes fictifs et légendaires.

Etait-il indispensable cependant, pour éviter quelque altération dans la doctrine, de s'interdire absolument toute paraphrase et de comprimer aussi étroitement l'essor de sa muse ? La plupart de nos poètes ne l'ont point pensé. Pour s'être donné plus libre carrière, Victor, Dracontius, Hilaire, saint Avit, sans oublier l'auteur du *De Sodoma*, n'en sont pas moins restés fidèles, quoi qu'on en ait dit (1), au véritable sentiment chrétien.

Le respect pour le texte sacré, dont Cyprien témoigne par la réserve excessive qu'il s'impose, Victor l'affirme aussi dans la préface de l'*Alethia*, encore que, d'après son propre aveu (2), il se soit quelquefois permis d'abréger ou d'amplifier certaines par-

(1) A. Puech, *Prudence*, p. 19.
(2) *Aleth.*, I, 144, 146.
Hinc jam fas mihi sit quaedam praestringere...
Mutata quaedam serie transmissa referre.

ties de la Genèse, et d'intervertir à son gré l'ordre des faits. « Si par la loi du mètre, dit-il, la suite des idées a pu être modifiée, du moins que l'autre mesure, celle de la foi, n'en subisse aucune atteinte » (1). Et cette mesure a été si bien gardée que Gennade, tout en accusant son compatriote de n'avoir exprimé que « des idées d'une assez mince valeur, parce que personne ne l'avait formé à l'intelligence des Ecritures » (2), est néanmoins obligé de rendre hommage au « sens vraiment chrétien et pieux » dont Victor a fait preuve dans son ouvrage. Ce jugement a d'autant plus de prix que Gennade appartenait à l'école des écrivains absolument hostiles à l'étude de la littérature païenne, et peu disposés par conséquent à louer des poètes qui, comme le nôtre, restaient fidèles à l'art ancien. C'est une remarque qu'il n'était pas inutile de faire, alors surtout qu'on a cru voir dans l'appréciation si peu bienveillante du même biographe au sujet de la valeur exégétique de l'*Alethia*, l'opinion commune du clergé et des fidèles de cette époque (3). En reprochant à Victor d'avoir été un laïque, et donc mal préparé à commenter l'Ecriture, d'avoir modifié le récit biblique et ajouté ses propres inspirations au texte sacré, Gennade ne faisait qu'obéir à cet esprit d'antipathie pour l'antiquité profane que nous avons déjà rencontré chez quelques écrivains, mais qui était loin d'être partagé par l'autorité ecclésiastique.

Toutefois, dans ces dernières années, l'orthodoxie de Victor n'a pas échappé à certaines critiques, et quelques-uns (4) se sont plu à le regarder comme l'un des adeptes les plus fervents du semipélagianisme, très répandu à cette époque dans les contrées méridionales de la Gaule et particulièrement à Marseille (5). Ce serait

(1) Ibid., *Precat.*, 119, 121.

Quod si lege metri quicquam peccaverit ordo,
Ne fidei hinc ullum subeat mensura periclum.

(2) *De Vir. ill.*, LXI « Utpote saeculari litteratura occupatus homo, et nullius magisterio in divinis scripturis exercitatus, levioris ponderis sententias figuravit. »

(3) A. Puech, *Prudence*, loc. cit.

(4) Voir surtout A. Bourgoin, *De Claudio Mario Victore*, p. 28 et sq.

(5) L'erreur semipélagienne, dernier écho et mitigation de l'hérésie de Pélage, solennellement condamnée par l'Eglise dans plusieurs conciles, entre autres par celui de Carthage, en 418, se trouve développée dans une des conférences de Cassien, l'illus-

même, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le désir de défendre et de propager cette doctrine qui aurait amené le poète à commenter la Genèse, et il faudrait voir dans les traces de semipélagianisme qui se rencontrent dans son ouvrage l'un des motifs les plus sérieux de croire que Victor est bien le même rhéteur dont parle Gennade. En regard de cette assertion, nous avons également constaté que c'est au contraire l'absence de toute allusion à cette hérésie qui empêche quelques historiens, et particulièrement Teuffel, d'identifier l'auteur de l'*Alethia* avec le rhéteur marseillais.

Sans entrer ici dans une discussion théologique qui ne serait point à sa place, nous pouvons dire que de tous les passages du poème, spécialement incriminés, aucun ne saurait être pris dans un sens défavorable à l'orthodoxie de Victor. S'il a quelque peu exalté la puissance du libre arbitre, il ne l'a pas mise, comme les semipélagiens, au même rang que la grâce divine et n'a point prétendu que les dons accordés par Dieu à ses serviteurs fussent vraiment le résultat exclusif (1) de leurs mérites et de leurs efforts. S'il affirme qu'à un certain point de vue, « il est plus glorieux et plus grand de vaincre la mort que de l'avoir ignorée (2) », il est loin d'attribuer uniquement cette victoire à la volonté humaine, en dehors de tout concours surnaturel. D'ailleurs, tout en se réjouissant des conséquences de la faute adamique, Victor n'a pas manqué de mettre en lumière l'efficacité merveilleuse de la rédemption de l'humanité par le Christ (3), et l'Eglise lui donne raison quand

tre fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille. On peut la réduire aux quatre propositions suivantes : 1° L'homme peut avoir de lui-même le désir de se convertir (*Collat.*, ch. VIII); — 2° Le bien que nous faisons ne dépend pas moins de notre libre arbitre que de la grâce de Jésus-Christ (ch. XIII); — 3° Cette grâce est gratuite : Dieu cependant la donne, non selon sa puissance souveraine, mais selon la mesure de la foi qu'il trouve dans chacun, ou qu'il y a mise lui-même (ch. XIV); — Il y a réellement dans l'homme une foi que Dieu n'y a pas mise. (ch. XV).

(1) *Aleth.*, I, 328-331.

Nostrae laudis opus fieri, quod sponte benigna
Largitur famulis, nostri cupit esse laboris
Et se quod donat mavult debere videri.

(2) *Aleth.*, *Precat.*, 95-96.

.........Plus est vincere mortem
Quam nescisse mori.

(3) Ibid., 86 et sqq.

elle va jusqu'à proclamer *heureuse et nécessaire* (1) la déchéance originelle, si magnifiquement réparée sur le Golgotha. Le seul reproche qu'on peut légitimement adresser à Victor, c'est d'avoir soutenu, ou tout au moins insinué que la liberté de l'homme serait moindre, si nous n'avions pas le pouvoir de faire le mal. Il est sûr, en effet, que la faculté de faillir n'est pas l'apanage essentiel du libre arbitre. En dehors de cette inexactitude, d'ordre purement philosophique, il reste donc bien établi que, quoique Marseillais, l'auteur de l'*Alethia* n'a fait aucune concession à l'erreur semipélagienne, et c'est avec raison qu'il a pu se féliciter d'avoir « sans fraude, et comme la pure foi nous en a instruits, déroulé les mystérieuses annales et chanté les origines du monde (2) ».

Pas plus que Victor, Dracontius et Hilaire, qui sont loin cependant d'avoir suivi de près le texte mosaïque, et gardent une très grande indépendance d'allure dans le développement du récit, ne sauraient encourir aucun reproche d'hétérodoxie. Quant à saint Avit, dont l'ouvrage est sûrement plus qu'une simple paraphrase, il professe le même respect que ses devanciers pour la parole sacrée. Ce souci de la vérité, ce désir très sincère de ne point défigurer les mystères ou altérer la doctrine, il les expose ainsi dans une lettre adressée à son frère, saint Apollinaire de Valence, et qui sert de prologue à ses poèmes : « C'est à peine, dit-il, si un écrivain, quel que soit son travail ou sa science, peut réussir en poésie, lorsqu'il veut garder le ton convenable à un sujet religieux et suivre fidèlement les règles de la foi, au moins autant que celles du style. En effet, cette science de mentir, accordée aux poètes, doit être bannie d'une œuvre sérieuse. Chassons-là bien loin. En fait de poésie profane, on passe pour être d'autant plus habile que l'on écrit avec plus d'élégance, disons mieux, que l'on tisse plus

(1) « Nihil enim nasci profuit, nisi redimi profuisset... O certe necessarium Adami peccatum, quod Christi morte deletum est ! O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem ! » Miss. Rom. *Off. Sabb. Sancti.* Ad bened. cerei.

(2) *Aleth.*, II, 1-2.

Hactenus arcanam seriem, primordia mundi
Ut sincera Fides docuit, sine fraude cucurri.

de mensonges. Je ne parle pas ici de ces verbes et de ces noms qu'il ne nous est pas permis de lire fréquemment dans les ouvrages d'autrui, loin que nous puissions les employer dans nos propres écrits, et qui sont cependant une grande ressource pour le poète, lorsqu'il veut signifier une chose pour une autre. Ainsi, au jugement des gens du monde, nous manquerons d'habileté et de talent parce que nous n'usons point des licences poétiques : ils trouveront que nous avons entrepris une tâche plus laborieuse qu'utile. Mais nous mettons une grande différence entre le jugement des hommes et celui de Dieu. Chaque fois qu'il faut affirmer quelque chose, ou donner une explication convenable, s'il faut pécher en quelque manière, *mieux vaut pour un prêtre négliger la pompe du langage que manquer à son devoir ; il est plus sûr de composer des vers boîteux que de chanceler dans la voie de la vérité.* En effet, abuser de la parole, c'est commettre une faute inexcusable, et, s'il est vrai que tous les hommes devront rendre compte de toute parole oiseuse, avouons qu'il est encore plus dangereux, dans un ouvrage traité à loisir, de blesser les lois de la morale pour sauver celles du langage (1) ».

Cette profession de foi, très nette et très explicite, pas plus que la doctrine, irréprochable de tout point, qu'on rencontre dans les poèmes de saint Avit, n'a pas désarmé certains critiques, et, sous

(1) « Quanquam quilibet acer ille doctusque sit, si religiosi propositi stilum non minus fidei quam stili lege servaverit, ut aptus esse poemati queat ; quippe cum licentia mentiendi, quae pictoribus ac poetis aeque conceditur, satis procul a causarum scrictate pellenda sit. In saeculari namque versuum opere condendo, tanto quis peritior appellatur, quanto elegantius, immo, ut vere dicamus, ineptius falsa texuerit. Taceo jam verba vel nomina, quae nobis nec in alienis quidem operibus frequentare, ne dicam in nostris conscribere licet : quae ad compendia poetarum, aliud ex alio significantia plurimum valent. Quocirca saecularium judicio, qui aut imperitiae, aut ignaviae dabunt, non uti nos licentia poetarum, plus arduum quam fructuosum opus adgressi, divinam longe discrevimus ab humana existimatione censuram. Quoniam in asserendis quibuscumque rebus, vel etiam, prout suppetit, explicandis, si quacumque ex parte peccandum est, salubrius dicenti clerico non impletur pompa quam regula, et tutius artis pede, quam veritatis vestigio, claudicatur. Non enim est excusata perpetratione peccati libertas eloquii : nam si pro verbo otioso, quod locuti fuerint homines, rationem redhibere cogentur, agnosci in promptu est, illud periculosius laedere, quod tractatum atque meditatum, anteposita vivendi legibus, loquendi lege, praesumitur ».

prétexte que ces ouvrages sont « païens par la forme », une école récente d'éducateurs, bien connue par son intransigeance en matière religieuse et littéraire, a exclu ces ouvrages d'un plan d'études organisé pour les collèges secondaires chrétiens (1). Pour n'être point nouveau, puisque nous l'avons déjà vu employé par Gennade à propos de Victor, ce système d'épuration n'en vaut pas davantage et accuse chez ceux qui l'ont imaginé et mis en pratique, sans trop de succès d'ailleurs, une déplorable étroitesse d'esprit que ne sauraient excuser les plus louables et les plus vertueuses intentions.

II

Ce n'est pas seulement par la pureté de leur foi, mais encore par leur zèle à combattre les erreurs de leurs contemporains ou les pratiques superstitieuses encore en vigueur à leur époque, que nos poètes ont voulu servir la cause de la religion. Il ne faut pas s'attendre évidemment à rencontrer chez eux de longues discussions théologiques, singulièrement déplacées dans des ouvrages où la partie narrative ou descriptive devait nécessairement tenir la première place. Du reste, les poèmes de ce genre, principalement consacrés à l'exposition du dogme, n'ont pas manqué à la littérature chrétienne, et de bonne heure, avant même que le christianisme se fût emparé des hautes classes de la société romaine, la théologie et la polémique religieuse recoururent, aussi bien chez les Grecs que chez les Latins, à la forme versifiée. Il nous suffira de citer ici les *Instructions* de Commodien, et plus tard le *Commonitorium* de saint Orient, le *Carmen de Providentia*, l'*Apothéose* et l'*Hamartigenia* de Prudence, et le poème de saint Prosper qui a pour titre *Adversus Ingratos*.

Quant à nos poètes, ce n'est guère qu'en passant, et à l'occasion des faits racontés par la Bible, qu'ils se sont permis, soit d'en dégager un enseignement religieux ou moral, soit de réfuter telle

(1) Cf. *Prospectus de la Bibl. des Class. chrétiens*, cité par Mgr Landriot dans les *Ecoles litt. du Christianisme*, p. VIII.

ou telle erreur opposée aux croyances de l'Eglise. Parfois même ils se contentent d'une allusion très brève, jugeant sans doute le lecteur suffisamment instruit et édifié par le récit qu'ils viennent de faire. On voit encore par là combien leurs œuvres diffèrent, sous ce rapport, des divers Hexamérons composés par les Pères de l'Eglise et qui ont surtout pour objet le commentaire doctrinal du livre sacré. Tandis que dans les épopées génésiaques, c'est la narration qui domine, ici au contraire la parole sainte sert simplement de texte à l'exposition des vérités qu'il faut croire et des vertus qu'il faut pratiquer. On ne sera pas surpris cependant si bien des fois, lorsqu'ils s'aventurent sur le terrain de l'interprétation dogmatique ou morale, nos poètes se rencontrent avec les auteurs des Hexamérons, que plus d'un a dû nécessairement connaître et mettre à profit.

Le premier verset de la Genèse fournit naturellement à Hilaire l'occasion d'exposer le dogme d'un Dieu infini, « dont nul n'a jamais pu se dire le père, et qui par sa toute-puissance a donné la vie à tout ce qui existe. Ce Dieu est l'éternel esprit. qui a son principe en lui-même, aussi incapable de mourir qu'il lui a été impossible de naître et de commencer (1) ». Nous retrouvons les mêmes idées dans l'*Alethia*, mais développées plus longuement et sous une forme plus philosophique. Il. faut y signaler surtout l'allusion faite par Victor aux systèmes imaginés par les anciens et renouvelés par certains hérétiques pour expliquer, en dehors de Dieu, l'origine et la formation du monde, je veux dire l'atomisme et l'éternité de la matière. « Ce n'est pas un hasard intelligent, — comme on l'a prétendu dans un accès de fureur sacrilège, — qui, par le mouvement d'aveugles atomes, a composé une œuvre si parfaite. Il n'est pas permis davantage de dire qu'elle a été produite avant le temps, car c'est dans le temps que se meuvent toutes les choses qui ont reçu l'existence, et alors le temps n'existait pas... Composé de corps, le monde, il faut l'avouer, a commencé d'être. Car les substances corporelles, que les blessures détruisent,

(1) *Metr. in Genes.*, 8-22.

que le temps dissout et consume, prouvent, par la fin même à laquelle elles tendent, qu'elles ont vraiment commencé, qu'elles ont été faites ou qu'elles sont nées (1) ».

Avant l'auteur de l'*Alethia*, saint Basile, qui avait appris non seulement dans la Genèse, mais encore auprès des néo-platoniciens, ses premiers maîtres, la vanité de ces systèmes, et dont Victor semble s'être ici plus particulièrement souvenu, avait dit de même au sujet de l'atomisme : « ... D'autres ont imaginé que des atomes, des corps indivisibles, des molécules crochues ou poreuses, forment, par leur ensemble, la nature du monde visible. Les atomes venant à se réunir ou à se séparer, produisent les naissances et les morts, et les corps les plus durables ne doivent leur consistance qu'à la vigueur de leur mutuelle étreinte : vraie toile d'araignée, qu'ourdissent ces écrivains qui donnent au ciel, à la terre et à la mer, des principes si faibles et de si peu de consistance (2) ». Le même docteur s'exprime ainsi à propos de l'éternité de la matière : « Ne t'imagine pas, ô homme, que le monde visible soit sans commencement... A quoi servent la géométrie, les calculs de l'arithmétique, tant de travaux sur les solides, la fameuse astronomie, si ceux qui les cultivent ont pensé que ce monde visible est coéternel au Créateur de toutes choses, à Dieu lui-même ; s'ils accordent à ce monde borné, qui a un corps matériel, la même gloire qu'à la nature incompréhensible et invisible ; s'ils ne peuvent pas même concevoir qu'un tout dont les parties sont sujettes à la corruption et au changement, finira de toute nécessité par subir lui-même le sort de ses parties ? (3) ».

(1) *Aleth.* I, 22-32.

Nam, nec sacrilegi sensit quod lingua furoris,
Casus mentis inops, dum nescia semina volvit,
Tam prudens contorsit opus, nec dicere natum
Ante diem fas est, quia tempore nata moventur,
Et nullum tunc tempus erat ; nec credere retro
Aeternum ac stabilem semper tenuisse vigorem.
Nam quod corporibus constat coepisse fatendum est.
Corpus enim, quod plaga terit, quod tempora solvunt
Atque abolent ipso, qui tendit in ultima, fine,
Principium ostendit, quod quae sortita probantur
Aut facta credi par est aut nata putari.

(2) *Homil. in Hexaem*, I, 2.

(3) *Ibid.*, 3.

D'autre part les luttes continuelles que saint Avit eut à soutenir contre les Ariens, au milieu desquels il vivait, nous font comprendre comment il fut amené à réfuter dans son poème les erreurs grossières que propageaient ces hérétiques sur l'origine du mal. On sait qu'Arius avait essayé de concilier le gnosticisme avec les idées chrétiennes, comme les gnostiques eux-mêmes avaient tenté d'adapter aux théories polythéistes les principes de la doctrine catholique. Les précurseurs de ce système hybride, Cérinthe et Ménandre, avaient affirmé, le premier, que le monde était l'œuvre d'une puissance inférieure et soumise à la divinité; le second, que la main des esprits célestes avait façonné et embelli cet univers. Mêlant à cette théorie les fantaisies poétiques de la cosmogonie orientale, l'école gnostique soutenait l'existence de deux principes éternels et contraires, Dieu et la matière, dont l'un avait créé tout ce qui est bien, et l'autre était l'auteur du mal. A l'exemple de ces philosophes, Arius regardait la matière comme la source de tout péché, et prétendait par conséquent qu'elle ne pouvait avoir été créée par Dieu lui-même. Mais, au lieu d'imaginer, comme les gnostiques, une série plus ou moins nombreuse d'êtres spirituels et produits par émanation, il n'admettait qu'un seul intermédiaire, et c'est à ce démiurge, créé directement par Dieu, que seraient dues la création et l'organisation de l'univers.

Dès les premiers vers du poème qui a pour titre *De initio mundi*, saint Avit se pose en adversaire d'Arius, et il annonce son dessein qui n'est pas seulement d'exposer l'œuvre créatrice, mais encore et surtout d'expliquer comment le mal s'est produit sur la terre et à qui en incombe la première responsabilité. « Je dirai la suite des maux divers qu'endure le genre humain, et de la brièveté des jours accordés à notre fragile existence; j'expliquerai cette souillure originelle qui déprave nos inclinations, peine accablante d'un crime commis par nos premiers parents. Nous ajoutons, il est vrai, à cette faute étrangère nos propres fautes; mais dès longtemps nous avons perdu nos prérogatives. C'est donc en toi, patriarche des hommes, que je montrerai la source du mal; en

toi qui nous as communiqué le germe de la mort, et qui as étouffé, pour ta postérité, le principe de la vie. Sans doute, le Christ a payé de sa personne la dette entière d'une race frappée dans son auteur; mais la déchéance de celui qui rendit ses fils débiteurs de la mort et leur légua les maladies et le tombeau, se fait toujours sentir : la cicatrice du péché reste imprimée dans une chair mortelle (1) ».

En même temps qu'ils s'attachent à combattre les erreurs accréditées sur l'origine du monde, nos poètes n'oublient pas de s'élever contre certaines superstitions, encore répandues de leur temps, et qui, chez un grand nombre d'hommes, avaient survécu au culte des idoles. C'est ainsi qu'à propos de la création des astres et de la chute originelle, Victor, Dracontius et saint Avit signalent la vanité de l'art des astrologues et de la magie. Ecoutons à ce sujet Marius Victor : « Tandis que, dénombrant les courses des astres et leurs divers retours, l'homme se plonge dans l'étude des merveilleux changements du ciel, il s'assure un crédit équivoque en montrant que, suivant les conjonctions diverses, naissent les inclinations et les criminelles fatalités; il accuse les étoiles, il charge de griefs le ciel sacré, les astres, ornements du monde, et laisse croire que tout ce qui arrive devait se faire. De là cet art qui interroge les fibres palpitantes, les ailes brillantes, et dans les nuées entr'ouvertes la foudre pleine de présages (2) ».

(1) *De Initio mundi*, v. 1-15 :

Quidquid agit varios humana in gente labores
Unde brevem carpunt mortalia tempora vitam,
Vel quod polluti vitiantur origine mores
Quos aliena premunt priscorum fata parentum,
Addatur quanquam nostra de parte reatus ;
Quod tamen amisso dudum peccatur honore,
Adscribam tibi, prime pater, qui semine mortis
Tollis succideae vitalia germina proli.
Et licet hoc totum Christus persolverit inde,
Contraxit quantum percussa in stirpe propago,
Attamen auctoris vitio, qui debita leti
Instituit, morbosque suis ac funera misit,
Vivit peccati moribunda in carne cicatrix.

(2) *Aleth.* III, 139-148 :

Nam dum dinumerat cursus variosque recursus
Astrorum et miro fruitur discrimine coeli,

Saint Avit nous représente à son tour la première femme punie de sa curiosité dans ses descendants par la passion qu'ils ont si longtemps nourrie pour la menteuse astrologie. « C'est à cette source empoisonnée que sa postérité a puisé la manie de vouloir, par des actes défendus, connaître les choses à venir, de pénétrer les plus hauts mystères, malgré l'infirmité de sa vue, de scruter ce qui se perd dans le ciel ou se plonge dans les abîmes profonds, de découvrir les lois cachées de la nature. Ils cherchent dans les étoiles sous quel astre chacun est né, et la prospérité du sort qu'il peut s'en promettre... Ces deux frères jumeaux que la même heure vit naître et ouvrir les yeux à la lumière du jour, comme leurs astres marchaient en sens contraire, ils n'auront pas une égale destinée ! Voici encore que l'on adjoint aux étoiles je ne sais quels Dieux indigètes, Dieux dont un âge récent fit cadeau aux astres antiques. A ceux qui depuis longtemps sont ensevelis dans la nuit infernale, on distribue dans la vaste étendue des cieux des noms sans réalité (1) ».

Quant à Dracontius, s'il glorifie les lois qui président au cours

Tempora sic dubii posuit sibi certa favoris,
Atque facultatem pronam metasque nocendi
Effectu vario variis conventibus edens,
Spargat ut invidiam stellis et crimina sacro
Adleget coelo mundumque ornantibus astris,
Cum fingat populis quidquid facit ipse futurum.
Hinc ars est, quod fibra tremit, quod pinna coruscat,
Nubibus clisis quod fulmina nuntia signant...

(1) *De origin. peccato*, v. 276 et sq. :
.... Hinc posteritas vitiato germine duxit
Artibus illicitis cognoscere velle futura,
Arcanisque sacris tardos immittere sensus,
Edita vel coelo, vel tetro mersa profundo
Rimari, et cautas naturae irrumpere leges.
Quaerere nunc astris quo quisquam sidere natus
Prospera quam ducat restantis tempora vitae ;
Nec non et geminos uno sub tempore fusos,
Quos indiscretus luci produxerit ortus,
Motibus adversis varia sub sorte notare ;
Indigetos quosdam stellis adscribere divos,
Junior antiquis aetas quos praetulit astris ;
Atque infernali jamdudum nocte sepultis
Vana per immensum disponere nomina coelum.

régulier des astres dans l'immensité de l'espace, et s'il montre, avec un grand luxe de détails, comment Dieu a permis que nous puissions tirer de divers phénomènes du monde sidéral une certaine connaissance de l'avenir, il ne manque pas de s'élever avec vigueur contre les absurdes prédictions de l'astrologie, qui était alors en Afrique (1), comme en Gaule, une des principales formes de la superstition (2).

Ce qui prouve d'ailleurs combien cette réfutation était opportune, c'est l'ardeur avec laquelle les Pères de l'Eglise combattent les mêmes préjugés et se moquent des calculs arbitraires de ces prétendus savants pour découvrir la conjonction des planètes et ses rapports avec la destinée d'un enfant. Il faut lire dans l'Hexaméron de saint Basile cette page si précieuse pour l'histoire du paganisme, dans laquelle le grand docteur expose les théories de ces faux devins, leurs divisions du zodiaque en douze cycles, de chaque cycle en trente arcs, de chaque arc en soixante sections, et de chaque section en soixante autres parties (3). « Quelle est, ajoute-t-il, l'influence des astres ? Un tel aura les cheveux frisés et les yeux bleus : car il est né sous le Bélier, et tel nous paraît cet animal. Il aura des sentiments élevés : car le bélier est né pour le commandement. Il sera libéral et fécond en ressources : car cet animal dépose sa toison sans peine et voit aussitôt la nature s'empresser à le revêtir. Tel naît sous le Taureau : il sera dur à la peine, et d'un caractère servile, parce que le taureau plie sous le joug. Tel autre naît sous le Scorpion : semblable à ce venimeux reptile, il frappera d'une langue empoisonnée. Celui qui naît sous la Balance sera juste, grâce à l'égalité de nos balances. N'est-ce pas le comble du ridicule ? (4) » Ajoutons toutefois que saint Basile, de même que Dracontius, tout en condamnant ces erreurs, fait le plus grand éloge de l'astronomie, et emprunte plus

(1) Cf. saint Augustin, *Confess.*, lib. IV, c. 3.
(2) Cf. *Carmen de Deo*, I, 35 et sqq.
(3) *Hom. in Hexaem.* VI, 5.
(4) *Ibid*, 6.

d'une sage observation aux savants de la Grèce sur la marche du soleil et de la lune, et sur leur influence physique.

Pour ce qui regarde plus particulièrement les Gaules, où ont vécu la plupart de nos poètes, il est certain que l'art des devins et des astrologues, comme d'ailleurs la plupart des coutumes idolâtriques, jouissait encore à cette époque du plus grand crédit et que nos pères étaient toujours le peuple dont César avait constaté, dans ses Commentaires, l'entraînement très vif pour tous les genres de superstitions, « *natio est omnium Gallorum admodum dedita religionibus* ». L'histoire atteste avec quelle ténacité le peuple restait attaché à ces pratiques, et d'autre part avec quel zèle le clergé fit la guerre à ces restes d'idolâtrie. (1) Cette guerre fut longue et eut des incidents singuliers, surtout dans les provinces du Midi, où le culte gréco-romain avait plus complètement dominé que dans le Nord. Vers le milieu du VI[e] siècle, saint Césaire, évêque d'Arles, ne cesse, pendant tout son épiscopat, de lutter contre les habitudes antichrétiennes de ses diocésains. Ces superstitions, dont les biographes du pieux évêque (2) nous ont transmis l'énumération, embrassaient le cercle presque entier du paganisme classique, compliqué de quelques vestiges de l'ancien culte local. Il y est question de la célébration des calendes, du recours aux aruspices et aux astrologues, de la croyance dans les augures, du culte des fontaines et des forêts. Toutefois, en dépit de tous les efforts tentés contre eux, ces rites bizarres demeureront longtemps en honneur, et le moyen âge sera le témoin de leur apogée et de leur complète efflorescence. Le paganisme, vaincu comme religion, triomphera sur le terrain de ces pratiques, qui sera son dernier asile, et où il défiera toutes les attaques de la civilisation jusqu'aux temps modernes.

(1) Cf. Sulpice-Sévère, *Vie de saint Martin*, passim ; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*.

(2) *Vita s. Caesarii*, lib. II.

III

Ce rapide aperçu du commentaire doctrinal, dont plusieurs de nos poètes ont accompagné, par intervalles, le récit de la Genèse, nous amène à nous demander quelle est la méthode d'interprétation qu'ils ont suivie et à quelle école exégétique ils ont appartenu. Il ne serait point assurément sans intérêt de relever dans chacun de leurs ouvrages les diverses explications qu'ils ont données du texte biblique, et de rechercher jusqu'à quel point elles sont conformes aux commentaires qu'en ont faits les Pères et les Docteurs des premiers siècles. Mais, outre que l'analyse détaillée des poèmes génésiaques nous permettra d'en signaler un certain nombre, nous ne devons pas oublier qu'un examen de ce genre, étant plutôt d'ordre théologique, ne saurait être à sa place, du moins avec les développements qu'il comporte, dans une étude d'histoire littéraire, telle que nous nous sommes proposé de l'écrire ici.

Il nous suffira donc de remarquer que chez aucun de nos poètes nous n'avons trouvé le système d'interprétation allégorique, mis en honneur par la célèbre école d'exégèse d'Alexandrie, dont les représentants les plus illustres furent saint Clément et Origène. On sait à quel degré d'audace cette prédilection pour l'allégorisme emporta ce dernier écrivain, et comment elle l'entraîna à ne voir bien souvent dans l'Ecriture, entendue dans le sens littéral et naturel, qu'affirmations fausses, contradictoires, également indignes de la raison humaine et de la sagesse de Dieu. C'est ainsi que, suivant les traces du juif platonicien Philon, Origène considère l'œuvre entière des six jours comme une pure métaphore (1). Pour lui, les deux grands luminaires que Dieu a placés dans le firmament sont Jésus-Christ et l'Eglise; les étoiles sont les patriarches et les prophètes; les poissons et les reptiles sont les pensées basses et rampantes de l'âme, etc. Le paradis terrestre lui-même n'a jamais

(1) *De principiis*, IV, 16; *Homil. X in Genes.*

existé comme tel, c'est une simple image du ciel (1). Il convient d'ajouter que ce système, dans lequel l'imagination du célèbre philosophe se donna libre carrière, fut repoussé non seulement par la plupart des exégètes grecs et latins, mais encore par les évêques d'Alexandrie, notamment par saint Athanase et saint Cyrille, qui, tout en se montrant attachés, sous plusieurs rapports, à la tradition origéniste, la rejetèrent dans ce qu'elle avait d'excessif et d'aventureux.

Quant à nos poètes, fidèles à l'opinion commune des Pères, c'est dans le sens historique et grammatical qu'ils ont généralement interprété le texte génésiaque, et si l'un d'eux, Marius Victor, s'est rapproché sur un point de l'école d'Alexandrie en admettant la théorie de la création simultanée (2), professée d'ailleurs par saint Grégoire (3), saint Basile (4), saint Ambroise (5) et saint Augustin (6), il s'en est nettement séparé en voyant avec les mêmes docteurs dans les œuvres de chaque jour, non des figures allégoriques, mais de réelles productions.

Cependant, s'ils n'ont jamais nié, à l'exemple d'Origène, le sens naturel et littéral de l'Ecriture, ils n'ont pas laissé de montrer un goût très vif et très prononcé pour l'interprétation symbolique, autorisée d'ailleurs par l'Eglise, et dont il est souvent fait usage dans l'Evangile (7) et les Epîtres de saint Paul (8) à l'égard des

(1) *Select. in Genes.*, II, 8 et 9. — *Contra Celsum*, IV, 39.

(2) *Aleth.*, I, 18-21.

> Cuncta simul genuit, sed partibus edita certo
> Limite distinguens speciali protulit ortu,
> Motus ut in seriem jam tempora conderet ordo.

Cf. Philon, *Sacrae legis Allegor.* I, edit. Turnèbe, p. 41 ; s. Clément, *Strom.*, VI, 6 ; Origène, *De Principiis*, IV, 16 ; s. Athanase, *Or.* II *contra Arianos*, 60.

(3) *Orat.* II, c. 81.

(4) *Hom* I *in Hexaem.*, 6.

(5) *Hexaem.*, I, 6.

(6) *De Genes. ad litt.*, I, 15, n° 29.

Cf. Bossuet, *Elévat. sur les mystères*, 5e Elév., 3e semaine. « La création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection ; et après avoir fait comme le fonds du monde, il en a voulu faire l'ornement avec ses différents progrès, qu'il a voulu appeler six jours ».

(7) Cf. *Matth.*, II, 15, XII, 40 ; *Joan.*, III, 14, XIX, 36.

(8) Cf. I *Cor.*, V, 7, X, 11 ; *Rom.*, V, 14, IX, 6 ; *Gal.*, IV, 24 ; *Col.*, II, 17.

livres de l'Ancien Testament. Cette tendance à chercher, sous l'écorce de la lettre, la signification mystique et spirituelle qu'elle renferme, à découvrir dans les personnes, les choses ou les faits quelque figure prophétique de la nouvelle loi est visible chez tous, à l'exception toutefois de Cyprien, et plus particulièrement chez Victor, Dracontius, saint Avit et l'auteur du *De Sodoma*.

Convaincu avec saint Paul que « rien n'a existé dans le passé qui ne soit un symbole de l'avenir (1) », Victor voit dans la création de l'homme, tiré du limon de la terre et uni à une âme par le souffle divin, une image de la résurrection des corps au dernier jour. « Ainsi, dit-il, suivant la vraie foi, s'élanceront de leurs tombeaux entr'ouverts les corps ensevelis, lorsque du haut du ciel la majesté divine viendra ouvrir le sein profond de la terre. Car si, par la puissance créatrice de Dieu, elle a su, du fond de sa propre poussière, enfanter ce qu'elle ne contenait point, il lui sera facile, sur les ordres du même maître, de rendre ce qu'elle a reçu (2) ». Pour le même poète, le repos de Dieu, au septième jour, est la figure du repos des âmes justes dans le ciel (3), et l'innocent Abel, tué par son frère Caïn, annonce le Christ, que ses frères les Juifs ne craindront pas d'attacher à la croix (4).

D'après saint Avit, l'arbre de vie est le symbole de la croix (5), et l'union de nos premiers parents prophétise l'union mystique de Jésus avec son Eglise. « Le véritable sens du sommeil d'Adam, dit l'évêque de Vienne, fut dévoilé plus tard par la mort que le

(1) *Aleth.*, I, 219-220.
...... Totum forma futuri est
Quod prius est genitum.

(2) *Aleth.*, I, 213-219.
Non aliter ruptis mandata resurgere bustis
Corpora vera fides, cum coelo inlapsa patenti
Majestas gravidae reserat cava viscera terrae.
Nam quod non habuit, cum sic e pulvere summo
Informante Deo propriae virtutis egena
Ediderit, facile est ut judice reddat eodem
Jussa quod accepit.....

(3) *Ibid.*, I, 178-183.

(4) *Ibid.*, II, 217-219.

(5) *De orig. pecc.*, 160.

Christ subit volontairement après avoir revêtu notre chair. Tandis qu'élevé sur le bois fatal où il agonisait, suspendu et cloué, Jésus expiait les fautes du genre humain, dans les flancs de la victime étendue un licteur enfonça sa lance. Aussitôt de la blessure jaillit l'eau qui promettait aux hommes le bain vivifiant du baptême, et avec elle une onde sanglante, symbole du martyre. Puis, lorsque dans son repos il fut demeuré pendant deux nuits, l'Eglise, sortant de son côté, devint son épouse (1) ». Plus loin, l'arche qui surnage, tandis que tout l'univers est envahi par les eaux, c'est l'Eglise, victorieuse des tempêtes de l'hérésie (2) ; l'arc-en-ciel qui brille après le déluge, c'est l'apparition du Messie libérateur (3). Ajoutons enfin que pour Dracontius et l'auteur du *De Sodoma*, le châtiment de Sodome et de Gomorrhe est le symbole des peines de l'enfer, réservées aux hommes qui, comme les habitants de ces deux villes coupables, auront méprisé la voix de Dieu pour se livrer à leurs passions.

Cette prédilection de nos poètes pour le sens mystique du texte sacré n'a rien qui doive nous surprendre. Ce genre d'interprétation, qui est aussi bien dans le génie du christianisme que dans les habitudes de la Bible et dans la tradition orientale, leur fournissait en effet une source abondante de gracieuses images en même temps que d'utiles et salutaires enseignements. Ainsi d'ailleurs l'ont compris non seulement les lyriques, comme saint Ambroise et Prudence, chez lesquels le symbolisme est si fréquent, mais encore les auteurs des poèmes théologiques ou moraux qui ont paru à la même époque. Parmi eux, nous citerons surtout Sédulius, dont le *Carmen*

(1) *De init. mundi*, I, 160-170.

Istius indicium somni mors illa secuta est,
Sponte sua subiit sumpto quam corpore Christus.
Qui cum passurus ligno sublimis in alto
Penderet nexus, culpas dum penderet orbis,
In latus extensi defixit missile lictor.
Protinus exiliens manavit vulnere lympha,
Qua vivum populis, jam tum spondente lavacrum,
Fluxit martyrium, gemina dum nocte jaceret,
De lateris membro surgens Ecclesia nupsit.

(2) *De diluv. mundi*, 493-501.

(3) *Ibid.*, 640 et sqq.

Paschale abonde en explications de ce genre. D'après lui, le nombre de quatre, appliqué aux évangélistes, correspond aux quatre saisons; les trois présents des rois mages figurent la Trinité divine; le nombre des douze apôtres représente les douze mois de l'année; les trois heures, pendant lesquelles, à la mort du Christ, le soleil voila sa lumière, est un symbole des trois jours qu'il resta dans le tombeau. Le même poète voit encore dans la femme de Loth, changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle, l'image du châtiment réservé aux chrétiens apostats, et dans les Israélites passant la mer Rouge entre les flots qui s'écartent sur leur passage, la figure de l'âme qui marche à son salut entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Un autre point qu'il importe de signaler, c'est l'application que nos poètes ont faite du symbolisme à l'explication des phénomènes de la nature. Pour eux, comme pour les auteurs des Hexamérons et particulièrement pour saint Basile, l'univers tout entier est un livre dans lequel il a plu à Dieu de graver pour l'instruction des hommes les plus éloquentes et les plus pratiques leçons (1). Volontiers ils regardent les plantes et les animaux comme de vivants symboles qui nous reprochent nos vices et nous excitent à de généreuses vertus. Mais ils y trouvent surtout le moyen d'élever les âmes de la contemplation des objets visibles à l'adoration du Créateur, et de montrer comment les Cieux nous racontent sa puissance, comment la terre nous prouve son amour, tous les êtres sa sagesse infinie et sa paternelle providence. Cette intention domine surtout chez Dracontius, dont le *Carmen de Deo*, au moins dans la partie consacrée au commentaire du premier chapitre de la Genèse, n'est que le développement du psaume bien connu dans lequel David invite toutes les créatures à chanter les louanges du Seigneur : Louez le Seigneur dans le ciel, soleil et lune, astres lumineux, firmament étoilé, éclairs qui sillonnez la nue, neige, glace, esprits des tempêtes !... Car il a dit, et tout a

(1) *Psalm.* CXLVIII.

été fait ; il a ordonné et tout a été créé !... « Qu'ils ne se contentent pas de lire ce poème, — dit Dracontius, dès les premiers vers, — mais qu'ils le méditent attentivement, tous ceux qui veulent comprendre combien est bon le Dieu qui lance la foudre. Ils reconnaîtront que tout ici-bas, ciel, soleil, lune, étoiles, vents, tonnerres, fleuves et mers, proclament la gloire du Tout-Puissant et l'adorent avec respect (1) ».

C'est de la même pensée religieuse et moralisatrice que s'inspirera plus tard Du Bartas dans son poème de *la Semaine*. « Pour lui, la nature est avant tout l'œuvre de Dieu, le symbole de sa grandeur, de sa sagesse et de sa bonté... Dans un siècle où elle était plutôt aimée pour les plaisirs qu'elle donne, pour les rêveries et les impressions dont elle est la source, il lui demande surtout les enseignements et les leçons morales que l'homme peut en tirer... Il regarde cette *ronde machine*

Comme estant un miroir de la face divine (1re Sem., ch. I) ;

comme une docte école,

Où Dieu son propre honneur annonce sans parole (*Ibid.*).

Le monde

est un grand livre où du souverain Maistre
L'admirable artifice on lit en grosse lettre,
Chasque œuvre est une page et chasque sien effet
Est un beau caractère en tous ses traits parfait (*Ibid.*) (2).

C'est à ce désir de tirer des œuvres divines un enseignement religieux ou moral, non moins qu'à leur crédulité scientifique, qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle nos poètes ont accueilli plusieurs légendes populaires sur les propriétés de certaines plantes ou les habitudes des animaux. Parmi les fables qu'ils rapportent à ce sujet, nous rappellerons seulement celles qui ont trait au cerf qui refait sa ramure en mangeant des serpents (3), à l'aigle

(1) Cf. *Carmen de Deo*, I, 1-9.
(2) M. G. Pélissier, *La vie et les œuvres de Du Bartas*, p. 111-112.
(3) Dracontius, *Carmen de Deo*, I, 639-640.

Frontibus arboreis amittunt cornua cervi ;
Anguibus assumptis, sed mox palmata resurgunt.

Cf. Isidore, *Orig.*, XII, 1.

qui renouvelle sa jeunesse en brisant contre une pierre son bec trop recourbé (1), et au phénix qui renaît de ses cendres.

On sait de quelle autorité ce mythe du phénix, rapporté par le grave Tacite (2) et chanté par Claudien (3), jouit non seulement dans l'antiquité païenne, mais encore chez les auteurs chrétiens des premiers siècles, qui en firent le symbole de la résurrection des corps. Souvent représenté sur les sarcophages et les monuments de cette époque, il est longuement exposé avec toutes ses significations mystiques dans un poème attribué à Lactance, et qui a pour titre *De Phoenice*. D'après cet auteur, l'oiseau, courbé par l'âge et désireux de se rajeunir, « cherche cet univers où la mort a son empire ». Il gagne la Phénicie et se choisit un haut palmier, que les Grecs, s'inspirant de son nom, appellent *Phoenix;* il y construit avec les herbes les plus précieuses « son nid ou son tombeau, car il meurt pour vivre ». C'est là qu'il expire au milieu des parfums. Son cadavre, échauffé par sa propre chaleur, s'allume à l'aide « de la lumière éthérée ». De la cendre sort et se développe un ver, qui se métamorphose en chrysalide, puis, de cette chrysalide le phénix s'échappe comme un papillon.

Voici maintenant comment Dracontius raconte cette légende, dans le passage où il énumère les exemples de résurrection que la nature nous offre en si grand nombre. « Dieu, dit-il, renouvelle dans le feu la jeunesse écoulée du phénix. Le vieil oiseau, déjà consumé, s'élance adulte de sa tombe : le bûcher qui le brûle lui donne des membres désormais affranchis du sépulcre. Du brasier éteint, la flamme qu'on croyait morte se ranime : le feu dévorant revient, éblouissant d'une splendeur ravivée; l'étincelle vole et ramène l'immense incendie. C'était une fumée : c'est maintenant l'éclat du foyer haletant qui siffle. Le feu ondule, et sa crête

(1) Dracontius, *Carmen de Deo*, I, 212-213.

Praepetis aut aquilae senio renovare juventam
Quae rostro crescente famam tolerabat obunco.

Cf. *Psalm.* CII, 5. « Renovabitur, ut aquilae, juventus tua. » Saint Ambroise, *Serm. in Albis*; saint Augustin, *In Psalm.* LXVI, 10.

(2) *Ann.* VI, 28.

(3) *Idyll.*, I.

brille; ailleurs un sourd embrasement se produit. La cendre éteinte où, refroidi, se mourait le brasier, à présent se relève et gagne le haut des airs, redressant sa haute crinière (1) ».

Dans sa description du Paradis terrestre, saint Avit se contente de faire allusion à la même fable, mais sans y ajouter aucun commentaire. « Là, dit-il, pousse le cannellier, cet arbuste auquel une renommée mensongère donne pour unique patrie le pays de Saba, et dont les branches sont rassemblées par le phénix, lorsqu'il meurt pour gagner une vie nouvelle, et que, consumé dans son nid, il se survit à lui-même et ressuscite de la mort qu'il s'est volontairement procurée; non content de naître une fois, suivant l'ordre de la nature, il rajeunit son corps usé par les ans, et des naissances réitérées le délivrent d'une vieillesse que consument les flammes (2) ».

Il y a certainement plus d'imagination que de science dans cette zoologie appliquée à la doctrine chrétienne, mais nous croyons qu'on ne sera pas trop sévère à l'égard de nos poètes, si l'on songe que les conclusions morales, tirées du spectacle de la nature par certains Pères de l'Eglise, les écrivains du moyen âge, et même, dans les temps modernes, par saint François de Sales, ne sont pas toujours appuyées sur des faits plus certains.

(1) *Carmen de Deo*, I, 653-660 :
Phoenicis exactam renovat Deus igne juventam,
Combustusque senex tumulo procedit adultus.
Consumens dat membra rogus sine sorte sepulcri;
Ignibus extinctis jam mortua flamma resurgit,
Redditur ignis edax redivivo lumine candens,
Et scintilla volans incendia vasta reducit :
Et quod fumus erat, stridet jubar ignis anheli.
Igne vago rutilatur apex, fax cetera lambit,
Et cinis exstinctus gelida moriente favilla
Tollitur alta petens erecto crine vagatus....

(2) *De init. mundi*, 238-234 :
Hic, quae donari mentitur fama Sabaeis,
Cinnama nascuntur, vivax quae colligit ales,
Natali cum fine perit nidoque perusta
Succedens sibimet quaesita morte resurgit;
Nec contenta suo tantum semel ordine nasci,
Longa veternosi renovatur corporis aetas
Incensamque levant exordia crebra senectam.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, c'est ainsi que saint Basile nous raconte, dans son Hexaméron, que l'aigle, lorsqu'il a fait éclore deux petits, en conserve un dans son nid et se débarrasse de l'autre. Il en prend occasion pour condamner la conduite de ces pères barbares qui, sous prétexte de pauvreté, exposent leurs enfants et les vendent, ou qui sont trop injustes dans le partage de leurs biens (1). Ailleurs, pour engager les veuves à ne pas convoler en de secondes noces, il leur propose l'exemple de la tourterelle: séparée de celui dont elle était la compagne, elle ne s'unit à aucun autre et refuse de contracter un nouvel hymen, afin de rester fidèle à son époux (2).

On voit facilement par là que, si la science de nos poètes est en défaut, elle n'est pas moins imparfaite que celle des écrivains de leur époque, qui eux-mêmes ont ajouté foi aux enseignements des naturalistes anciens. Il y aurait lieu de faire la même observation, si nous voulions rapporter ici toutes les opinions scientifiques qu'ils ont émises en décrivant l'œuvre des six jours. Lorsque, par exemple, Dracontius indique certains signes précurseurs de la pluie ou du beau temps, et qu'il énumère les phénomènes de la nature qui peuvent être considérés comme d'heureux ou tristes présages (3); lorsque Marius Victor explique comment la voûte azurée du ciel consiste en une substance ferme et solide, qui « protège la terre contre les ardeurs excessives des flammes éthérées (4) », ou bien quand il nous parle de ce concert suave qu'exécutent les sphères célestes en roulant sur leur axe (5), l'un et l'autre ne font que reproduire ce qu'ils ont lu dans Aristote, Cicéron, Pline ou Elien, comme aussi dans saint Epiphane, saint Ambroise, saint Basile et Théodoret. Mais si leur météorologie et leur physique sont défectueuses, si, comme nous le verrons plus loin, leur géographie est souvent inexacte, il faut constater

(1) *Hom. in Hexaem.*, VIII, 6.
(2) *Ibid.*
(3) Cf. *Carmen de Deo*, I, 35 et sqq.
(4) Cf. *Aleth.*, I, 72-77.
(5) *Ibid.*, II, 190-191.

cependant que plusieurs de nos poètes, notamment ceux que nous venons de nommer, témoignent d'une érudition assez étendue, quoique parfois un peu déplacée .Autant d'ailleurs ils s'accordent sur le sens dogmatique du texte sacré, autant ils diffèrent sur la façon d'entendre le mode et les détails de la création. D'où il est permis de conclure que les chrétiens des premiers siècles aussi bien que ceux d'aujourd'hui, liés par l'autorité de l'Ecriture en ce qui concerne les vérités religieuses, ont eu d'autre part toute liberté pour l'interpréter scientifiquement et d'après les idées reçues à leur époque.

CHAPITRE IV

Analyse comparative et détaillée des poèmes inspirés par la Genèse

---

Après avoir fait connaître les caractères généraux des poèmes tirés de la Genèse, il est nécessaire d'entrer plus avant dans le détail de chaque composition, et de montrer par une étude comparative des principaux passages, comment chaque écrivain s'est inspiré de la Bible et a développé le texte sacré.

Pour permettre au lecteur de nous suivre plus facilement dans cette analyse, nous résumerons tout d'abord les divers événements racontés par Moïse au premier livre du Pentateuque, et nous examinerons ensuite quelle est des anciennes versions de l'Ecriture celle dont chaque auteur s'est plus particulièrement servi.

I

SOMMAIRE DU LIVRE DE LA GENÈSE

La Genèse commence par l'histoire de la création du monde et la formation de l'homme. Après avoir décrit le Paradis terrestre et la formation de la femme, elle raconte la séduction d'Ève par le démon caché sous la forme d'un serpent, la chute d'Adam et le châtiment que Dieu lui inflige (I-III).

Adam et Ève sont chassés de l'Eden, mais ils emportent avec eux la promesse d'un Rédempteur. Ils ont deux fils, Caïn et Abel. Caïn tue Abel, mais Seth le remplace, et ses descendants sont les enfants de Dieu, tandis que ceux de Caïn sont les enfants des hommes (IV-VI). Ces deux sociétés font alliance; les enfants de

Dieu se dépravent et les crimes des hommes provoquent la colère de Jéhovah, qui ordonne à Noé de construire une arche et inonde la terre. Noé et sa famille sortent de l'arche, et une nouvelle période historique commence (VII-IX).

Les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, peuplent la terre. Poussés par l'orgueil, ils construisent une tour d'une hauteur prodigieuse, mais Dieu les disperse en confondant leur langage (X-XI).

A ce moment, l'histoire générale de l'humanité cesse pour faire place à l'histoire particulière du peuple juif. Entre toutes les nations, Dieu veut s'en choisir une qu'il charge de conserver intact le dépôt des vérités primitives. Moïse nous fait connaître les ancêtres de ce peuple et nous raconte l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. La destruction de Sodome et de Gomorrhe, le sacrifice d'Isaac et son mariage avec Rebecca, le touchant récit des malheurs de Joseph et de son élévation, la mort et les funérailles de Jacob, tels sont les principaux épisodes que l'on rencontre dans cette dernière partie de la Genèse (XII-L).

Ainsi que nous l'avons déjà vu, la *Genesis* est le seul des poèmes bibliques qui embrasse la Genèse tout entière. L'*Alethia* s'arrête à la vocation d'Abraham, et le *Metrum in Genesim* à la construction de l'arche. Saint Avit chante seulement la création, la chute et le déluge, tandis que Dracontius s'attache plus spécialement à l'œuvre des six jours, et l'auteur du *De Sodoma* à la destruetion de Sodome.

II

LES VERSIONS DE LA GENÈSE

Comme il est facile de s'en convaincre à la lecture, nos poètes ont eu à leur usage trois versions différentes de la Genèse : la traduction grecque des Septante, la traduction latine dite *Italique*, et la Vulgate, dont saint Jérôme est l'auteur.

Commencée dans la ville d'Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe (284-246) et achevée vers l'an 130 avant Jésus-Christ,

la version des Septante, ainsi appelée, s'il faut en croire le récit d'Aristée, à cause du nombre des savants juifs auxquels elle fut confiée, est écrite dans le dialecte grec commun, qui avait commencé à prédominer au temps d'Alexandre-le-Grand, et dont Bossuet a dit : « Les Juifs d'Alexandrie se firent un grec mêlé d'hébraïsmes, qu'on appelle la langue hellénistique ; les Septante et tout le Nouveau Testament sont écrits en ce langage (1) ». Tous les exégètes sont d'accord pour reconnaître que, malgré les différences qui existent entre cette traduction, le texte hébreu et la Vulgate, la version grecque n'en rend pas moins exactement, pour le fond et la substance, le vrai sens des livres saints, et que la plupart des variantes, provenant soit des traducteurs, soit des copistes, n'ont pour objet que des points très peu importants.

La version italique, traduite littéralement des Septante en latin, et ainsi nommée, soit parce qu'elle fut très répandue en Italie, soit par suite de l'erreur d'un copiste qui aurait lu *itala* pour *usitata*, se recommande par son exactitude et sa fidélité. Saint Augustin en fait le plus grand éloge et avoue qu'il la préfère à d'autres traductions à cause de la précision des termes et de la clarté de la pensée, « *verborum tenacior cum perspicuitate sententiae* (2) ». Ce qui n'a pas empêché Dupin de l'apprécier différemment : « Elle est barbare et obscure en plusieurs endroits, dit-il, et l'auteur n'avait pris aucun soin de la pureté du langage, quoique sa simplicité et surtout sa rusticité fût mêlée d'expressions hardies, grandes, nobles et sublimes (3) ».

Dans ces lignes, Dupin a été surtout frappé du caractère rustique de cette version. Ce n'est point, en effet, dans la langue littéraire, *lingua urbana*, qu'elle a été écrite, mais dans l'idiome vulgaire, parlé par le peuple, à Rome et dans les provinces, *sermo plebeius*. Il ne faut donc pas être surpris d'y rencontrer des formes et des locutions étrangères à la prose classique, comme *aput* pour

(1) *Discours sur l'Hist. univ.*, liv. I, ch. 8.
(2) *De doct. christ.*, II, 15.
(3) *Dissert. prélim. sur la Bible*, liv. 1, chap. 7, § 1.

apud, *dossum* pour *dorsum*, *videt* pour *vidit*, *alium* pour *aliud*, *uno* pour *uni*; des constructions comme *de partem*, *ex eam civitatem*, etc.; des mots comme *carnatus*, *altarium*, *sulfura*, etc.

C'est seulement en 394 que saint Jérôme, qui dès 382 avait entrepris la révision de l'Italique, à la prière du pape saint Damase, acheva de traduire les livres de l'Ancien Testament. Bien qu'il ne se soit pas astreint à un littéralisme qui aurait souvent rendu sa version inintelligible, sa traduction, faite sur d'excellents manuscrits hébraïques, tout en étant d'une grande fidélité, ne manque pas d'une certaine élégance, et l'emporte sans conteste sur tous les travaux antérieurs. « Le plus savant des Pères après Origène, dit R. Simon, exégète bien connu, est sans doute saint Jérôme, qu'on peut appeler en quelque façon l'Origène des Latins, parce qu'il affecte en effet de donner à l'Eglise latine les mêmes travaux sur la Bible qu'Origène avait donnés à l'Eglise grecque... On peut dire qu'il a eu, plus qu'aucun autre Père, ce qui peut contribuer à former un interprète des livres sacrés (1) ».

Saint Jérôme nous avertit lui-même que dans les endroits où il traduit fidèlement l'hébreu, il emprunte assez souvent les expressions de l'ancienne Italique, lorsqu'elle ne s'éloigne pas beaucoup de ce texte. Il dit ailleurs qu'il ne s'est assujetti à l'autorité d'aucun interprète, mais qu'il a traduit simplement sur l'hébreu, en se rapprochant des Septante plutôt que des autres traductions, dans les passages où ils ne différaient pas trop du texte original, et cela dans la crainte de choquer les lecteurs, en donnant à sa traduction une trop grande apparence de nouveauté. Il ajoute enfin qu'il a eu aussi quelquefois recours à Aquila, à Symmaque et à Théodotion (2).

C'est surtout de la Vulgate que se sont inspirés Hilaire, Dracontius, Cl. Victor, saint Avit, et l'auteur du *De Sodoma*, et les

(1) R. Simon, *Hist. crit. de l'Ancien Test.*, liv. III, ch. 9.

(2) « De hebraeo transferens, magis me Septuaginta interpretum consuetudini coaptavi, in his duntaxat quae non multum ab hebraicis discrepabant. Interdum Aquilae quoque et Symmachi et Theodotionis recordatus sum, ut nec novitate nimia lectoris studium deterrerem, nec rursum contra conscientiam meam, fonte veritatis omisso, opinionum rivulos consectarer. » *Comm. in Eccl.* Prol., t. XXIII, col. 1011.

emprunts qu'ils ont faits à l'Italique sont assez rares. La version de saint Jérôme se répandit d'ailleurs très rapidement, en particulier dans la Gaule, où elle fut adoptée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels nous citerons Cassien, Prosper d'Aquitaine, saint Eucher, saint Vincent de Lérins, Fauste de Riez, Salvien, etc. Quant à Cyprien, il s'est généralement servi, soit des Septante (1), soit de l'Italique, et ce n'est pas sans raison que R. Peiper (2), et, avant lui, le docteur Mayor (3) ont fait remarquer les importants services que l'*Heptateuque* pouvait offrir à l'étude de cette dernière version.

III

LES POÈMES. — PRÉFACES ET INVOCATIONS

Tandis que Cyprien entre immédiatement en matière, les autres poètes font précéder le récit de la création, soit d'une préface où ils exposent leur dessein et le plan de leur ouvrage, soit d'une invocation au Dieu dont ils vont célébrer les gloires. Nous avons cité plus haut le préambule du *Carmen de Deo* de Dracontius et le prologue des poèmes de saint Avit, dont la forme élégante, bien que gâtée en plus d'un endroit par l'abus des antithèses et la longueur des périodes, rappelle l'exposition que Virgile a placée en tête du premier livre des Géorgiques.

C'est par une ardente prière au Très-Haut, justement considérée comme un des plus beaux passages du poème, et dans laquelle les plus hautes considérations de la métaphysique chrétienne se mêlent aux pathétiques effusions du cœur, que débute l'*Alethia* de Victor. « Dieu très grand, très saint, tout puissant, source de toute vertu, vous que le jugement de l'esprit humain ne peut comprendre, malgré la finesse de son discernement, et qu'il

(1) Cf. D. Pitra. *Analecta* X.
(2) *Cypriani, galli poetae, Heptateuchos*, prooem., XXVI, XXVIII.
(3) *The latin Heptateuch*, Advertisement, p. XLIII.

ne peut pas non plus méconnaître ; vous êtes éternel, à la fois sans commencement et sans fin, seul et toujours le même ; affranchi de toute vieillesse, vous dépassez les plus grandes distances où puisse atteindre la portée de l'esprit, et vous n'êtes limité par aucun espace..... Il n'est permis à personne de connaître votre image, parce qu'aucune forme ne l'exprime et qu'elle échappe à nos sens ; nul ne peut savoir quel mouvement vous anime dans votre béatitude, parce que vous êtes partout tout entier. Vous êtes l'âme et la substance absolue de l'Esprit sacré ; vous êtes la raison et la source de la raison parfaite ; vous êtes la force, la force idéale ; vous êtes la vie et le créateur de la vie et de la lumière qui se répand partout ; vous êtes la véritable lumière, ô Dieu, vous êtes la cause et la vigueur du monde. C'est de vous qu'a tiré son principe tout ce qui a jailli de rien, toutes les créatures qui, remplies de la vertu de leur auteur, ont une essence spirituelle ou bien revêtent une forme unie à l'esprit. La nature, qui subsiste malgré la fragilité de ses parties, vous reconnaît pour son Maître, et l'harmonie qu'elle présente atteste la loi supérieure que vous lui avez dictée (1) ».

(1) *Precat.*, 1-4, 8-11, 12-26 :

Summe et sancte Deus, cunctae virtutis origo,
Omnipotens, quem nec subtili indagine rerum
Mentibus humanis sensu comprendere fas est
Et nescire nefas. . . . .
Tu sine principio, pariter sine fine perennis,
Solus semper idem nullique obnoxius aevo,
Tu spatium rerum, mentis quocumque recessus
Tenditur, excedis, spatio neque cingeris ullo.
. . . . nec fas contingere menti
Quae sit imago tibi, quia fine coercita nullo
Forma fugit sensus, vel qui virtute beata
Te vegetet motus, quia totus semper ubique es ;
Tu mens et sacrae penitus substantia mentis,
Tu ratio et plenae prudens rationis origo,
Tu virtus, virtutis apex atque ipsa profecto
Tu vita et genitor vitae lucisque profundae,
Tu lux vera, Deus, tu rerum causa vigorque.
A te principium traxit quodcumque repente
Ex nihilo emicuit tantoque auctore repletum
Vel vim mentis habet vel formam in mente recepit.
Te Dominum natura probat servata caducis
Partibus et jussam seriem datus ordo fatetur.

De l'adoration de cette essence divine, inaccessible à nos intelligences bornées, le poète passe à la contemplation des œuvres que le Tout-Puissant a produites en dehors de lui, et uniquement par bonté (1). Parmi ces œuvres, qui toutes témoignent d'un amour infini, Victor cite en premier lieu les esprits célestes, dont la création précéda, selon lui, l'apparition des êtres matériels (2). On sait que cette opinion de l'antériorité des anges, professée d'abord par Origène (3), et admise par les docteurs les plus autorisés de l'Eglise grecque et latine, tels que saint Grégoire de Nazianze (4), saint Basile (5), saint Hilaire (6) et saint Ambroise (7), fut vivement combattue par saint Epiphane (8) qui, appuyé sur le premier verset de la Genèse, affirma que cette création n'avait pas eu lieu avant celle de notre univers. Plus tard, saint Augustin, après avoir paru tout d'abord accepter la théorie origéniste, l'abandonna dans ses derniers ouvrages, et enseigna comme certain que la lumière, dont la Genèse parle comme de l'œuvre du premier jour, désigne le monde angélique, et par conséquent que les anges parurent seulement après le ciel et la terre, créés eux-mêmes dès le commencement (9). Il est curieux de constater qu'à Marseille même, où écrivait Marius Victor, ces deux sentiments contraires furent soutenus, l'un par Cassien (10), naturellement resté fidèle à la doctrine de saint Jérôme et de saint Jean Chrysostome, qu'il avait eus pour maîtres avant de

(1) *Precat.*, 49-51 :

. . . . . . Liquida ratione probasti
Quod tibi sola, Deus, qua gigni cuncta juberes,
Causa fuit bonitas.

(2) *Ibid.*, 51-52 :

. . . . jussis vivere primum
Spiritibus mundoque frui, quem mente gerebas.

(3) *De Principiis*, II, 1, 1 ; II, 9, 2 ; III, 5, 5. — *In Jo.*, tom. XIX, 5.
(4) *Orat.*, XXXVIII ; XLX, 5, 6.
(5) *Hom. in Hexaem.*, I, 5.
(6) *De Trin.*, XII, 37.
(7) *In Psalm.*, praef. 2 ; *in Hexaem.*, I, 19.
(8) *Haer.*, LXV, 5.
(9) *De Civit. Dei.*, XI, 9.
(10) *Collat.*, VIII, 7.

venir en Provence, et l'autre par Gennade (1) qui, dans son livre des *Dogmes ecclésiastiques*, rapporte l'explication qu'il avait lue dans le *Cité de Dieu*. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille voir dans cette divergence d'idées entre Victor et son biographe un motif de plus pour Gennade de méconnaître la science exégétique de notre poète, alors surtout qu'il s'agissait d'une question demeurée libre et sur laquelle les plus graves commentateurs étaient divisés.

L'invocation de Victor mérite d'être signalée à un autre point de vue. Elle a, en effet, la forme de l'oraison liturgique, qui invoque d'abord le Père, puis énonce l'objet de la demande, implore l'intercession du Fils, et se termine par une doxologie en l'honneur de la Trinité. De plus, dans la même prière, la doxologie est à peu près identique à la formule adoptée pour la conclusion de la plupart des oraisons de l'Eglise (2).

Per Jesum Christum, qui filius unice tecum
Majestate vigens pariter qua Spiritus almus
Indeprensa animis saeclorum saecula vivit
Et regnat, sollemne tibi quod consecrat, amen (3).

Si l'auteur de l'*Alethia* achève son invocation à Dieu par la conclusion doxologique des collectes, c'est à la préface de la messe (4) qu'Hilaire emprunte les premières paroles par lesquelles il s'adresse à Dieu et le remercie du grand bienfait de la création.

Dignum opus et justum est semper tibi dicere grates,
Omnipotens mundi genitor (5).

Pour ne point revêtir une forme rituelle, les prières ne sont point rares dans le *Carmen de Deo*, et l'abondance de ces supplications et de ces effusions lyriques, souvent intercalées dans le

(1) *De eccl. dogm.*, x.

(2) Per Dominum nostrum Jesum Christum, filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti, Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen.

(3) *Precat.*, 123-126.

(4) Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Pater omnipotens, aeterne Deus.

(5) *Metr. in Genes.*, 7-8.

récit et dans lesquelles l'auteur se met en scène pour nous raconter ses épreuves, n'est pas le côté le moins original de ce poème.

IV

LE CHAOS

Après avoir indiqué tout d'abord la création de la matière première, que Dieu devait ensuite graduellement transformer, la Genèse nous décrit en quelques mots l'état de confusion dans lequel le monde se trouvait plongé à l'origine. « Or la terre était informe et vide, et les ténèbres enveloppaient l'abîme, terra autem erat inanis et vacua, et tenebrae erant super faciem abyssi (1) ». Au lieu d'*inanis et vacua*, la version des Septante porte ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος, ce que l'Italique a rendu par *invisibilis et incomposita*. C'est à peu près des mêmes épithètes que Platon s'était servi pour caractériser le désordre primitif des éléments. « Nous ne l'appelons, dit-il, en parlant du chaos, ni terre, ni air, ni feu, ni eau, ni rien de ce que ces corps ont formé, ni aucun des éléments dont ils sont sortis. Mais nous ne nous tromperons pas en disant que c'est un certain être *invisible*, *informe*, contenant toutes choses en son sein, et recevant d'une manière très obscure pour nous la participation de l'être intelligible (2) ».

« La terre, — dit à son tour Cyprien, adoptant, selon son habitude, la version italique, — la terre était informe et entièrement cachée sous les eaux (3) ». C'est également dans les eaux que, d'après Victor, la terre était plongée, tandis que d'épaisses ténèbres enveloppaient l'atmosphère « comme d'une hideuse nuée (4) ».

(1) *Gen.*, I, 2.
(2) Platon, *Timée* (Traduction de Cousin).
(3) *Genes.*, 4.
(4) *Aleth.*, I, 50-53.

Au premier livre de ses *Métamorphoses* (1), Ovide a décrit cette matière du monde primitif en des vers qui sont dans toutes les mémoires et dont Hilaire s'est visiblement inspiré.

Omnia cum tegeret nigrum chaos altaque moles
Desuper urgeret informis corpora mundi
Et caliganti premeret serotina nocte,
Nec species, nec forma foret (2).

« Or donc, avant le temps, dira plus tard Du Bartas, à la suite du même modèle,

matière, forme et lieu
Ce premier monde était une forme sans forme,
Une pile confuse, un mélange difforme
D'abysmes en abysme, un corps mal compassé... (3)

« Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, ajoute Moïse. Et spiritus Dei ferebatur super aquas (4) ». On a souvent remarqué la beauté de cette image par laquelle la Genèse nous montre le Créateur agissant comme un souffle sur la matière inconsistante, impalpable, vaporeuse, en attendant de lui donner cette impulsion primitive qui lui permettra de se condenser et de prendre corps. Pour beaucoup de commentateurs, c'est plus qu'un souffle qui passe, « c'est l'imperceptible battement d'ailes, le frémissement amoureux d'un oiseau sur sa couvée. Dieu planait ainsi, plein de vie, de fécondité, sur ces éléments infirmes, sur cette masse ténébreuse, dispersée, sans beauté, sans lumière, sans vie, sans ordre, dans les vastes champs de l'immensité. Il y préparait en silence toutes les magnificences de la création (5) ».

(1) *Metam.*, I, 5-9.

Ante mare et terras et, quod tegit omnia, coelum,
Unus erat toto naturae vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles,
Nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.

(2) *Metr. in Genes.*, 12-15.
(3) *La Semaine*, 18-21.
(4) *Gen.*, I, 2.
(5) Mgr Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*. Les Dogmes du Credo, p. [illegible]
[illegible] Cf. saint Basile, *Hom. II in Hex.*, 6. « Comment l'esprit de Dieu était-il porté sur

Cette figure de l'esprit divin, réchauffant et fécondant les eaux pour les rendre capables de produire, Victor l'a heureusement rendue dans ces vers :

> Et sacer extensis impendens spiritus aquis
> Altrices animabat aquas, ac semina rerum
> Nondum compositis fundenda ad germina terris
> Insinuanda dabat (1).

Hilaire n'est pas moins bien inspiré quand il nous représente le Créateur « réveillant la terre de son lourd sommeil, tandis que la matière longtemps paresseuse s'agite, ébranlée par cette commotion puissante, et consciente de sa prochaine fécondité (2) ».

Aucun de nos poètes cependant n'a égalé ni saint Basile, ni saint Ambroise, dans la peinture qu'ils ont faite de l'état chaotique, alors que « l'univers était dépouillé de tous ses ornements et des brillants flambeaux que Dieu suspendit aux voûtes du ciel (3) », alors que « la terre était informe, parce que nul laboureur habile ne l'avait encore cultivée, que le gazon ne réjouissait point ses campagnes, qu'elle manquait de bois épais, de moissons riantes, de montagnes aux sommets ombreux, de fleurs parfumées et d'agréables champs de vignes (4) ». Remarquons aussi qu'aucun d'eux n'a suivi, du moins en cet endroit, l'exemple des mêmes

les eaux ? L'explication que je vais te donner n'est pas de moi, mais d'un Syrien (saint Ephrem)... Il disait donc que le mot syrien était plus expressif... Par il *était porté*, disait-il, les Syriens entendent : il réchauffait et fécondait la nature des eaux, comme on voit l'oiseau couver ses œufs, et, par sa chaleur, leur communiquer la force vitale ». (Trad. de M. E. Fialon, *Etude historique et littéraire sur saint Basile*, Thorin, 1869).

(1) *Aleth.*, I, 53-16.

Cf. Milton, *Paradis perdu*, chant VII, 232-238 (Trad. Delille).

> Ainsi Dieu fit d'un mot et la terre et les cieux ;
> Mais de ce vaste amas, sombre et silencieux,
> La nuit couvrait encor la matière inféconde :
> L'Esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
> Les couve sous son aile, et verse dans leur sein
> Son âme créatrice et son souffle divin.

(2) *Metr. in Gen.*, 32-34.

> Mox Dominus rerum somnos discussit inertes,
> Pigraque materies trepidavit numine pulsa
> Commotaque simul maturo conscia partu.

(3) *Hom. II in Hex.*, 1.

(4) *Hex.* I, 8.

Pères qui, dans la description de cette période primitive, se sont longuement étendus sur les erreurs relatives au pouvoir malfaisant des ténèbres et du chaos, auxquels les partisans du dualisme attribuaient les maux innombrables qui affligent l'humanité.

V

LES SIX JOURS

1. La Lumière. — « Or Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite (1) ».

C'est par une de ces longues et fastidieuses prosopopées qui lui sont familières, et où l'abondance des mots cache mal le vide de la pensée, que Dracontius salue l'apparition de la lumière dans le monde (2). A cette emphatique paraphrase, qui rappelle la minutieuse énumération que saint Denys (3) a faite des trente-quatre qualités de la lumière et du feu en les comparant aux attributs de la Divinité, nous préférons encore l'extrême laconisme de Cyprien, à qui un vers suffit pour traduire le verset de la Genèse, d'une si admirable brièveté :

Lux fiat, clare et nituerunt omnia mundo (4).

Moins concis que Cyprien, Hilaire ne manque ni de délicatesse, ni d'élégance, quand il célèbre « cette douce clarté qui baigne le monde naissant », et qui, dissipant cette uniformité d'aspect produite par les ténèbres, « fait ressortir les formes diverses des êtres et leur donne à chacun sa couleur ». — « Sans la lumière, dira plus tard Bossuet, tout est difforme, tout est confus ; c'est elle qui la

(1) *Gen.* I, 3. « Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux ».
(2) *Carmen de Deo*, I, 117 et sqq.

> Lux datur ante polos, lux clari causa diei,
> Lux jubar aethereum, lux noctis fines, et umbrae,
> Lux facies rebus cunctis, et lux elementis,
> Lux genitis factisque color, lux gratia solis,
> Lux decus astrorum, lux aurea corona lunae, etc.

(3) *De divin. nomin.*, P. I, c. 4.
(4) *Genes.*, 6.

première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore (1) ». Mais notre poète ne se contente pas de décrire; cédant à son amour pour le symbolisme, il se plaît à nous faire voir une image saisissante de la vie et de la mort, ici dans cette lumière du jour qui excite l'homme au travail et remplit son cœur de préoccupations incessantes, là dans ces ténèbres de la nuit qui apportent aux corps fatigués le repos et le sommeil réparateurs (2).

C'est aussi par une considération du même ordre que saint Basile termine, dans son Hexaméron, le récit de la création de la lumière. « Si le commencement du temps, dit-il, est appelé *un jour* plutôt que le *premier jour*, c'est que par ce nom l'Ecriture veut établir son analogie avec l'éternité... Que le Père de la vraie clarté, qui a orné le jour de la lumière céleste, qui fait briller pendant la nuit les feux dont nous sommes éclairés, qui nous réserve dans la paix du siècle futur une lumière spirituelle et sans fin, éclaire vos cœurs dans la connaissance du vrai, garantisse votre vie de tout faux pas et nous accorde de marcher avec dignité au grand jour (3) ».

Moins mystique qu'Hilaire et saint Basile, Milton s'est très heureusement inspiré d'un passage du livre de Job pour nous montrer, à la fin du premier jour, les anges applaudissant à l'œuvre de Dieu. « Lorsqu'ils aperçurent, dans ce jour de naissance du ciel et de la terre, la lumière orientale s'exhalant des ténèbres, ils remplirent de leurs concerts de joie les profondeurs du monde, et,

(1) *Elévation sur les mystères*, 7ᵉ élév., 3ᵉ sem.

(2) *Metr. in Gen.*, 50-51, 57-64.

Tunc oritur lux alma, dies quae jussa vocari
Nascentem tenero perfudit lumine mundum....
Insequitur nox atra densaeque tenebrae,
Corporibus somnos quae ferrent, otia fessis,
Et cunctis unam faciem similemque figuram.
Namque dies varie rerum discriminat ora
Et dat cuique suum disjecta nocte colorem;
Instigat animos opera ad majora calentes,
Exacuens variis mortalis pectora curis.
Quo mage forma dies vitae, nox mortis imago est.

(3) *Hom. II in Hex.*, 8.

[illegible] leurs rangs d'or, ils glorifièrent par leurs cantiques [illegible]. Ils le proclamèrent Dieu [illegible], lorsque le premier soir [illegible], lorsque brilla la première aurore (1).

II. Le Firmament. — « Dieu dit ensuite : qu'il y ait une étendue entre les eaux et qu'elle sépare les eaux inférieures d'avec celles qui sont au-dessus (2) ». Nous avons déjà signalé dans l'*Alethia* une curieuse explication du rôle que jouent la voûte céleste et les nuages suspendus au milieu des airs. « Pour que les flammes éthérées, dit Victor, ne manquent pas d'aliments, pour que la chaleur excessive, cherchant toujours plus bas à [illegible], ne brûle pas la race mortelle, et que la terre n'ait pas à souffrir du ciel resplendissant, l'édifice d'un firmament fut disposé au-dessous : il nous protège de son ombre, et, par en haut, il sent la fraîcheur des eaux qui le recouvrent (3) ». C'est une théorie analogue qu'avait déjà exposée saint Basile (4). Bien que, contrairement à l'opinion d'un grand nombre d'anciens (5), ce docteur se refuse à admettre la voûte de cristal, il affirme cependant qu'elle consiste en une substance ferme et solide et la regarde comme un immense réservoir. Pour lui les nuages sont vraiment l'ombrage protecteur du monde, et comme l'instrument dont la main divine se sert à chaque instant pour éteindre l'incendie de la nature. « Qui doute, ajoute-t-il, que l'éther ne soit un feu ardent ? Si une borne infranchissable ne lui avait été assignée par le Créateur, qui l'empêcherait d'enflammer

(1) *Paradis perdu*, chant VII.
(2) Gen. I, 6. « Dixit quoque Deus : Fiat firmamentum in medio aquarum, et dividat aquas ab aquis. »
(3) *Aleth.*, I, 72-77.

...Aetheriis ne desint pabula flammis,
Et nimius calor ima petens alimenta sequendo
Exurat mortale genus coelumque coruscum
Non possint terrena pati, subjecta deorsum est
Machina firma poli, quae, dum nos protegit umbra,
Interea super impositis frigescit ab aquis.

(4) *Hom. III in Hexaem.*, 4-7.
(5) Plutarque, *Philos. plac.*, 9, p. 518, Edit. Reiske ; Josèphe, *Ant. jud.*, l. I ; Sévérien de Gabales, *Orat. II de creat. mundi*, n° 3, t. LVI, col. 442, etc.

et de consumer tout de proche en proche, et d'absorber toute l'humidité des êtres ? De là les eaux aériennes qui voilent le ciel des vapeurs qu'envoient les fleuves, les fontaines, les marais, les lacs et les mers ; elles empêchent l'éther d'envahir et d'embraser l'univers (1) ».

III. La Mer, la Terre, les Plantes. — On ne saurait reprocher à nos poètes de nous avoir trop longtemps retenus devant le spectacle des grandes eaux, qui, à la voix du Créateur, « se rassemblent en un seul lieu (2) », et viennent, pour la première fois, « entourer la terre d'une brillante ceinture d'azur (3) ». Aucun d'eux, pas même Dracontius, d'ordinaire plus abondant, n'est allé au delà d'une simple paraphrase du texte sacré. Cette sobriété est d'autant plus remarquable, que la matière était plus riche et se prêtait, mieux que d'autres, à de faciles développements. La Bible elle-même pouvait leur fournir de grandes et fortes images, telles qu'on en rencontre dans les Psaumes (4), Jérémie (5) et le livre de Job (6), pour peindre ces vagues tumultueuses, qui, en brisant leur fureur impuissante « contre le sable du rivage qui leur a été donné pour barrière », semblent conserver le souvenir de la parole qui a été dite à la mer dès le commencement : « Tu viendras jusque là, et tu n'iras pas plus loin, et ici tu briseras tes flots gonflés ». Sans tomber sur ce point dans une fatigante prolixité, les auteurs des Hexamérons se sont abandonnés davantage à leur talent descriptif, et tout en restant simple et naturel, saint Ambroise a décrit avec les couleurs les plus gracieuses les aspects variés de

(1) *Hom. III in Hexaem.*, 7.
(2) *Gen.* I, 9.
(3) *Aleth.* I, 89-90.

Numine verbi
Caerula nudatas cinxerunt aequora terras.

(4) *Psalm.*, CIII, 7, 8. « Ab increpatione tua fugient ; ascendunt montes et descendunt campi, in locum quem fundasti eis ».
(5) *Jerem.*, V, 22. « Qui posui arenam terminum mari... et commovebuntur, et non poterunt : et intumescent fluctus, et non transibunt illuc ».
(6) *Job*, XXVIII, II. « Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic confringes tumentes fluctus tuos ».

[illegible] à [illegible] de ses [illegible] plus doux, [illegible] que son onde [illegible] ».

[illegible] dans la peinture de la [illegible] dans la terre [illegible] la première fraîcheur. « Les vallées se [illegible], dit [illegible] de fleurs, le sol [illegible] les sources s'épanchent en [illegible] d'herbes variées. Et voici que la vigne, chargée d'hommes grappes, ignorant encore la serpe [illegible], commence à couvrir les collines de l'ombre de ses pampres (2) ».

Dans cette gracieuse et puissante végétation, ce que Dracontius admire le plus c'est l'infinie profusion des espèces, c'est la charmante et incommensurable variété des plantes, des couleurs et des parfums. Aussi, comme il s'attache à dérouler sous nos yeux tous les détails de ce pittoresque tableau, et comme il exalte, après Lucrèce (3) et Pline l'Ancien (4), la fécondité inépuisable de cette terre bienfaisante, qui n'est plus l'élément aride, surgissant pour la première fois du sein des ondes, mais vraiment « la mère universelle des êtres et la nourricière du genre humain (5) ».

Moins exubérant que Dracontius, moins occupé à décrire le riant spectacle qu'offre la terre dans la fleur de sa nouveauté, saint Avit voit surtout dans les magnificences de la nature primitive

(1) *Hex.*, v. 21.
(2) *Metr. in Genes.*, 98-104.

Subsidunt valles, florentia prata virescunt,
Saxaque durantur, pinguis se gleba resolvit,
Rumpuntur fontes, fluviis genus arduum unde est;
Herbarum variis consurgunt gramina campis.
Ecce etiam vitis modico jam plena racemo,
Expers falcis adhuc, et duri nescia ferri,
Pampineas celsis tendebat collibus umbras.

(3) *De natura rerum*, I, 174.
(4) *Hist. Nat.*, l. II, c. 63.
(5) *Carmen de Deo*, I, 165 et seq.

l'énergie souveraine du verbe créateur. « A peine, dit-il, le Père Tout-Puissant a-t-il laissé tomber sa parole vibrante, qu'aussitôt les eaux se rassemblent de toute part et se séparent de l'élément aride... ; tout-à-coup la terre plus belle se revêt de gazon. Tout ce qui doit être créé reçoit la vie sans aucun germe, et la semence de la création, c'est la volonté de Dieu, *et semen voluisse fuit* (1) ». C'est par ce trait d'une énergique concision, qui n'aurait pas déplu à Lucain, que saint Avit termine le récit de l'œuvre des cinq premiers jours.

Dans ses Homélies sur l'Hexaméron, saint Basile avait eu soin également de rappeler à ses auditeurs que ce n'est point le soleil qui donna à la terre sa fécondité, et que l'astre du jour, encore enseveli dans le néant, quand les montagnes sortirent du sein des eaux, ne pouvait communiquer au monde sa vivifiante chaleur : c'est donc la parole de Dieu qui est la cause unique et première de toute germination (2). « Ceux qui voient les plantes, dit à son tour Bossuet, prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes, avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul (3) ».

IV. Les Astres. — Nous voici au quatrième jour. La terre est parée de sa robe de verdure, mais elle ne reçoit encore, du ciel, qu'une pâle et indécise lumière. Dieu dit alors : « Qu'il y ait des luminaires dans le firmament, qu'ils séparent le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour les saisons, les jours et les années (4) ».

(1) *De init. mundi*, 14-15, 25-27.

Jam Pater omnipotens librantis pondere verbi
Undique collectis discreverat arida lymphis...
Pulchra repentino vestita est gramine tellus ;
Accepere genus sine germine jussa creari,
Et semen voluisse fuit.

(2) *Hom.* IV *in Hex.*, 3.

(3) *Hist. Univ.*, II, P. I.

(4) *Gen.*, I, 14. « Dixit autem Deus : Fiant luminaria in firmamento coeli, et dividant diem ac noctem, et sint in signa et tempora, et dies et annos ».

Bien qu'ici encore, Cyprien se borne à une courte traduction, il a su trouver un vers limpide et musical pour décrire « la tremblante clarté des étoiles ».

Et stellas tremulo radiantes lumine fingit (1).

Nul n'a plus harmonieusement chanté que Victor les splendeurs du ciel nouvellement illuminé et n'a dépeint avec de plus riches couleurs « les différentes zones du firmament semées d'étoiles étincelantes, comme autant de fleurs aériennes, tandis que la nuit azurée s'étonne de voir resplendir cette éclatante parure au milieu de ses épaisses ténèbres (2) ». Peut-être l'auteur de l'*Alethia* s'est-il ici souvenu de Manilius qui, dans son poème de l'*Astronomie*, compare aussi à des fleurs « les flambeaux sans nombre dont la voûte du ciel est semée (3) ».

La lune a-t-elle une lumière propre ou l'emprunte-t-elle au soleil ? A cette question, que Victor se pose sans la résoudre (4), Dracontius répond en affirmant que l'astre brillant du jour suffit à éclairer tous les autres. D'ailleurs, ce que le même poète considère dans les corps lumineux, c'est moins l'éclat ou la douceur de leurs rayons, que les services qu'ils rendent à l'homme pour la prévision du temps. A la suite de saint Basile, mais avec moins de précision et d'élégance, il énumère avec complaisance les principales indications que nous fournissent à ce sujet les aspects variés du soleil et les diverses phases de la lune, et il termine cette longue exposition, en nous montrant dans les signes que nous donnent les astres une image de la miséricorde de Dieu, qui veut bien prévenir le pécheur avant de le frapper (5).

(1) *Gen.*, 16.
(2) *Aleth.*, I, 103-109.

Astraque distinctis mundum pingentia zonis
Floribus aetheriis varios vibrare colores,
Et magis ornatis caelum splendere tenebris
Caerula nox stupuit, rutilis dum spicula flammis
Fusa micant, urgentque alacres nova sidera jactus.

(3) Cf. *Astr.*, V, 715-724.
(4) Cf. *Aleth.*, I, 100-101.
(5) Cf. *Carmen de Deo*, I, 24 et sqq.

V. Les Poissons et les Oiseaux. — « Dieu dit aussi : Que les eaux produisent les êtres rampants ayant une âme vivante et tout ce qui vole sur la terre, sous le firmament du ciel (1) ».

Ce verset a été diversement interprété par les commentateurs. Tandis que saint Ephrem nous représente les oiseaux « s'élevant du sein des flots salés (2) », et prenant possession de l'air « dont ils sont l'ornement, comme les astres le sont des cieux et les fleurs de la terre (3) », saint Augustin (4) et saint Thomas (5) entendent l'eau dont parle Moïse dans sa forme vaporisée, telle qu'elle est répandue dans la région inférieure de l'air où se meuvent les êtres ailés. C'est la première de ces opinions qu'ont adoptée Victor et Dracontius. Pas plus que saint Ephrem, et après lui saint Basile, le poète marseillais ne s'étonne de voir la mer attribuée comme origine commune aux oiseaux et aux poissons ; car, de même que « les uns fendent, comme avec des ailes, les couches liquides, ainsi les autres nagent au milieu d'un ciel pur (6) ».

C'est aussi « du sein de la mer » que Dracontius nous montre dans un tableau des plus gracieux et qui est sûrement un des morceaux les plus remarquables de son poème, « les oiseaux prenant leur essor dans l'espace et volant en frappant les airs de leurs ailes bruyantes. En même temps leurs voix diverses s'élèvent en harmonieux concerts, sans doute pour célébrer le Seigneur qui les a jugés dignes de la vie. Les uns ont la vive blancheur de la neige, les autres sont revêtus de pourpre ; ceux-ci ont des plumes couleur de safran, ceux-là sont resplendissants d'or ; il en est dont les ailes blanches sont constellées de pierreries, tandis que l'hyacinthe brille sur leur cou et leur poitrine. La tête chez plusieurs est surmontée d'une aigrette ; d'autres se distinguent par leur langage,

(1) *Gen.*, I, 20. « Dixit etiam Deus : Producant aquae reptile animae viventis, et volatile super terram sub firmamento coeli ».
(2) *Jacques d'Edesse*, t. I, p. 127. Cité par Vigouroux, *Cosmogonie mosaïque*, p. 42.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 18.
(4) *De Genes. imperf. lib.*, cap. xiv.
(5) *Sum. theol.* p. 1, q. lxxi, ad 3.
(6) *Aleth.*, I, 133.

[illegible] de leur [illegible] par la mélodie de leur voix. La forêt [illegible] se peuple de [illegible]. Que ce soit [illegible] que l'harmonieux babils, soit [illegible], soit que, posé [illegible] au souffle du vent (1). »

Le [illegible] mais il y a plus de vigueur [illegible] ce même poète a consacrés à la création des animaux terrestres. « Le soleil se levant radieux avait ouvert le sixième jour, quand, du sein fécond de la terre, la nature enfanta les animaux. Le front armé de cornes, le jeune taureau s'élance, la tendre génisse suit, à travers les prés, ses traces vagabondes. Le cerf au bois rameux et palmé s'échappe dans les champs [illegible] l'animal né pour les batailles, le [illegible] coursier. Sans peine la terre produit les terribles lions. Puis c'est la brebis avec son innocence, dévouée aux roses du [illegible], et le daim qui s'enfuit devant les rauques abois des molosses. Le sanglier écume et, menace mortelle, montre ses défenses recourbées ; il se replie sur ses flancs et, farouche, se prépare au combat : malheur si, contre ses rudes flancs, la faim pousse un lion de Numidie, ou si un autre sanglier vient en écumant le provoquer à la guerre (2). »

(1) Carmen de Deo, I, [illegible].

Exsilit [illegible] plumis [illegible] per auras,
[illegible] volatu ;
[illegible] blanda,
[illegible] cruori.
[illegible] purpura vestit,
[illegible] color est, [illegible]
Galbanus, [illegible] ocellis,
Atque [illegible] per colla et pectora fulgens.
Eminet [illegible] apex, [illegible] decorat,
Et [illegible] voce canora...
Silva canis [illegible] loquaces
Exhibet, et [illegible] garrula voces ;
Cum vagabunda [illegible] plumibus, ales,
Frondibus insidens, vento cum fronde movetur.

(2) Ibid., [illegible].

Sexta dies Phoebi rutilo processerat ortu,
Cum natura parens gignit animantia terris.
Cornibus erumpunt armata fronte juvenci ;
Et per prata vagum sequitur sua bucula taurum.

De même que l'auteur du *Carmen*, Milton, au chant VII de son ouvrage, après avoir décrit avec beaucoup de charme la création des oiseaux, a longuement raconté la première apparition des quadrupèdes sur la terre. Nous ne croyons pas cependant que ses vers brillants, mais non dépourvus d'affectation et de recherche, fassent oublier ceux de Dracontius, et, si l'on veut bien rapprocher les passages correspondants des deux poèmes, on pourra se convaincre que saint Avit n'est point le seul qu'on puisse avantageusement comparer à l'auteur du *Paradis perdu*.

VI. La Création de l'Homme. — Le monde est créé, mais sera-t-il seulement peuplé d'oiseaux et de quadrupèdes ? Le palais est préparé avec une royale magnificence : quel être intelligent viendra l'habiter ? « Il manquait à ce grand ouvrage, dit Ovide, un être plus auguste, capable de pensées plus hautes, et qui pût commander à tous les autres. L'homme naquit, et, tandis que les autres animaux, courbés vers la terre, y fixent leurs regards, le fils de Japet lui donna une attitude droite, il lui commanda de contempler les cieux et de tenir son front élevé vers les astres (1) ».

Mais plus encore qu'un palais, la terre est un temple :

Et ce temple est sans voix : où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ? (2)

Cervus in arva fugax palmatis cornibus errat,
Et velox prorumpit equus, pecus utile bellis.
Impia terribiles producit terra leones ;
Simplicitas ovium fraudes passura luporum,
Et raucos timuit discurrens dama molossos.
Spumat aper, mortes lunato dente minatus,
Et latus obliquans meditatur praelia torvus.
Nec Massyla fames duros descendat in armos,
Aut aper alter eat spumantis bella movere.

(1) *Metam.*, lib. 1, v. 76-78, 84-86.

Sanctius his animal, mentisque capacius altae,
Deerat adhuc, et quod dominari in cetera posset.
Natus homo est.................................
Pronaque cum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, caelumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

(2) Lamartine, *Premières Méditations*, xix, *La Prière*.

Après Ovide et bien avant l'auteur des *Méditations,* Hilaire développe en quelques vers les mêmes pensées. « Quand la création est achevée, le Père s'aperçoit que tous les êtres de ce monde opulent réclament un grand roi, dont la sollicitude et le pouvoir s'étendent sur terre et sur mer, qui élève ses yeux vers le ciel, qui exalte les bienfaits immenses du Dieu tout-puissant et montre que l'univers n'a pas été créé en vain (1) ».

« Il y manquait encore, dira plus tard Milton, le maître ouvrage, la fin de tout ce qui avait été fait : une créature non courbée, non brute comme les autres, mais douée de la dignité de la raison, déployant sa haute nature, relevant son front serein ; un être digne de gouverner le reste, se connaissant soi-même ; enfin qui, magnanime, de ces lieux pût correspondre avec le ciel, et surtout, plein de reconnaissance, confessant d'où son bonheur descend, et dirigeant avec dévotion son cœur, sa voix, ses regards, adorât le Dieu suprême, qui en fit le couronnement de toutes ses œuvres (2) ».

A lire la Genèse, il semble que Dieu se recueille au moment de procéder à cette création. « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance (3) ». — « Jusqu'ici, observe Bossuet, Dieu a tout fait en commandant. Mais quand il s'agit de produire l'homme, Dieu tient conseil en lui-même. Dieu s'excite lui-même, comme pour faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il a faits jusqu'alors (4) ».

Cette solennité du conseil divin, si bien notée par Bossuet et déjà indiquée par Sénèque (5), l'auteur du *Metrum* la fait aussi

(1) *Metr. in Genes.*, 111-115.

His ubi perfectis genitor, jam divite mundo
Cuncta videt magni curam deposcere regis,
Qui mare, qui terras atque omnia nata gubernet,
Quique altum spectet coelum, laudetque potentis
Munera magna Dei, ne sint haec condita frustra.

(2) *Paradis perdu*, chant VII, v. 498-518.

(3) *Gen.*, I, 26. « Et ait : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram ».

(4) *Discours sur l'Histoire universelle*, Partie II, chap. I.

(5) *De Benef.*, lib. VI, c. XXIII. « Cogitavit nos ante natura quam fecit ; nec tam leve opus sumus, ut illi potuerimus excedere. Scias non esse tumultuarium et incogitatum opus ».

remarquer. Puis, cherchant quel est le personnage à qui Dieu s'adressait, quand il disait : Faisons l'homme, il ajoute : « Ce n'est pas à un autre qu'à ton Fils, qui déjà régnait avec toi dans les hauteurs du ciel et abaissait son regard sur les terres amies (1) ».

« Le Seigneur Dieu, continue la Genèse, forma l'homme du limon de la terre, et il souffla sur sa face un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante (2) ». Telle est la solution que donne Moïse au grave problème, qui a de tout temps préoccupé les philosophes et les savants. De quels éléments l'homme est-il sorti ? s'était déjà demandé Ovide, dans le passage que nous avons cité plus haut. Et le poète avait répondu (3), hésitant entre les deux systèmes imaginés par les anciens philosophes, l'idée d'une émanation divine, telle que Platon l'avait exposée dans le *Timée*, et la conception pythagoricienne d'une substance éthérée, célébrée par Virgile au VI[e] livre de l'Enéide (4). « L'homme naquit, soit que l'ouvrier des choses, celui par qui le monde fut tiré du chaos, l'ait formé d'une semence divine, soit que la terre, toute récente, et naguère séparée de l'éther, eût retenu quelques germes des éléments célestes auxquels elle fut d'abord mêlée ». C'est alors qu'intervient le fils de Japet, pour façonner le corps de l'homme à l'image de Dieu. Cette fable du corps humain, qui n'est pas sorti immédiatement de la main divine, se trouve aussi dans le *Timée*, où Dieu ordonne aux génies d'exécuter cet ouvrage, dans la crainte que les hommes, s'ils

(1) *Metr. in Gen.*, 116-118.

Tunc « Faciamus, ais, hominem ». Dic, optime, cum quo
Conloqueris ? clarum est : jam tum tibi filius alto
Adsidet in solio et terras spectat amicas.

(2) *Gen.*, II, 7. « Formavit igitur Deus hominem de limo terrae, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitae, et factus est homo in animam viventem ».

(3) *Métam.*, I, 78-81.

Natus homo est, hunc divino semine fecit,
Ille opifex rerum, mundi melioris origo ;
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Aethere, cognati retinebat semina coeli.

(4) *Aeneid.*, VI, 730.

Igneus est ollis vigor et caelestis origo
Seminibus.

étaient directement produits par Dieu, ne fussent immortels comme lui.

A ces mythes du paganisme grec, à la légende du Prométhée antique, qui, pour animer sa statue d'argile, dérobe aux immortels une étincelle du feu céleste, les poètes opposent volontiers la doctrine génésiaque, qui leur paraît dépasser en grandeur toutes les conceptions purement humaines. Plusieurs d'entre eux évoquent, avec une complaisance marquée, la pensée divine, qui, après s'être jouée dans la création du monde, s'absorbe tout entière, selon le mot de Tertullien (1), dans ce nouvel ouvrage. Longuement ils nous montrent, docile à cette pensée, le limon terrestre se façonnant peu à peu, et un corps plus gracieux et plus parfait que tous les autres s'y épanouissant au souffle divin, comme une fleur sur sa tige, au souffle des brises printanières. « Membre par membre, dit Dracontius, ce corps prend la forme humaine, en lui se dessine une céleste image, une figure nouvelle apparaît : c'est l'homme ! Il est un moment sans âme ; mais tout à coup un souffle vital se répand en lui, court dans tous ses membres, et un sang vermeil va échauffer son cœur. Et voici que ses joues s'empourprent, une teinte rose brille sur tout son corps. Ce qui était poussière est devenu chair ; dans l'intérieur des os la terre devient moëlle ; sur sa tête pousse une chevelure touffue, et, sous les paupières, ses deux yeux brillent comme deux diamants. Enfin toute cette organisation prend une voix, le nouveau chef-d'œuvre se dresse et, joyeux d'exister, loue son Créateur (2) ».

(1) *De Resurrect. carnis*, cap. v.

(2) *Carmen de Deo*, v. 337-349.

Limus adhuc deformis erat, membratur in artus
Corporeos species hominis, caelestis imago.
Conspicitur nova forma viri, sine mente parumper,
Spiritus infusus subito per membra cucurrit,
Et calefacta rubens tenuit praecordia sanguis.
Mox rubuere genae, totos rubor inficit artus ;
Jam cutis est, qui pulvis erat, jam terra medullas
Ossibus includit, surgunt in messe capilli,
Orbe micant gemmantia lumina visus,
Et vocem compago dedit, nova machina surgens
Auctorem laudare suum, gavisa, quod esset.

Plus minutieusement encore que Dracontius, saint Avit décrit la formation de l'homme, ne nous faisant grâce d'aucun détail sur la structure du corps et l'agencement des divers organes. « Dieu place la tête au lieu le plus élevé et adapte aux besoins de l'intelligence le visage percé de sept ouvertures. C'est là que s'exercent l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût : le toucher est le seul qui sente et juge par tout le corps, et dont l'énergie soit répandue dans tous les membres. La langue flexible est attachée à la voûte du palais, de telle sorte que la voix, refoulée dans cette cavité comme par le coup d'un archet, résonne aux diverses modulations à travers l'air ébranlé. De la poitrine souple, placée sur le devant du corps, s'étendent les bras robustes avec les ramifications des mains... (1) ».

C'est à propos de cette amplification exagérée, écrite dans l'intention très louable de nous faire admirer la sagesse et la bonté du Créateur, mais où le poète disparaît pour faire place à l'anatomiste, que M. Guizot a pu dire avec vérité, en comparant la poésie descriptive de cette époque à celle de l'école littéraire qui eut Delille pour chef : « Le caractère essentiel de ce genre est d'exceller à vaincre des difficultés qui ne valent pas la peine d'être décrites et à parvenir ainsi à un degré assez rare de mérite littéraire, sans qu'il en résulte aucun effet vraiment poétique. Il y a des objets qu'il suffit de nommer, des occasions où il suffit de nommer les objets, pour que la poésie naisse et que l'imagination soit frappée ; — un mot, une comparaison, une épithète, les placent vivement sous nos yeux. La poésie descriptive, telle que nous la connaissons, ne se contente point d'un tel résultat ; ... elle s'in-

(1) *De Init. mundi*, 82-91.

Hinc arcem capitis sublimi in vertice signat,
Septiforem vultum rationis sensibus aptans,
Olfactu, auditu, visu gustuque potentem :
Tactus erit solus, toto qui corpore judex
Sentiat et proprium spargat per membra vigorem.
Flexilis artatur recavo sic lingua palato,
Pressus ut in cameram pulsantis verbere plectri
Percusso resonet modulatus in aere sermo.
Exin succiduum porrecto in corpore pectus
Spargit ramosas post brachia fortia palmas .....

quiète moins de faire voir les objets que de les faire connaître ; elle les observe et les parcourt, s'attachant à en énumérer, à en étaler toutes les parties ; et tel être, tel fait, qui, simplement nommé ou désigné par un seul trait, par une image générale, serait réel et visible pour l'imagination, n'apparaît plus que décomposé, dépecé, disséqué, détruit... (1) ».

A peine éveillé à la lumière, l'homme, debout dans la majestueuse et fière attitude que Dieu lui a donnée pour le distinguer des vivants inférieurs, jette les regards autour de lui et admire les magnificences et les merveilles du domaine qu'il doit habiter. Tout est si nouveau pour lui, et la terre est si belle, aux jours premiers de sa luxuriante floraison !

Nul n'a mieux noté que Dracontius, d'abord la surprise d'Adam devant le grandiose spectacle qui se déroule devant lui, puis la tristesse que lui cause sa solitude et le désir qu'il éprouve de partager son bonheur avec une autre créature. « Le voilà promenant ses regards sur tout ce qui existe : il admire ce jardin délicieux tout émaillé de fleurs, ces quatre fleuves aux eaux limpides, qui, avec un doux murmure, coulent entre les rives qui les emprisonnent, traversent les bocages touffus et les plaines verdoyantes. Mais l'homme, qu'est-il ? Pourquoi a-t-il été créé ? Sa naïve ignorance se pose ces questions... Personne à qui il puisse demander comment il a pu mériter d'être mis en possession de cet univers, pourquoi ces bois fleuris, ces royaumes fortunés, lui ont été donnés pour demeure. Il aperçoit au loin des animaux errants dans les campagnes immenses, et, silencieux, il cherche en lui-même ce que sont toutes ces créatures ; il se demande pourquoi tout cela n'est pas avec lui. Seul, sans société, il lui manquait quelqu'un à qui il pût communiquer ses pensées (2) ».

(1) *Histoire de la Civilis. en France*, II, chap. XVIII, p. 60.

(2) *Carmen de Deo*, I. 348-358.

Tunc oculos per cuncta jacit, miratur amoenum
Sic florere locum, sic puros fontibus amnes
Quattuor undisonos stringenti gurgite ripas
Ire per arboreos saltus, camposque virentes

Dans le *Paradis perdu* (1), c'est Adam lui-même qui raconte à l'archange Raphaël les impressions qui l'envahirent, quand il contempla pour la première fois les merveilles de la création. Ce récit, qui offre de frappantes analogies avec celui de Dracontius, contient quelques développements vraiment poétiques. Il n'en est pas de même du long discours dans lequel l'archange répond aux doutes astronomiques du premier homme et se perd dans une ennuyeuse et inutile digression sur le mouvement des astres et la pluralité des mondes : ici, on oublie Raphaël et Adam pour ne penser qu'au docte Milton, heureux de se mettre en scène et de nous exposer ses idées scientifiques.

On sait quel éloquent chapitre de psychologie la même scène a inspiré à Buffon (2). Toutefois si la pensée n'a point chez Dracontius l'éclat que lui ont donné le naturaliste français et l'auteur du *Paradis perdu*, le poète africain nous paraît ici supérieur à ses devanciers, lorsque, nous dépeignant dans le premier homme l'éveil de ce penchant pour la société, qui est au fond de toutes

Miratur : sed quid sit homo, quos factus ad usus,
Scire cupit simplex, et non habet unde requirat :
Quo merito sibimet data sit possessio mundus,
Et domus alma, nemus per florea regna paratum :
Ac procul adspectat virides jumenta per agros,
Et de se tacitus, quae sint haec cuncta requirit,
Et quare secum non sint haec ipsa, volutat :
Nam, consorte carens, cum quo conferret, egebat.

(1) « Comme nouvellement sorti du plus profond sommeil, je me trouve étendu mollement sur l'herbe fleurie : couvert d'une moiteur embaumée, mon corps se sèche sous les rayons du soleil qui s'abreuve de cette vaporeuse humidité. Je tourne aussitôt vers le ciel mes yeux étonnés, quelque temps je contemple en extase le spacieux firmament ; puis, levé soudain par une instinctive et rapide impression, je bondis comme m'efforçant de l'atteindre, et debout je me tiens sur mes pieds. Autour de moi, j'aperçois des collines, des bois ombreux, des vallées, des plaines rayonnantes au soleil et une liquide chute de ruisseaux murmurants, et, dans ces lieux, des créatures qui vivent, se meuvent, marchent et volent, des oiseaux gazouillant sur des branches ; tout souriait : mon cœur nageait dans la joie et les parfums.

« Je me parcours alors moi-même... Mais qui suis-je ? où suis-je et pourquoi suis-je ? je l'ignore. J'essaie de parler et soudain je parle... Je m'écrie : O soleil, admirable clarté, et toi, qu'elle éclaire, terre si fraîche, si riante ; vous, montagnes, vallées, fleuves, forêts, plaines, et vous en qui je voie la vie et le mouvement, belles créatures, dites, dites, si vous le savez, comment suis-je ainsi venu ? Comment suis-je ici ?... » *Paradis perdu*, ch. VIII, Traduct. Pongerville, p. 220.

(2) *Hist. nat.* De l'homme. — Des sens en général.

les âmes, il nous le montre cherchant un compagnon auquel il puisse communiquer les sentiments qui se pressent dans son cœur. Sous ce rapport aussi il l'emporte sur saint Avit (1), qui, traitant le même sujet, s'est borné à indiquer l'admiration qu'Adam éprouve devant le spectacle de l'univers.

De tous nos commentateurs de la Genèse, Dracontius et l'évêque de Vienne sont les seuls qui aient raconté aussi longuement la création du premier homme et qui aient songé à peindre son état d'âme, à l'instant qui suivit son apparition sur la terre. Il faut noter cependant chez Hilaire, qui est un peu moins bref que les autres, comme un ressouvenir de Virgile (2) pleurant la mort du jeune Marcellus, dans ces vers où il évoque mélancoliquement les malheurs qui attendent Adam et sa postérité. « O homme heureux, formé par la main même du Dieu qui lance la foudre; ô trop heureux, toi qui tires du ciel et ton origine et ta forme! Si tu ne deviens pas la proie des vices funestes que la terre engendre, si tu ne te laisses pas séduire par l'erreur, tu seras Dieu, et, remonté au ciel, tu admireras le royaume que le Père a sincèrement promis aux âmes vertueuses (3) ».

Quant à l'auteur de la *Genesis*, il se contente de remarquer, à la suite de Tertullien, que, si un ordre avait suffi pour tirer du néant les autres créatures, l'homme, leur futur maître, pour avoir le droit de régner sur elles, devait être formé par la main même de Dieu.

VII. La Formation de la Femme. — Cet être nouveau, qu'Adam voudrait avoir auprès de lui et qu'il appelle de ses ardents désirs, voici que Dieu s'apprête à le produire, et c'est du

(1) *De Init. mundi*, 114-144.
(2) *Aenéid*, l. VI, 882.
(3) *Metr. in Gen.*, 125-130.

O felix animal, summi cui dextra tonantis
Est pater; o felix nimium, qui ducis Olympo
Et genus et formam; si te non noxia terrae
Decipiant vitia nec blandus subruat error,
Numen eris caeloque redux mirabere regna,
Quae promissa bonis fido pater exhibet ore.

corps même du premier homme qu'il va former le corps de la première femme. « Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil, et, lorsqu'il était endormi, il prit une de ses côtes et la remplaça par de la chair. Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait prise à Adam, forma la femme et l'amena à Adam (1) ».

Les commentateurs de la Genèse ont longuement disserté sur ce mystérieux sommeil. Bien qu'ils l'aient généralement interprété dans un sens littéral, quelques-uns n'ont pas manqué d'y voir une figure prophétique. « Au berceau du genre humain, dit l'évêque d'Hippone, la substance détachée du côté d'Adam endormi devient la femme, de même qu'à la régénération de l'humanité la substance de Jésus-Christ deviendra l'Eglise. Le sommeil du premier homme était la figure de la mort du Christ, dont le côté percé par la lance a ouvert la source des sacrements dont l'Eglise est formée (2) ».

De même que saint Augustin, saint Avit compare le sommeil d'Adam à la mort de Jésus sur la croix, et le mariage d'Adam et d'Eve à l'union mystique du Christ avec son Eglise (3). Ajoutons que le même poète, loin de retomber ici dans le défaut que nous avons signalé à propos de la création de l'homme, est d'une extrême concision en ce qui concerne la formation de la femme. « Alors, dit-il, Dieu lui enlève du flanc gauche une des côtes qu'il remplace par de la chair, et voici qu'aussitôt un être d'une physionomie nouvelle et d'une forme divine, la femme, se dresse dans sa radieuse beauté (4) ». Hilaire est encore plus bref et indique en moins d'un vers cet acte créateur : « La femme est formée du côté de l'homme, *Mulier de costa viri fit* (5) ».

(1) *Gen.* II, 18, 21, 22.
(2) *De Civit. Dei*, lib. XXII, c. XVII.
(3) *De Init. mundi*, 170-179.
(4) *Ibid.*, 154-157.

Tum vero cunctis costarum ex ossibus unam
Subducit laevo lateri carnemque reponit :
Erigitur pulchro genialis forma decore
Inque novum subito procedit femina vultum.

(5) *Metr. in Gen.* 123.

Cl. Victor n'approuve pas qu'on recherche trop curieusement les intentions de Dieu dans ce nouvel ouvrage de ses mains, et il interpelle ainsi les ergoteurs qui posaient à ce sujet les questions les plus étranges. « C'est de cette manière qu'Ève a été formée de l'époux à qui elle fut donnée. Et maintenant, ô troupe stupide, cessez de consumer votre esprit en de vaines recherches, et de vous demander pourquoi la femme a été faite des membres de l'homme, alors qu'elle pouvait être formée de la poussière ou tirée du néant (1) ». Il paraît qu'au dix-septième siècle la discussion n'était pas close, puisque Bossuet prend la peine de blâmer en ces termes la folle curiosité de ceux qui voudraient sonder cet impénétrable mystère : « Ne demandez point à Dieu pourquoi, voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnait, il prit un os plutôt que de la chair ; car, s'il avait pris de la chair, on aurait pu demander de même pourquoi il avait pris de la chair plutôt qu'un os. Mon Dieu ! que de vains discours je prévois dans les lecteurs au récit de ce mystère !... (2) »

Nos poètes ne sauraient être l'objet d'un pareil reproche. Il faut convenir aussi qu'ils ont ordinairement montré une très grande réserve dans la peinture de la femme, comme dans celle du premier amour qui s'épanouit sous les ombrages de l'Eden. Cette discrétion n'a point lieu de surprendre, si l'on songe que leurs ouvrages étaient principalement destinés à être lus par les jeunes gens. Seul, Dracontius, qui ne s'est point proposé le même but, s'est permis quelques couleurs un peu profanes, on pourrait même dire païennes, dans le portrait, d'ailleurs très gracieux, qu'il a tracé de la compagne du premier homme. « Elle se tient debout, devant les yeux d'Adam, sans voiles. Son corps est d'une blancheur de neige : on dirait d'une nymphe des ondes. Sa chevelure est

(1) *Aleth.*. 371-375.

Hoc nunc turba loco stolidissima desine tandem
Antistare sacro quicquam censere parenti :
Cur sic quippe viri formata est femina membris
Prima sui, posset molli cum pulvere fingi,
Posset ex nihilo.

(2) *Elév. sur les Mystères.* V^e semaine, 2e Elév.

encore vierge du fer ; une belle rougeur empourpre ses joues. Tout est beau en elle : ses yeux, son visage, son cou, ses mains. Elle est telle que pouvait la former celui qui porte le tonnerre (1) ».

Après avoir fait prononcer par Dieu, et non par Adam, contrairement au récit de la Genèse, les paroles qui consacrent et règlent l'union conjugale, saint Avit termine ce qui a trait à l'institution du mariage par une image des plus heureuses : « C'est ainsi que le Seigneur les unit par des liens éternels. Tel fut l'aimable chant d'hymen qu'il fit entendre, tandis que le chœur des anges l'accompagnait de ses mélodieux cantiques à l'honneur de la timide chasteté. Le paradis servait d'appartement nuptial ; le monde était donné en dot, et les astres étincelaient comme autant de flambeaux de joie (2) ».

Au huitième livre du *Paradis perdu*, Milton a décrit la même scène avec des couleurs plus riches et plus variées. « Tous les cieux, les astres favorables répandirent sur cette heure leurs plus douces influences ; la terre et les montagnes tressaillirent ; les oiseaux marquèrent leur joie ; les zéphyrs légers, les fraîches brises remplirent les bois de leurs tendres soupirs, et, de leurs ailes, en se jouant, secouèrent les roses et les parfums des arbrisseaux. Enfin l'amoureux oiseau de la nuit chanta l'hyménée, et pressa l'étoile du soir de hâter sa venue sur le sommet de la colline, pour allumer la lampe nuptiale (3) ».

A ce brillant tableau du poète anglais, nous préférons de beaucoup la délicate et sobre peinture de saint Avit, et à cet oiseau

(1) *Carmen de Deo*, I, 393-397.
Constitit ante oculos nullo velamine tecta,
Corpore nuda simul niveo, quasi nympha profundi,
Caesaries intonsa comis, gena pulchra rubore,
Omnia pulchra gerens, oculos, os, colla manusque,
Vel qualem possent digiti formare Tonantis.

(2) *De Init. mundi*, 188-192.
Taliter aeterno conjungens foedere vota,
Festivum dicebat hymen, castoque pudori
Concinit angelicum juncto modulamine carmen.
Pro thalamo paradisus erat, mundusque dabatur
In dotem, et laetis gaudebant sidera flammis.

(3) Chant VIII, v. 500 et sqq.

profane de la nuit, le mystique concert des anges, plus dignes de célébrer ce pur hymen. Ce n'est pas d'ailleurs la seule faute de goût que nous aurions à signaler dans ce passage du *Paradis perdu*, et les questions indiscrètes que, dans la suite de son récit, le premier homme adresse à l'archange Raphaël ne contrastent pas moins vivement avec le caractère religieux du poème.

VI

LE PARADIS TERRESTRE

Nous sommes arrivés à l'une des parties du récit génésiaque que nos poètes ont traitée avec le plus de succès. Rien de plus gracieux d'ailleurs et de plus propre à exercer leur talent descriptif que ce « jardin délicieux, planté par Dieu à l'Orient », et où l'homme fut placé après sa création. « Le Seigneur Dieu, dit Moïse, avait aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres, beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût... De l'Eden sortait un fleuve pour arroser le paradis ; ce fleuve se divise en quatre canaux. L'un s'appelle Phison, et c'est celui qui coule dans la terre d'Hévila, où est l'or ; et l'or de cette région est excellent ; on y rencontre aussi le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Géhon ; il entoure toute la terre de Chus. Le nom du troisième fleuve est le Tigre ; il se dirige à l'orient de la Syrie. Le quatrième fleuve est le Phrat. Jéhovah, le Seigneur, prit donc l'homme et le plaça dans l'Eden, pour le cultiver et le garder (1) ».

(1) *Gen.*, II. 8-15. « Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem quem formaverat. Produxitque Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu, et ad vescendum suave. Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita. Nomen uni Phison ; ipse est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum. Et aurum terrae illius optimum est : ibi invenitur bdellium, et lapis onychinus. Et nomen fluvii secundi Gehon ; ipse est qui circumit omnem terram AEthiopiae. Nomen vero fluminis tertii, Tigris : ipse vadit contra Assyrios. Fluvius autem quartus, ipse est Euphrates. Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum ».

De bonne heure, les chrétiens ont cherché à se représenter ce mystérieux jardin où s'est déroulé, d'après la Genèse, le grand drame de la tentation et de la chute d'Adam et d'Eve. Tandis que certains commentateurs ont supposé qu'il était dans l'Inde, d'autres l'ont placé dans la Mésopotamie, à peu de distance de l'endroit où fut construite Babylone. Pour quelques-uns, il aurait été plus au nord, dans les environs de la Colchide, que Moïse aurait désignée sous le nom de pays de l'or, ou mieux dans l'Arménie, l'une des contrées les plus fertiles du monde. Quant aux quatre fleuves dont parle la Bible, ils veulent les retrouver à la naissance du Tigre et de l'Euphrate, non loin de la source du Phasis, qui se jette dans la mer Noire, et de celle de l'Araxe, qui est tributaire de la mer Caspienne.

Parmi nos poètes, Dracontius et saint Avit sont les seuls qui se soient prononcés sur cette question, et c'est dans l'Inde qu'ils ont placé le paradis. Les autres, se bornant aux indications que donne Moïse, en parlent uniquement comme d'une terre orientale, à laquelle ils donnent, avec la Genèse, le nom d'*Eden*. Pour tous d'ailleurs, c'est bien « le jardin de délices », tel que Moïse l'a dépeint, et on ne saurait être surpris que leurs tableaux se ressemblent sur plus d'un point. Chez tous on retrouve aussi le printemps éternel, la sérénité des cieux, la splendeur des horizons, le parfum enivrant des fleurs les plus rares, les souffles rafraîchissants des zéphyrs. Naturellement les réminiscences des poètes anciens n'y sont point rares, et plus d'une image nous rappelle les descriptions que Lucrèce, Virgile et Ovide nous ont faites de l'âge d'or. Néanmoins, tout en puisant largement à cette source, la plupart de nos écrivains ont su mettre dans leur description une note assez personnelle, et ceux qui sont venus les derniers ne sont pas les moins originaux et les moins neufs.

La traduction de Cyprien est moins concise et plus colorée que d'ordinaire : « Quand Dieu eut ainsi parlé, il disposa un jardin au milieu d'une terre riante, qui reçoit la première les rayons du soleil. Là est un arbre aux fruits meurtriers, dont la saveur est à

la fois une cause de mort et de vie. Au milieu de ce domaine coule un fleuve aux eaux pures, dont la source se divise en quatre courants. Le Fison très riche y roule des flots d'or, et emporte dans son cours sonore de belles pierres précieuses, émeraudes, rubis, et arrose de ses eaux étincelantes la terre d'Evila. L'Ethiopie reçoit les flots fécondants du Géhon. Le troisième fleuve est le Tigre, qui mêle ses eaux à celles du gracieux Euphrate et court séparément à travers l'Assyrie (1) ».

La description de Cl. Victor, plus élégante et plus soignée, est directement inspirée de Virgile (2), le poète préféré du rhéteur provençal.

« Dans ces solitudes fortunées que la terre découvre du côté de l'aurore, dans une sphère supérieure, s'étendent les riants bosquets du paradis, auxquels un bois touffu sert d'élégante ceinture. Divisée en intervalles égaux, la marche du soleil y entretient, par l'égale distribution des heures, un printemps éternel. Là, chaque arbre

(1) *Gen.*, v. 50, 64.

Haec ubi disseruit, laeta paradisus in aula
Instruitur, primique adspectat lumina solis.
Gignitur haec inter pomis letalibus arbos,
Conjunctum generans vitae, mortisque saporem.
Aedibus in mediis puro fluit agmine flumen,
Quadrificosque secat undanti ex fonte meatus.
Phisonus auriferis praedives fluctuat undis,
Conspicuasque terit rauco de gurgite gemmas.
Prasinus huic nomen, illi est carbunculus ardens,
Perspicuisque vadis terram praelambit Evilam.
Post hunc Aethiopas Geon alapsus opimat.
Tertius est Tigris, Euphrati adjunctus amoeno,
Assyriam celeri discretim flumine sulcans.

(2) Cf. Vergil., *Georg.* II, 114-124.

Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum pictosque Gelonos:
Divisae arboribus patriae. Sola India nigrum
Fert ebenum; solis est turea virga Sabaeis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque et bacas semper frondentis acanthi ?
Quid nemora Aethiopum molli canentia lana ?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres ?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis, ubi aera vincere summum
Arboris haud ullae jactu potuere sagittae ?

étale ses riches dons ; là, chaque fruit qui tombe est remplacé par un autre fruit délicieux, et ces fruits, doux à la vue et pleins d'une miraculeuse vertu, réconfortent à la fois le corps et l'âme, et nourrissent par la saveur et par le parfum. Nuancée des mille couleurs du firmament, la terre s'y pare de fleurs toujours nouvelles ; et la tige même, que la chaleur a séchée, sent éclater, sous la vitale action de la sève, sa frêle écorce, et exhale, comme une divine ambroisie, les senteurs du cinnamome. Que dis-je ? Les parfums du Mède, ceux que répand la chevelure flottante du Perse, l'amome suave de l'opulence assyrienne, le nard vermeil que recueille l'Egypte, ce baume que verse l'arbuste de Gadès et le rameau de Saba, les larmes que distille, par l'ouverture qui le blesse, l'arbre de Palestine, toutes ces émanations diverses ne cessent d'inonder l'air. Tout ce que la nature a distribué en différents climats se trouve ici réuni par la main de Dieu ; et quand la brise se levant fait, de son souffle léger, ondoyer le bois, ces diverses senteurs se mêlent en un arome unique, et forment un nouveau parfum que nul arbre ne peut revendiquer. Cependant, s'éveillant peu à peu avec un doux murmure, le feuillage s'émeut, il frissonne et s'agite. Alors, par chacun de ces arbres, la forêt entonne un hymne à Dieu, et la brise module d'harmonieux soupirs (1) ».

(1) *Aleth.*, I, 224-251.

Eoos aperit felix qua terra recessus,
Editiore globo nemoris paradisus amoeni
Panditur et teretis distinguitur ordine silvae.
Hic, ubi jam spatiis limes discernitur aequis
Solis et aeternum paribus ver temperat horis,
Illic quaeque suis dives stat fructibus arbor
Pomaque succiduis pelluntur mitia pomis,
Quae sunt blanda oculis et miri plena vigoris
Membra animosque fovent pascuntque sapore et odore.
Tellus sidereos vibrat distincta colores
Semper flore novo, quaeque arida tegmine sicco
Jam fragiles solvunt calamos, animata vigore
Muneris ambrosii spirantia cinnama fundunt.
Sed nec quod Medus redolet vel crine soluto
Fragrat Achaemenius, quod molli dives amomo
Assyrius messisque rubens Mareotica nardo,

Conception hardie et vraiment originale, que cette merveilleuse forêt qui prend une âme, et dont tous les feuillages chantent un hymne d'adoration au Créateur. Aussi bien, d'après le poète, ce bois frémissant et ces arbres qui murmurent font plus que de charmer nos regards et de caresser agréablement nos oreilles : ils renferment aussi les types des choses à venir et sont comme la pépinière de la création. Là fleurissent, chacune sur sa tige, la gloire, la simplicité, l'ardeur, le vigilance, l'éloquence, la grâce, toutes les vertus qui font de l'homme un être moral et supérieur aux autres créatures. De plus, l'Eden mosaïque est l'image de cette terre enchanteresse que Dieu promet à ses élus et de l'infinie béatitude qu'il leur réserve dans la patrie du ciel.

On voit par là que, tout en n'admettant pas l'opinion d'Origène, qui n'avait voulu voir dans le paradis terrestre qu'une pure allégorie, Marius Victor, d'accord sur ce point avec saint Augustin, reconnaît aussi que l'Eden a un sens symbolique et figuratif. « On veut, dit l'évêque d'Hippone, expliquer allégoriquement tout le récit du paradis terrestre, où la tradition positive de la sainte Ecriture place les premiers auteurs du genre humain ; les arbres chargés de fruits, qui en faisaient la parure, deviennent de simples emblêmes figurant les œuvres de vie, les vertus morales ; et les expressions de Moïse, réduites à de pures métaphores, ne représenteraient aucune réalité visible et palpable... Sans doute, il n'est pas défendu de voir dans les joies de l'Eden l'image des béatitudes célestes ; dans les quatre fleuves, les quatre vertus de

Quod Tartesiaci frutices, quod virga Sabaei,
Quodque Palaestinus lacero flet vulnere ramus,
Aera diverso cessant infundere sensu.
Namque huc cuncta Deus pariter, quae singula certis
Accepit natura locis, conferta regessit :
Motaque dum leni vibrat nemus aura meatu,
Unum ex diverso nectar permiscet odore
Fitque novum munus, sibi nulla quod asserat arbor,
Quaque tremens blando sensim jactata fragore
Commotis trepidat foliis. Sonat arbore cuncta
Hymnum sylva Deo modulataque sibilat aura
Carmina.

prudence, de force, de justice et de tempérance; dans ses arbres toutes les sciences utiles; dans leurs fruits, les œuvres pieuses; dans l'arbre de vie, la sagesse, mère de tous les biens; dans l'arbre de la science du bien et du mal, l'expérience du commandement transgressé... Ces figures et autres semblables peuvent être appliquées sans obstacle au paradis terrestre, mais jamais elles ne doivent rien enlever à la réalité historique et à la foi que réclame le témoignage précis de l'Ecriture (1) ».

Tout aussi brillante que celle de Victor, mais empreinte d'une certaine affectation, la description de Dracontius a un caractère plus profane et rappelle plutôt l'âge d'or chanté par Ovide que l'Eden de la Genèse. « Il est sur la terre, dit-il, un lieu qu'arrosent quatre fleuves : des fleurs aux parfums d'ambroisie émaillent le gazon qui le couvre. Des plantes odoriférantes, qui jamais ne se flétrissent, croissent en foule dans ce jardin, le plus riant des jardins de ce monde, créé par Dieu. Les fruits y mûrissent toute l'année, car on n'y connaît point de saison. Un printemps éternel fleurit le sol et pare les arbres d'un verdoyant feuillage. Des branches entrelacées, formant comme un rempart épais, laissent pendre des fruits, qui tombent çà et là dans les prés. Jamais un ardent soleil ne le brûle de ses feux, aucun vent ne l'ébranle, et les tempêtes n'y déchaînent point leurs furieux tourbillons. Là, au contraire, soufflent de tièdes brises dont l'haleine a effleuré les sources limpides du jardin...... (2). »

(1) *De Civit. Dei*, lib. XIII, c. XXI.
(2) *Carmen de Deo*, I, 178 et sq.

Est locus in terra diffundens quattuor amnes,
Floribus ambrosiis gemmato cespite pictus,
Plenus odoriferis nunquam marcentibus herbis,
Hortus in orbe Dei cunctis felicior hortis.
Fructus inest anni, cum tempora nesciat anni.
Illic floret humus semper sub vere perenni,
Arboreis hinc inde comis vestitur amoene,
Frondibus intextis ramorum murus opacus
Stringitur, atque omni pendent ex arbore fructus,
Et passim per prata jacent : non solis anheli
Flammatur radiis, quatitur nec flatibus ullis,
Nec conjuratis furit illic turbo procellis......
Sunt ibi sed placidi flatus, quos mollior aura
Edidit exsurgens nitidis de fontibus horti...

Supérieure à toutes celles que nous venons de citer, la peinture de l'Eden par saint Avit, est regardée généralement comme un des passages les plus achevés de son poème, et elle serait de tout points digne d'éloges, si l'auteur n'y cédait une fois de plus à son amour excessif de l'amplification et des antithèses de mauvais goût.

« Par delà les Indes (1), en ces régions où commence le monde, et où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, sur des hauteurs inaccessibles à tous les mortels, est un bosquet sacré, fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après sa chute ; car, après la juste expulsion des coupables, ce fortuné séjour n'a plus ouvert son enceinte bénie qu'aux ministres du ciel. Nulle alternative des saisons ne ramène là les frimas, et les soleils d'été n'y succèdent point aux glaces de

(1) *De Init. mundi*, I, v. 211-224, 233-235, 245-257.

Ergo ubi transmissis mundi caput incipit Indis,
Quo perhibent terram confinia jungere coelo,
Lucus inaccessa cunctis mortalibus arce
Permanet, aeterno conclusus limite, postquam
Decidit expulsus primaevi criminis auctor,
Proque reis digne felici ab sede revulsis
Coelestes haec sancta capit nunc terra ministros.
Non hic alterni succedit temporis unquam
Bruma, nec aestivi redeunt post frigora soles.
Excelsus calidum cum reddit circulus annum,
Vel densante gelu canescunt arva pruinis.
Hic ver assiduum coeli clementia servat,
Turbidus Auster abest, semperque sub aere sudo
Nubila diffugiunt jugi cessura sereno............
Lilia perlucent nullo flaccentia sole,
Nec tactus violat violas, roseumque ruborem
Servans perpetuo suffundit gratia vultu......
Illic desudans fragrantia balsama ramus
Perpetuum promit pingui de stipite fluxum.
Tum si forte levis movit spiramina ventus,
Flatibus exiguis lenique impulsa susurro
Dives sylva tremit foliis et flore salubri,
Qui sparsus late suaves dispensat odores...
Hic fons perspicuo resplendens gurgite surgit :
Talis in argento non fulget gratia, tantam
Nec crystalla dabunt nitido de frigore lucem.
Margine riparum virides micuere lapilli
Et, quas miratur mundi jactantia gemmas,
Illic saxa jacent ; varios dant arva colores
Et naturali campos diademate pingunt.

l'hiver. Tandis qu'ailleurs le cercle du jour s'élargissant nous rend les chaleurs de l'année, ou que les champs blanchissent sous le givre que le froid condense, la clémence du ciel maintient là un printemps éternel. Le tumultueux Auster n'y pénètre point ; et les nuages, fuyant loin de cette atmosphère toujours pure, en respectent l'éternelle sérénité... Là brillent des lis que nul soleil ne fane, des *violettes* dont nulle main ne *viole* la tendre rougeur, et dont le doux aspect conserve son reflet de grâce inaltérable... Là, les gouttes odorantes du baume coulent sans interruption de l'arbre aux rameaux onctueux, et, pour peu que se réveille l'haleine des vents, la riche forêt, mollement agitée par un léger souffle, frémit avec un doux murmure, et ses feuilles et ses fleurs, laissant échapper leurs vertus salutaires, envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine s'échappe d'une source transparente au regard : moins vif est l'éclat de l'argent, moins abondante la lumière que reflète le cristal de l'eau glacée. La pente de ses rives est toute constellée de vertes émeraudes ; et ces pierres précieuses, que vante la vanité mondaine, sont là éparses comme des cailloux, émaillant les sillons des couleurs les plus variées et parant les campagnes comme d'un diadème naturel ».

L'Eden de Milton, auquel on a si souvent comparé celui de saint Avit, n'en diffère pas sensiblement : les fleurs y abondent aussi, elles sont nuancées à l'infini, et les roses sont sans épine. Les souffles rafraîchissants des vents printaniers emportent les senteurs odorantes des bocages, et se mêlent au doux murmure des feuillages tremblants. Partout s'ouvrent des grottes, que des vignes riantes tapissent de leur manteau. Jusque-là ce jardin de délices est bien le paradis enchanteur que Moïse et les poètes génésiaques nous ont décrit ; mais comment pourrions-nous ne pas être choqués, lorsque, plus loin, nous rencontrons « le champ d'Enna », « le bocage de Daphné », « la fontaine de Castalie », puis « le jeune Bacchus », et « le dieu Pan, uni dans une aimable danse avec les Grâces et les Heures ? ». — « Certainement, observe ici avec raison M. Guizot, la description de saint Avit est plutôt supérieure qu'inférieure à

celle de Milton. Ici nous cessons de reconnaître l'Eden mosaïque, séjour de paix et d'innocence que le poète anglais n'aurait pas dû profaner par de pareilles images absolument inconvenantes et déplacées. Tout voisin qu'est le premier du paganisme, il mêle à ses tableaux moins de souvenirs mythologiques; l'imitation de l'antiquité y est peut-être moins visible, et la description des beautés de la nature me paraît à la fois plus simple et plus variée (1) ».

Nous aurions à signaler les mêmes défauts et l'emploi également abusif des couleurs païennes, dans les peintures que le Camoëns et le Tasse ont tracée de l'île fortunée et des jardins d'Armide, sorte de paradis idéal où règne aussi un éternel printemps, mais dont le charme sensuel rappelle plutôt le voluptueux domaine promis aux enfants du Prophète, que le pur et riant Eden de l'épopée génésiaque. Parmi les modernes, Fénelon se rapproche davantage de saint Avit, dans sa gracieuse et délicate description de la Bétique, « ce pays qui semble avoir conservé les délices de l'âge d'or, où les tièdes hivers, le souffle des zéphyrs qui rafraîchissent les ardeurs de l'été, ne font de l'année entière qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne (2) ».

(1) *Hist. de la Civilis. en France*, t. II, Leç. XVIII, p. 63.

(2) C'est aussi une sorte d'Eden que, dans son poème du *Déluge*, Alfred de Vigny a esquissé, quand il décrit la terre dans la fleur de sa nouveauté.

La terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs,
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux ;
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal ;
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
Et la beauté du monde attestait son enfance.

VII

L'ARBRE DE VIE

« Le Seigneur Dieu avait aussi produit, de la terre, toutes sortes d'arbres, beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût. Au milieu de ce paradis il avait mis l'arbre de vie (1) ».

Cet arbre mystérieux, qui, d'après la Bible, devait rendre immortels ceux qui mangeraient de ses fruits, pouvait fournir aux traducteurs poétiques de la Genèse un thème gracieux et fécond, et surtout une facile matière à leur goût très prononcé pour les développements symboliques. Les commentateurs et les exégètes ont vu en effet dans cet arbre paradisiaque tantôt l'image de l'Eucharistie, que Jésus a laissée au milieu de son Eglise pour être l'aliment perpétuel des âmes et le principe de leur immortalité bienheureuse, tantôt une figure du Christ, dont la parole et la grâce nourrissent l'humanité et entretiennent au cœur des chrétiens la vie surnaturelle. Cependant, c'est à peine si Dracontius et saint Avit font allusion à cet arbre de l'Eden, auquel Milton s'est plus longuement arrêté au livre quatrième du *Paradis perdu*. « Il (le démon) dirigea son vol sur l'arbre de vie, qui se distinguait entre tous au milieu de l'Eden : il s'y présenta sous la forme d'un vautour. Ce ne fut point pour y chercher une vie nouvelle ; occupé de l'unique projet d'introduire la mort, il n'envisagea que sa hauteur, et ne considéra point l'utilité de son fruit, qui pouvait donner une heureuse immortalité ; tant il est vrai que souvent on ignore le juste prix d'un bien qui se présente, et que la passion convertit en poison ce qu'il y a de plus excellent ».

Ce n'est pas sans raison qu'on a regardé comme se rapportant au même sujet une courte méditation de soixante-neuf hexamètres, publiée sous les divers titres de *De ligno vitae*, *De Pascha*, *De*

(1) *Gen.*, II, 9. « Produxitque Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu et ad vescendum suave : lignum etiam vitae in medio paradisi... »

Cruce Domini. Cette dernière appellation n'a rien qui doive nous surprendre, car, aux premiers siècles du christianisme comme pendant tout le moyen-âge, l'arbre de l'Eden fut entendu non seulement comme un symbole de la Pâque et du Christ, mais encore identifié avec l'arbre de la croix, qui, planté au milieu du paradis, c'est-à-dire de l'Eglise, donne la vie au monde (1). Au sentiment de certains exégètes, l'épouse du *Cantique des Cantiques* fait une allusion prophétique à cet arbre, quand elle dit : « Je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits ». C'est à tous ces titres que l'a considéré l'auteur du petit poème dont nous parlons, et qui est bien consacré à chanter tout ensemble la croix du Christ et la Pâque eucharistique.

« Il est un lieu (2) que nous croyons être le centre de l'univers, et où s'élève la montagne que les Juifs appellent le Golgotha. Là

(1) Cl. Ed. du Méril, *Poésies populaires latines du moyen âge*, p. 320.

(2) Est locus ex omni medius quem credimus orbe,
Golgotha Judaei patrio cognomine dicunt :
Hic ego de sterili succisum robore lignum
Plantatum memini fructus genuisse salubres ;
Non tamen hos illis qui, se posuere, colonis
Praebuit, externi fructus habuere beatos.
Arboris haec species : uno de stipite surgit
Et mox in geminos extendit brachia ramos,
Sicut disjunctis juga stant ad aratra juvencis.
Quem tulit hoc primo maturo semine lapsum
Concepit tellus, mox hinc (mirabile dictu)
Tertia lux iterum terrae superisque tremendum
Extulerat ramum vitali fruge beatum... (v. 1-14)
... Dum tamen ingenti bis senos pondere ramos
Edidit et totum spargens porrexit in orbem,
Gentibus ut cunctis victum vitamque perennem
Praeberent mortemque mori qui posse docerent... (v. 15-21)
... Ecce sub ingenti ramorum tegminis umbra
Fons erat : hic nullo casu turbante serenum
Perspicuis inlimis aquis, et gramina circum
Fundebant laetos vario de flore colores.
Hunc circum innumerae gentes populique coibant.. (v. 26-30)
... Hic ubi multigenis flexos incumbere pomis
Cernebant ramos, avidis attingere dextris
Gaudebant madidos coelesti nectare fructus.
Nec prius hos poterant cupidis decerpere palmis,
Quam lutulenta viae vestigia faeda prioris
Detererent corpusque pio de fonte lavarent .. (v. 34-39)
... Ergo ubi coelestem ceperunt ora saporem,

fut planté, je m'en souviens, un bois coupé sur un arbre stérile, et ce bois produisit des fruits de salut. Il n'en nourrit pas les habitants de la terre qui le portaient, des étrangers savourèrent ces fruits heureux. Ce bois s'éleva à la façon d'un arbre et sur un tronc unique, mais bientôt il étendit de chaque côté ses rameaux comme deux bras : ainsi les charrues offrent leurs double joug aux taureaux séparés. Dès que le fruit fut devenu mûr, il se détacha, la terre le reçut, mais bientôt, chose admirable ! dès le troisième jour, le rameau reparut et s'éleva, redoutable à la terre et au ciel, et il porta des fruits de vie et de bonheur... Cet arbre ne cessa d'étendre au loin ses douze rameaux pesants et d'en couvrir tout l'univers, afin que les nations pussent à jamais trouver en lui leur nourriture et leur vie, afin qu'elles apprissent que la mort peut aussi mourir... Sous l'ombre épaisse de ces branches coulait une fontaine. Rien ne troublait la tranquillité de ses ondes limpides et transparentes, aucune fange n'en ternissait l'éclat. Le gazon qui bordait ses rives était émaillé de diverses fleurs, aux couleurs réjouissantes. Tout autour se réunissaient en foule des races et des peuples sans nombre... Dès que cette multitude voyait les rameaux de l'arbre se courber sous le poids des fruits de toute sorte, elle se réjouissait, et tous de leurs mains avides s'apprêtaient à cueillir ces fruits imbibés d'un nectar céleste. Mais nul ne peut porter la main à ces branches si désirées, sans avoir auparavant effacé les honteuses souillures de la vie passée, sans avoir lavé son corps dans la fontaine sainte......

« Dès que leurs bouches ont goûté la saveur céleste, un chan-

Permutant animos et mentes perdere avaras
Incipiunt dulcique hominem cognoscere sensu... (v. 45-47)
... Ergo quique sacros possunt accedere fontes
Septima lux illos optatas sistit ad undas,
Tingunt in liquidis jejunos fontibus artus :
Sic demum inluviem mentis vitaeque prioris
Deponunt labem purasque a morte reducunt
Inlustres animas coelique ad lumen ituras.
Hinc iter ad ramos et dulcia poma salutis,
Inde iter ad coelum per ramos arboris altae.
Hoc lignum vitae cunctis credentibus. Amen. (v. 59-67).

gement s'opère dans les esprits, l'avarice n'a plus d'empire sur les cœurs, et les hommes commencent à connaître des sentiments plus doux... Que ceux qui peuvent s'approcher des sources sacrées arrivent, car le septième jour a lui et les convie aux ondes désirées; qu'ils baignent dans des eaux limpides leurs membres assouplis par le jeûne. Là aussi ils laveront les taches qui ternissaient leurs cœurs et rendaient impure leur vie ; ils purifieront et arracheront à la mort des âmes illustres, qui pourront pénétrer jusqu'aux splendeurs du ciel. Voilà le chemin qui conduit aux rameaux et aux fruits savoureux du salut. Voilà le chemin qui conduit au ciel à travers les rameaux de l'arbre élevé. Voilà l'arbre de vie planté pour tous les croyants. Ainsi soit-il ».

Ainsi qu'on peut en juger par les citations qui précèdent, ce court poème (1), fort intéressant au point de vue des idées chrétiennes et du symbolisme religieux, n'est pas moins remarquable sous le rapport du style et de la langue. Faussement attribué à Tertullien, C. Marius Victorinus et Prudence, il paraît être l'œuvre d'un rhéteur, demeuré fidèle à l'école des poètes païens et particulièrement de Virgile, dont l'imitation est visible en plus d'un endroit. Quant à la date de sa composition, Ebert (2) la fixe assez justement à la fin du quatrième siècle. Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la forme allégorique et voilée, adoptée par l'auteur, a fait croire à plusieurs que ce poème avait paru à une époque où la loi du secret était encore en vigueur parmi les chrétiens, puisque la même forme se retrouve dans un certain nombre d'écrits postérieurs à cette période.

(1) Cf. Morel, *Cl. M. Victoris. Hilarii, Cypriani, Dracontii, etc., opera Parisiis*, MDLX, Migne, *Patr. lat.*, t. II, col. 1113-1114; Hartel, *S. Thasci Caecili Cypriani opera*, P. III, p. 305-308, MDCCCLXXI. C'est à cette dernière édition que nous avons emprunté le texte de ce poème.

(2) *Hist. gén. de la litt. du Moyen-Age en Occident*, t. I, p. 339.

VIII

LA TENTATION ET LA CHUTE

Si pour nous raconter l'œuvre créatrice et nous transporter dans l'Eden primitif, nos poètes avaient, sur certains points, rencontré dans l'antiquité profane des devanciers et des modèles, ici, dans l'histoire de la tentation et de la chute, ils n'ont eu d'autres ressources que le chapitre où la Bible raconte ce dramatique évènement.

Ce n'est pas que les annales anciennes soient muettes au sujet d'un fait analogue à celui dont Moïse a placé la scène sous les ombrages de l'Eden. L'idée d'une faute primitive, la transmission de la déchéance originelle à toute la postérité du premier homme, la promesse et l'attente d'un libérateur se retrouvent, sous des formes variées, au fond des traditions de tous les peuples. Les faits principaux comme les détails secondaires de cette grandiose épopée y sont marqués en traits caractéristiques, dans lesquels certains docteurs catholiques ont cru apercevoir un vestige et une altération du récit génésiaque. A leurs yeux, la fable de Pandore et celle de Prométhée ne sont que des échos affaiblis et des souvenirs confus de la dégénérescence du genre humain et de la promesse de sa réhabilitation. Ils voient même une personnification réelle de Satan, soit dans la déesse Até, dont nous parle Homère, et que Jupiter, pour la punir de souffler la discorde parmi les hommes, chassa du ciel en faisant le serment qu'elle n'y rentrerait jamais plus ; soit dans le serpent Typhon, le Python des Grecs, qu'Homère appelle le destructeur des hommes et des animaux, Ovide, la terreur des peuples, et que Plutarque nous représente sous la figure d'un crocodile, tandis que Manilius nous le dépeint comme un serpent monté sur des pieds, avec des ailes aux épaules, et exhalant sa fureur.

Nulle part cependant chez les auteurs anciens nous ne trouvons

racontée la scène émouvante de la tentation, telle que l'expose Moïse, et c'est ici vraiment un terrain vierge et inexploré où il est intéressant de voir nos poètes lutter avec la prose grave et concise de l'historien sacré.

D'après la Bible, Adam et Ève, encore innocents et purs, jouissaient des délices du Paradis terrestre, sous les regards de Jéhovah, parmi les richesses d'une terre merveilleusement féconde et soumise à leur domination. Quelles furent les joies sans mélange de cet âge d'or, les émotions intimes qui agitèrent le cœur de ces deux immortels, pendant le temps si court de leur béatitude, Moïse ne nous le dit point. Dans la peinture que Dracontius a essayé de faire de cette fragile, mais si enivrante félicité, il faut noter le passage où le poète nous représente nos premiers parents, au moment où, pour la première fois, les ombres de la nuit succédèrent aux clartés du jour. « Les nouveaux habitants de la terre s'imaginent que le soleil et la lumière ne doivent plus revenir. Ils restent là, se consolant de l'horreur des ténèbres par les lueurs de la lune, et comptant les étoiles dont rayonne le ciel serein. Mais bientôt, ils ont vu, s'élevant du sein des flots, l'astre du matin lancer ses rayons empourprés et embraser les cieux. Le soleil met en fuite les étoiles et ramène le jour vermeil... Leurs âmes, alors, se rouvrent avec bonheur aux joies de la veille. Ils comprennent, par ce retour de la lumière, que le temps a des vicissitudes ; désormais ils espèrent de nouveaux jours, et affrontent en riant les ténèbres (1) ».

Dans une page célèbre, où il raconte aussi les impressions

(1) *Carmen de Deo*, I, 417-428.

.............Mirata diem discedere, solem
Nec lumen remeare putat terrena propago,
Solanturque graves lunari luce tenebras ;
Sidera cuncta notant coelo radiare sereno.
Ast ubi purpureum surgentem ex aequore cernunt
Luciferum vibrare jubar, flammasque ciere,
Et reducem super astra diem de sole rubentem,
Mox revocata fovent hesterna in gaudia mentes ;
Temporis esse vices noscentes, luce diurna
Coeperunt sperare dies, ridere tenebras.

diverses qu'éprouva l'homme, au matin de son existence, Buffon nous a dépeint l'effroi solennel qui saisit tout son être, non pas à l'approche de la première nuit, mais à l'heure de son premier sommeil. « Une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme ; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées : mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées ; dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon.

« Tout fut effacé, tout disparut ; la trace de mes pensées fut interrompue ; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond ; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.

« Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque crainte, et je sentis que je ne devais pas exister toujours (1) ».

Combien de temps s'écoula pour Adam et Ève depuis l'aube de leur naissance, jusqu'à l'instant fatal où le démon vint les tenter ? L'Ecriture est encore muette sur ce point. Cependant quelques commentateurs prétendent, et Dracontius est de leur avis, que leur séjour dans l'Eden fut assez long pour qu'ils fussent familiarisés avec la voix de Dieu et avec celle des anges, et aussi pour que les attraits de l'innocence ne fussent point aussi vifs qu'au premier jour, quand le serpent se présenta pour les entraîner au mal.

(1) *Hist. Nat.* De l'homme. — Des sens en général. Cf. Milton, *Paradis perdu*, chant VII, v. 287-295. « Là, pour la première fois, l'agréable sommeil s'empare de moi, sa douce oppression, sans les troubler, assoupit mes sens, bien qu'alors je m'imaginasse repasser à l'insensible état d'où je sortais, et sur-le-champ me dissoudre. Mais tout à coup un songe se tint à ma tête et transmit en moi une charmante apparition, qui doucement inclina mon imagination à croire que je possédais encore l'être, que je vivais encore ».

Quoi qu'il en soit, ce bonheur s'évanouit soudain, au moment où la première faute fut commise. « Or, raconte Moïse, le serpent était le plus rusé des animaux créés par Jéhovah, le Seigneur. Il dit à la femme : « Dieu vous a-t-il réellement défendu de manger de tous les fruits du Paradis ? » — « Nous mangeons de tous les fruits du Paradis, répondit la femme. Quant au fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'y toucher et d'en manger, de peur que peut-être nous ne mourions. — Et le serpent dit à la femme : « Vous ne mourrez certainement pas. Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal (1) ».

Elargissant le cadre du récit mosaïque, saint Avit, avant de nous montrer le serpent tentateur autour de l'arbre de l'Eden, nous représente Lucifer arrivant aux portes du paradis. Ce n'est point cet être difforme et horrible que le Moyen-Age se plaira à peindre et à sculpter. Ce n'est point le Lucifer de Dante avec ses ailes immenses et grotesques, ni le Satan du Tasse avec ses cornes effrayantes, être ignoble et méprisé qui ne peut plus combattre, ni se défendre, et qui n'est plus qu'un instrument docile entre les mains de son ennemi. Le démon de saint Avit garde encore quelque chose de son éclat et de sa splendeur d'autrefois : jusque dans l'abîme du mal, l'instinct vers la gloire et vers le bonheur qu'il a perdu à jamais le poursuit encore, et, comme le poète moderne l'a dit de l'homme : « C'est un ange tombé qui se souvient des cieux ».

Angelici fervens superest natura vigoris (2).

(1) *Gen.*, III, 1-5. « Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus terrae quae fecerat Dominus Deus. Qui dixit ad mulierem : Cur praecepit vobis Deus, ut non comederetis de omni ligno paradisi ?

« Cui respondit mulier : De fructu lignorum quae sunt in paradiso, vescimur :

« De fructu vero ligni, quod est in medio paradisi, praecepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur.

« Dixit autem serpens ad mulierem : Nequaquam morte moriemini.

« Scit enim Deus quod in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri ; et eritis sicut dii, scientes bonum et malum ».

(2) *De orig. pecc.*, 54.

Ainsi l'a chanté dans sa langue harmonieuse l'auteur de la *Chute d'un ange :*

Son âme à son insu dans sa forme divine
Rappelait par ses traits sa céleste origine,
Dans ce corps garrotté d'un esclave avili
Quelque chose du ciel avait gardé le pli.

Mais voici que Satan a pénétré dans l'Eden. A la vue de cette terre enchanteresse, le roi des enfers est bouleversé. Ses instincts de haine farouche et de basse jalousie se réveillent à l'aspect de ce couple innocent et pur, qui, sans être l'auteur de sa condamnation et de sa misère, a été créé pour occuper sa place vide, et dont il envie la fortune et le bonheur.

« Lorsque, continue saint Avit, le démon vit les nouvelles créatures mener dans un séjour de paix une vie heureuse et sans nuage sous la loi qu'elles avaient reçue du Seigneur, dominer sur l'univers obéissant, et jouir au sein de tranquilles délices de tout ce qui leur était soumis, l'étincelle de la jalousie éleva dans son âme une vapeur soudaine, et son brûlant chagrin devint bientôt un terrible incendie. Il y avait alors peu de temps qu'il était tombé du ciel et avait entraîné dans les bas lieux la troupe liée à son sort. A ce souvenir, repassant dans son cœur son ancienne disgrâce, il lui sembla qu'il avait perdu davantage, puisqu'un autre possédait de tels biens, et, la honte se mêlant à l'envie, il épancha en ces mots ses amers regrets (1) :

(1) *De orig. pecc.*, 77-117.

Vidit ut iste novos homines, in sede quieta,
Ducere felicem nullo discrimine vitam,
Lege sub accepta famulo dominarier orbi,
Subjectisque frui placida inter gaudia rebus ;
Commovit subitum zeli scintilla vaporem,
Exaevitque calens in saeva incendia livor.
Vicinus tunc forte fuit, quo concidit alto,
Lapsus et innexam traxit per prona catervam :
Hoc recolens casumque premens in corde recentem,
Plus doluit periisse sibi quod possidet alter.
Tunc mixtus cum felle pudor sic pectore questus
Explicat et tali suspiria voce relaxat :

« Ô douleur! Cette masse de terre s'est tout à coup élevée devant nous, et notre ruine a donné naissance à cette race odieuse! Moi, vertu, j'ai possédé le ciel, et j'en suis maintenant expulsé et le limon succède aux honneurs des anges. Ce peu d'argile, arrangé sous une forme mesquine, [illegible], et la puissance qui nous a été ravie lui sera transférée! — Mais non, nous ne l'avons pas perdue tout entière: la plus grande partie nous en reste; nous pouvons, nous savons nuire. Ne différons donc pas; ce combat me plaît: je l'engagerai dès leur première apparition, tandis que leur simplicité, qui n'a éprouvé encore aucune ruse, les ignore toutes et s'offre à mes coups. Il sera plus aisé de les abuser, pendant qu'ils sont seuls, et avant qu'ils aient lancé dans l'éternité des siècles une postérité féconde. Ne permettons pas que rien d'immortel reste sur la terre; faisons périr la race dans sa source; que la défaite de son chef devienne une semence de mort; que le

« Proh dolor, hoc nobis subitum consurgere plasma
Invisumque genus nostra crevisse ruina!
Me celsum virtus habuit, nunc ecce rejectus
Pellor, et angelico limus successit honori.
Coelum terra tenet, vili compage levata,
Regnat humus nobisque perit translata potestas.
Non tamen in totum periit: pars magna retentat
Vim propriam summaque cluit virtute nocendi.
Nec differre juvat; jam nunc certamine blando
Congrediar, dum prima salus, experta nec ullos
Simplicitas ignara dolos, ad tela patebit,
Et melius soli capientur fraude, priusquam
Fecundam mittant aeterna in saecula prolem.
Immortale nihil terra prodire sinendum est;
Fons generis pereat, capitis dejectio victi
Semen mortis erit: pariat discrimina lethi
Vitae principium: cuncti feriantur in uno;
Non faciet vivum radix occisa cacumen.
Haec mihi dejecto tantum solatia restant.
Si nequeo clausos iterum conscendere coelos,
His quoque claudentur. Levius cecidisse putandum est,
Si nova perdatur simili substantia casu,
Si comes excidii subeat consortia poenae
Et, quos praevideo, nobiscum dividat ignes.
Sed nec difficilis fallendi causa petetur;
Haec monstranda via est, dudum quam sponte cucurri
In pronum lapsus; quae me jactantia regno
Pepulit, haec hominem paradisi limine pellet ».
Sic ait et gemitus vocem clausere dolentis.

principe de la vie enfante les angoisses de la mort ; que tous soient frappés dans un seul ; la racine coupée, l'arbre ne s'élèvera point ! Ce sont là les consolations qui me restent, à moi déchu ! Si je ne puis remonter aux cieux, qu'ils soient fermés du moins pour ceux-ci ; il me semble moins dur d'en être tombé, si ces créatures nouvelles se perdent par une semblable chute. Mais pour les attirer sans peine, il faut que moi, qui suis tombé si bas, je leur montre la route que j'ai suivie volontairement, que le même orgueil qui m'a chassé du royaume céleste, chasse l'homme de l'enceinte du paradis. » Il parla ainsi et se tut en poussant un profond gémissement. »

Quelle énergie et quelle sombre grandeur dans les accents de l'impitoyable rebelle, qui ne veut, pour toute vengeance et pour toute consolation aux éternels malheurs dont il est accablé, que l'éternelle misère de ses rivaux ! Quelle émotion n'éveille pas dans l'âme ce mélancolique retour sur une gloire à jamais disparue ! Le plaisir de pousser au mal et de faire tomber dans la même infortune les âmes candides et que le vice n'a point encore profanées, n'est-ce pas toujours l'amère volupté des cœurs criminels, que l'aspect de la vertu irrite et ne cesse d'importuner ?

Le Satan de Milton offre plus d'une ressemblance avec celui de saint Avit. Comme le poète latin, l'auteur du *Paradis perdu* a su conserver à l'esprit infernal quelques vestiges de sa grandeur passée et nous intéresser même à son tragique destin (1).

Chez lui aussi, Lucifer s'arrête au seuil du jardin de délices, et contemple Adam et Eve, qui « marchaient en se donnant la main ». — « Quel couple ! l'amour n'en unira jamais de semblable. Adam, le plus majestueux des hommes, Eve, la plus belle des femmes ». Il les regarda longtemps, « assis ensemble sur le

(1) *Œuvres complètes de Delille*, t. XIV.
Au-dessus de leur foule, immense, mais docile,
Satan comme une tour élève un front tranquille.
Lui seul, ainsi qu'en force il les passe en grandeur.
Son front, où s'entrevoit son antique splendeur,
D'ombres et de lumière offre un confus mélange,
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange.

gazon naissant ». Jusque-là immobile, il retrouve enfin sa voix étouffée par la tristesse. « O cieux, ô enfers, que voient ici mes yeux désolés ? Voilà, élevées au bonheur qui était notre partage, des créatures d'une autre espèce, sorties de terre peut-être, non des esprits, et cependant peu inférieures aux brillants esprits du ciel. Ma pensée les suit avec admiration, et je pourrais les aimer, tant la ressemblance divine éclate en elles, tant la main qui les forma a répandu de grâce sur tout leur être ! Ah ! couple charmant, tu ne soupçonnes guère combien est proche le changement de ton sort, ce changement qui fera que toutes ces délices s'évanouiront, et t'abandonneront au malheur, d'autant plus grand pour toi que tu goûtes maintenant plus de félicité ! Vous êtes heureux ; mais, pour des créatures si fortunées, vous êtes trop peu assurées de continuer à l'être ; et ce noble séjour, votre ciel, n'est pas assez bien gardé pour un ciel qu'il faut défendre contre un ennemi tel que celui qui vient d'y entrer. Cependant ce n'est pas de vous que je suis l'ennemi, vous dont l'isolement pourrait me faire pitié, quoiqu'on n'ait pas eu de pitié de moi. Je veux faire alliance avec vous, et nous lier d'une amitié si étroite que j'habiterai désormais avec vous, ou vous avec moi.... Et quand je m'attendrirais, comme je le fais, sur votre touchante innocence, cependant la raison d'état, une juste fierté, et le plaisir de la vengeance, joint au désir d'agrandir mon empire par la conquête de ce nouveau monde, me contraignent de faire aujourd'hui ce qu'autrement, tout damné que je suis, j'aurais horreur d'entreprendre (1) ».

Il y a de l'énergie et de l'éloquence dans ce discours de Satan, dont la haine implacable s'acharne moins contre l'homme que contre le Dieu qui l'a condamné à une éternelle réprobation ; mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup d'art et de subtilité ? Dans l'étrange déchu, qui a pitié d'Adam et d'Ève au moment où il va les frapper, qui les admire, les plaint même, et pleure sur ce couple charmant dont l'innocence et la beauté l'attendrissent,

(1) *Paradis perdu*, chant IV.

est-il possible de reconnaître l'ange maudit, que la tradition chrétienne nous représente comme entièrement pervers, et à jamais incapable d'un noble et généreux sentiment ? Et quand il invoque pour justifier son crime une juste raison d'Etat, l'honneur et l'agrandissement de son empire, est-ce bien Satan qui parle ou quelqu'un de ces républicains austères et farouches, au milieu desquels Milton avait vécus ? « Comme un Cromwell vaincu et banni, dit M. Taine, Satan reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme... Plus ferme, plus entreprenant, plus politique que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actions courageuses... Ce sont là les fières et sombres passions politiques des puritains constants et abattus (1) ». Si la conception de Milton est plus hardie, — plus simple, plus vrai et tout aussi dramatique est le caractère de Satan dans le poème de saint Avit, fidèle à la traditition sacrée, même quand il s'écarte du récit mosaïque pour se livrer aux fantaisies de son imagination et créer librement des épisodes.

Pour mieux tromper ses victimes, Lucifer prend la forme d'un serpent. Dracontius, Victor et Cyprien décrivent très sobrement l'immonde reptile, déroulant ses longs et brillants anneaux autour de l'astre paradisiaque, et distillant l'impur venin qui doit donner la mort à l'homme. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'égale Milton dans la peinture, trop séduisante peut-être, qu'il trace du serpent tentateur, et qu'il gâte malheureusement par des souvenirs mythologiques (2).

(1) *Hist. de la litt. angl.*, II, p. 424.

(2) *Paradis perdu*, chant IX, v. 497-511.

« Il dirige sa route vers Ève ; non pas sur le sol, en rampant à replis onduleux comme il l'a fait depuis, mais posé sur sa croupe, base circulaire d'où s'élèvent entassés divers autres cercles, amoncelant contours sur contours, plis sur plis ; mouvant labyrinthe, il se dresse comme une tour ; sa tête haute se couronne d'une superbe crête, ses yeux étincellent comme une escarboucle, et son col, resplendissant d'un or aux verts reflets, se dresse au centre des anneaux de son corps, dont une partie s'élève en spirale, tandis que l'autre, en flottant, sur l'herbe rebondit. Agréable, charmante, sa forme plaît. Jamais serpent ne fut plus beau, ni le serpent d'Illyrie où s'enveloppèrent Hermione et Cadmus, ni celui qui prêta sa figure au dieu d'Epidaure,

Ainsi métamorphosé, Lucifer attend que la femme se présente seule et sans défiance, et c'est elle qu'il tente par un langage flatteur. « O race humaine, lui fait dire Victor, vous êtes privée d'une vie meilleure et vous ne connaissez pas les vrais biens ; car vraisemblablement il doit ignorer le bien, celui qui ne sait pas distinguer en quoi le mal en diffère. Aussi Dieu n'a pas voulu permettre à l'homme de goûter les fruits sacrés, de peur qu'après avoir dissipé le nuage qui couvre son esprit, il ne jetât les yeux vers le ciel, qu'il ne connût le souverain bien et tous les secrets des choses, et qu'il ne devînt semblable aux dieux ! (1) »

Dans le poème de saint Avit, Ève et le serpent engagent un dialogue, où le poète a très habilement noté toutes les nuances de la fourberie du tentateur, en même temps que les indécisions et les capitulations successives de la femme, dont le cœur est en proie aux plus troublantes passions. « O vierge heureuse, dit le serpent, princesse et gloire de la nature, toi qui rehausses par une pudique rougeur l'éclat de ta beauté, tu es destinée à donner le jour au genre humain : l'immense univers t'attend comme sa mère ; tu es la première et la véritable joie de l'homme, ainsi que sa consolation ; sans toi il ne peut vivre. Celui à qui tu as été unie pour donner le jour à une belle postérité est plus puissant que toi : mais par l'amour tu l'assujettis à ton empire. Une noble demeure vous été donnée dans les régions supérieures du paradis, le monde tout entier, le ciel, la terre et la mer sont soumis à votre domination et tremble devant vous... Je n'en suis pas jaloux, mais je m'étonne que Dieu ne vous laisse pas jouir de cet arbre : pourquoi cet ordre

ni les serpents qui recélèrent Jupiter Ammon et le Jupiter du Capitole, l'un auprès d'Olympie, l'autre près la mère de Scipion, la splendeur de Rome ».

(1) *Aleth.*, I, 398-105.

O vitae melioris inops rerumque bonarum
Gens ignara, homines ! nam qui dinoscere nescit
Quo distent diversa bonis, hic nec bona novit.
Atque ideo augustos homini fas carpere fructus
Noluit esse Deus, ne mentis nube remota
Dent animis oculos et quae sint optima, rerum
Altera pars per cuncta docens arcana peritos
Dis faciat similes !

sévère, pourquoi à de si grandes jouissances mêler une telle privation ? (1) »

Ève répond, mais discuter avec le tentateur, n'est-ce pas déjà se rendre, et l'hésitation de la femme n'est-elle pas une première faute ? Sans doute elle rend hommage au Créateur, mais, cédant à une vaine curiosité : « Qu'est-ce donc, demande-t-elle, que Dieu appelle la mort ? Dis-le moi, ô docte serpent, car c'est une chose inconnue à notre ignorance ».

Plus insinuant et plus séducteur que jamais, le démon essaie de lui faire comprendre que la mort ne la menace point, mais que, tout au contraire, le fruit qu'il lui est interdit de manger et qu'elle n'ose toucher lui procurera la connaissance de tous les secrets que le Seigneur garde pour lui.

Trop crédule et déjà vaincue, Ève regarde le fruit que le serpent vient de cueillir pour elle. Une lutte terrible s'engage alors dans son cœur entre le plaisir et le devoir : « De ses mains ignorantes (2),

(1) *De orig. pecc.*, 145 et sqq.

O felix mundique decus, pulcherrima virgo,
Ornat quam roseo praefulgens forma pudore,
Tu generi ventura parens, te maximus orbis
Expectat matrem : tu prima et certa voluptas
Solamenque viri, sine qua non viveret ipse,
Ut major, sic jure tuo subjectus amori
Praedulcis conjux reddes cui foedere prolem.
Vobis digna datur paradisi in vertice sedes...
Quod coelum, quod terra creat, quod gurgite magno
Producit pelagus, vestros confertur in usus....
Non equidem invideo, miror magis. Ut tamen una
Contineat liber dulci super arbore tactus
Scire velim, quis dura jubet, quis talia dona
Invidet et rebus jejunia miscet opimis ?

(2) *Ibid*, 213 et sqq.

Nec spernit miserum mulier male credula munus;
Sed capiens manibus pomum lethale retractat.
Naribus interdum labiisque patentibus ultro
Jungit, et ignorans ludit de morte futura.
O quoties ori admotum compuncta retraxit,
Audacisque mali titubans sub pondere dextra
Cessit, et effectum sceleris tremefacta refugit !
Dis tamen esse cupit similis, serpitque venenum
Ambitione nocens.......................
Ut tandem victae gravior sententia sedit,
Aeternam tentare famem per criminis escam,

elle saisit le fruit mortel, le porte tantôt à ses narines, tantôt à sa bouche entr'ouverte, et dans sa simplicité elle joue avec la mort. Oh ! que de fois elle éloigna tout émue de ses lèvres la pomme qu'elle y portait ! Que de fois sa main tremblante céda sous le poids du fruit funeste et recula épouvantée devant la consommation du crime ! Mais elle voulait être semblable aux dieux et son ambition fit faire au poison mortel de tristes progrès... Elle se décide enfin ; elle ose affronter une faim éternelle, en se rassasiant d'une nourriture néfaste. ...Mortellement blessée, elle mord à la pomme fatale. Le poison, doux au goût, se glisse dans ses membres, et cette nourriture engendre l'horrible mort. Le rusé serpent contient d'abord sa joie, et ce farouche vainqueur dissimule un moment la cruelle victoire qu'il vient de remporter ».

En effet une autre victime va tomber sous les coups du tentateur et consommer la première prévarication de l'humanité. Adam ne sait pas résister à la voix séductrice de sa compagne, et, entraîné soit par l'amour qu'il lui porte (1), soit par le secret désir de connaître les mystérieux secrets que recèle le fruit défendu, il

.... pomumque vorata momordit.
Dulce subit virus, capitur mors horrida pastu.
Continet hic primum sua gaudia callidus anguis,
Dissimulatque ferum victoria saeva trumphum.

(1) Du Boccage, auteur d'un poème sur le Paradis terrestre, suppose que c'est par amour pour Adam, et dans l'espoir de n'être pas séparée de lui, qu'Ève lui offre le fruit défendu.

La source de ma joie à mon âme inconnue,
Doit-elle se cacher ou s'offrir à ma vue ?
Jouissons en secret de mon nouvel état ;
De sa vertu ma gloire égalera l'éclat,
J'en mériterai mieux sa tendre complaisance,
Et pourrais à mon tour l'avoir sous ma puissance.
Mais, tandis que mon cœur goûte ce doux transport,
Si le ciel irrité me préparait la mort !
Mon époux obtiendrait une épouse nouvelle,
Se ferait un bonheur de respirer pour elle,
Et je ne serais plus ! quel affreux avenir !
A mon sort, quel qu'il soit, Adam, je veux t'unir ;
Un feu nouveau pour toi si vivement m'enflamme,
Qu'avec toi la mort même étonne peu mon âme ;
Sans ton amour, la vie est pour moi le trépas.
Paradis terrestre, chant v.

accepte d'en manger et tombe à son tour dans les pièges du serpent infernal. « Alors, dit Milton, la terre tremble jusque dans ses entrailles, comme de nouveau dans les douleurs, et la nature pousse un second gémissement. Le ciel se couvre, fait entendre un sourd tonnerre, et pleure quelques larmes tristes, quand s'achève le péché originel (1) ».

Après un récit très bref de la chute, Hilaire nous fait, de l'homme criminel, un portrait qui semble avoir été tracé par l'énergique pinceau de Lucrèce : « Dès que le premier homme, dit-il, n'eut pas craint de se nourrir du fruit défendu et se fut laissé prendre aux ruses du serpent, il se trouva coupable et nu. Alors, baissant les yeux, il demande un vêtement ; il fuit le Seigneur et cache son visage. Sa faute l'accompagne et le suit ; sa vie sujette au péché affaiblit ses forces, dons qu'il a reçus du ciel ; le feu céleste qui est en lui s'éteint peu à peu, son cœur engourdi est glacé par le froid de son crime (2) ». Quant au serpent, devant ces deux êtres déchus et déjà honteux de leur désobéissance, il se livre longuement aux transports de son allégresse.

Saint Avit a peint avec un rare bonheur d'expression cette joie féroce de l'esprit du mal, insultant aux victimes qu'il vient de tromper, et il l'emporte ici sur Milton, qui, fidèle jusqu'au bout aux sentiments de compassion qu'il prête à Satan en faveur d'Adam et Eve, fait disparaître le tentateur « sous l'obscure épaisseur des bois », avant qu'il ait pu voir si sa victoire serait complète.

(1) *Paradis perdu*, chant IX, v. 230 et sqq.
(2) *Metr. in Gen.*, 160 et sqq.

Postquam primus homo vetito se pascere ligno
Non timuit, captusque dolis se praebuit angui,
Stat reus et nudus, dejecto lumine, vestem
Implorans ; Dominumque fugit, vultumque recondit.
Culpa comes sequitur : peccato obnoxia vita
Debilitat vires, coelo venientia dona ;
Æthere demissus paulatim deficit ignis,
Frigore peccati torpentia corda rigescunt.

IX

LE CHATIMENT

Adam et Eve, tout confus d'avoir enfreint les ordres du Créateur, et redoutant sa légitime colère, sont allés demander aux arbres de la forêt un asile qui les dérobe aux regards de leur Juge. Cette folie de croire qu'ils pourront échapper à sa recherche fournit à Dracontius une intéressante digression, dans laquelle, après avoir constaté que Dieu sait tout, il montre que dans certains cas les hommes eux-mêmes prévoient l'avenir. Tout ce passage, relatif aux pronostics que le laboureur tire de l'aspect du ciel ou des cris des animaux, et déjà mentionné plus haut, est imité de Virgile.

Honteux de leur nudité, Adam et Eve essaient de la cacher sous des feuilles de figuier ; mais ce voile de la pudeur ne fait que découvrir plus clairement leur crime. C'est la pensée que Cl. Victor (1), saint Avit (2) et Milton (3) expriment à peu près dans les mêmes termes.

Tout à coup la voix de Dieu retentit terrible et menaçante dans l'Eden. « C'était, nous dit Moïse, au déclin du jour, à l'heure de la brise, *ad auram, post meridiem* », ce que Cyprien traduit ainsi : « La lumière du soleil était à son couchant, lorsqu'ils reconnaissent la voix du Seigneur (4) », et saint Avit : « C'était au moment

(1) *Aleth.*, I, 438-441.

. ... Tacitis miserabile questis
Fletibus umbrosae foliis nova tegmina fici
Decerptis texunt, post culpam, mente receptum
Corpore velato denudatura pudorem.

(2) *De Sent. Dei*, 10-11.

Indumenta petunt, foliis ut mollibus ambo
Membra tegant, nudumque malum de veste patescat.

(3) *Paradis perdu*, IX, v. 265 et sqq. « Ils cueillirent ces feuilles larges,... et parvinrent à les étendre en ceinture autour de leurs reins. Voile inutile, s'ils prétendent cacher leur crime et la honte redoutable ! »

(4) *Gen.*, v. 91-92.

Forte sub occiduo Domini jam lumine solis
Agnoscunt sonitum.

où le soleil avait accompli la moitié de sa course; il s'inclinait déjà loin du sommet le plus élevé des cieux; déjà la nuit s'approchait, précédée d'un vent léger (1) ». — « Déjà éloigné de son midi, dit à son tour Milton, le soleil penchait vers le couchant à l'heure accoutumée; les doux zéphyrs, avant-coureurs de l'humide soirée, s'élevaient pour répandre leur haleine sur la terre, et remplir de fraîcheur l'air pur et calme (2) ».

Alors, continue l'historien sacré, le Seigneur Dieu appelle Adam et lui dit : « Où es-tu ? » Adam balbutie quelques mots d'excuse et fait retomber tout l'odieux de sa faute sur la compagne qui l'a poussé au mal. Ici saint Avit prête au premier homme un langage hautain et plein d'amers reproches contre celui qui, en l'unissant à Eve, a été, en quelque sorte, la première cause de son malheur. « Hélas ! ce fut donc pour me perdre que cette femme fut unie à mon existence ! Celle que ton ordre m'a donnée pour compagne, c'est elle qui, vaincue elle-même, m'a vaincu par ses funestes conseils et m'a poussé à goûter le fruit qu'elle connaissait déjà... J'ai été crédule, mais c'est toi qui m'as rendu confiant dans cette femme, en m'attachant à elle par des nœuds pleins de charmes. Heureux si j'avais consumé ma vie solitaire sans jamais connaître les liens de l'hyménée (3) ! »

C'est l'orgueil qui parle et met sur les lèvres de l'accusé des paroles qui aggravent encore sa culpabilité. Ces violentes invectives, tout irrévérencieuses et déplacées qu'elles nous paraissent,

(1) *De Sent. Dei*, 1-3.
Tempus erat quo sol medium transcenderat axem,
Pronus et excelsi linquens fastigia centri,
Vicina jam nocte leves permiserat auras.

(2) *Paradis perdu*, X. 273 et sqq.

(3) *De Sent. Dei*, v. 98-107.
Heu ! male perdendo mulier conjuncta marito,
Quam socians misero prima sub lege dedisti,
Haec me consiliis vicit devicta sinistris,
Et sibi jam notum persuasit sumere pomum...
Credulus ipse fui, sed credere tu docuisti,
Connubium donans, et dulcia vincula nectens ;
Atque utinam felix, quae quondam sola vigebat,
Caelebs vita foret.

ne manquent pas cependant de vraisemblance, et sont d'ailleurs parfaitement conformes au caractère d'Adam tel que l'a dépeint saint Avit.

Dans le *Paradis perdu*, ce n'est pas Dieu, mais Eve qu'Adam accable de reproches dans un langage trivial qui n'est pas toujours digne de l'épopée, et qui semble avoir été inspiré à l'auteur par le souvenir de ses malheurs personnels. « Les reproches d'Adam à Eve, reproches adroitement détournés dans saint Avit et adressés à Dieu, nous semblent tout à la fois, dans le poète latin, plus touchants et plus vrais ; dans la tristesse d'Adam, il y a encore de la tendresse ; mais Milton manque tout ensemble de mesure et de naturel ; la recherche de l'esprit s'y mêle à la dureté du cœur ; il a tout l'emportement d'une querelle domestique et l'amertume d'une vieille colère (1) ».

A ces haineuses récriminations, nous préférons la prière humble et repentante que, dans l'*Alethia* de Victor, Adam fait monter vers son juge. « Dieu tout-puissant, auteur du monde, créateur de toutes choses, toi que notre faute et notre criminelle audace nous ont rendu ennemi, nous nous réfugions auprès de toi, nous te prions en tremblant, exauce des malheureux que tu ne cesses de voir et d'entendre... (2) ».

L'heure est venue cependant où la justice de Dieu va châtier les coupables. Cl. Victor explique en très beaux vers la triple sentence prononcée par Jéhovah contre le tentateur et ses deux victimes.

« Toi, dit Dieu au serpent, tu seras maudit entre tous les êtres vivants de l'univers, toi qui as empêché les hommes d'entrer dans le ciel pour lequel ils ont été créés, toi qui, en les poussant par ta ruse au fruit défendu, as été cause qu'ils sont sujets à la mort cruelle. Aussi, pour que ta faute soit suivie d'un juste châtiment, toi qui as replongé l'homme dans la poussière, ton corps rampera sur la terre et ta poitrine tracera des sillons sur le sol endurci. Pour avoir fait toucher au fruit défendu, tu chercheras ta nourriture au sein de la plus vile poussière ».

(1) Collombet, *Hist. civ. et rel. des Lettres*, p. 171.
(2) II, 42 et sqq.

« Il dit, et s'adresse en ces termes à Eve atterrée : « Quant à toi, qui as pensé que ta faute serait trop légère, si elle te perdait toute seule, toi, qui déjà poussée par le misérable désir de nuire, as tendu des embûches à ton mari et l'as entraîné dans un si grand crime, tu seras comme sa servante, et subissant la volonté de l'homme, tu seras appelée à subir des maux continuels. Pour avoir osé la première propager le mal, tu seras exposée à de nombreux périls : l'enfantement de tes fils sera pour toi accompagné de grandes souffrances, et ces enfants, que par ta faute, tu créeras mortels, seront plus d'une fois cause de la mort de leur mère ».

« Et toi, puisqu'il t'a plu de mourir, subis désormais le sort que t'a mérité ton crime. A cause de tes fautes, la terre que ta charrue sillonnera sera maudite, et elle ne te produira que des ronces et des épines ; elle sera stérile, et trompera tes insatiables espérances (1) ».

Dans le *Paradis perdu*, ce n'est pas Jéhovah qui fait connaître

(1) *Aleth.*, 1, 479, 480-507, 510-513.

Tu maledictus eris....
qui coelum intrare creatos
Dejecisti homines vetitasque attingere fruges
Fraude tua impulsis praedurae mortis origo es.
Ut condigna nefas poenae mensura sequatur,
Immersisti homines terrae : et tu stratus iniquo
Membra solo duram sulcabis pectore terram ;
Fecisti peccare cibis : pro talibus ausis
Et tu semper edes squalentia viscera terrae......
Dixit et exsanguem sic est exorsus in Evam :
Ut tu quae minimum solam te perdere fructum
Esse putans sceleris, misero jam mente nocendi
Insidiata viro dominataque crimine tanto es,
Praebebis famulare jugum subjectaque duri
Arbitrium sensura viri patiere labores
Casibus assiduis, ut, coeptum quae prior ausa es
Multiplicare nefas, multis versere periclis,
Et pariens crebris adeo torquebere natis,
Ut quos mortales faciet tua culpa creari,
Mortis nonnunquam lacerae sint causa parenti......
Tu quoque, cui..............................
Sponte mori placuit, talem reus excipe sortem :
Criminibus tellus, quam tu sulcabis aratro,
Sit maledicta tuis. Spinas tribulosque minaces
Culta ferat fallatque tuum spes improba votum.

aux coupables leur châtiment, mais l'archange saint Michel. Se souvenant de l'*Enéide*, Milton suppose que Michel découvre au premier homme sa destinée future et celle de sa postérité. Mais tandis qu'Anchise ne fait connaître à son fils que l'histoire d'un seul peuple et d'un petit nombre de générations, ici c'est l'histoire de tous les peuples et de tous les âges, qui se déroule aux regards d'Adam et Eve, et qui les console par l'espérance d'un libérateur.

D'après Cl. Victor, Adam et Eve sont chassés de l'Eden par les vents qui viennent des épaisses forêts. « Ainsi ils arrivent jusqu'aux terres d'où fut tiré leur corps ; et là, le vent plus calme les repose doucement, sans qu'ils aient eu conscience de l'espace qu'ils venaient de parcourir et des périls auxquels ils avaient été exposés, mais sentant bien la douleur dont leur cœur est agité (1) ».

Cl. Victor et saint Avit suivent dans leur exil les deux époux et nous décrivent les impressions que produit dans leur âme l'aspect de leur nouveau domaine. Pour l'un, c'est un immense désert et de sauvages campagnes, que nul arbre fécond ne réjouit de ses fruits. « Rien qui attire le regard dans l'aspect de ce sol, chaos informe, masses éparses où tout s'entasse au hasard et sans choix. Sur les montagnes se dressent des rocs aigus ; les enfoncements disparaissent sous les forêts ; la plaine se cache sous les herbes, et les hauteurs se hérissent de buissons (2) ». D'après l'évêque de Vienne, au contraire, « les champs sont parés de fleurs variées, Adam et Eve voient les prairies verdoyantes de gazon

(1) *Aleth.*, I, 529-531, 533-536.

Continuo sacris jussos decedere lucis
Expediunt venti, nemoris quos silva profundi
Concitat.......
terrisque relatos,
Unde datum corpus, mollito flamine ponunt
Expertes tanti spatii expertesque pericli,
Sed non expertes, agitat qui corda, doloris.

(2) *Ibid.*, II, v. 11-14.

Nec species juvat ulla soli, sed bruta coacto
Pondere congeries nec lecta mole locata est.
Ardua caute rigent, silvis depressa laborant,
Plana latent herbis, horrescunt edita dumis.

et arrosées par l'eau rafraîchissante des fontaines (1) ». Cependant les deux poètes s'accordent à constater que le souvenir de l'Eden les poursuit toujours et les remplit d'une inconsolable tristesse, quel que soit le spectacle que leur offre leur nouveau séjour.

« Ce qui les afflige, dit Victor, ce ne sont pas seulement tous ces maux dont ils voient se dérouler le tableau immense, mais c'est encore le souvenir du passé. Ils voient la majesté du bois sacré rayonner plus sereine et le verger fortuné verser ses trésors avec plus d'abondance; les fruits leur semblent avoir eu de plus douces vertus, un goût plus délicieux, et la terre, embaumée de fleurs, importune leur tristesse de ses parfums absents (2) ».

« Tout offense leurs regards, dit de son côté l'évêque de Vienne, et comme c'est l'ordinaire de l'homme, ils aiment davantage ce qu'ils ont perdu. Le monde paraît se resserrer devant eux, l'extrémité de la terre est loin, et cependant les presse. Le jour est terne; sous les yeux du soleil ils se plaignent que la lumière a disparu. Les astres frémissent dans le ciel plus éloigné de leur tête; ils aperçoivent à peine dans le lointain ce qu'ils touchaient auparavant (3) ». — « Il y a quelque beauté et quelque hardiesse dans cette pensée, remarque ici M. Ampère. A l'homme déchu la terre

(1) *De Sent. Dei*, 199-200.

Germinibus quanquam variis et gramine picta,
Et virides campos, fontesque et flumina monstrat.

(2) *Aleth.*, II, v. 16-24.

.... Neque causa doloris
Una subest, quod cunctorum jam plena malorum
Se pandit facies, sed quod meminere bonorum.
Tunc honor ille sacri nemoris majore sereno
Inradiat, nunc divitias cumulatior edit
Silva beata suas, nunc pomis dulcior usus
Nectareusque sapor, viris nunc floribus halat
Tellus et absenti tristes perstringit odore.

(3) *De Sent. Dei*, v. 202-208.

.... totum cernentibus horret,
Utque hominum mos est, plus quod cessavit amatur.
Angustatur humus, strictumque gementibus orbem
Terrarum finis non cernitur, et tamen instat.
Squalet et ipse dies; causantur sole sub ipso
Subductam lucem; coelo suspensa remoto
Astra gemunt, tactusque prius vix cernitur axis.

semble se rétrécir et l'écraser de sa petitesse, comme le ciel, qui se retire, l'accable de son vide immense et de sa distance infinie ! (1) ».
Ajoutons que nos deux poètes nous paraissent avoir rendu avec beaucoup d'exactitude et de fidélité ce sentiment qu'éprouve l'homme malheureux au souvenir des joies disparues, dont l'image toujours présente rend plus poignante encore la douleur qui le fait souffrir.

Maintenant à l'âge d'or évanoui va succéder ce que les anciens ont appelé l'âge de fer. Les réminiscences des auteurs profanes, et particulièrement d'Ovide, se retrouvent naturellement sous la plume de nos poètes, dans la peinture de cette époque et des maux innombrables qu'ils regardent comme la triste conséquence du péché.

« Dès que le premier homme, dit Hilaire, a osé manger du fruit défendu et s'est laissé vaincre par les ruses du serpent, la nécessité de prendre des aliments et de couvrir son corps se fait sentir, et les misères mortelles entrent dans ce cœur naguère encore sanctifié. De lui naît la race de péché qui produit un rejeton plus pervers, puis vient une postérité encore pire que la première et qui s'accroît au milieu des crimes, dont les aiguillons excitent les cœurs insensés des hommes. C'est alors que les vents commencent à s'abattre sur la terre ; les nuages envoient des pluies inopportunes ; les éclairs brillent pour la première fois dans un ciel serein ; une effroyable grêle se précipite sur les campagnes et y répand la ruine ; l'air ébranlé retentit du fracas du tonnerre. Tous ces fléaux ne ramènent pas cependant les méchants dans la bonne voie ; une rage impie, que rien ne retient plus, règne dans tout l'univers et les hommes semblent n'avoir plus de goût que pour la guerre, les meurtres, le parjure, la fraude et le mensonge (2) ».

(1) *Hist. de la Litt. franç. avant le XIIe siècle*, t. II, p. 183-184.

(2) *Met. in Genes.*, 160-161, 168-173, 175-186.

Postquam primus homo vetito se pascere ligno
Non timuit, captusque dolis se praebuit angui......
Cura cibi ventrisque subit, et cura tegendi

Après avoir parlé de la révolte des animaux et du bouleversement général de la nature qui suivit le péché, saint Avit semble faire un retour sur les malheurs de son temps pour nous peindre les guerres cruelles qui avaient ensanglanté la Gaule, à la suite des terribles invasions du cinquième siècle, et des luttes que continuaient à se livrer entre eux les conquérants barbares. « Voilà, dit-il, ce qu'éprouvèrent eux-mêmes nos premiers parents ; mais les maux immenses qu'endure leur postérité, aucun mortel ne pourrait les compter, possédât-il cent langues avec une voix de fer ; aucun, ni le poète de Mantoue, ni le vieillard de Méonie, qui ont chanté en des langues différentes. Qui racontera de telles agitations ? Qui pourra décrire ces flots dont la masse roulante emportera le siècle ? Les armes frémissent, la terreur ne cesse d'ébranler le monde ; le sang coule par torrents et la soif en devient plus ardente. Parlerai-je de ces villes superbes, jadis sièges d'assemblées illustres, maintenant converties en solitudes ? Dirai-je la dévastation qui disperse les peupies et ravit les lambeaux de la terre habitée ?... Les maîtres sont réduits en esclavage, les serviteurs prennent la place des maîtres ; les hasards de la guerre enlèvent le jour à ceux que le sort fit sortir du sang le plus noble... Il n'est plus de maux que ne commette ou n'endure ce monde, plein tout à la fois d'iniquités et de malheurs : sa ruine est imminente, la mesure du crime est comble (1) ».

Corporis, et sacrum subeunt mortalia pectus.
Nascitur hinc proles peccati, germinat inde
Deterior multo soboles, pejorque priori
Progenies sequitur, gradibus ad crimina crescens,
Crimina quae stimulis acuunt dementia corda.....
Tum primum venti coepere incumbere terris,
Intempestivus descendit nubibus imber ;
Fulmina tum primum coelo dejecta sereno,
Horrida tum grando turbatos verberat agros,
Tonitrua altisono confractus murmurat aether.
Nec tamen ista malos revocant : furor impius orbem
Obsidet et laxis rabies defertur habenis.
Bella placent caedesque simul, perjuria, fraudes,
Mentirique libet.

(1) *De Sent. Dei*, 333-347, 359-361.
Haec gemini primum senserunt tunc protoplasti.
Posteritas nam quanta ferat dispendia rerum,

Ce tableau des scènes désolantes et des calamités de tout genre qui affligeaient alors les Gaules ne diffère pas sensiblement de celui que nous ont tracé plusieurs poètes de cette époque, persuadés aussi, à la vue de tant de fléaux déchaînés, que la fin des temps était proche, et qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver une société irrémédiablement condamnée à périr. Ces sombres pressentiments se font jour particulièrement dans le poème dédié par Tyro Prosper à son épouse, et composé au commencement du Ve siècle. Témoin de l'invasion des Goths, l'auteur décrit les désastres dont elle fut suivie avec des traits saisissants et pleins de force, et il exhale en ces vers touchants les sentiments mélancoliques que lui inspirent tant de malheurs :

« Celui qui naguère labourait la terre avec cent charrues s'agite en vain pour avoir une paire de bœufs. Celui-ci, qui se faisait souvent traîner à travers les villes sur des chars magnifiques, gagne à pied et épuisé de fatigue sa campagne déserte; celui-là, qui comptait autrefois dix superbes vaisseaux voguant sur les mers, monte maintenant un frêle esquif, qu'il gouverne lui-même. Rien dans les campagnes, rien dans les villes ne conserve son premier état; toutes choses se précipitent vers leur terme. Le fer, la peste, la famine, les souffrances de la captivité, le froid et la chaleur, voilà les mille moyens dont la mort se sert pour anéantir d'un coup la misérable humanité. De tous côtés les cris de guerre

Non cui vel centum linguae vel ferrea vox est,
Enumerare queat ; nec si, quem Mantua misit,
Maeoniusve canant diversa voce poetae.
Quis tales referat motus ? Quis denique fando
Evolvat totos, qui volvunt saecula, fluctus ?
Arma fremunt, crebra quatitur formidine mundus,
Funditur irriguus sanguis majorque sititur.
Quid dicam celsas praeclaris coetibus urbes
In deserta dari ? populos populante rapina
Dispergi et lacerum vacuari partibus orbem ?
Servitio subdi dominos famulosque vicissim
Praeferri dominis, et belli sorte perire
Sors generis claro quondam quod sanguine misit ?.....
Nil superesse mali, quod non vel perpetret orbis
Vel toleret, plenus scelerum pariterque laborum,
In casu discrimen habens et crimen in actu.

retentissent; la fureur agite tous les cœurs; les rois fondent sur les rois avec des armées innombrables; la discorde impie sévit au milieu de la confusion du monde; la paix s'est retirée de la terre. Tu le vois, tout court à sa fin (1) ».

L'auteur anonyme du *Carmen de Providentia* (2), Orientius dans son *Commonitorium* (3), l'auteur du *Dialogue avec Salmon* (4), font entendre les mêmes plaintes et expriment la même appréhension de voir le monde succomber dans une catastrophe suprême. Saint Avit, tout en partageant leurs craintes, ne s'abandonne pas cependant au désespoir, et après avoir fait la plus sombre peinture de tous les maux dont il a été le témoin, se tournant vers le Christ, il lui adresse une longue prière pour implorer sa miséricorde en faveur de la postérité d'Adam, puis il termine ainsi son poème: « L'ardente colère de notre ennemi nous a chassés de l'Eden; plus puissant que lui, rends-nous par ta grâce notre antique séjour (5) ».

Cette crainte de la fin du monde se retrouve encore exprimée dans le quatrième livre de l'ouvrage de saint Avit: « Il y en a, dit-il, qui dans la componction de leur cœur, se consacrent aux œuvres de la foi; ils savent qu'elle est *imminente cette suprême*

(1) *Poem. ad conjug.*, 17-30.

Qui centum quondam terram vertebat aratris,
  Aestuat, ut geminos possit habere boves.
Vectus magnificas carpentis saepe per urbes,
  Rus vacuum fessis aeger adit pedibus.
Ille decem celsis subeans maria ante carinis,
  Nunc lembum exiguum scandit, et ipse regit.
Non idem status est agris, non urbibus ullis,
  Omniaque in finem praecipitata ruunt.
Ferro, peste, fame, vinclis, algore, calore,
  Mille modis miseros mors rapit una homines.
Undique bella fremunt, omnes furor excitat, armis
  Incumbunt reges regibus innumeris.
Impia confuso saevit discordia mundo,
  Pax abiit terris, ultima quaeque vides.

(2) *Prolog.*

(3) *Commonit.*, v. 177-184.

(4) *De perversis aetatis suae moribus*, v. 9-12, 81.

(5) *De Sent. Dei*, v. 424-425.

Livida quos hostis paradiso depulit ira,
  Fortior antiquae reddat tua gratia sedi.

catastrophe dans laquelle tout corps doit périr, et qui doit anéantir la chair avec ses longs excès (1) ».

Dans celui de ses poèmes qui a pour titre l'*Hamartigenia,* Prudence a fait de l'âge de fer une description qu'il est intéressant de comparer à celle de saint Avit : « Alors, dit-il, les lions cruels apprirent à se nourrir du sang innocent des génisses, à déchirer d'une dent féroce les taureaux soumis au joug et à tuer le pasteur. Attiré par des bêlements plaintifs, le loup s'efforça d'envahir pendant la nuit les bergeries pleines de brebis. Tout animal eut par instinct l'habileté rusée qu'exigent le vol et le meurtre ; la fourberie excita ses sens dépravés. Quoique des murailles de pierre entourent les jardins florissants, quoique des haies épaisses servent comme de fortifications aux champs où croît la vigne, le hanneton dévastateur rongera les germes et les bourgeons, et les oiseaux gourmands dévoreront les raisins. Parlerai-je des herbes dont les fibres sont enduites de poison et pleines d'un suc dangereux, qui peut donner la mort ? Voilà qu'une saveur nuisible fermente dans les tendres rejetons, tandis qu'auparavant la nature ne produisait qu'une ciguë inoffensive, tandis que la brillante fleur qui pare le vert laurier-rose offrait aux chèvres folâtres une nourriture salutaire (2) ».

(1) *De Diluv.*, 319-322.

.... Sunt qui compuncta fideli
Corda dicant operi, rebusque instare supremum
Discrimen norunt, corpus quo concidat omne
Bacchatamque diu consumant saecula carnem.

(2) *Hamart.*, 219-235.

Tunc etiam innocuo vitulorum sanguine pasci,
Jamque jugo edomitos rictu laniare juvencos,
Occiso pastore, truces didicere leones.
Necnon et querulis balatibus irritatus
Plenas nocte lupus studuit perrumpere caulas.
Omne animal diri callens solertia furti
Imbuit, et tortos acuit fallacia sensus.
Quamvis maceries florentes ambiat hortos,
Sepibus et densis vallentur vitea rura,
Aut populator edet gemmantia germina bruchus,
Aut avibus discerpta feris lacerabitur uva.
Quid loquar herbarum fibras, medicante veneno
Tinctas, lethiferi fudisse pericula succi ?

« Dans l'*Hamartigenia*, dit à ce sujet M. Puech, la partie la plus originale est le beau développement sur l'origine du péché et les conséquences de la première faute. Ce n'est pas une fantaisie brillante, mais peu conforme à la tradition, comme le récit de Marius Victor : ce n'est pas un court développement de rhéteur, comme chez Avitus ; c'est à la fois, dans ses traits essentiels, la reproduction fidèle de la *légende* consacrée, et une belle et large peinture, où le poète, ne s'attachant pas uniquement au récit biblique, étend sa vue plus loin, et condense en une série d'allusions pleines de verve aux mœurs contemporaines, tous les vices et tous les maux qu'a causés la chute originelle (1) ».

Si, comme l'observe avec raison M. Puech, Claudius Victor s'écarte quelque peu en cet endroit du récit biblique, la digression qu'il se permet offre trop d'intérêt et renferme une conception trop originale pour qu'on ne lui pardonne pas volontiers d'avoir imaginé une scène en dehors du récit de Moïse. Adam et Eve sont arrivés sur cette terre nouvelle, dont ils seront désormais les maîtres, et qu'ils s'apprêtent à cultiver. Eve, toujours irritée contre le serpent, l'aperçoit tout à coup rampant dans les herbes et conseille à son époux de prendre des pierres pour les lui jeter. Mais, à mesure que les projectiles tombent, leur rencontre fait jaillir des gerbes d'étincelles, et bientôt nos premiers parents effrayés peuvent contempler le vaste embrasement de la forêt. Feu bienfaisant et purificateur, qui, en fécondant la terre, va leur permettre de la cultiver et de vivre de ses produits. Cette idée sur l'origine du feu n'est pas plus bizarre que la fable de Prométhée, dérobant la flamme du ciel pour animer une statue d'argile ; mais il est surprenant qu'un poète du cinquième siècle ait eu la pensée de représenter cet élément préparant le sol primitif, comme il prépare les établissements fondés par les colons américains sur la

Noxius in teneris sapor aestuat ecce frutetis,
Cum prius innocuas tulerit natura cicutas,
Roscidus et viridem qui vestit flos rhododaphnen
Pabula lascivis dederit sincera capellis.

(1) *Prudence*, p. 184.

lisière d'un immense bois, qui se transforme ainsi en vastes plaines, où le vent d'été courbera les épis d'or. Sous l'action énergique du feu, non seulement les plantes et les arbustes sont dévorés, mais encore le sein de la terre s'entrouvre, et les riches métaux qu'elle renferme entrent en fusion. Lucrèce avait déjà montré dans son poème la puissance du même élément, et c'est de ce passage que Cl. Victor s'est sans doute inspiré. « Le feu, dit l'auteur du *De natura rerum*, avait devoré de vastes forêts qui couvraient les montagnes. L'incendie, quelle qu'en fût la cause, les avait brûlées jusqu'au fond des racines, calcinant la terre elle-même. Des ruisseaux d'argent et d'or, de cuivre et de plomb, prenaient alors leur cours en bouillonnant, et se réunissaient dans les cavités du sol. Là ils se durcissaient, et quand, plus tard, les hommes voyaient ces métaux briller et rayonner dans la terre, ils les recueillaient, séduits par l'attrait de ces objets luisants (1) ».

X

LE MEURTRE D'ABEL

La jalousie fraternelle ensanglante bientôt la terre d'exil où Adam et Eve viennent d'être jetés, et l'homme semble prendre à tâche d'aggraver lui-même les effets du divin châtiment. Seuls,

(1) *De nat. rer.*, V, 1240-1253.

Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat
Montibus in magnis . . . .
Quidquid id est, quacumque e causa flammeus ardor
Horribili sonitu silvas exederat altis
Ab radicibus et terram percoxerat igni
Manabat venis ferventibus, in loca terrae
Concava conveniens, argenti rivus et auri
Aeris item et plumbi : quae cum concreta videbant
Posterius claro in terras splendere colore.

On peut aussi comparer cette description de l'âge de fer dans les poèmes génésiaques avec le passage du *Paradis perdu*, dans lequel Milton nous représente les anges chargés par Dieu d'introduire divers changements dans la nature, donnant aux arbres et aux planètes des influences malignes, affaiblissant la lumière du soleil, apportant l'hiver dans les régions les plus tempérées, plaçant les vents et les tempêtes en divers quartiers des cieux, munissant les nuages de tonnerres, troublant enfin l'ordre primitif des éléments. *(Chant X.)*

Cyprien et Cl. Victor racontent les divers épisodes de l'histoire d'Abel, que l'épopée et le drame devaient mettre plus tard si heureusement à profit, et qui ont fourni plus d'une gracieuse idylle à la poésie pastorale.

Selon son habitude, l'auteur de la *Genesis* ne s'écarte point du texte biblique. Cl. Victor, au contraire, a mis en œuvre avec beaucoup d'art les éléments que lui offrait la Genèse, et c'est avec des accents d'une admirable énergie qu'il déplore, dans le premier crime commis par Caïn, tous les forfaits auxquels il servira de modèle dans l'avenir. La peinture qu'il fait des remords qui torturent l'âme du fratricide est particulièrement remarquable, et rappelle les fureurs d'Oreste et de Macbeth, si tragiquement décrites par Eschyle et Shakespeare. « Nul avertissement n'a pu le faire trembler avant l'horrible perpétration de son meurtre : eh bien ! il tremblera après. Ce à quoi il s'est refusé devient son supplice ; ce que son âme, rebelle au remords, a tenu pour léger, l'agitation de ses membres lui en atteste la gravité, et en même temps qu'il est frappé dans les profondeurs du cœur, là où tout crime devient son vengeur et son bourreau, l'horreur du forfait brise son corps même, et, se traduisant avec violence dans tout son être, emporte ses membres dans un tournoiement convulsif. Ainsi dans le bassin d'une fontaine, quand tombe un rayon de lumière, on voit le rayon brisé remonter dans l'air, un éclair incertain vole sur les murs, et les parcourant d'un trait, est à la fois partout et n'est nulle part. Ainsi l'on voit encore, quand la nappe d'eau frémit, des lignes dé lumière indécise, se suivant l'une après l'autre, miroiter sans fin sur le fond azuré. Et ce n'était point là ce mouvement que la sueur glacée imprime aux nerfs contractés, lorsque le malade qu'elle inonde, à demi saisi déjà par la mort, ne peut se résoudre à quitter entièrement la vie : c'était celui que provoque la colère de Dieu, lorsque la force de la conscience fait plier l'âme, et qu'en pleine santé, le cœur se sent tourmenté par une sorte de rage (1) ».

(1) *Aleth.*, II, 257-274.
Ut, quia praemonitus facinus committere dirum
Non timuit, tremeret : meritum quod noluit esse

Après ce tableau saisissant des tourments de Caïn, les couleurs deviennent plus douces, et par le plus poétique des contrastes, à côté du sinistre meurtrier, Cl. Victor place la gracieuse figure de la femme, dont la présence doit tempérer l'horreur des remords, et donner quelque repos à cette âme coupable, poursuivie par un éternel châtiment. « Son exil même obtient pitié, et l'épouse de Caïn lui est laissée pour compagne fidèle. Dieu donne ainsi aux condamnés l'espérance certaine que sa faveur ne les abandonnera pas. C'est cette femme qui, par ses embrassements, adoucira ce cœur ulcéré, soutiendra ce corps brisé par les convulsions, et dont l'âme, innocente de tout crime, faisant monter vers le ciel l'hommage d'une prière pure, en obtiendra à elle seule ce qui est nécessaire pour tous deux (1) ».

Supplicium fieret : quod mens haurire recusans
Duxisset leve, membra grave exagitata probarent,
Percussoque animo, quo se tortore profundo
Vindicat omne nefas, corpus quoque frangeret horror
Criminis ac totos vehemens exiret in artus,
Motaque praecipiti raperentur membra rotatu :
Ut labris saepti latices cum luce recussa
Exceptos frangunt radios, subit atria fulgor
Lubricus et totum perlustrans nusquam et ubique est :
Cumque tremit, sensim sublustri intexta corusco
Linea caeruleae sine fine intermicat umbrae.
Non erat is motus, quem nervis frigidus humor
Incutit adstrictis, media cum morte repletos
Sic rigat, ut totam nequeant amittere vitam :
Sed qualem ciet ira Dei, cum conscia mentem
Vis domat et sano torquentur corda furore.

(1) *Aleth.*, II, v. 299-306.
Parcitur exsilio. Jam quod comes additur uxor
Fida reo, nec damnatis absistere munus
Spes fit certa Dei. Datur en quae pectoris aegri
Molliret curas, moto quae corpore fractum
Sisteret amplexu nullique obnoxia culpae
Sola Deum precibus et pura mente colendo
Eliceret quidquid posset satis esse duobus.

XI

LE DÉLUGE

Après la description du Paradis Terrestre et le récit de la chute originelle, c'est à la peinture du déluge que nos poètes ont donné les plus longs développements, et les vers qu'ils ont consacrés à raconter la grande catastrophe génésiaque ne forment pas la partie la moins importante ni la moins remarquable de leurs compositions. D'ailleurs, la muse païenne avait chanté plus d'une fois ce terrible cataclysme, et dans une description fameuse, où il l'avait célébré d'une manière conforme à la tradition biblique, en faisant du déluge un châtiment infligé par les dieux à la race humaine, Ovide (1) fournissait à nos poètes un précieux modèle, qu'ils n'ont eu garde de négliger.

Après avoir fidèlement suivi le texte mosaïque depuis la chute originelle, Cyprien suppose que la corruption profonde, qui, d'après la Genèse, « s'était alors multipliée sur la terre », avait aussi gagné les esprits célestes. C'est ainsi qu'il nous représente « les anges séduits par la beauté des filles des hommes, et s'unissant à elles pour produire la race maudite des géants (2) ». La traduction de l'auteur est ici, une fois de plus, conforme au texte de la version des Septante, qui porte ἄγγελοι τοῦ θεοῦ, au lieu de l'expression *filii Dei*, que nous lisons dans la Vulgate. Elle nous montre en outre que, contrairement au dire de certains exégètes, l'interprétation de ce verset, admise par quelques écrivains, comme Athénagore (3), Irénée (4), Clément d'Alexandrie (5), Tertullien (6) et Ambroise (7), et d'après laquelle les démons seraient bien les

(1) *Métam.*, lib. I.
(2) *Genes.*, I, 234-238.
(3) *Legat.* 24.
(4) *Haer.*. IV, 36, 4.
(5) *Strom.*, III, 7.
(6) *De Idolol.*, IX. — *De cultu femin.*, I, II.
(7) *De Virgin.* I, 52, 53.

enfants des mauvais anges, était encore en vigueur en Occident, au Vᵉ siècle, malgré l'autorité de saint Augustin, qui, d'accord avec Origène (1) et saint Jean Chrysostome (2), l'avait complètement rejetée (3). Depuis lors on ne trouve plus guère trace de cette opinion parmi les commentateurs, et le sentiment qui prévaut est que la cause de la dépravation et de la ruine du genre humain doit être cherchée, non pas dans une alliance impossible entre les esprits célestes avec les filles des hommes, mais bien dans le mélange de la race de Seth, où s'étaient jusque là conservées la piété et la vertu, avec la race impie de Caïn, depuis longtemps adonnée au vice et à l'idolâtrie. De nos jours cependant, c'est de l'interprétation ancienne que s'est inspiré Lamartine dans son poème de la *Chute d'un Ange*, cette histoire trop réaliste d'un ange des cieux descendu par sa faute au milieu d'une société criminelle, et où l'auteur a prétendu peindre l'état de dégradation dans lequel l'humanité était tombée après son exil de l'Eden (4).

Cyprien, qui s'étend très longuement sur la construction de l'arche, où Noé doit s'enfermer avec sa famille, se contente de six vers pour peindre le déluge. « Pendant ce temps, les nuages se répandirent en pluie et les abîmes de la mer ouvrirent leurs sources ... Les flots engloutissent tous les êtres, et la même mort les frappe tous (5) ». Hilaire n'est pas moins concis : « Les éclairs brillent pour la première fois dans le ciel serein ; une effroyable

(1) *Contra Cels.*, v, 54, 55.
(2) *Hom. in Gen.*, xxii, 2.
(3) *De civit. Dei*, xv, 23, 3.
(4) C'est en interprétant de la même manière le verset biblique, que dans son poème du *Déluge*, Alfred de Vigny a fait naître Emmanuel, son héros, d'un ange et d'une mortelle.

La mort régnait déjà dans les âmes glacées ;
Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs.
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs:
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils d'un ange.

(5) *Genes.*, 287-292.

Interea totos laxarunt nubila nimbos
Atque abyssus riguos dimisit in aequora fontes.
Jamque quater denis stagnantur corpora pennis...
Omnia conduntur pelago, mors omnibus una est.

grêle se précipite sur les campagnes, qu'elle ruine. L'air ébranlé retentit du fracas du tonnerre ; les eaux du déluge lavent les crimes de l'univers (1) ».

Dracontius décrit en termes gracieux la colombe de l'arche, « rapportant le rameau d'olivier, à l'heure où l'étoile du soir s'allume dans le ciel ».

Cl. Victor s'abandonne une fois de plus à son extrême facilité, et sa verve, inépuisable comme la mer dont il décrit les débordements, ne lui permet pas de se borner dans un sujet où la sobriété eût été une marque de délicatesse et de bon goût. Cependant sa description est moins chargée de réminiscences mythologiques et nous paraît plus originale que celle de saint Avit. Dès que Dieu a vu l'arche pleine de tous les germes de vie qui existent, il ordonne de la fermer. Alors « la nuit se précipite, des ténèbres subites obscurcissent le ciel ; une pluie abondante, qui s'échappe des cataractes du ciel, tombe avec fureur sur la terre et sévit également sur tout l'univers. L'onde qui tombe des nuages ne suffit pas pour une telle inondation ; les eaux primitives sont lâchées ; le ciel dans toute son étendue se condense en nuages, le vaste abîme des eaux s'ouvre et laisse déborder de nouvelles sources, égales à des torrents... Bientôt, dans sa course tumultueuse, l'Océan, qui regorge de fleuves sans en être rassasié, attend ces nouvelles ondes qui roulent avec tant d'impétuosité. Alors, augmenté par ce tourbillon qui s'accroît sans cesse, il pousse devant lui les flots et les force à s'élever en montagnes à mesure qu'ils refluent vers lui... (2) »

(1) *Metr. in Gen.*, 177-180.

Fulmina tum primum coelo dejecta sereno,
Horrida tum grando turbatos verberat agros,
Et tonitru altisono infractus murmurat aether...
Diluvio abluitur terrarum crimen et undis.

(2) *Aleth.*, II, 456-459 ; 463-465 ; 475-478.

Nox ruit et subitae coelum obduxere tenebrae
Effusoque cadens terras ferit aere nimbus
Praeceps...
.... et toto pariter desaevit in orbe....
Nec satis excidio est qui nubibus effluit imber :
Antiquae laxantur aquae jamque aethere aperto.

Le même poète décrit avec bonheur la fin du déluge et nous peint avec une grâce charmante le ravissement de Noé, à la vue de ce monde qui émerge peu à peu du sein des eaux qui l'avaient envahi tout entier. « Quant à Noé, le maître à qui vient d'échoir la royauté de ce nouveau monde, il essaie, plein de joie, de l'embrasser tout entier des yeux et de l'esprit. Sans pouvoir rassasier ni remplir son âme, il parcourt toutes choses d'un regard avide et prompt : tout l'émerveille et lui paraît nouveau. Le lever du jour lui semble avoir des clartés plus radieuses, plus belles qu'autrefois ; l'aspect du ciel a plus de calme et de sérénité, et dans ces champs dont on avait désespéré, d'autres moissons commencent à verdoyer. Mais pourtant Noé a toujours présente à ses yeux l'image à jamais ineffaçable de l'immense ruine, les dangers qu'ils ont courus sur les flots, ceux auxquels la protection céleste les a soustraits, alors que, battue avec furie par les flots mugissants, l'arche bravait l'effort de la tempête (1) ». Le souvenir du déluge ramène les pensées du patriarche vers celui qui a daigné le sauver d'un tel désastre et le destiner à devenir la nouvelle tige de l'humanité. Alors, dans un sacrifice d'actions de grâces, il offre à ce Dieu bon jusque dans sa justice les prémices de ce nouveau monde, reconquis sur les flots vengeurs.

In nubes vacuas coelum pluit......
Atque novos pandit fontes torrentibus aequos.
.... Nullis satiabilis unquam
Amnibus oceanus tam magna mole ruentes
Jam persentit aquas, aucto quas gurgite major
Pellit et in cumulum redeuntes surgere cogit....

(1) *Aleth.* II, v. 259-539.

At Dominus, mundi sortitus regna secundi,
Cuncta Noë gaudens oculis ac mente capaci
Accipit atque animum nequit exsaturare replendo
Et cupido raptim perlustrans omnia visu
Ut nova miratur. Noto fulgentior ortu
Et mage sol rutilus, ridet majore sereno
Laeta poli facies et desperata virescunt
Fetibus arva novis. Sed adhuc versatur imago
Ante oculos tantae semper memoranda ruinae,
Inter aquas quid pertulerint, quid munere sacro
Et non pertulerint, fremeret cum verbere saevo
Pontus et inlisas contemneret arca procellas.

D'après un écrivain moderne, auteur d'une épopée sur le *Dernier homme*, le monde s'offre au contraire aux regards de Noé, plein de désolation, de ruines et de cadavres.

O douleur, il a vu dans toute la nature
Et les monts et les champs dépouillés de verdure;
Ce beau sol que son œil n'eût jamais reconnu
Comme un affreux rocher était stérile et nu.
Décolorés, couverts d'une écume blanchâtre,
Des arbres couronnaient ce triste amphithéâtre.... (1)

L'histoire du déluge forme dans l'ouvrage de saint Avit un poème distinct, sans aucune liaison avec les autres livres, et précédé de quelques vers en guise de préface. Si ce chant est plus faible que les autres sous le rapport de l'invention, il est aussi plus soigné et l'imitation des auteurs anciens y est plus fréquente que partout ailleurs. L'auteur a beau nous avertir dans son préambule que son dessein est de chanter, non pas le déluge de Deucalion raconté par les poètes profanes, mais bien le désastre épouvantable dont Moïse nous a laissé le récit dans la Genèse : il ne peut complètement se dégager de ses souvenirs classiques, notamment quand il nous montre le Pélion, le Pinde, l'Ossa, l'Atlas dépouillés des arbres gigantesques dont le bois doit servir à la construction de l'arche libératrice. Au début de son poème, une heureuse comparaison, trop délayée peut-être, lui permet de nous faire comprendre jusqu'à quel point de licence et de corruption en étaient venus les contemporains de Noé. « Il arrive à l'homme ce qui arrive à un champ naturellement fertile, mais que depuis longtemps on a laissé sans culture ; si le laboureur négligent a laissé reposer ses bras, ses mains et sa charrue fatiguée, le gazon commence à durcir, la terre devient paresseuse, et, se couvrant de rudes épines et de fruits sauvages, ne donne plus les produits qu'un travail régulier obtenait d'elle. Les arbustes les plus variés s'y rencontrent sans ordre, et elle menace de se transformer en forêt. Si la faux ne vient promptement trancher cette végétation

(1) De Lesser, *Le dernier Homme*, III, p. 55.

et débarrasser le sol, ce ne sont plus seulement des arbrisseaux qui s'entrelacent, c'est un bois épais dont les racines élèvent dans les airs des arbres aux rameaux luxuriants, au stérile feuillage. Enfin, sous les branches qui courent de toutes parts, l'ombre s'enferme, le soleil s'enfuit, et les ténèbres favorables aux bêtes fauves les invitent à venir chercher dans ce bois un asile et un refuge (1) ».

La figure était suffisante, mais saint Avit ne sait pas résister à la tentation de multiplier les images, et, après une première comparaison, empruntée à la forêt inculte, il en imagine une seconde, tirée des ravages exercés par un fleuve qui s'écarte de son lit (2).

Tandis que, selon le récit de la Genèse, Dieu lui-même s'entretient avec Noé et lui donne ses ordres, ici, d'après un procédé également familier à l'auteur du *Paradis perdu*, c'est l'ange Gabriel qui explique les détails de la construction de l'arche, auxquels, sans doute, dans la pensée de l'auteur, Dieu ne pouvait descendre sans porter atteinte à sa dignité.

La description même du déluge occupe une place relativement petite dans le poème, si nous la comparons à l'entrée en matière qui la précède. Il y a lieu de féliciter le poète de cette sobriété, alors que son abondance excessive en d'autres passages aurait pu l'entraîner dans un sujet de ce genre à des développements infinis et certainement nuisibles à l'intérêt de la narration. Il est vrai qu'avant de nous peindre la chute des eaux vengeresses, le poète s'est

(1) *De Diluv.*, 42-54.

Agricola oblitus si brachia forte remisit,
Laxavitque manus fessoque quievit aratro,
Pigrescit primum durato caespite tellus ;
Mox rudibus ramis atque aspera palmite crebro
Disciplinatos desuescit promere fructus,
Effundit frutices varios silvamque minatur.
Quam si nec sera succisor falce repurget,
Non jam virgultis, sed denso stipite lucus
Texitur et steriles diffundit in aera frondes ;
Donec, conclusa ramis currentibus umbra,
Mox opportunae depulso sole tenebrae
Jam secura feras invitent credere lustra.

(2) *Ibid.*, 60-75.

égaré dans une longue digression, absolument étrangère au sujet, pour nous raconter l'histoire de Jonas et le repentir des Ninivites, plus empressés à écouter les exhortations du prophète que ne le furent les contemporains de Noé à mettre en pratique les sages conseils du patriarche.

Il y a de la vivacité et du mouvement dans le court passage où l'évêque de Vienne nous montre « le ciel qui se déchire et verse des fleuves », tandis que les mers se soulèvent et envahissent le globe. Grandiose et imposant est le spectacle de ce débordement effroyable, et surtout de ces torrents fougueux que l'Océan lance avec rage à travers les terres. « Dès qu'ils ont ressenti les premières fureurs de l'Océan, les fleuves illustres dont la renommée a célébré le cours majestueux éprouvent, à l'aspect de ces mouvements nouveaux, un moment de stupéfaction. Puis, comme si la prudence leur commandait de fuir, ils rebroussent chemin et répandent de tous côtés leurs flots refoulés par la mer. Mais l'Océan, les poursuivant toujours, presse le courant qui s'enfuit et précipite contre lui la masse de ses eaux salées (1) ».

C'est un tableau à peu près semblable qu'Alfred de Vigny a tracé dans son beau poème du Déluge :

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,

(1) *De Diluv.*, 467-472.

Ut diros primum pelagi sensere furores
Illustres fluvii, magnos quos inclyta cursu
Fama refert, motusque novos stupuere parumper :
Ut credas sapuisse fugam, sic versa retrorsum
Per terras spargunt sublata volumina ponto.
Insequitur tamen Oceanus, refugisque fluentis
Imminet et salsis impellit molibus amnes.

Apportant avec lui, comme de grands trophées,
Les débris inconnus des villes étouffées ;
Et là bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde (1).

Saint Avit termine cette partie de son ouvrage par quelques vers d'une inspiration très élevée, où il compare l'arche de Noé flottant au-dessus des eaux du déluge à la barque de l'Eglise, que les flots de l'hérésie ne parviennent point à submerger. « Nous aussi, ajoute le poète, cédons au monde lorsqu'il nous entraîne : tout ce qui résiste et ne peut fléchir doit craindre d'être brisé par la force. Mais si nous cédons, que notre âme ne ressente pas les flots du torrent ; qu'elle reste invulnérable à tous les traits du péché ! (2) » Sage et intelligente exhortation, applicable sans doute à toutes les époques, mais plus opportune encore en ce siècle de transformation politique et sociale où vécut saint Avit, alors qu'un grand nombre de chrétiens, tout entiers aux souvenirs et aux regrets de l'empire romain disparu, ne savaient pas reconnaître, dans les Barbares, les maîtres de la société nouvelle qui allait s'établir.

Le poème sur le déluge est le dernier de ceux que l'évêque de Vienne a tirés de la Genèse. C'est aussi avec le déluge que s'arrête la courte paraphrase d'Hilaire, dont les derniers vers résument l'histoire du peuple juif, appelé à voir ses crimes lavés, non point

(1) Notons dans le même poème les beaux vers où Noé est représenté, jetant, avant d'entrer dans l'arche, un dernier regard sur le monde, et s'écriant dans sa douleur :

Adieu, monde sans borne, ô terre maternelle !
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets ;
Gazons verts, belles fleurs de l'oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie,
Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé ;
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
Demain rien ne sera !

(2) *De Diluv.*, 506-509.

Cedamus mundo, dum ducimur : omne resistens,
Si flecti nescit, metuat vel pondere frangi.
Sed si cedamus, fluvium ne sentiat intus
Peccatumve trahat mens impenetrabilis ullum.

par une inondation semblable, mais par les eaux bien meilleures de la grâce apportée aux hommes par le Sauveur.

XII

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE. — LA TOUR DE BABEL
LA DESTRUCTION DE SODOME ET DE GOMORRHE

Tandis que Cyprien continue à suivre pas à pas le livre sacré jusqu'à la mort de Joseph, Victor, fidèle au plan qu'il s'est tracé, consacre la dernière partie de son ouvrage à l'histoire de l'élection du peuple Juif, dont le patriarche Abraham sera le père, et qui sera chargé de garder intact, au milieu des hommes, le trésor des vérités primitives. Toujours attentif à mêler les réflexions morales et les interprétations mystiques au récit des faits, il ne néglige aucun des épisodes importants qu'il rencontre dans la Bible et qui se prêtent plus facilement à ce genre de commentaire. Les digressions ne sont point rares non plus dans ce dernier chant, et nous avons déjà cité, dans un précédent chapitre, l'éloquente réfutation que le poète y fait de l'astrologie, de la science des aruspices et des arts magiques (1).

Après avoir raconté l'involontaire ivresse de Noé, les indignes moqueries de Cham et la malédiction dont il suppose, contrairement au texte de la Genèse, que le patriarche outragé aurait frappé son fils, Victor explique, en s'inspirant sans doute d'un passage du livre de la *Sagesse* (2), les origines de l'idolâtrie. D'après lui, c'est Nemrod qui serait tombé le premier dans ce crime, lorsque, pour se consoler de la perte d'un fils unique, il lui fit élever une statue de marbre et rendre les honneurs divins. Aussitôt toutes les nations auraient suivi ce coupable exemple et « honoré comme Dieu des ancêtres bien-aimés (3) ».

(1) Ch. III, p. 64.
(2) *Sag.* XII, 14-21.
(3) *Aleth.*, III, 171 et sqq.
Il n'est pas inutile de remarquer que, tout en attribuant à une cause semblable

Voici maintenant la tour de Babel. La race de Noé s'est multipliée sous la bénédiction de Dieu, et la plaine de Sennaar ne suffit bientôt plus à contenir ce peuple dont le nombre croît tous les jours. C'est alors que la multitude immense qui s'y presse, voulant éterniser sa gloire avant de s'en aller chercher ailleurs des terres plus vastes, forme le projet de bâtir une ville et d'y élever une tour dont le sommet monte jusqu'au ciel. Après avoir rapidement décrit ce monument gigantesque, Victor nous raconte comment « Jéhovah descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam (1) », et châtia les orgueilleux constructeurs par la confusion de leur langage. « Ils s'aperçoivent, stupéfaits, qu'un oubli soudain vient de s'emparer de leurs âmes : les voilà en possession d'une langue inconnue. L'ardeur du travail cesse, et les maîtres gourmandent en vain leurs compagnons irrésolus... Plus de parenté : les peuples se rangent par langues ; ils se dispersent en troupes égales, et vont au loin, sous des cieux divers, se chercher un territoire. Ainsi l'on voit, dans les riantes prairies, les oiseaux, quand la sérénité d'un jour paisible les attire, confondre leurs bandes en voltigeant çà et là pour chercher leur nourriture. Mais, quand la nuit est proche, ils regagnent leurs toits de feuillage : alors, les bandes se reforment, chacun suit ceux de son espèce, et, d'un vol rapide, va se mêler à ceux qui lui ressemblent par le plumage ou par la voix (2) ».

l'origine de l'idolâtrie, l'auteur de la *Sagesse*, non seulement ne nomme pas Nemrod, mais encore n'assigne aucune date à la première apparition de ce culte. D'ailleurs, l'opinion de la plupart des exégètes est que l'idolâtrie existait avant Noé, et que ce désordre fut un de ceux que Dieu voulut punir en purifiant la terre par les eaux du déluge. Cf. Glaire, *Introd. aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, t. II. p. 104.

(1) *Gen.* XI, 5.

(2) *Aleth.* III, 263-266, 273-281.

Mentibus attonitis oblivio subdita primum
Intrat, et ignotae subiit perfectio linguae.
Increpitant operis studio cessante magistri
Cunctantes socios . . . .
Periit cognatio tota;
Gentem lingua facit ; sparguntur classibus aequis,
Deductasque petunt vario sub sidere terras.
Haut aliter volucres campi per mollia plana
Quas gregibus mixtas errare et quaerere victum

Cependant, à l'appel de Jéhovah, Abraham a quitté sa patrie et sa famille, et il est venu planter sa tente dans la vallée d'Hébron. Tout heureux d'exalter la foi et la soumission du père des croyants, Victor décrit avec complaisance les diverses phases de la vie du grand patriarche, non sans y mêler quelques traits imaginaires, tels que la miraculeuse vision pendant laquelle Moïse apparaît à Abraham et qui rappelle l'indispensable songe des épopées classiques (1).

L'auteur suit plus fidèlement le texte sacré dans le récit de l'odieuse sédition qui éclate dans Sodome et du châtiment que Dieu inflige à cette ville infâme. On sait que ce dernier épisode est aussi la matière du petit poème qui a pour titre : *De Sodoma*. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, Victor, comme d'ailleurs Cyprien et surtout Dracontius, qui raconte succinctement le même fait dans le *Carmen de Deo*, est d'une extrême réserve dans l'explication des causes qui ont amené la disparition de l'impudique cité ; l'auteur du *De Sodoma*, au contraire, les expose plus longuement, quoique avec toute la délicatesse qui convenait en un pareil sujet. Tandis que ce dernier poète décrit très brièvement la soudaine catastrophe qui réduisit en cendres Sodome et Gomorrhe, en ayant soin seulement de dégager le fait rapporté par la Genèse des légendes mythologiques qui l'avaient altéré (2), l'écrivain provençal se plaît à la dépeindre avec un grand luxe de détails, et la pluie de soufre et de feu, envoyée par Jéhovah sur les villes maudites, lui fournit une de ces amplifications de rhéteur où les images se pressent et s'entassent, sans aucun agrément pour l'esprit, qui se fatigue à le suivre dans les longs circuits où s'égare sa trop féconde imagination (3). Ajoutons que les deux poètes s'accordent à regarder les flammes, dans

Persuasit secura dies, cum nocte propinqua
Frondea tecta petunt, extemplo congrege turba
Vulgus quaeque suum sequitur, rapidoque volatu
Miscentur, similis qua duxerit aut color aut vox.

(1) *Aleth.*, III, 580 et sqq.
(2) *Sod.*, 107-115.
(3) *Aleth.*, III, 733-750.

lesquelles périrent Sodome et Gomorrhe, comme le symbole des feux de l'enfer, qui attendent les réprouvés (1).

L'un et l'autre mentionnent également l'épisode de la femme de Loth, changée en statue de sel pour n'avoir pas voulu croire à la parole de Dieu, et ils affirment, avec le livre de la *Sagesse* (2) et quelques historiens anciens (3), que non seulement cette statue a, pendant quelque temps, survécu à la ruine des villes coupables, mais ~~encore~~ qu'elle subsiste encore, sans que la pluie et les vents aient pu l'ébranler. « Bien plus, dit l'auteur du *De Sodoma*, si un étranger se permet de la mutiler, aussitôt elle reprend sa première forme et répare ses vides (4) ».

Plus loin, le même poète, décrivant l'aspect désolé qu'offre la terre, ainsi ravagée par le feu du ciel, fait allusion aux fruits qu'y portent les arbres, et qui, superbes à la vue, ne laissent dans les mains de ceux qui les cueillent qu'une cendre trompeuse (5). L'historien Josèphe avait déjà parlé de ces fruits qui « paraissent bons à manger, mais que l'on ne peut toucher sans les réduire en poudre (6) ». Dans sa fameuse description de la mer Morte, faite d'après les légendes des écrivains anciens, et d'après les récits de quelques voyageurs modernes plus sérieux, *gnari locorum*, Tacite rapporte également l'existence de ces bizarres productions « dans les campagnes autrefois fertiles et couvertes de grandes cités, qui, d'après la tradition, auraient été consumées par la foudre ». — « On dit, ajoute-il, que leurs vestiges subsistent encore, et que le sol lui-même, d'un aspect brûlé, a perdu complètement sa sève

(1) *Sod.*, 164-167. — *Aleth.*, III, 785-787.
(2) *Sap.*, X, 7.
(3) Cf. Josèphe, *Antiq.*, lib. I., cap. XII. — Philon, *De Profugis*.
(4) *Sod.*, 123-124.

Quin etiam si quis mutilaverit advena formam,
Protinus ex sese suggestu vulnera complet.

(5) *Sod.*, 134-138.

Semiperempta etiam si qua illic jugera laetas
Autumni conantur opes, facile optima sese
Promittunt oculis pira, persica et omnia mela,
Donec carpantur : nam protinus indice tacta
Solvitur in cinerem vacui fallacia pomi.

(6) *De Bello Jud.*, IV, 27.

vivifiante. Tous les végétaux qui pourraient y croître spontanément, ou que la main de l'homme confie à ce sol, avortent en herbe ou en fleur ; ou, s'ils parviennent à leur accroissement accoutumé, ils se dissolvent en une cendre noire et stérile (1) ».

Signalons enfin, chez Victor et l'auteur du *De Sodoma*, la croyance à une tradition fort répandue à leur époque, et d'après laquelle, au désastre occasionné par l'embrasement, avait succédé, pour Sodome et Gomorrhe, un cataclysme final qui les aurait fait disparaître sous les eaux du lac Asphaltite ou mer Morte. Ce dernier poète décrit même avec des couleurs assez heureuses cette mer sombre et morne, dont aucun souffle ne vient agiter les flots immobiles, et qui ne renferme aucun être vivant (2). Ce qui a pu accréditer cette légende, reproduite par Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (3), c'est la confusion qui s'est établie à propos de la *Vallée des bois*, appelée *Siddim* en hébreu, et qui, au dire de Moïse, avait été recouverte par une mer de sel. Bien que voisine de la Pentapole, cette vallée ne saurait être regardée comme l'emplacement même de Sodome, puisque c'est de là que, d'après la Genèse, les quatre rois d'Elam et de Sennaar donnèrent rendez-vous à leurs troupes pour marcher contre cette ville.

(1) *Hist.*, V, 7.
(2) *Sod.*, 139.

Sic igitur coelo pariter terraque sepultis
Nec mare vivit ibi : mors est maris illa quieti,
Quod nullos animat per anhela volumina fluctus,
Quodque etiam patrio nunquam suspirat ab austro,
Quodque caret proferre aliquam de gurgite gentem
Squamigeram levique cute vel cortice saeptam
Vel crispam conchae et duplici compagine clausam.

Cf. Victor Hugo, *Orientales*, Le feu du ciel.

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher,
A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
Qui fume comme une fournaise.

(3) IIIe partie.

Nous croyons devoir terminer ici notre analyse comparative des poèmes génésiaques, les citations que nous avons faites nous paraissant suffisantes pour établir le caractère particulier de chaque composition. et montrer comment nos poètes se sont inspirés, chacun selon son génie et ses aptitudes, du sujet que la Genèse leur fournissait.

CHAPITRE V

Le style, la langue, la versification dans les poèmes sur la Genèse

I

Pour apprécier sûrement la valeur littéraire des poèmes génésiaques, il faut avant tout se souvenir qu'à l'époque où ils ont paru, l'art antique était depuis longtemps en proie à une irrémédiable décadence, et que ce déclin ne fit que s'accroître et s'accentuer jusqu'à saint Avit. Plus rien de ce qui fait la vie et la conserve ne restait à cette littérature agonisante, et aucun genre de composition n'avait pu échapper à cette déchéance lamentable. L'histoire revient à la sécheresse de la chronique avec les abréviateurs de l'Histoire Auguste ; à l'éloquence pacifiée a succédé la rhétorique pompeuse et déclamatoire dont le panégyrique s'enveloppe. Quant à la poésie, elle n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit, un exercice d'école, auquel se livrent encore les oisifs, et qui, tout en assurant une fortune facile à ceux qui le cultivent, est réduit à l'état de pur mécanisme et de procédé. Non-seulement l'artifice du langage, les formules de convention, la prolixité des énumérations, la recherche de l'expression bizarre et emphatique, lui ont fait perdre sa noble simplicité, et y remplacent trop souvent cette sobriété et ce goût exquis qui caractérisent les œuvres durables, mais encore la manie de la description, ce vice capital de toutes les littératures sur leur déclin, en a fait une broderie savante, où, à force d'esprit et d'habileté, l'écrivain arrive à éblouir par le luxe des métaphores et le ton criard et outré de ses couleurs. Plus la matière est aride, plus le poète est soucieux de l'amplifier sans mesure. De là, ce dédain pour le mot propre et cette prédilection

pour la périphrase, qui, en affaiblissant la pensée, enlève au style son mouvement et sa chaleur.

Tel était le mal indiscutable dont souffrait alors la poésie et dont ne surent pas se préserver les esprits les plus richement doués. En prenant place à côté des productions de la Muse profane, ne semblait-il pas que la Muse chrétienne dût échapper en partie à cette dégradation et rajeunir les lettres, comme la religion, qui l'inspirait, avait réformé les idées et les croyances? La gravité du fond paraissait naturellement réclamer le sérieux de la forme, et l'élévation, la noblesse du sujet, la grandeur et la simplicité des moyens. Prétention à l'élégance raffinée, phraséologie sonore et vide, emphase souvent ridicule, rien de ce qui avait abaissé et corrompu les lettres païennes, ne convenait à des écrivains dont le but était moins de charmer harmonieusement l'oreille, que de donner aux intelligences de solides enseignements et de procurer au cœur les plus pures jouissances qu'il puisse goûter.

Cependant il n'en fut point ainsi, et l'époque malheureuse qui, après avoir vu la décadence de la littérature classique, assista successivement à son agonie et à sa mort, n'exerça que trop sa délétère influence sur les œuvres de nos poètes génésiaques. Tandis que Cyprien est parfois sobre jusqu'à la sécheresse et semble dédaigner systématiquement tout ornement de langage, Hilaire manque de composition et d'art, et, comme il l'avoue lui-même, sa voix est souvent rauque et sans grâce; Cl. Victor, malgré son admiration pour Virgile, et ses efforts pour atteindre à la perfection de son modèle, rappelle plus d'une fois Lucain et Claudien par l'enflure du ton et le luxe des images; Dracontius, dont le style est d'une rare souplesse, appartient d'une façon trop visible à cette école littéraire passionnée pour l'emphase et l'hyperbole, à laquelle le génie punique, se mariant au génie latin, a donné je ne sais quelle âpreté, qui est loin d'être de la force, et dont le soleil d'Afrique semble avoir accru l'intempérance et exagéré l'ardeur. Quant à saint Avit, malgré sa supériorité incontestable sur ses devanciers, le poète du cinquième siècle se trahit

même dans les meilleures pages de son poème par l'abus des termes abstraits, les antithèses forcées, les jeux de mots fades et puérils (1) et surtout par son penchant à décrire à tout propos et hors de saison.

A tous ces défauts il convient d'en ajouter un autre, commun à tous nos poètes, mais qui s'accuse plus vivement dans les compositions de Dracontius et de Victor. Nous voulons parler de cette érudition excessive, de cet étalage encombrant de détails plus ou moins inutiles, qui les entraîne dans des digressions malencontreuses et leur fait oublier pendant plusieurs pages le sujet qu'ils traitent. C'est là peut-être un procédé fort commode pour remplacer l'imagination absente, mais qui refroidit singulièrement la verve, si elle ne l'éteint pas tout à fait, et qui, tout en nous donnant une haute idée du savant et du spécialiste, porte tort au poète et va directement à l'encontre du but qu'il se propose.

Quant à l'entraînement qui poussait les esprits de cette époque à la subtilité, à l'abondance peu contenue, aux effets de rhétorique, il faut qu'il ait été bien impérieux pour que Salvien lui-même, dont les lamentations sur les malheurs de son siècle respirent une si profonde douleur, se soit permis des pointes et des épigrammes

(1) Comme exemples des jeux de mots qu'on rencontre dans les poèmes de Cl. Victor et de saint Avit, nous citerons les suivants :

1° Cl. Victor :

Quae *volitabat* aquis, sensim *natat* aëre puro (*Aleth.*, I, 131)
Corpore *velato denudatura* pudorem (I, 441)
Auctorem *leti leto* dare (II, 97)
Dare *certa lacerto* (II, 102).
Recipit studium, sed *decipit usum* (II, 155).
Hostibus excussae, quae vera est *hostia*, praedae (III, 465).

2° Saint Avit :

Aptat ad *informes* condens sollertia *formas* (I, 41).
Praecellens *factis factorem* pronus adora (I, 143).
Penderet nexus, culpas dum *penderet* orbis (I, 163).
Nec tactus *violat violas* (I, 234).
Constanter rapit *inconstans* dotale venenum (II, 259).
Lugendoque novos respersit *lumine visus* (II, 264).
Hactenus et *nudis* nunc *denudata* patescunt (III, 88).
Haec me consiliis *vicit devicta* sinistris (III, 100).
Quis *evolvat* totos qui *volvunt* saecula fluctus (III, 339).
Populos populante rapina dispergi (III, 343).
Mundanis veniam *mundo* nolente petebat (IV, 219).

sur la chute du monde romain. A ce point de vue, plus d'un de nos poètes est de l'école du prêtre marseillais.

Donc, encore une fois, tous les défauts que nous venons de signaler sont autant de tributs que nos auteurs ont dû payer au goût de leur époque, et il n'y a pas lieu d'en être surpris. Il est probable d'ailleurs qu'ils contribuèrent au succès de leurs œuvres, bien dignes d'un temps de décadence, où l'amour de la finesse était regardé comme la marque d'un esprit cultivé, et où l'on prisait avant toute chose les pointes et le faux brillant.

Cependant, pour ne rien exagérer, avouons que si par certains côtés nos poètes sont vraiment les fils de leur siècle, la plupart d'entre eux ne sont certainement inférieurs à aucun de leurs contemporains, et que ce qui leur manque parfois du côté de l'originalité et de l'invention, ils le rachètent par un coloris plein de grâce et d'éclat. Chez presque tous, la phrase est élégante et harmonieuse, et comme elle conserve la même ampleur et la même sonorité que dans les ouvrages de la bonne époque, nous comprenons qu'elle ne fût pas pour déplaire aux lettrés du cinquième siècle, pour qui elle était encore comme un écho de la musique nationale. D'ailleurs, si nos poètes relèvent de l'Ecriture pour le sujet et la doctrine, n'est-ce pas les maîtres anciens qui, pour la forme, demeurent leurs modèles et leurs inspirateurs préférés ? Certes, les livres saints abondent en beautés littéraires de tout genre, mais, pas plus que les chrétiens d'alors, les traducteurs de la Bible ne semblent les avoir comprises et goûtées autant qu'on pourrait le croire. Saint Jérôme, dont le témoignage ne saurait être suspect en pareille matière, se plaint lui-même de la difficulté qu'il éprouve à traduire les livres saints et à se livrer à l'étude de l'hébreu, très différent de la langue latine, si harmonieuse dans ses auteurs favoris. Il prie Marcella et ses autres lecteurs de l'excuser si son latin est devenu barbare et a perdu son élégance dans la fréquentation des écrivains sacrés (1).

(1) *Epist.* 103. « Nos, ut scis, hebraica lectione detenti, in latina lingua rubiginem obduximus ; in tantum ut loquentibus quoque nobis stridor quidam non latinus interstrepat ».

Aussi bien la question de savoir à quelle littérature se rattacherait la poésie chrétienne s'était posée bien avant le Ve siècle. Soumis comme tous les citoyens de l'Empire à l'enseignement de la littérature profane, et instruits, comme tous les enfants de l'Eglise, dans l'étude des livres saints, les chrétiens se trouvaient partagés entre deux courants contraires, et sollicités également par l'attrait des modèles classiques et les souvenirs de la poésie des Hébreux. Qui devait l'emporter dans cette lutte ? Quels livres et quels maîtres devaient fournir aux écrivains religieux un art, des formes et des rythmes, qui fussent propres à l'expression des idées nouvelles, alors qu'elles aspiraient à se traduire non plus seulement en prose, mais dans une langue cadencée ? Il est certain que quelques esprits enthousiastes, mais peu cultivés, et surtout ignorants des règles de la poésie hébraïque, où ils croyaient retrouver, outre le parallélisme, l'acrostiche et les assonances, le système prosodique et quantitatif de la poésie grecque et latine, s'imaginèrent à tort que cette poésie pouvait désormais fournir à la muse non-seulement des sujets d'inspiration et des thèmes rajeunis, mais encore des mètres et des modes, analogues à ceux qu'employèrent les poètes classiques. De ce nombre fut Commodien, l'auteur du *Carmen apologeticum* et des *Instructiones adversus Gentium Deos*. Il est le premier qui, parmi les poètes chrétiens, essaya de se soustraire à l'influence de la littérature profane, et d'inaugurer, en dehors des règles conventionnelles, un genre littéraire qui rompait ouvertement avec la tradition et les procédés reçus. Pendant longtemps, on a considéré ces vers irréguliers, que Gennade appelle si justement des *quasi versus*, et qui sont moins des hexamètres que des lignes d'inégale longueur, comme un retour à cette poésie primitive et populaire, qui, dédaignant une métrique fixe et des modes déterminés, ne consultait qu'un certain charme de l'oreille et prononçait les syllabes brèves ou longues de manière à produire par l'accentuation, par le nombre, une certaine suite harmonieuse de mots. Bien que des critiques très autorisés discutent encore à ce sujet, il nous paraît plus

vraisemblable d'admettre que malgré ce mépris pour les formes anciennes, et ces innovations rythmiques, qui veulent être populaires, et sont souvent désordonnées, les poèmes de Commodien sont moins l'œuvre originale d'un esprit hardi et vraiment initiateur, que l'effet de l'ignorance et de la culture rudimentaire d'un auteur médiocre et maladroit (1).

En dehors donc des rares tenants de la littérature hébraïque et des écrivains aventureux dont Commodien serait le type, tous ceux qui avaient quelque connaissance des auteurs classiques sentaient bien que c'était à cette source des grands maîtres qu'il fallait puiser les formes traditionnelles de la pensée et alimenter le génie chrétien. D'ailleurs, c'était bien le désir de Cyprien et de ses émules de ne pas innover en cette matière et de consacrer au vrai Dieu et à la diffusion des vérités bibliques la muse romaine, si longtemps attachée au culte des divinités mensongères. Si un nouvel idéal devait transformer et purifier les âmes, en changeant l'orientation des intelligences et en les illuminant de plus pures clartés, les poètes chrétiens ne pouvaient pas changer leur instrument et rejeter brusquement cet ensemble de formes qui constituait l'art classique, et dont la poésie avait vécu pendant tant de siècles. Tous leurs efforts devaient donc aller à mettre en pratique la théorie littéraire, qu'André Chénier a formulée plus tard dans ces vers fameux :

> Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;
> Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
> Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est dire que la poésie chrétienne, telle que nous la rencontrons dans les compositions génésiaques, fut condamnée à n'être qu'une poésie imitative et un reflet de l'art ancien. Comme elle se modela, dès ses débuts, sur un type étranger, elle vécut d'emprunts et comme d'une vie artificielle et factice.

(1) Cf. sur Commodien, Pitra, *Spicileg. Solesm*, t. I, 1852 ; G. Boissier, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1er octobre 1876 ; Hanssen, *De arte metrica Commodiani* ; Puech, *Prudence*, Introd. p. 9 et sqq.

On a déjà pu remarquer combien les réminiscences des auteurs païens abondent dans ces poèmes, tous plus ou moins calqués sur l'un des ouvrages classiques le plus en faveur auprès des lettrés. A chaque instant Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Lucain sont mis à profit et fournissent à l'écrivain la périphrase ou l'image dont il a besoin pour envelopper ou orner sa pensée. Mais parmi tous les autres, c'est Virgile qu'ils préfèrent, c'est Virgile corrigé quant au fond, et conservé avec son style, qu'ils ont la prétention d'offrir à leurs lecteurs.

Dignare Maronem
Mutatum in melius divino agnoscere sensu (1).

Il y a plusieurs causes de cette prédilection. D'abord, comme nous l'avons déjà signalé, tout l'enseignement était encore fondé à cette époque sur l'exercice de la mémoire, et les premiers morceaux que devaient réciter les jeunes enfants dans les écoles étaient des vers des Géorgiques et de l'Enéide. De plus, cette admiration pour le chantre d'Enée était un culte qui avait de nombreux fidèles, aussi bien parmi les païens que parmi les disciples de l'Evangile. Si la science païenne avait fait de lui un pontife, un flamine, un héritier de la tradition sacerdotale, et s'était plu à exalter sa profonde connaissance des cérémonies sacrées et du droit augural, les Pères de l'Eglise l'avaient salué à leur tour, grâce à sa quatrième églogue, comme un précurseur de la religion nouvelle et presque comme un prophète du Christ. Avant que Silius Italicus et Alexandre Sévère s'agenouillassent devant son image et lui rendissent les honneurs divins, la légende ne nous rapporte-t-elle pas que l'apôtre saint Paul, étant venu à Naples, alla visiter le tombeau de Virgile, et, qu'ayant lu la quatrième églogue, il se prit à pleurer (2)? Saint Augustin, qui compte le poète de Mantoue

(1) *Cento Probae*, Prol., v. 3-4. Edit. Car. Schenkl (*Corpus script.*, etc.), p. 568.

(2) On a longtemps chanté dans la cathédrale de Mantoue une séquence qui conservait le souvenir de cette tradition.

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit super eum
Piae rorem lacrimae;

parmi les sages et le loue d'avoir parlé comme un philosophe et un platonicien (1), nous a raconté dans ses *Confessions* quelles larmes lui avait fait verser le récit des amours de Didon, et nous ne voyons pas qu'après son retour à Dieu, le culte de Virgile lui soit devenu moins cher, puisque dans sa campagne de Cassiciacum, où il s'était retiré avec ses disciples Trigétius et Licentius, il lit chaque jour avec eux un chant de l'Enéide. Le plus illustre des admirateurs du grand poète, celui qui l'a pris pour guide à travers les mystérieuses régions d'outre-tombe, a immortalisé cette croyance au christianisme de Virgile dans les vers célèbres où il nous représente Stace rencontrant le chantre du Christ au Purgatoire, et le remerciant ainsi de lui avoir fait connaître la vérité : « Per te poeta fui, per te cristiano (2) ».

On sait comment cet enthousiasme pour Virgile se traduisit dès les premiers siècles par les *centons*, bizarres travaux de marqueterie, dont Ausone n'a pas dédaigné de fixer les règles, et que Saint-Marc Girardin regarde quelque part comme des œuvres de pénitence imposées à leurs malheureux auteurs pour expier leur excès d'admiration à l'endroit du poète latin. Ces essais puérils ne donnent-ils pas la vraie physionomie d'une époque, qui, se sentant incapable d'atteindre à la sublimité des maîtres, leur dérobe leurs propres vers et se contente de les adapter à un sujet différent ? Si ces pastiches maladroits, et particulièrement celui qui a pour titre *Cento Vergilianus*, et dans lequel Faltonia Proba (3) a exposé les faits les plus remarquables de la Genèse à

Quem te, inquit, reddidissem,
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime.

Cf. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, t. I, p. 131.

(1) *De Civit. Dei*, lib. IV, x, XIII, XIV.

(2) *Purgat.*, chant XX, 25.

(3) Selon toute probabilité, Faltonia Proba était l'épouse de Sextus Anicius Petronius Probus, qui occupa les positions les plus élevées sous Valentinien I et ses successeurs. Le *Cento Vergilianus*, qui compte 694 vers hexamètres, et que Proba avait écrit d'abord pour ses enfants, ainsi qu'elle nous l'apprend dans son Prologue, était certainement destiné à être appris par cœur et à mieux graver les enseignements de l'Ecriture au moyen des vers de Virgile dont il était composé.

Le meilleur texte de ce poème est celui qu'a publié Car. Schenkl au t. XVI du *Corpus scriptor. eccl.*, de l'Académie de Vienne, p. 499.

l'aide d'hexamètres empruntés à l'auteur de l'Enéide, furent en grande faveur auprès de certains esprits, séduits plus qu'il ne convenait par ces prodigieux tours de force, ils n'obtinrent qu'un médiocre crédit auprès des lettrés sérieux, qui s'indignaient à bon droit d'un pareil travestissement des chefs-d'œuvre de la poésie antique. Un grand nombre tinrent à protester contre cette dépravation du goût, et parmi eux saint Jérôme, qui, dans une lettre à saint Paulin de Nole, s'élève avec énergie contre cette manie dangereuse et cet abus de l'imitation : « ... Je ne parle pas de ceux qui, passant des lettres profanes aux lettres sacrées, s'ils charment la foule par d'élégants discours, prennent pour la parole de Dieu tout ce qu'ils disent, et, sans se mettre en peine du sens vrai du prophète et des apôtres, détournent à leurs propres idées des passages qui n'y ont aucun rapport, comme si c'était une merveille, et non pas la plus détestable méthode d'enseignement que d'altérer ainsi les textes et de les plier malgré eux à ses pensées. N'avons-nous pas des centons d'Homère et de Virgile ? N'a-t-on pas voulu faire de Virgile un chrétien sans le Christ, parce qu'il a dit : « Déjà revient la Vierge, et avec elle le règne de « Saturne : déjà le ciel nons envoie une nouvelle race ? » parce qu'il fait parler ainsi un père à son fils : « Mon fils, toi qui seul es ma « force et ma grande puissance », et parce qu'après les paroles du Sauveur sur la croix, on nous fait lire cet autre vers du même poète : « Tels étaient les souvenirs qu'il évoquait debout et « demeurant immobile » ? Tout cela est puéril, et c'est vraiment ressembler à des faiseurs de tours de passe-passe, que d'enseigner ainsi ce qu'on ignore, ou plutôt, car je n'en puis parler ici sans indignation, que de ne pas même savoir qu'on ne sait rien (1) ».

(1) *Epist.* 53, ad Paulin. Malgré cette indignation qu'il exprime si vivement contre ceux qui *plient les textes à leurs pensées*, saint Jérôme ne dédaigne pas de se servir plus d'une fois des vers de Virgile pour en faire comme l'expression naturelle et spontanée de ses sentiments. « Quand il visite les Catacombes, l'impression que lui causent le silence religieux de ces longues galeries et les alternatives de lumière et de ténèbres, se traduit aussitôt par un vers de Virgile :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

« C'est encore un vers de Virgile qui lui vient à l'esprit lorsqu'il nous décrit les désastres de l'invasion et qu'il désespère de pouvoir tous les énumérer.

Sans aller aussi loin dans cette appropriation de l'œuvre d'autrui, quelques-uns de nos poètes bibliques ne se sont pas fait scrupule d'intercaler çà et là des vers entiers ou simplement des finales de vers empruntées à leurs modèles, et principalement à l'auteur de l'Enéide. Si quelques-uns ont mis plus de discrétion dans leurs emprunts et se sont contentés de s'assimiler, autant qu'ils pouvaient le faire, l'esprit et la manière de leur maître préféré, on reconnaît souvent chez eux cette imitation toute mécanique de l'école, dans laquelle la mémoire seule a sa part, et dont le seul mérite consiste à envelopper une idée commune de lambeaux mal assortis, bien différente de cette imitation inspirée, qui n'étudie les tours, les mouvements, les images d'un modèle, que pour leur donner comme une nouvelle vie en les appliquant à d'autres pensées (1).

Non mihi si linguae centum sint, oraque centum,
Ferrea vox...

« Il trouve tout dans Virgile, même le moyen de dépeindre les ruses et les subtilités du tentateur :

Hostis, cui nomina mille,
Mille nocendi artes,

et la pendaison de Judas :

Et nondum infelix lethi trabe nectit ab alta.

« Dans le désert, lorsque des moines jaloux le poursuivent, le tracassent et veulent le chasser de sa misérable cellule, c'est encore dans un vers de Virgile que sa plainte s'exhale ». G. Boissier. *La Fin du Paganisme,* t. 1, p. 385.

(1) Le tableau suivant, bien qu'il ne constitue pas un *index* complet, donnera une idée des procédés d'imitation employés par chacun de nos poètes.

1° Cyprien.

.... *puro fluit agmine flumen (Gen.,* 54)
.... leni fluit agmine Thybris (Vergil., *Aen.* II, 782)
Carduus, et spinis multum paliurus acutis (Gen., 121)
Carduus, et spinis surgit paliurus acutis (Vergil., *Ecl.*, V, 39)
.... *pinna plaudente volucrem (Gen.,* 307)
.... alis
Plaudentem.................. columbam (Vergil., *Aen.*, V, 516)
Visa aperire procul montes ac volvere pumum (Gen., 318)
Visa aperire procul montes ac volvere fumum (Vergil., *Aen.*, III, 206)
Atque memor voti adolet dum altaria flammis (Gen., 326)
Praeterea castis adolet dum altaria taedis (Vergil., *Aen.* VII, 71)
Flammeus e celsis quam sol utrumque recurrens
Adspicit.................................... *(Gen.,* 464)
Omnia sub pedibus qua sol utrumque recurrens
Adspicit.................................... (Vergil., *Aen.*, VII, 100)
Magnificusque senex frigus captabat in umbra (Gen., 597)
Fortunate senex..................

Ce défaut est d'ailleurs commun à tous les poètes de cette époque, et on a plusieurs fois signalé le même procédé dans les écrits des versificateurs du Nouveau Testament. C'est ainsi, par exemple, que le vers où Virgile représente Cassandre élevant ses yeux

.... frigus captabis opacum (Vergil., *Ecl.*, I, 52, 53)
Explorat molles aditus et tempora captat (Gen., 1195)
Sola viri molles aditus et tempora noras (Vergil., *Aen.*, III, 423).

2° Hilaire.
Exacuens variis mortàlia pectora curis (*Metr. in Gen.*, 63)
.... curis acuens mortalia corda (Vergil., *Georg.*, I, 124)
Saxaque durantur, pinguis se gleba resolvit (Metr. in Gen., 99)
.... Zephyro putris se gleba resolvit (Vergil., *Georg.*, I, 44)
Pampineas celsis texebat collibus umbras (*Metr. in Gen.*, 107)
Liber pampineas invidit collibus umbras (Vergil., *Ecl.*, 7. 58)
Fulmina tum primum coelo dejecta sereno (Metr. in Gen., 177)
Non alias coelo ceciderunt plura sereno
Fulgura................. (Vergil., *Georg.*, I, 487)

3° Cl. Victor.
Umbra peplum retrahens summo discessit Olympo (I, 58)
Hoc etiam, emenso cum jam decedit Olympo (Vergil., *Georg.*, I, 450)
Sed Tigris nigro tanquam indignatus Averno (I. 293)
.... nigri pater indignatus Averni (Stat., *Theb.*, III, 146)
Tandem cunctarum, quibus indiget usus, egenos (II, 35)
.... quorum indiget usus (Vergil., *Ecl.*, II, 71)
.... *felix dum vita maneret* (II, 43)
.... dum vita manebat (Vergil., *Aen.*, VI, 608)
Da, Pater, auxilium............ (II, 84)
Da deinde auxilium, Pater....... (Vergil., *Aen.*, II, 691)
.... *sic ruptis Aetna caminis* (II, 127)
.... Aetnam
Impositam ruptis flammam expirare caminis (Vergil., *Aen.*, III, 579-580)
Alituum pecudumque genus turbaeque minoris (II, 173)
Alituum pecudumque genus sopor altus habebat (Vergil., *Aen.*, VIII, 27)
.. .. *spoliantur robore valles* (II, 423)
.... spoliantur robore sylvae (Luc., III, 395)
Quae, postquam data porta, ruunt... (II, 524)
Qua data porta ruunt................ (Vergil., *Aen.*, I, 83)
Certatim limo dulcique uligine laeta (III, 62)
At quae pinguis humus dulcique uligine laeta (Vergil., *Georg.*, II, 184)
Inrigat et fessos dulcis sopor alligat artus (III, 438)
.... fessos sopor irrigat artus (Vergil., *Aen.*, III, 511)

4° Dracontius.
Officia, et stellis numeros et nomina jussit (I, 215)
Navita tum stellis numeros et nomina fecit (Vergil., *Georg.*, I, 137)
Non semper movet arma leo... (I, 295)
Tum demum movet arma leo... (Vergil., *Aen.*, XII, 6)
Tunc Deus et princeps ambos conjunxit in unum (I, 399)
Illa rudes animos hominum conjunxit in unum (Ovid. *IV Fast.*, 97)
Sidera cuncta notant coelo radiare sereno (I, 420)

suppliants au ciel parce que ses mains sont enchaînées, a servi à Sédulius pour peindre le bon larron sur la croix, tournant ses regards vers le Christ, parce que ses mains sont clouées au bois du supplice. Quant à Juvencus, si, pour le fond, il a toujours l'œil sur l'Evangile et regarderait comme un crime d'y rien changer, pour la forme, c'est un classique timoré qui ne veut employer que les termes et les tours qui se trouvent dans les bons auteurs. « Il marche entre saint Mathieu et Virgile, sans oser s'éloigner d'eux un moment... Il triomphe quand il peut trouver dans Virgile quelque hémistiche complaisant qui paraît se prêter à rendre les paroles de son texte. Il en a rapproché deux dans un seul vers pour décrire la tempête sur le lac de Génésareth :

> Postquam altum tenuit puppis, consurgere in iras
> Pontus (1) ».

En ce qui concerne les écrivains profanes, est-il nécessaire de rappeler le zèle de Claudien à faire revivre les style classique dans toute sa pureté et à ne s'inspirer que des grands maîtres de la

Sidera cuncta notat tacito labentia caelo (Vergil., *Aen.*, III, 215)
Et dum terra fretum, dum coelum sublevat aër... (I, 408)
...... Dum terra fretum, terramque levabit
Aër (Luc., l. I, 80)

5° Saint Avit.
.... *Coelique vias et sidera norit* (I, 61)
.... Coelique vias et sidera monstrent (Vergil., *Georg.*, I, 230)
Accipit et rectos in coelum tollere vultus (I, 70)
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus (Ovid. *Met.* I, 85)
.... *ut refugo careat frons nuda capillo* (I, 204)
.... refugosque gerens a fronte capillos (Luc., V. 132)
Horrendum dictu signisque notabile monstrum (II, 56)
Horrendum et dictu video mirabile monstrum (Vergil., *Aen.*, III, 26)
Opportuna dolis clausaeque adcommoda fraudi (II, 71)
.... adcommoda fraudi
Armorumque dolis.................. (Vergil., *Aen.*, XI, 522)
Nec equidem invideo, miror magis... (II, 157)
Non equidem invideo, miror magis... (Vergil., *Ecl.*, I. 11)
Haec sed diversa penitus dum sorte geruntur (III, 246)
Atque ea diversa penitus dum parte geruntur (Vergil., *Aen.*, IX, 1)
Non cui vel centum linguae vel ferrea vox est (III, 335)
Non, mihi si linguae centum sint, oraque centum,
Ferrea vox................. (Vergil., *Georg.*, II, 43-44).

(1) Id., loc. cit., t. II, p. 53, 54.

bonne époque ? Et il faut convenir que, chez lui du moins, cette émulation patiente et laborieuse n'est pas absolument sans résultat, puisque, pour peu que nous consentions à oublier les temps et l'artifice du poète, elle réussit presque à nous donner l'illusion d'un retour de l'âge d'or.

Mais ce qui était relativement facile à Claudien, parce qu'il se tenait obstinément en dehors des luttes contemporaines, devenait plus ardu pour les chrétiens qui ambitionnaient la gloire de mêler les formes de l'art antique aux croyances nouvelles. Un des moindres périls de cette tentative n'était sûrement pas de conserver certaines locutions empruntées au paganisme et qu'on est tout surpris de rencontrer sous la plume des versificateurs de la Bible. Au début et dans le cours de leurs ouvrages, nos poètes ont beau nous avertir qu'ils sont les disciples non de Jupiter, mais de Jéhovah et du Christ, et que les événements qu'ils racontent, ils les ont lus dans l'Ecriture et non dans Homère ou dans Virgile, plus d'une fois les expressions dont ils se servent trahissent ces excellentes intentions. Nous avons dejà fait remarquer combien cette obsession des souvenirs mythologiques était invincible chez les meilleurs d'entre eux, même chez ceux qui par le caractère sacré dont ils étaient revêtus et par les fonctions saintes qu'ils exerçaient auraient dû en être plus naturellement préservés. Qu'un laïque, comme Dracontius, et un rhéteur, comme Claudius Victor, obligé par son enseignement à une fréquentation plus assidue des écrivains profanes, n'aient pu se débarrasser entièrement de ces réminiscences et continuent à donner à Dieu le titre de *rector Olympi* ou de *summus tonans*, et à nous parler du Tartare et des Champs-Elysées pour désigner l'enfer et le paradis terrestre, ils sont jusqu'à un certain point excusables (1). Mais saint Avit,

(1) Atque opifex tali formatur voce *tonantis* (Cyp., 65, 141, 168, 737, 874).
Ego sum rex magnus *Olympi* (Id., 865).
O felix animal, summi cui dextra *tonantis*,
Est pater, o felix nimium qui ducis *Olympo* (Hil., 125-126).
Jam bis terna dies claro radiabat *Olympo* (Cl. Vict., I, 127).
Haec quoque lux illam signat qua *Tartara* Christus (Id., I, 172).
Solvit et evicto reditum patefecit *Olympo* (Id., 173).

qui est évêque, nous donnerait le droit d'être plus exigeants et de considérer comme plus grave et plus répréhensible ce retour fréquent à des habitudes de langage qui ne convenaient point à un chrétien, encore moins à un prélat. Paganisme d'étiquette et purement conventionnel auquel la littérature a sacrifié plus d'une fois, sans qu'on pût suspecter le moins du monde le sentiment de ceux qui restaient fidèles à ce culte exclusivement littéraire, mais qui détonne davantage dans des poèmes tirés de la Bible. On retrouve, il est vrai, ce bizarre alliage dans la plupart des œuvres de cette époque, comme on l'avait déjà rencontré dans les *Lettres* de saint Jérôme, dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin, et dans l'*Hexaméron* de saint Ambroise, dont on a pu dire que c'était une Bible illustrée par Virgile et par Pline. La liturgie catholique en offre elle-même plus d'un exemple ; comme l'a observé Corneille,

L'Eglise........., que l'Esprit-Saint gouverne,
Dans ses hymnes sacrés nous chante encor l'Averne,
Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y déshonore point un Dieu ressuscité (1).

Ajoutons aussi que, sous ce rapport, les écarts des versificateurs de la Genèse sont moins graves que ceux de quelques écrivains du XVIe et du XVIIe siècles, et qu'aucun d'eux ne saurait mériter, comme l'Arioste, Sannazar, Camoëns et, jusqu'à un certain point, Milton, le reproche d'avoir été

Dans un sujet chrétien
Un auteur follement idolâtre et païen (2).

Inter delicias et longe pinguia *Tempe* (Id., 225).
Jussu suspensa *tonantis* (Drac. I, 141).
Qui cupiunt animis placidum rescire *tonantem* (Id., I, 1).
Infremit et legem violari deflet *Averni* (Id., II, 536).
Limina mortis adit, *Stygii* tremuere ministri (Id. II, 527).
Ne gravet omnem *Hecaten* jubar insuperabile Christus (Id. II, 539).
Qui dedit *Elysios* justis, et *Tartara* pravis (Id., II, 754).
Spiritus abstruso sed mox demissus *Averno* (S. Av., III, 255).
Quod similem *summo* faciet te forte *tonanti* (II, 243).
Tunc etiam solitos, jusso terrore *tonanti* (IV, 101).
Clarum rediens lux pandit *Olympum* (IV, 425).

(1) *Œuvres de Corneille*. Edit. Regnier, t. X, p. 234.
(2) Boileau, *Art poétique* III, 217, 218.

Malgré tout, d'ailleurs, on sent que çà et là une sève nouvelle est venue se marier à la vigueur chancelante des lettres antiques, et, à mesure que la veine chrétienne les féconde, on les voit s'épanouir de nouveau plus brillantes et plus variées, en même temps qu'étonnées de cette floraison inattendue,

Miraturque novas frondes, et non sua poma (1).

C'est surtout dans la façon dont nos poètes ont envisagé la création et compris la nature qu'éclate cette influence de l'idée religieuse et du christianisme sincère dont toute leur œuvre est animée. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, pour eux, comme pour tous les fidèles, la nature est avec l'homme en relations constantes et nécessaires ; c'est une source intarissable d'émotions et d'attendrissements, et, tandis que le paganisme n'y voyait que des lignes et des formes plus ou moins harmonieuses et une fête perpétuelle pour les sens, nos écrivains bibliques la regardaient avec raison comme un voile qui nous cache le Créateur et un reflet de ses grandeurs infinies. Nous avons vu, dans un précédent chapitre, comment la plupart d'entre eux ont essayé de dépeindre les admirables spectacles que le monde physique nous offre, et avec quelle complaisance, nous pouvons ajouter avec quel succès, ils se sont arrêtés, surtout dans l'œuvre des six jours, aux plus minces détails du récit que Moïse nous fait dans la Genèse. On peut même dire que la description de la nature tient la première place dans ces poèmes, dont quelques-uns, comme le *Carmen* de Dracontius, par exemple, ne serait qu'une longue suite de tableaux, si les épisodes de tout genre que l'auteur a su y mêler ne venaient, par intervalles, en rompre la fatigante monotonie. J'accorde qu'en certaines de ces peintures on voudrait moins d'afféterie et de mignardise, mais beaucoup d'autres ne manquent ni de justesse ni d'ampleur, et abondent en traits heureux et en images saisissantes. Sans doute, ici encore, malgré la tendance morale et religieuse qui se révèle, il arrive souvent que le pinceau demeure

(1) *Georg.*, II, 82.

profane, et que l'imagination se reporte aux lieux célèbres de la fable, immortalisés par les auteurs païens. Mais nous ne voyons pas pourquoi l'on serait plus difficile pour la poésie qu'on ne l'est pour l'art chrétien des catacombes, où il n'est point rare de rencontrer des sarcophages de marbre, décorés de motifs mythologiques, et des fresques qui offrent des Génies ailés portant des tyrses ou des corbeilles de fleurs. Lorsque, pour décrire le paradis terrestre ou le déluge, nos auteurs font appel à leurs souvenirs classiques, ils ne sont certainement pas plus audacieux que ces artistes primitifs qui, dans les cimetières de saint Calixte et Domitilla, ont représenté le Christ sous la figure d'Orphée, et ont appliqué au Sauveur, triomphant des hommes par la douceur de sa parole et de sa grâce, le don que le dieu antique avait reçu d'apaiser les bêtes féroces par la suavité de ses chants.

Quoi qu'il en soit de ce mélange, il est inexact de prétendre que la poésie chrétienne ait systématiquement dédaigné, à ses débuts, la description de la nature, pour se renfermer exclusivement dans l'expression des sentiments intimes du cœur. « La nature, a écrit M. G. Boissier, je ne vois pas que les premiers chrétiens se soient beaucoup occupés de la dépeindre. Loin de s'inspirer d'elle, on dirait qu'ils s'en méfient. N'est-elle pas la grande corruptrice qui énerve en nous la volonté par ses séductions ? N'est-ce pas de son sein que les dieux des anciens cultes étaient sortis, et ne semblent-ils pas puiser chez elle ce qui leur reste de forces ? Au lieu d'attirer l'homme vers les spectacles extérieurs dont il redoute les attraits, le christianisme lui dit comme les stoïciens : « Regarde au-dedans (1) ».

Que le christianisme ait donné plus de vigueur et d'élan à la poésie intime et personnelle, en épurant le sentiment et en ouvrant à l'âme de plus nobles et de plus sublimes perspectives, nous ne saurions y contredire. Mais de croire qu'il ait porté ses adeptes à mépriser la création, sous prétexte d'élever ses regards plus haut, c'est là une erreur contre laquelle proteste toute la littérature reli-

(1) *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 153-154.

gieuse des premiers siècles, et en particulier, avec les poèmes génésiaques, les œuvres des Pères, connues sous le nom d'Hexaméron, et auxquelles nous avons fait de si nombreux emprunts dans cette étude. Ce qui est vrai, c'est qu'en apportant au monde une conception plus exacte des rapports de la matière avec l'homme et avec son auteur, il a introduit un sentiment plus vif et plus délicat des beautés de la nature, et, bien loin de diminuer dans les âmes leur admiration légitime pour les merveilles de l'univers, il n'a fait que les accroître en les spiritualisant (1).

II

Il est temps d'examiner de plus près la latinité des poèmes bibliques, et d'en signaler les caractères les plus saillants. Est-il nécessaire de rappeler à ce propos ce qu'était devenue la langue latine au IVe et au Ve siècle, et dans quelle lamentable corruption elle était tombée ? L'âge d'or avait peu duré pour elle, et déjà de leur temps Sénèque et Quintilien se plaignaient de sa précoce décomposition. On sait aussi qu'en dépit de tous les efforts tentés par les grammairiens et les puristes, l'idiome populaire ne fut pas

(1) Pour bien montrer que les premiers chrétiens ne professaient pas pour les spectacles de la nature la méprisante indifférence dont parle M. Gaston Boissier, il nous suffira de citer ici une page de Tertullien, peu suspect en cette matière. Répondant à l'hérétique Marcion, qui ne voyait dans l'univers qu'une œuvre extrêmement imparfaite et indigne de notre admiration, le grand apologiste oppose à ce contempteur de la nature les merveilles que la main de Dieu y sème à chaque pas. « Prenons, dit-il, ce qu'il y a de plus infime. Une humble fleur, je ne dis pas de la prairie, mais du buisson ; le coquillage d'une mer quelconque, comme celui de la mer Rouge ; l'aile du plus insignifiant oiseau comme la magnifique parure du paon, te montrent-ils dans le Créateur un ouvrier si méprisable ? Mais toi qui souris de pitié à l'aspect de ces insectes que l'industrie du suprême ouvrier a su douer d'adresse et de force, afin de nous enseigner que la grandeur se manifeste dans la petitesse, comme la force dans l'infirmité, suivant le langage de l'apôtre, imite, si tu le peux, les constructions de l'abeille, les greniers de la fourmi, les filets de l'araignée, la trame du ver à soie ; lutte, si tu l'oses, avec ces humbles animaux qui se jouent dans tes vêtements ou sur ta couche : tâche d'égaler le venin de la cantharide, l'aiguillon de la guêpe, la trompette ou la lance du moucheron. Que sera-ce des plus grandes, lorsque de si petites créatures peuvent te servir ou te nuire, afin de t'apprendre à respecter le Créateur jusque dans ses moindres ouvrages ? » (*Adv. Marcionem*, I, 14).

sans exercer une profonde et fâcheuse influence sur la langue des lettrés, si bien qu'il n'est peut-être pas un seul auteur latin chez lequel on n'ait à signaler un certain nombre de vulgarismes, qui attestent l'irrésistible envahissement des œuvres écrites par le langage de la conversation et le vocabulaire des gens du peuple. Il est donc facile de comprendre combien le latin dut décliner rapidement, lorsque, aux derniers jours de l'Empire, Rome fut la proie d'une multitude d'étrangers qui disposèrent en maîtres de ses richesses, et que la ville du peuple-roi ne fut plus, selon l'expression d'un critique, que la grande et croissante revue de la barbarie.

Les grandes invasions du V[e] siècle ne pouvaient que contribuer puissamment à ce déclin dans les provinces romaines, où vécurent nos poètes. Du reste il n'est pas rare d'entendre les écrivains de ce temps se plaindre de cette universelle décadence. En 460, quelques années avant la chute de l'empire, Claudien Mamert écrit à Sapaude : « On néglige la langue latine, on méprise la grammaire ». Et le même auteur ajoute qu'il aurait écrit l'épitaphe des lettres, sans l'espérance que lui donnaient encore un certain nombre d'hommes la cultivant avec passion (1). Quelques années plus tard saint Avit ne craint pas d'avouer à son frère Apollinaire qu'il avait formé le dessein de ne plus écrire en vers, parce qu'il se trouvait peu de personnes capables d'entendre ce genre de composition.

Il est à remarquer toutefois que la poésie résista plus longtemps que la prose à ces assauts multipliés. Et cela s'explique sans peine, si l'on songe que, développant d'ordinaire des idées d'un

(1) « Unum illud procul ambiguo dixerim nostro saeculo non ingenia deesse, sed studia. Quorum egomet studiorum quasi quamdam mortem flebili velut epitaphio tumularem, nisi tute eadem venerabili professione, laudabili sollertia, acri ingenio, profluente eloquio resuscitavisses. Quod equidem bonum eo admirabilius est mihi quo desperatius fuit. Video enim os romanum, non modo negligentiae, sed pudori esse Romanis, grammaticam uti quamdam barbaram barbarismi et solaecismi pugno et calce propelli, dialecticem quamdam Amazonem stricto decertaturam gladio formidari, rhetoricam quasi grandem dominam in angusto non recipi, musicem vero et geometricam atque arithmeticam tres quasi furias despui ; post hinc philosophiam si quoddam ominosum bestiale numerari ». (Migne, *Patr. lat.*, t. LIII, c. 783.)

ordre différent, et planant en quelque sorte au-dessus des préoccupations vulgaires, plus soignée habituellement que la prose, elle échappe plus aisément aux locutions vicieuses et aux incorrections du langage courant. Il convient d'ajouter aussi que l'imitation des chefs-d'œuvre, le besoin de plus en plus vif de reproduire et de s'assimiler les beautés des modèles, le commerce assidu des lettrés avec les écrits des meilleurs poètes du siècle d'Auguste, retardèrent le dépérissement de la langue poétique et la sauvèrent d'une plus complète ruine, du moins à cette époque.

C'est à ces deux causes qu'on doit attribuer la pureté relative de la latinité des écrivains génésiaques, particulièrement de Cl. Victor et de saint Avit, plus nourris que leurs émules de la lecture des auteurs classiques. Quant aux fautes qu'on rencontre chez eux, comme d'ailleurs chez tous leurs contemporains, il faut les attribuer en partie à la nécessité où ils se trouvaient d'exprimer dans la forme des vers des idées nouvelles, pour lesquelles l'idiome traditionnel n'offrait que des ressources absolument insuffisantes. Déjà, quand il avait fallu rendre accessible aux Romains la philosophie grecque, Lucrèce s'était plaint des difficultés qu'il rencontrait dans l'exposition en vers du système d'Epicure, « *propter egestatem linguae et rerum novitatem* ».

Ces difficultés devaient naturellement s'accroître, quand parut le christianisme, fondé sur des conceptions théologiques et mystiques si éloignées des idées reçues, et qu'il fallut répondre aux besoins nouveaux d'un enseignement, fait non seulement pour une élite, mais encore pour le peuple, dont il était nécessaire de ne pas trop heurter les habitudes de langage, si l'on voulait être compris. Hâtons-nous de dire cependant qu'en s'adressant surtout aux lettrés et aux esprits cultivés, les auteurs des poèmes génésiaques n'étaient pas exposés à d'aussi graves dangers. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer comment l'idiome de Rome était devenu chrétien, et comment, alors qu'on le croyait destiné à finir avec le monde des flancs duquel il était sorti, il resta langue vivante sur le tombeau d'une société morte. Ce qu'il nous importe seulement

de remarquer, c'est que la prose seule avait jusqu'alors profité de ce travail de transformation, et retrouvé, sous la plume des Tertullien, des Lactance et des Augustin, un peu de sa vigueur et de son éclat d'autrefois. Mais aucun homme de génie ne s'était rencontré pour adapter entièrement la langue poétique aux idées nouvelles, et un Virgile chrétien était encore à naître. Aussi bien la langue latine ne devait pas le produire. Cet honneur n'était réservé qu'aux littératures modernes, lorsque la religion chrétienne les aurait suffisamment pénétrées de son souffle et de son esprit.

Nous ne saurions oublier enfin de signaler parmi les influences qui ont pu s'exercer sur la langue de nos poètes, celle des différentes versions bibliques auxquelles ils ont dû recourir. Nous avons déjà parlé des formes irrégulières que l'on rencontre dans l'Italique ; bien que plus élégante et plus soignée, la Vulgate de saint Jérôme renferme cependant un certain nombre d'idiotismes qu'il est bon de connaître, si l'on veut se rendre un compte exact des emprunts que nos écrivains ont faits à cette version.

Parmi ces idiotismes, il faut citer l'emploi de mots et de tournures populaires comme *capitium* (Job, XXX, 18), *grossitudo* (III, Reg., VII, 26), *odientes* (II Reg., XXII, 41), *sinceriter* (Tob., III, 5), *uno* pour *uni* au datif, (Ex., XXVII, 14; Num., XXIX, 14), *numquid* pour *nonne* (Gen., XVIII, 23), *jussisti servo tuo* (II Reg., IX, II); — un grand nombre d'hébraïsmes qu'on lisait dans les Septante, et qui de là étaient passés dans le latin ; ainsi : sermo *quem fecisti* (II Reg. XII, 21) ; *cum consummasset comedere* (Am. VII, 2) ; *plorans ploravit* (Lam., 1, 2) ; in *odorem suavitatis*, pour *in odorem suavem* (Ez. XX, 41) ; — l'emploi du féminin au lieu du neutre, et des noms abstraits au lieu des concrets ; — l'union des phrases et des membres de phrase par la conjonction *et*, même lorsque le latin demanderait une autre liaison ; — l'emploi du positif au lieu du comparatif exprimé par les particules *prae*, *super*, *quam* ; — l'usage du parfait et du futur pour le présent; — l'affirmation qu'exprime le verbe principal rendue plus forte par l'addition du participe de ce même verbe

ou par le nom dérivé ; — la traduction par le gérondif avec *in* de l'infinitif avec une préposition, le sujet étant mis à l'accusatif, rarement au nominatif.

Or, si l'on excepte l'emploi assez fréquent des mots abstraits au lieu des concrets, on ne rencontre dans nos poèmes aucune des locutions ou des tournures que nous venons d'indiquer. Quant à certaines formes dont nos auteurs ont fait usage et qu'on retrouve également dans la Vulgate, plus d'une n'est point particulière à cette version et avait déjà passé dans le latin ecclésiastique. Bien qu'il n'entre pas dans notre plan de nous livrer à une étude approfondie de la latinité particulière de chacun de nos poètes, il ne sera pas inutile de signaler ici les particularités les plus importantes de leur vocabulaire et de leur syntaxe, en distinguant ce qui est véritablement propre à l'écrivain et à son époque de ce qui appartenait déjà à la langue poétique.

1° Substantifs employés adjectivement :

Cl. Victor : cunctos casus *artifices*... operum (II, 164) ; — *hospite* gressu (III, 409) ; — *magistrum* casum (II, 149, 161, 178).
Dracontius : catervis *hospitibus* (III, 214-15).

Si les prosateurs classiques et les poètes de l'empire offrent plus d'un exemple de substantifs pris adjectivement, c'est surtout chez les écrivains de la décadence que cet emploi devient fréquent. Cf. *indigenae* Fauni (Verg. *Aen.* VIII, 314) ; *hospitibus* saxis (Stat. *Theb.*, XII, 479) ; *seni* homini (Hier. *Ep.* 106, 20).

2° Adjectifs à l'accusatif employés comme adverbes :

Cl. Vict. : *miserabile* questi (I, 438) ; — *mortale* parentes (I, 445) ; — *blandum* faventibus (III, 350), etc.

Cette construction n'est pas rare à l'époque classique, mais Cl. Victor l'emploie d'une façon abusive.

3° Emploi de *totus* pour *omnis* :

Cl. Victor : et *totum*, quod mundus habet (I, 262).
Hilaire : *totas* ducere luces (55).

Saint Avit : tempore *toto* (I, 175) ; quamvis mens melior per *totum* libera ferri (II, 50) ; *totos* fluctus (III, 379) ; — *totos* furores (V, 495).

Cet emploi de *totus* emprunté à la langue populaire est très fréquent dans saint Jérôme : ita et nos *toto* periculo corporis caput nostrum, qui Christus est, custodiamus... (*In Matth.*, 1 ad 10, 17 sq) ; — Pater *totius* consolationis (*In Jo.*, XIV ad 51, 12 sqq), etc. On sait, d'ailleurs, que, dans la période de décadence, l'affaiblissement du sens des mots fit préférer aux termes simples les expressions hyperboliques, comme *plus* au lieu de *magis*, *nullus* au lieu de la négation *non*, *nimis* au lieu de *multum*.

4° Emploi particulier de l'infinitif :

a) Infinitif employé substantivement.

Cl. Victor : *esse* subest cui semper (I, 4) ; — nil veri praeter mortalia *nosse* supersit (II, 52) ; — inter tot curas placuit cui dulce *creare* (II, 199) ; — *posse* subest animis (II, 366).

Dracontius : *velle* pares et *nolle* pares, stans una voluntas (I, 367).

Saint Avit : *scire* meum (II, 413).

Cette construction, qui est tout à la fois un hellénisme et un vulgarisme, se rencontre aussi chez Plaute : hic *vereri* perdidit (*Bacch.*, I, 2) ; Cicéron : ipsum latine *loqui* (*Brut*, 140) ; — *vivere* ipsum (*Ad Att.*, 13. 28), et Horace : reddes dulce *loqui*, reddes *ridere* decorum (Ep. I, 7),

b) Infinitif complément d'un substantif :

Cl. Victor : spes *gaudere* ministris (II, 206).

Saint Avit : quis stupor... cum serpente *loqui* (II, 172) ; cura *discere* (I, 313).

Les écrivains de la décadence abusent de cette substitution de l'infinitif au gérondif, qui n'est pas rare cependant chez les auteurs des époques antérieures, et particulièrement chez les poètes. Cf. Verg., *Aen.*, 6, 134 : si tanta cupido est bis stygios *innare* lacus, bis nigra *videre* Tartara ; — S. Jér., *In Matth.*, I ad 10,

7 et sqq : dat potestatem infirmos *curare*, leprosos *mundare*, daemones *ejicere*.

c) Infinitif dépendant d'un verbe :

Cyprien : faciam te *fore* procerem (416) ; — compulit *discedere* (814) ; — monet *vigere* (897) ; — mandat *constare* (1278).

Cl. Victor : *placere* facit (*Prec.*, 36) ; — *regnare* creatis (*Prec.*, 50) ; — *quaerere* causas fuge (I, 77, 78) ; — qui coelum *intrare* creatos (I, 480) ; — divina *putare* persuasit (III, 151, 152).

Hilaire : se *pascere* ligno non timuit (161).

Dracontius : furit *damnare* (II, 315, 316) ; — legem *violari* deflet Averni (II, 356).

Saint Avit : occurrerit... *enarrare* (II, 403) ; — surgit *consumere* (IV, 193).

Cette construction de l'infinitif avec les verbes qui expriment une action ou un mouvement, bien qu'admise par les poètes classiques (Verg. *Aen.* I, 15 : Quidve dolens regina deum insignem pietate virum... tot *adire* labores impulerit), est plus fréquente chez les écrivains de l'époque postérieure. Quant à l'emploi de *facere* avec l'infinitif, c'est surtout à partir d'Aulu-Gelle qu'il paraît s'être répandu ; chez les auteurs ecclésiastiques ce verbe se construit exactement comme notre verbe français *faire*. Cf. Commod. : fecit se *videri* quibusdam (*Carm. Apolog.* 122) ; — mutum *loqui* fecit (*Ibid.*, 641),

d) Infinitif dépendant d'une préposition :

Cl. Victor : praeter *scisse* (III, 110).

Cet infinitif employé avec une préposition, très fréquent en grec et usité dans la langue vulgaire, est assez rare dans les œuvres classiques. On trouve cependant dans Horace : nihil *praeter* plorare (*Sat.*, 2, 5). Cf. Cic., *De fin.*, 2, 13 : Aristo et Pyrrho *inter* optime valere et gravissime aegrotare nihil prorsus dicebant interesse.

5° Concordance des temps :

Cyprien : cernamus, si *poterunt* (115).

Cl. Victor : Noluit ne *dent* (I, 402) ; — cui quo *sit* opus patefecit (II, 140) ; — posuit... *spargat* ut invidiam (III, 141, etc.)

Saint Avit : Tardavit sensus, vis ut nulla *queat*... (I, 148) ; — serpens..... inspirat, ut nosse ruinas *vellet* (II, 376, 377) ; — jusserat ut natum *premat*... (V, 25).

Les règles concernant l'accord des temps sont souvent violées par les écrivains de cette époque. Cf. S. Jér., *Ep.* 22, 3 : scribo... ut ex ipso principio lectioni *agnosceres* ; *Ep.* 125, 13 : imperat... ut jurgiis atque conviciis *insectaretur* hominum ; — *Ep*, 100, 8 : haec idcirco replicavimus... ut *suadeamus*.

6° Verbes en *esco* et *isco* :

Cl. Victor : *fulgiscens* (I, 283) ; — *patiscere* (I, 377) : — *tremiscere* (II, 114) ; — *splendiscere* (II, 183).

Dracontius : *fluescere* (I, 697).

Les verbes inchoatifs sont très employés à partir du IV° siècle, surtout par les poètes. Ceux que nous venons de citer étaient déjà consacrés par l'usage, mais il y a lieu de remarquer que Cl. Victor emploie de préférence la désinence *isco* au lieu de *esco*.

7° Adverbes terminés en *ter* :

Cyprien : *Signanter* (1226).

Dracontius : *Veneranter* (I, 4), (III, 672) ; — *dominanter* (I, 331) ; — *moderanter* (I, 94) ; — *incessanter* (I, 609) ; — *tonanter* (III, 223) ; — *trementer* (III, 671).

De tous ces adverbes, *tonanter* seul est particulier à Dracontius. A partir du III° siècle on voit ces adverbes se multiplier d'une façon excessive, mais c'est surtout dans les écrivains ecclésiastiques qu'on les rencontre le plus fréquemment. Cf. saint Jérôme : *ambigenter* (*Adv. Pelag.*, II, 14), *deficienter* (*Orig. in Is. hom.*, 7, 4) ; — saint Augustin : *fiducialiter* (*Conf.*, IX, 3), *granditer* (*Conf.*, I, 9), etc.

8° Prépositions :

a) préposition ***de.***

Cyprien : Operiens nudos calidis *de* vestibus artus (44) ; —

quos nemora et pingui reddunt *de* cespite campi (49); — consuit evulsas pecudum *de* viscere pelles (132); — fragor horrisono *de* sidere fulmine torquet (661).

Hilaire : mulier *de* costa viri fit (123).

Dracontius : Praestatur *de* clade salus (II, 119); — animos *de* crimine sumunt (III, 463).

Saint Avit : tantam nec crystalla dabunt nitido *de* frigore lucem (I, 253); — nudum malum *de* veste patescat (III, 11); — auxerunt suo saniem *de* funere pisces (V, 141).

Sod. : bicolor cœli facies *de* nocte dieque est (82); — en aliud monstrum pelagi *de* clade notatur (157); — duo *de* grege missi angelico (27-28); —raptum *de* limine (71).

A mesure que s'introduisit dans la basse latinité l'usage arbitraire des désinences, et que la langue, de synthétique qu'elle était, tendit de plus en plus à devenir analytique, on remarque l'emploi abusif et irrégulier de la préposition *de*, très fréquente dans le *sermo plebeius*, et substituée souvent à *ab* ou à *ex*, soit même au simple ablatif. Cf. Saint Jérôme, *Ep.* 22, 10 : innumerabilia sunt *de* Scripturis divina responsa ; — *In Matth.* I ad 8,34 : non *de* superbia hoc faciunt... ; — *Ep.* 123, 7 ; vesci debere *de* sacerdotalibus cibis ; — *Ep.* 79, 10 : *de* eodem facti sumus luto ; — Sedul., *Carm. Pasch.* : *de* aqua baptizatus.

b) préposition *per* :

Cyprien : longa *per* ulnas ter centum (255).

Cl. Victor : *Per* cuncta negotia (*Prec.* 68); — peritos *per* cuncta arcana (I, 404); — *per* cuncta significasse (III, 132).

Dracontius : Ut merear cantare tuas *per* carmina laudes (III, 664).

Saint Avit : *per* multas opes famuletur (I, 305); — divinæ incipiens *per* cuncta resistere dextræ (V, 99).

Dans la latinité postérieure la préposition *per*, employée d'abord pour exprimer une idée de mouvement et de cause, remplaça souvent l'ablatif, et acquit le même sens que notre préposition *par*, à laquelle elle a donné naissance. Cf. saint Jérôme. *Ep.*

58, 3 : Si loca sancta *per* idola polluissent ; — *Ep.* 130, 10 : Eva *per* cibum ejecta est de paradiso.

9° La conjonction *quod :*

Cl. Victor : liquida ratione probasti *quod* tibi...... causa fuit bonitas (*Prec.*, 49, 50, 51) ; — manifestius edit nunc *quod* factus homo est (I, 196, 197) ; — ratio docet... *quod* non mortalem fieri... voluit (I, 326, 327) ; — ut jam scire daret *quod* nomen conjugis uxor... (I, 185) ; — prodit *quod* bene sit divino credere Christo (III, 490).

Saint Avit : fabula finxit... *quod* turbine montes sparserit (IV, 106).

A partir du III° siècle, *quod*, suivi du subjonctif et plus souvent de l'indicatif, tend de plus en plus à remplacer la proposition infinitive. On sait que cet usage, emprunté à la langue populaire et familier à saint Jérôme, est devenu général dans les langues romanes, et particulièrement dans le français, où la proposition infinitive n'existe pas. D'ailleurs, au IV° et au V° siècles, on emploie volontiers *quod* au lieu des autres conjonctions *ut, cum, postquam*. Cf. saint Jérôme, *In Matth.*, IV ad 25, 10 : dant quidem quasi prudentis consilium *quod* non debeant ; — *In Matth.*, I ad 10, 29 sqq : non debetis timere *quod* absque Dei vivatis providentia ; — Sid., *Ep.* III, 3 : tum demum occupabantur, sic, *quod... ;* — Salv., *De Gub. Dei*, VII, p. 251 (Baluze) : ita... indepti sunt, *quod.*

10° Emploi du mot simple au lieu du composé :

Cl. Victor : *suadere* pour *persuadere* (I, 203) — *cucurri* pour *percurri* (II, 2) ; — *sumpto* pour *adsumpto* (II, 119) ; — *missa* pour *emissa* (II, 507).

Dracontius : *tulisset* pour *abstulisset* (II, 229) ; — *currere* pour *percurrere* (III, 243).

Saint Avit: *id* (II, 47, III, 399).

Cette substitution n'est point rare chez les écrivains de l'âge d'argent, même chez les prosateurs. On en trouve plusieurs exemples dans Tacite, comme *finire, formare, movere*, etc., pour *definire, affirmare, amovere.*

11° Adjectifs composés :

Cyprien : *astriger* (80, 1012, 1106) ; — *doctiloquus* (1139 ; les adjectifs en *loquus* sont fréquents dans Plaute : *falsiloquus, largiloquus. multiloquus,* etc. ; saint Augustin : *astriloquus, boniloquus ;* saint Jérôme : *breviloquus, caeliloquus,* etc.)

Cl. Victor : *legifer* (Pr. 160) ; — *quadrifidus* (I, 270).

Hilaire : *noctilucus* (84) ; — *altisonus* (179 ; ces composés se sont multipliés dans les écrivains de la décadence. Cf. S. Jérôme : *magnisonus ;* Paulin de Nôle : *bellisonus, psalmisonus, unisonus,* etc.)

Dracontius : *salutifer* (I, 208) ; — *somniger* (I, 212) ; — *undisonus* (I, 350) ; — *undifluus* (I, 687) ; — *navigerum* (I, 149) ; — *omniparens* (I, 405) ; — *cunctipatens* (II, 65).

Saint Avit : *legifer* (II, 295) ; — *monstrifer* (IV, 223) ; — *protoplastus* (III, 333 ; hellénisme. Cf. S. Ambroise, *Serm.,* XXVII, 5 ; — S. Jérôme, *In Matth.,* ad. XX, 13.)

12° Archaïsmes :

Cyprien : *mandier* (1303).

Victor : *fuat* (II, 406) ; — *haut* (haud, III, 276, 550) ; — *impete* (impetu, I, 350) ; — *mage* (magis, II, 295) ; — *pos* (post, I, 60, III, 82, III, 727) ; — *saltim* (II, 232).

Hilaire : *sanguen* (140) ; — *mage* (124).

Saint Avit : *dominarier* (II. 79) ; — *conjungier* (V, 86). — (Cf. Verg. *Georg.* I, 454, *immiscerier* ; — *Aen.,* IV, 453, *accingier,* — VII, 70, *dominarier* ; — VIII, 493, *defendier*).

Sod. : impete (62).

13° Altération du sens :

Cyprien : *alius* (alter, 144, 806. L'emploi fautif de *alius* pour *alter* est assez ancien, (Cf. Plaute, *Capt.,* 2 et 9 ; — Curt., IV, 8), mais les exemples deviennent de plus en plus fréquents à mesure qu'on se rapproche de la basse époque) ; — *eloquitur* (narrat, 1449) ; — *exit* (exsistit, 583) ; — *minimo* (minori, 890. Cf. saint Jérôme,

In Matth., II ad 13, 32; — Vulgate., *Matth.*, XIII, 32); — *orbis* (annus, 211, 315).

Cl. Victor : *fallentia* (latentia, III, 740); — *dissimulare* (signifiant : négliger de, III, 721); — *intimare* (nuntiare, I, 197. Cf. Sid.; — Ennod.); *amens* (ὁ μηδὲν φρονῶν, I, 431); — *adspergo* (souillure, III, 77. Cf. Prud. *Apoth.*, 937); — *praeserere* (praedicere, I, 222); — *succiduus* (qui succède, I, 42, 230, III, 319); — *adjutis* (auctis, II, 323); — *carpere* (vexare, III, 400); — *congrex* (de la même compagnie, III, 279. Cf. Aus., *Ep.*, X, 21); — *meritum* (delictum, II, 258, 314, III, 26); — *praeditus* (praepositus, III, 167); — *rudis* (recens, I, 93, 338, 425, II, 120); — *quanti* (quot, III, 482); *patres* (le père et la mère, III, 116).

Dracontius : *odor* (pour l'objet qui exhale une odeur, I, 175); — *adest* (est, I. 189).

Sod. : *bijuges* (deux, 52); *animae* (animaux, 45).

14° Expressions rares et néologismes :

Cyprien : *promptim* (90, 227, 704, 875); — *recordans* (869); *seorsus* (adj., 690, 958); — *zelum* (435).

Cl. Victor : *amaenare* (III, 396. Cf. Sid. Ap.); — *vocitamen*, (I, 342).

Dracontius : *subarundinat* (I, 171).

Saint Avit : *nundina* (au sing. IV, 30); — *perlambere* (III, 243); — *censetor* (judex, IV, 308); — *rubrans* (V, 527) — *protoplastorum* (II, 35. Cf. Tertull.); — *transgressor* (daemon, II, 110); — *incantans* (magus, III, 115); — *adjurator* (incantator, II, 313); — *figulus* (creator, III, 303).

Sod. : *obdurus* (165); *exterminis* (86).

Les néologismes qu'on rencontre dans les poèmes bibliques sont relativement rares. Nous ne parlons pas, bien entendu, des expressions nouvelles ou ayant un sens nouveau, que le christianisme avait fait entrer dans la langue latine, surtout depuis la traduction de la Bible par saint Jérôme, comme *Ecclesia, baptisma, spiritus*, etc. Nous ne voyons pas d'ailleurs que cette

importation ait altéré sensiblement le vocabulaire de nos poètes, la plupart d'entre eux faisant effort pour emprunter une figure ou une périphrase à la langue de Virgile, quand il s'agit de rendre une idée ou de désigner un objet dont l'expression les embarrassait.

Outre les particularités que nous avons citées plus haut, on peut encore signaler chez Cyprien le comparatif précédé de *magis* (1126, cf. saint Jérôme, *Ep.*, LII, 16; LXXI, 7), la suppression assez fréquente du verbe *sum* (453; 627, 1146, 1160); — chez Cl. Victor l'emploi irrégulier du vocatif au lieu du nominatif (I, 90, III, 491); — chez Hilaire l'ablatif absolu remplacé par l'accusatif (95); — chez Dracontius, la répétition de l'adjectif *modestus: virtute modesta est* (I, 29), virtute *modestus* (I, 435), *pietate modestus* (II, 70), non jure *modesto* (II, 308), vultus *modestos* (III, 379); de l'adjectif *anhelus* et du verbe *anhelare :* solis *anheli* (I, 26), *ignis anheli* (I, 659, II, 91), *anhelantes* flammas (III, 70), fervor *anhelat* (III, 169), *anhelantis* vaporis (III, 308); du verbe *probor* dans le sens d'*être montré* (I, 385, 524, II, 190, 265, 583, 716); du verbe *poenitet* au pluriel (II, 694, cf. saint Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 8); — dans saint Avit les mots *auctor, conditor, factor, rector,* employés pour désigner Dieu, et l'adjectif *proprius* au lieu de *suus :* factorem *proprium* (I, 71), carnis *propriae* (III, 401), *propria* voluntas (IV, 13). *propria sorte* (V, 110), *proprium* nitorem (V, 133), *proprio* cruore (V, 138), *proprio* dolori (V, 233); plusieurs datifs terminés en *u* (*pastu*, IV, 397, *paratu*, IV, 298); — enfin dans l'auteur du *De Sodoma* la brusque succession du style direct au style indirect dans les discours, et l'emploi des mots abstraits au lieu des concrets, comme *impietas* pour *impii*, *juventa* pour *juvenes*, *virginitas* pour *virgines*, usage qui s'était introduit depuis longtemps dans le latin ecclésiastique.

III

Si la latinité de nos poètes n'est point aussi inculte qu'on a bien voulu le dire parfois, que penser de leur versification et de leur prosodie ? Pour juger cette question avec impartialité, il faut tenir compte, comme pour la langue, des altérations nombreuses que la métrique avait subies depuis le siècle d'Auguste. On sait que vers la fin de l'Empire, à l'heure où de toutes parts la barbarie envahit le monde romain, le rythme savant des formes métriques se trouva profondément modifié sous l'influence de plus en plus marquée de l'accent tonique, sur lequel s'appuyait de préférence, sinon exclusivement, la langue populaire (1). Bien que nos poètes se soient efforcés de rester fidèles aux mètres traditionnels de l'épopée, et de conformer aux règles de la bonne époque la facture de leurs vers, ils n'ont pu néanmoins se soustraire complètement aux habitudes de prononciation et à cette influence de l'accent, qui tendait à déformer graduellement la poésie savante, de même que les locutions de l'idiome vulgaire avaient altéré le vocabulaire et la syntaxe de la langue classique. D'un autre côté le sentiment naturel de la quantité s'était si profondément affaibli parmi les lettrés eux-mêmes, que les grammairiens des derniers siècles de l'Empire, comme Marius Victorinus et Plotius avaient émis sur la valeur des syllabes

(1) « Ea primum vatibus nostris summa lex fuit, quantum strictis metri legibus detrahebant, tantum concedere rythmo, seu accentuum suavitati, majestati, amplitudini; rythmo enim et numero magna remansit in Ecclesia virtus, quæ scilicet perpetuo usu celebravit lectiones publicas, sermonesque ad vulgus potius aure quam ingenio excitandum. Plebi autem olim canere idem ac dicere erat, nec ipsi in metro cantus, sed in numero fuit. « Nec vero, inquit Tullius, multitudo pedes novit, et tamen omnium longitudinum et brevitatum in sonis, sicut acutarum graviumque vocum judicium ipsa natura in auribus collocavit ». Praeterea ut in cantibus ecclesiasticis semper effloruit « harmonia quam Graeci dixere vitam cum sensu insinuatam », sic vividus cantorum incessus in rythmo totus est; sic quoque accentum nonnulli dixere rythmi animam et vitæ seminarium. Laudandi mirum in modum majores nostri, qui sive stricta, sive soluta oratione cantibus accommodata, mihi videntur servavisse quod in veterum eximiis operibus erat exquisitissimum ». Card. Pitra, *Spic. Solesm.* I, p. XLIII, et sqq.

et leur arrangement métrique les théories les plus singulières, adoptées avec empressement par tous les versificateurs de cette époque, et en particulier par les poètes chrétiens. C'est ainsi que nos auteurs traitent presque toujours comme syllabes communes les brèves finales dans les substantifs et les verbes, usent fréquemment de l'allongement à la césure et de l'hiatus, et se permettent les plus grandes licences à l'égard des noms propres, et même des noms communs tirés de l'hébreu et du grec. Notons enfin un certain nombre d'irrégularités, dont il est impossible de rendre compte, et qu'il faut certainement attribuer à la négligence ou à l'ignorance de nos écrivains. Assez rares chez Dracontius, Victor, saint Avit et l'auteur du *De Sodoma*, elles sont fréquentes chez Cyprien et Hilaire.

Nous n'avons pas l'intention de fournir ici un tableau complet de ces infractions prosodiques; il nous suffira, comme nous l'avons fait pour le vocabulaire et la syntaxe des poèmes génésiaques, de signaler les incorrections les plus saillantes, en distinguant celles qui s'expliquent et se justifient par les habitudes de l'époque, de celles qui doivent être considérées comme de véritables fautes ou des innovations particulières à nos auteurs.

1. Abréviation de l'ablatif en *a* :

Quartă die generat solis cum lampade lunam (Cypr., 15).
Atque artus mixta geminos *substantiă* firmet (Id., 36).
Septimă luce Deus factorum fine quievit (Id., 40).
Adamus *donată* sibi *prudentiă* sollers (Id., 44).
Innocuas multa servabat *cură* bidentes (Id., 135).
Atque virum formas, cujus de *costă* cupito (Hil., 122).
Fit mulier vultu; mulier de *costă* viri fit (Id., 123).
Conjugibus. Quid? jam *ună* duos in carne manere (Cl. Vict., I, 387).
Conditione sui non *dissimulată* ministri (Id., III, 712).

Rien ne prouve mieux combien le sens de la quantité s'était affaibli au Ve siècle, que l'abréviation tout à fait insolite des ablatifs en *a*, dans les substantifs, les adjectifs et les participes. Il n'y a presque pas d'exemple, chez les poètes des époques antérieures, de la violation de cette règle essentielle de la prosodie latine,

d'après laquelle, dans les noms de la première déclinaison, le nominatif et le vocatif exceptés, le radical en *a* était long, à tous les cas où il avait subsisté, soit à l'ablatif singulier, *rosa*, au génitif et à l'accusatif pluriel, *ros-a-rum*, et *ros-a-s*. Peut-être cette grave infraction vient-elle de ce qu'il n'y avait pas de différence sensible entre la prononciation du nominatif et de l'ablatif singulier de cette déclinaison.

2. Abréviation de la diphtongue *ae :*

Qui tibi seu Domino subjectus colla *praebebit* (Cypr., 151).
Emeruit majora *praesentibus* atque coactos (Id., 266).
Filius, atque etiam natus sit Regis *aeterni* (Id., 462).
Clamosusque *praeco* terrorem judicis auget (Id., 1236).
Carcere qui dudum laxatus, vina *praebebat* (Id., 1205).
Temperat inque picem dat terrae *adhaerere* marinam (*Sod.*, 140).

3. Abréviation de voyelles longues dans le corps des mots :

Lux *fiat*, et laeto nituerunt omnia mundo (Cypr., 6).
Haec ubi dicta *fiunt* Domini mandata volente (Id., 282).
Se *recepisse* sui : tetigit nova gratia mentem (Cl. Vict., 382).
Utque caput victa prompsisti *caligine* noctis (Hil., 30).
Et maculosa *repit* squamis per viscera serpens (Drac., I, 288).
Et miseratus ait : *demus* adjutoria facto (Id., I, 361).
Si disjuncta *fiant*, solvetur machina rerum (Id., II, 191).
Judicio, Deus alme, tuo *detur* inde triumphus (Id., III, 678).
Induit et sancta paradisi ab sede *rejecit* (S. Avit, III, 196).

4. Abréviation des finales longues :

Sexies et denos subita caligine tectus (Cypr., 208).
Septies et denos unum quis jungere jus est (Id., 212).
Orbes erat vates, primo jam mense secuto (Id., 315).
Quinquies et denos, ut legis formula cavit (Id., 362).
Castos in amplexus cognata ad pectora jungit (Id., 889).
Atque docet vaccas annorum *nuntias* esse (Id., 1270).
Sed verum *nefas* est pavidos fraudare latebra (Cl. Vict., I, 452).
Antistes Christi, quae *dabas* ore pio (Hil., 2).
Excolere adgrederis et munere *donas* optimo (Id., 95).
Invenis accensis verbi virtute lucernis (S. Avit, III, 368).
Angelica forma juvenes, qui *spiritus* ambo (*Sod.*, 28).

Il est à peine besoin de faire remarquer que presque toutes ces abréviations sont fautives et ne sauraient aucunement se justifier. Nous ne ferons d'exception que pour la voyelle *i* du verbe *fio* que nos poètes abrègent, même dans les formes de ce verbe où il n'y a pas d'*r*. Il est possible que, suivant la remarque d'Arevalo (*Prud.*, Prolegom., n° 219, col. 742), ils aient voulu se conformer à la quantité de cette voyelle dans le verbe grec φύω, d'où l'on a fait *fuam* et *fio*. Observons cependant que primitivement l'*i* était toujours long dans *fio*, comme le prouvent plusieurs exemples pris dans Plaute et dans Térence, et que ce n'est qu'à partir de la période classique qu'il est devenu bref à certains temps.

5. Allongement de syllabes brèves dans le corps et à la fin des mots :

Ille alacer concessa sibi *līcentia* fatur (Cypr., 504).
Metitur domini sincero *ācumine* cordis (Id., 521).
Cōlumbas pariles, simili cum turture junctas (Id., 529).
Hebraeā gens dicta mihi. Nam venditus exsul (Id., 1177).
Et *vēhant* secum veterum condenda sepulcris (Id. 1440).
Quae non frugifero *distinctā* stipite vernant (Cl. Vict., II, 10).
Ammoveat moestis ne se *pārentibus* unquam (Id., II, 287).
Ān ego non canerem tanti praeconia patris (Hil., 3).
Tōnitrua altisono infractus murmurāt aether (Id., 179).
Quantā spes mundi praemissa est principe luce (Drac., I, 132).
Est enim his cristatus apex, hos lingua *decōrat* (Id., II, 124).
De *muliēre* perit, dempto simul amne cruoris (Id., II, 133).
Līenis laevam sortitur regula partem (S. Av., I, 110).
Nēc abcisa dolent, hunc nunc augmenta resumunt (Id., I, 113).
Prōnepos eductos spargens per saecla nepotes (Id., I, 177).
Pristina riparum conclusis fontibus *ōbex* (Id., I, 281).
Quadam nos *stātim* luituros morte reatum (Id., II, 180).
Durat enim *ādhuc* nuda statione sub aethra (Id., 121).
Adclinant laterum *lēves* libramine lembos (Id., 153).

Nous n'avons ici de remarque à faire que sur la quantité de la voyelle *a* dans ce vers de Dracontius : *Quantā spes mundi*, où la finale de *quanta* est allongée, à cause des deux consonnes *sp* qui la suivent. Le poète n'a fait que suivre, en effet, l'usage presque

constant des meilleurs poètes latins, qui, bien que préférant s'abstenir de pareilles rencontres, ont très souvent allongé la finale brève devant un groupe initial, tel que *sc*, *sp*, *st* ou *x*.

Ferte citi flammas, date *telā*, scandite muros (Verg. *Aen.* IX, 37).
Nulla fugae ratio, *nullā* spes; omnia muta. (Cat. 64, 186).
Quis gladium demens *Romanē* stringis in ora. (Mart. V, 69).
Praeceleres. *Agitē* studium et tenuissima virtus. (St. *Th.* VI, 551).

Les exemples contraires de finales brèves conservant leur quantité malgré le voisinage de deux consonnes prouvent qu'il n'y avait pas sur ce point de règle absolue. Cf. Verg. *Aen.*, IV, 301 : *Ponitĕ* spes sibi quisque ; — Hor., *Sat.* I, X, 72 : *Saepĕ* stylum vertas ; — Cat., LXIV, 357 : *undă* Scamandri.

6. Allongement de syllabes brèves à l'arsis et à la césure :

Accipit *immensūs* errantia littora pontus. (Cypr., 9).
Tu non *contentūs* uno dotare creatum. (Cl. Vict., *Prec.*, 32).
Aurea *fulgentīs* inter rameta metalli. (Id., I, 281).
Arcanā pandente Deo causamque docente. (Id., III, 670).
Liquuntur *mariā*, nec finem transilit unda. (Hil., 49).
Complectens *spatiā* celso suspenditur orbe. (Id., 41).
Sunt Juga, sunt *Plaustrā*, geminantes flore coronae. (Id., 70).
Herbarum *variā* consurgunt gramina campis. (Id., 111).
Decipiant *vitiā*, nec blandus subruat error. (Id., 128).
Distribuit loca *Deūs* et tempora fixit. (Drac., II, 250).
Diva *ministeriā* Domini mandata ferebant. (*Sod.*, 29).
Omne genus nixu *genuīt*, est femina conjunx. (Id., 49).

Nos poètes ont souvent allongé la syllabe finale brève sous la double influence du temps marqué et de la coupe qui le suit immédiatement. De pareils exemples ne sont pas rares chez les poètes de l'époque classique, particulièrement dans Virgile, qui admet cet allongement aux différents pieds du vers.

Omnia vincit *amōr*, et nos cedamus amori. (*Buc.*, X, 69).
Nam duo sunt genera : hic *meliōr*, insignis et ore. (*Geor.*, IV, 92).
Luctus, ubique *pavōr*, et plurima mortis imago. (*Aen.*, II 369).
Dona dehinc auro *graviā*, sectoque elephanto. (*Aen.*, III. 464).
Olli serva *datūr*, operum haud ignara Minervae. (*Aen.*, V, 284).
Oratīs? equidem et vivis concedere vellem. (*Aen.*, XI, 111).

Il faut remarquer cependant que nos poètes n'ont pas toujours eu soin de faire précéder de deux brèves la syllabe allongée, ainsi que Virgile l'a presque toujours fait. Par ce moyen, en effet, on établissait une différence sensible entre la prononciation de la dernière voyelle brève et celle de la brève prolongée, ce qui n'aurait pu se produire si la syllabe finale avait été précédée d'une longue.

7. Hiatus :

Esse sines te*cum es*camque his omnibus infers. (Cypr., 269).
Tunc condens Pater astra po*lo et* lumine vivens. (Hil., 65).
Assidet in so*lio. et* terras spectat amicas. (Id., 119).
Et tonitru altiso*no in*fractus murmurat æther. (Id., 179).
Non aliter quam nunc opifex *cui ar*tis in usu est. (S. Av., I, 76).
Quod docui, *meum est*, major mihi portio restat. (Id., II, 420).
Nunc si fas juvena*le ha*bet vastare pudorem. (*Sod.*, 51).

Quelques-uns de ces hiatus, quoique très rares dans la période classique, ne sont pas sans exemples, comme le prouvent les vers suivants :

...... Cocto *num* adest honor idem? (Hor., *Sat.* II, 2, 38).
Addam cerea pru*na. Ho*nos erit huic quoque pomo. (Verg., *Buc.* II, 53)

Ils deviennent fréquent dans les poèmes génésiaques. Comme leurs devanciers, nos auteurs l'admettent surtout avec une voyelle longue, et dans la partie forte du pied.

Il convient d'ajouter que cette licence n'est pas familière seulement à nos poètes, mais encore à tous les écrivains chrétiens de la même époque, comme il serait facile de le démontrer par des citations empruntées particulièrement à Sédulius, Prudence et Arator.

8. Licences dans la quantité des noms propres et des mots tirés du grec :

Josephi imperio, *scy̅phus*que absconditur ardens. (Cypr., 134).
Atque *aby̆ssus* riguos dimisit in aequor. (Id , 288).
Servabat Domini custodia fida *Jŏsephum* (Id., 136).

Exorans precibus *Măgum* per celsa volantem (Drac., III, 229).
Gentilesque deos et cordibus *idolă* pellant (Id., II, 579).
His *prŏtoplastorum* sensum primordia sacra (S. Av., II, 35).
Provocat inde furens *hĕresum* vesana Charybdis (Id., II, 497).
Turgida Graiorum sapientia *phĭlosophorum* (Id., IV, 498).

Là où nos poètes se sont donné réellement libre carrière, c'est dans la quantité des noms propres et des noms tirés du grec, qu'ils ont mesurés à leur fantaisie, selon que le besoin du vers les obligeait à abréger ou à allonger les syllabes. Pour ce qui concerne les noms propres, il convient d'observer que nos poètes chrétiens ont seulement usé plus fréquemment d'une licence que les auteurs classiques s'étaient permise quelquefois, non sans avoir auparavant demandé l'indulgence du lecteur, ou s'être plaints de la difficulté qu'ils éprouvaient à intercaler ce nom dans leurs vers. C'est ainsi qu'on lit dans Ovide :

Et pudeat, si te qua syllaba parte moratur,
Artius appellem, *Tūtĭcānumque* vocem.
Nec potes in versum *Tūtĭcāni* more venire,
Fiat ut e longa syllaba prima brevis.
Aut ut ducatur, quae nunc correptius exit,
Et sit porrecta longa secunda mora (1).

Quant aux noms tirés du grec, nos poètes ont subi sur ce point l'influence de l'accent et de la prononciation, et non celle de la quantité prosodique. C'est une règle particulière aux poètes chrétiens, qu'Arevalo a signalée dans son étude sur la métrique de Prudence (2). On sait d'ailleurs que les poètes classiques eux-mêmes ont souvent abrégé les voyelles longues dans les mots qui avaient la même origine. C'est ainsi que Virgile a écrit : *Iŏnio* (Ἰώνιος) et ailleurs : *scŏria* (σκωρία).

Nous ne pouvons mieux terminer ces quelques remarques sur

(1) *De Ponto*, lib. IV, *Eleg.* 12.

(2) « In vocabulis a graeco derivatis, accentu a quantitate discordantibus, veteres poetae christiani neglecta quantitate accentum secuti sunt in antepenultima, quod ita tum pronuntiarent... Ex hac regula plures defenduntur syllabae in Prudentio, *eremus*, *phrenesis*, *idolum*, *poesis*, *mathesis*, secunda correpta. (*Proleg. ad Prud.*, n° 208, col. 728. *Patr. lat.* t. LIX).

la prosodie de nos auteurs qu'en leur appliquant ces observations d'Arevalo sur la poésie chrétienne des premiers siècles. « C'est l'erreur d'un grand nombre de critiques modernes, appréciant les œuvres de nos anciens écrivains, de croire que la langue latine s'arrête au siècle d'Auguste, et de considérer comme n'appartenant plus guère à cette langue tout ce qui n'est pas l'œuvre de quelque auteur de ce temps. Ils parlent de Prudence, de Paulin, d'Ausone et de leurs contemporains, comme des hommes de notre époque, qui sont obligés d'apprendre le latin, déjà mort, à force de travail, d'application, et seulement par les livres. C'est pourquoi, à leur avis, ces écrivains illustres qui ont vécu pourtant au grand jour de la société de leurs semblables, se sont trompés gravement et ont été induits en erreur dans la prononciation et l'emploi de certains mots d'une acception commune. Les critiques exigent injustement que l'on juge la poésie et la latinité de Prudence et de ses contemporains d'après les règles et les usages de ce qu'ils appellent l'âge d'or, alors qu'en même temps, ils prennent hautement la défense de Térence, dont Cicéron faisait grand cas, de Plaute, d'Ennius et des autres, bien que les licences prosodiques de Térence et de ses émules s'éloignent bien davantage des habitudes du siècle d'Auguste (1) ».

(1) « Multa errant nonnulli recentiores, cum veterum scripta in judicium vocant. Aetatem linguae latinae saeculo Augustaeo concludendam esse putant, vel ita certe judicant, quasi minus latinum esset quidquid ab aliquo ejus saeculi scriptore non reperiatur scriptum. De Prudentio, Paulino, Ausonio et aequalibus eorum, perinde loquuntur ac de nostri temporis hominibus, qui linguam latinam jam mortuam labore, et industria, et ex libris solis addiscunt. Itaque viros illos clarissimos, qui in foro et in luce publica hominum versati sunt, in pronuntiatione et usu quarumdam vocum frequentissimarum errasse, deceptos aut delusos fuisse temere jactant. Inique poesin et latinitatem Prudentii et similium ad regulas seu consuetudinem saeculi aurei, quod vocant, exigere volunt, cum interea non solum Terentium, quem plurimi Cicero faciebat, sed etiam Plautum, Ennium et alios tueantur, quamvis ea quae Terentius et caeteri in prosodia ausi sunt, longius ab aetate Augusti recedant quam Prudentii carmina ». (*Loc. cit.*, n° 214, col. 736).

CHAPITRE VI

La Genèse dans les œuvres littéraires après le Ve siècle

Depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours, la Bible a fourni le sujet d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, dont plusieurs, simples paraphrases ou véritables épopées, d'importance et de valeur inégales, méritent d'attirer notre attention, comme se rattachant à la Genèse et aux poèmes latins que nous avons précédemment étudiés. Nous en donnerons ici une brève analyse, en suivant l'ordre des temps et en les distinguant d'après la langue dans laquelle ils sont écrits.

ARTICLE I

POÈMES LATINS

1° Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Tel est le titre du premier poème latin, tiré de la Genèse, qui ait paru après celui de saint Avit et qu'on attribue généralement à Rusticus Elpidius (1), diacre de l'Eglise de Lyon († 533).

Cet ouvrage se compose de vingt-quatre strophes ou tristiques en vers hexamètres, dont seize ont alternativement pour sujet des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et dont la correspondance sert à montrer comment les figures de la loi ancienne ont été réalisées par Jésus-Christ. C'est ainsi qu'après avoir rapporté dans la première strophe la séduction d'Eve par le serpent,

(1) Cf. Ceillier, *Hist. des aut. eccl.*, XI, 99-100 ; Ebert, *Hist. gén. de la litt. du Moyen Age en Occident*, t. I, p. 443-444 ; Fabricius, *Bibl. med., aevi*, II, 233-234 ; *Hist. litt. de la France*, III, 165-7 ; Migne, *Patr. lat.*, LXII.

l'auteur raconte dans la seconde l'annonciation du mystère de l'Incarnation, faite à la Vierge par l'ange Gabriel. Dans le troisième et le quatrième tristiques, à l'expulsion d'Adam et d'Eve du jardin de délices répond l'introduction du bon larron dans le paradis. Dans les strophes suivantes, le châtiment infligé aux constructeurs de la tour de Babel est mis en parallèle avec le don des langues accordé aux apôtres ; l'histoire de Joseph vendu par ses frères avec la trahison de Jésus par Judas ; le sacrifice d'Isaac avec le crucifiement de Jésus-Christ ; la manne et les cailles qui tombent dans le désert avec les cinq pains dont Jésus nourrit quatre mille hommes ; enfin, Moïse sur le Sinaï avec le Christ sur la montagne des Oliviers.

Du contenu de ces tristiques, aussi bien que de leurs titres et surtout de l'adverbe *hic*, qui en est la formule initiale, il paraît résulter qu'ils ont été composés pour être mis au bas d'images ou de tableaux auxquels ils devaient servir de légende explicative. Nous avons un exemple d'une destination semblable dans les quatrains de Prudence, connus sous le nom de *Dittochaeon* (1).

2° *De Creatione mundi.*

Dans la Préface en prose de son *Martyrologe*, Wandalbert (2), moine bénédictin de Prüm (813-870), avertit le lecteur que, tout à la fin de ce travail, il a placé un petit poème sur la création du monde d'après l'ordre des six jours, et qu'il y a fait entrer une explication mystique de la formation de l'homme. Il ajoute qu'il avait dessein de donner par là un nouveau relief à son *Martyrologe* (3).

(1) Cf. Puech, *Prudence*, Appendices, p. 299.

(2) Cf. sur Wandalbert : Baehr, *Gesch. Rom. Liter.*, Sup. III, 114-6 ; Cave, *De Script. eccl.*, II ; Ceillier, *Hist. des aut. eccl.*, XIX, 212-5 ; Ebert, *Hist. gén. de la litt. chr.*, II, 212 ; *Patr. lat.*, CXXI, 13 et sqq. (édition Beaugendre, complétée par Bourassé).

(3) « In fine praeterea totius operis, de creatione mundi per ordinem dierum sex breve carmen addidi, et explanationem mystici sensus in homine accipiendi subjunxi, ut ea, quae de totius anni cursu descripseram, repetita ab initio mundanae creationis explanatio commendaret ». *Praef. auct.*, Patr. lat., CXXI, 578.

Cette courte composition, qui comprend seulement 285 vers phérécratiques trimètres, et qui fut publiée pour la première fois par L. d'Achéry, au tome V de son *Spicilège*, a été réimprimée dans la *Patrologie latine* de Migne (cxxi, 575). Elle est moins remarquable par sa valeur littéraire et poétique que par l'abondance et l'originalité des commentaires.

3° De opere sex dierum.

L'interprétation allégorique est aussi le caractère dominant de l'ouvrage qui a pour titre : *De opere sex dierum* et pour auteur Hildebert, d'abord évêque du Mans (1097), puis archevêque de Tours (1125). Nous devons la connaissance de ce poème à P. Leyzer, qui l'a publié dans son histoire des *Poètes du moyen âge* (1). S'il faut en croire les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (2), le *De opere sex dierum* devrait être attribué, non pas à Hildebert, mais à Théobald ou Thibaut, archevêque de Tours († 1229). Telle n'est point cependant l'opinion du savant bénédictin D. Beaugendre, qui, en 1708, a inséré ce poème dans la nouvelle édition des œuvres d'Hildebert, dans l'espérance « que les fidèles seraient profondément édifiés de la façon dont l'auteur tire, *avec son ingéniosité ordinaire*, un sens moral et spirituel des divers évènements qu'il raconte (3) ».

4° Histoire de l'Ancien Testament.

Quoique plus vaste et plus complète que les deux ouvrages précédents, l'*Histoire de l'Ancien Testament*, mise en vers rimés par Léonius, chanoine de l'Eglise de Paris (1179), peut être rangée parmi les compositions du même genre (4). Ce fut à la prière de Guarin, abbé de Saint-Victor, que l'auteur entreprit ce poème, qui est divisé en douze livres et comprend 14800 vers hexa-

(1) *Poet. medii aevi*, p. 391 et sqq.
(2) T. XI, 372.
(3) Paris, Le Conte, In-fol. *In Hildeberti carmina breve monitum.*
(4) Cf. sur Léonius : Ceillier, *Hist. des aut. eccl.* (XIV, 711) ; Fabricius, *Bibl. med. aevi*, pp. 263, 268 ; Hauréau, dans la *Nouv. biog. gén.* ; Leyser, *Poet. med. aevi*, 497.

mètres. Léonius suit fidèlement le texte sacré jusqu'au seizième chapitre du livre des Juges ; il omet les cinq derniers chapitres qui racontent l'histoire du lévite d'Ephraïm, et termine sa narration par le livre de Ruth. Il annonce dans son exposition le but qu'il s'est proposé en versifiant la Bible : c'est afin de mieux graver l'Histoire Sainte dans l'esprit de ses lecteurs, en les charmant par la cadence du vers et l'harmonie du style (1). Comme on le voit, son dessein n'est pas différent de celui de nos premiers poètes chrétiens.

5° Poème sur Joseph.

La bibliothèque de l'Université de Gand possède un manuscrit du XI° siècle, qui contient un certain nombre d'écrits théologiques, et sur lequel une main un peu plus récente a transcrit un curieux poème sur Joseph, fils de Jacob, en vers iambiques dimètres à rimes plates. Voici quelques strophes de cette pièce publiée en entier par M. E. Dümmler dans le *Moyen Age*, bulletin d'histoire et de philologie (Janvier 1889) :

Audite mirabilia
De fratribus duodecim
Ex quibus unus ultimus
Factus est prior omnibus.

Bonum (est) semper dicere
Aut acta reminiscere,
Ubi fuit insidia
Et fratribus malicia.

Cum essent illi XII
Filii Jacob per ordinem,
Ioseph sortita somnia
Impleta sunt per omnia.

Dum portat Ioseph prandium
Somnium retulit fratribus,
Quod eorum manipuli
Illum adoraverunt.

(1) « Historiae sacrae gestas ab origine mundi
Res canere et versu facili describere conor,
Quas habuere satis Moses Mosenque secuti
Auctores mandare prosae verbisque solutis
Lege metri ; sed me juvat uti carmine, gratum
Auribus ut sit opus, nec sit minus utile menti,
Quae brevitate metri, quae delectata canore
Firmius id teneat, quanto jucundius hausit.

Dum colligunt manipulos,
Mittentes sua semina,
Adversus fratrem statuunt
Impii consilium.....

Dicebant ad alterutrum :
« Istum interficiamus
Et tunc videmus opera
Quod erant ei somnia. »

Erat Rubens persuadens
In verbis blandis fratribus :
« Ioseph non interficite,
In lacum eum projicite ».

Exuerunt eum tunica,
Quae erat ei unica,
Fecerunt sicut dixerunt,
In lacum eum miserunt.

Extractus est de laqueo,
Et presentatus fratribus
Et tunc sunt in memoria
Fraternitatis viscera.

Edi caprarum sanguine
Ioseph quo inquinaverunt,
Mortem ejus per tunicam
Relictam defamaverunt.

Fuit exinde transitus
Hismaelitarum generis,
Conveniunt cum fratribus,
Ioseph coeperunt videre.

Il y a ainsi vingt-neuf strophes, dont le début est toujours indiqué par une lettre suivant l'ordre de l'alphabet, et qui forment une sorte d'abécédaire.

6° *Autre poème sur Joseph.*

Analogue à ce poème, quoique postérieur en date, est celui qu'Ozanam a tiré d'un manuscrit du XII° siècle, appartenant à la Bibliothèque du Vatican, et qu'il a publié en Appendice dans son *Etude sur la Civilisation au V° siècle* (1). La langue vulgaire est déjà en germe dans ces strophes d'un rythme barbare et d'une forme incorrecte, mais qui ne manquent ni de simplicité ni de grâce.

Joseph Deo amabilis,
Patri dulcis et habilis,
Puer formose indolis
Et gratie multiplicis !...

Hinc ipsi nova somnia
Celi promebant sidera,
Ad futuri indicia,
Ipsi quasi supplicia....

(1) T. II, p. 398.

Intentus est auspicio
Ac si Dei negocio :
Fraternus livor invido
Advertit sed hoc animo....

Joseph domi residens,
Rei private providens,
Jubetur mox invisere,
Cunctane gerant prospere....

Nec mora : ut conspiciunt,
« En somniator, aiunt ;
« Necem ferte, ut pareat,
« An juvarit quod somniat....»

... Culpam vitant sceleris
Ne criminentur sanguinis :
Sumpto pondo numismatis,
Sic vendunt Agarenicis.

Segardus hoc dictamen fecit.

7° *L'Aurora.*

Un ouvrage qui a beaucoup d'analogie avec l'histoire biblique de Léonius, et qui jouit d'une très grande célébrité au moyen âge, est la paraphrase de l'Ancien et du Nouveau Testament, connue sous le nom d'*Aurora* ou de *Bibliotheca,* et due à Pierre Riga (1), chanoine régulier de saint Augustin dans l'abbaye de Saint-Denys de Reims (1209). Dans ce long poème de 7500 distiques, à côté de quelques descriptions heureuses et de vers d'assez belle venue, abondent malheureusement les antithèses et les jeux de mots du plus mauvais goût. Comme Wandalbert et Hildebert, l'auteur se plaît aux explications mystiques, dont il abuse souvent au détriment du texte et parfois de la saine raison. Il ne se contente pas cependant de ces commentaires, et il lui arrive plus d'une fois d'étendre, d'une façon originale, le récit biblique et d'inventer lui-même des faits.

8° *La Sarcothea ou Sarcotis.*

Tel est le titre allégorique qu'un savant jésuite de Cologne, le P. Masénius (1606-1681) a donné à un vaste poème de 2486 vers, divisé en cinq livres, et qui renferme l'histoire de la désobéissance d'Adam et d'Eve, leur expulsion du paradis terrestre et la peinture des malheurs de l'humanité, causés par l'orgueil, source de

(1) Cf. sur Pierre Riga : Cave, *De Script. eccl.*, II, 239 ; Ceillier, *Hist. des aut. eccl.*, XIV, 886-890 ; Leyser, *Poet. med. aevi*, 692-736 ; Migne, *Patr. lat.*, CCXII, 9.

tous les vices. Une grande facilité de composition, une incroyable richesse d'images, un luxe exagéré de couleurs, tels sont les qualités et les défauts de cet ouvrage qui serait probablement resté aussi inconnu des lecteurs que les autres écrits de Masénius si Guil. Lauder, critique écossais, ne se fût avisé de soutenir que Milton y avait puisé l'idée du *Paradis perdu*, et qu'il en avait imité ou traduit les plus beaux passages. Cette accusation souleva des protestations nombreuses, auxquelles Lauder répondit en publiant la *Sarcotis* d'après un manuscrit qu'il disait avoir reçu de Louvain. Il y joignit d'autres ouvrages dont le sujet a quelque rapport avec le poème de Milton, et en forma un recueil intitulé : *Delectus Sacrorum auctorum Miltono facem praelucentium* (Londres, 1753). Cependant ses adversaires parvinrent à se procurer le texte authentique de la *Sarcotis*, d'après l'édition originale publiée en 1661, à Cologne, par l'auteur lui-même (1), et ils parvinrent à démontrer que Lauder, pour appuyer son reproche de plagiat, avait intercalé dans la sienne un grand nombre de vers tirés d'une traduction latine du *Paradis perdu*.

C'est à cette occasion que la *Sarcotis* fut rééditée en 1756 par l'abbé Dinouart (Paris, Barbou), qui en donna une traduction paraphrasée, en y ajoutant toutes les pièces du procès intenté à Milton et notamment les articles publiés à ce sujet dans les Mémoires de Trévoux (2).

ARTICLE II

POÈME GREC

L'Hexaméron de Georges Pisidès

Après les ouvrages des Apollinaire, dont nous avons fait mention, la littérature grecque n'a emprunté à la Genèse qu'un seul poème d'une certaine étendue, intitulé Ἑξαήμερον ἢ Κοσμουργία, et dont l'auteur

(1) Cf. *Palaestra eloquentiae alligatae tribus partibus.* (Colon. 1661, 3 v. in-12). T. II.
(2) 1757, p. 2377-2380.

est Georges Pisidas ou Pisidès (1), diaçre et cartulaire de l'Eglise de Constantinople (620). Ce poème, consacré, comme son nom l'indique, a célébrer l'œuvre des six jours, est considéré comme le chef-d'œuvre de cet écrivain qui a composé, outre plusieurs ouvrages historiques, un opuscule sur la *Résurrection du Seigneur,* et un autre contre *Sévère d'Antioche.* L'*Hexaméron* comprenait, au dire de Suidas, trois mille vers : « δι' ἰάμβων εἰς ἔπη τρισχίλια ». Tel que l'ont édité Querci et Fogginus (2), il n'en compte que dix-huit cent soixante-dix neuf, et présente un certain nombre de lacunes. Peut-être faut-il regarder le fragment « Εἰς τὸν μάταιον βίον », en deux cent soixante-deux vers, dont on a voulu faire un poème à part, comme le début d'une seconde partie, consacrée à l'étude du corps humain, de l'âme intelligente et de ses destinées. Fréd. Morel (3) a traduit cet ouvrage en iambiques latins.

Après une dédicace à Sergius, patriarche de Constantinople, et une apostrophe à l'impie Proclus, l'auteur célèbre les œuvres de Dieu et décrit assez longuement la création de l'homme. Il s'égare dans plusieurs digressions pour nous raconter les artifices du démon et les miracles de Dieu, prouver la résurrection des corps, expliquer le mystère de la Trinité et chanter l'avènement du Christ.

Ainsi que l'a justement remarqué M. G. Pélissier dans son étude sur Du Bartas, dont l'ouvrage, pour le dire en passant, n'a qu'une parenté très lointaine avec l'*Hexaméron* de Pisidès, « il y a dans la *Semaine* grecque quelques belles images, comme lorsque la terre est comparée à un vaisseau flottant au sein des airs, ou les cieux à une robe brodée d'étoiles, mais ces traits sont rares, et le poème offre en somme assez peu d'intérêt. Il est froid, sec, maigre, et en maint endroit l'auteur s'y livre à des discussions de théologie très subtiles et purement techniques ; les épisodes,

(1) Cf. sur Pisidès : Bekkerus, dans le *Corpus scrip. hist. bysant* (1836) ; Bellarmin-Labbe, *De script. eccl.* (1728), 233 ; Ceillier. *Hist des aut. eccl.*, XI, 653-4 ; Migne, *Patr. graec.*, XCII, 1426-1578.

(2) Cf. *Corp. hist. bysant. nova appendix, opera Georg. Pisidae... complectens.* Romae, 1777.

(3) Lutetiae, 1584.

clairement semés d'ailleurs, ne se rattachent qu'indirectement au sujet ; enfin les mouvements qui animent et soutiennent l'œuvre sont presque toujours les mêmes et cette uniformité devient fatigante (1) ».

ARTICLE III

LES VERSIONS FRANÇAISES ET PROVENÇALES DE LA GENÈSE AU MOYEN AGE

La Bible est un des premiers livres qu'on ait essayé de traduire en France au moyen âge, soit en langue d'oïl, soit en langue d'oc ou provençal. Il ne pouvait se faire, en effet, qu'un peuple si profondément chrétien, qui puisa si abondamment dans la Bible au profit de ses mystères et de ses drames, ne songeât point à demander aux saintes Ecritures le sujet et la matière d'un poème sacré, et à célébrer en particulier la puissance du Créateur et l'histoire d'Adam et d'Eve, alors que tant d'écrivains étaient occupés à populariser dans leurs Chansons de geste les hauts faits d'Alexandre, de Charlemagne et de Roland. On sait avec quelle ardeur les docteurs et les écrivains ecclésiastiques de cette époque se portèrent à l'étude de la Bible, et le grand nombre de paraphrases et de commentaires que la scolastique produisit. Dès que la fin des invasions eut permis aux lettres de reprendre une nouvelle vie, c'est l'Ancien et le Nouveau Testament qui devinrent le premier aliment littéraire dont se nourrit la société formée sur les débris de l'ancien monde. Au VIII[e] siècle, nous voyons Charlemagne instituer l'école palatine pour l'étude des livres sacrés. C'est à l'interprétation de l'Ecriture que se livrent les moines dans les couvents renommés de Corbeil, de Saint-Denis, de Trèves, de Reims, d'Auxerre et, plus tard, dans la célèbre abbaye du Bec en Normandie, qu'illustrèrent Lanfranc et saint Anselme.

Cependant, ce culte de vénération pour la parole sainte ne

(1) *La vie et les œuvres de Du Bartas*, p. 72.

pouvait demeurer le privilège de la société cléricale, et, s'il fallait satisfaire la pieuse curiosité du peuple, avide de s'approcher, lui aussi, de cette source que Dieu a ouverte pour tous, il n'importait pas moins de laisser la muse s'inspirer, au profit des langues modernes, des thèmes si féconds et si riches que la Bible avait fournis en grand nombre aux poètes latins des siècles antérieurs. L'Eglise se garda bien d'entraver un mouvement si légitime, et, pourvu que l'orthodoxie fût sauve, elle permit aux fidèles de paraphraser et de commenter en prose et en vers, dans la langue vulgaire, les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si plus tard elle se montra plus sévère, c'est à cause de l'usage que certains hérétiques, particulièrement les Vaudois et les Albigeois, firent de la sainte Ecriture, et des conclusions qu'ils ne craignirent pas d'en tirer contre l'enseignement de l'Eglise sur la hiérarchie.

Les traductions de la Bible, et particulièrement de la Genèse, peuvent se diviser en trois grandes catégories : 1° les Bibles *versifiées*, dont nous avons plus spécialement à nous occuper ici ; 2° les Bibles *historiales*, ainsi appelées parce qu'elles prennent pour base l'*Historia scolastica* de Pierre Comestor, et 3° les Bibles *littérales*, traduites littéralement de l'Ancien Testament. Bien que ces deux derniers genres de traductions, écrites en prose, ne rentrent pas absolument dans le cadre de notre étude, nous ne saurions nous dispenser d'en dire quelques mots, à cause de leur importance et des ressemblances qu'elles offrent avec les poèmes versifiés. Nous parlerons d'abord des traductions en langue d'oïl et ensuite de celles qui ont été écrites en provençal (1).

(1) Pour tout ce qui concerne les versions en vers et en prose de langue d'oïl, nous avons surtout mis à profit les savants ouvrages de MM. S. Berger et J. Bonnard sur la *Bible française au moyen âge*, et les *Traductions de la Bible en vers français au moyen âge*, Paris, Imprimerie Nationale, 1884. Voir aussi dans la *Romania*, t. XVII, année 1888, le remarquable compte-rendu de ces deux études par M. P. Meyer.

§ I. — *Traductions de la Bible en langue d'oïl*

I. — LES VERSIONS RIMÉES

Les versions rimées de la Genèse sont au nombre de sept. Ce sont par ordre de date : 1° la *traduction de la Genèse* par Evrat ; 2° l'*Histoire de la Bible*, par Hermann de Valenciennes ; 3° la *Bible des sept estaz du monde*, par Geffroy de Paris ; 4° la *Bible* de Jehan Malkaraume ; 5° la *Bible* de Macé de la Charité ; 6° une *traduction anonyme de toute la Bible* ; 7° une *traduction anonyme de l'Ancien Testament*.

A. — *Traduction de la Genèse*, par Evrat.

La *Genèse* d'Evrat, écrivain champenois du XII° siècle, est un long poème de 20800 vers, de huit syllabes, rimant deux à deux. Commencé vers 1192, pendant la troisième croisade, et à l'instigation de la comtesse Marie de Champagne, fille du roi de France Louis VII, et mère de Henri II de Champagne, cet ouvrage devait, dans la pensée de l'auteur, n'être qu'une partie d'une traduction complète du Pentateuque. Bien loin de s'astreindre à une imitation servile de la Genèse, Evrat s'est contenté de choisir dans le livre de Moïse les passages qui lui fournissaient plus facilement une matière aux interprétations symboliques et aux leçons morales, dont sa composition est remplie. Il se livre, d'ailleurs, le plus souvent aux fantaisies de son imagination, et il va jusqu'à commettre de graves erreurs, dans le seul but parfois de tirer du fait qu'il raconte une explication figurative. C'est ainsi qu'il place au cinquième jour, au lieu du sixième, la création des animaux, la mort de Jacob à l'âge de 167 ans au lieu de 147, et qu'il fixe la vente de Joseph par ses frères au prix de trente deniers au lieu de vingt, ce qui lui permet de voir, dans ce trafic, une prophétie et une image de la trahison de Jésus par Judas. Bien qu'il ajoute, en somme, fort peu de chose au texte biblique, il ne se défend pas

d'y intercaler quelques épisodes, comme celui du meurtre de Caïn par Lamech (1), qu'il emprunte à Pierre Comestor, et de se livrer à plusieurs digressions, notamment à propos du départ de Jacob de Bethléem, ce qui l'amène à raconter la naissance du Christ.

La *Genèse* d'Evrat est en résumé une œuvre assez médiocre, dont l'inspiration est nulle, et qui est de beaucoup inférieure, malgré sa longueur, au plus faible des poèmes latins tirés de la Bible. Elle nous est parvenue dans trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qui portent les n°s 900, 12456 et 12457, et dont le second seul est complet.

B. — *L'Histoire de la Bible*, d'Hermann de Valenciennes.

C'est sous le nom d'*Histoire de la Bible* ou de *Roman de Sapience* (2) que nous est parvenu, dans vingt et un manuscrits, le poème biblique le plus intéressant de tous ceux qu'a produits le moyen âge, et dont l'auteur est Hermann, chanoine de Valenciennes, né vers 1112, et appartenant à une famille des plus distinguées de cette ville (3).

(1) Cf. *Gen.*, IV. 23. « Dixitque Lamech uxoribus suis Adae et Sellae : Audite vocem meam, uxores Lamech, auscultate sermonem meum : quoniam occidi virum in vulnus meum, et adolescentulum in livorem meum ».

D'après une tradition répandue chez les Juifs et adoptée par saint Jérôme, l'homme dont parle ici Lamech n'était autre que Caïn, son trisaïeul. Le même fait est rapporté par Pierre Comestor (Edit. Migne, col. 1079), et par Vincent de Beauvais dans son *Miroir Historial* : « Et le mauvais Cayn eut envie de la bonté et de la grâce de son frère. Si le tua en trahison au champ damascéen, et Dieu le mauldist et il s'en fuyt folloyant hors la face Nostre Seigneur. Et Lamech, qui fut le VIIe en sa lignée, le tua par adventure ». Plus tard, au XVe siècle, Jean d'Outre-Meuse (*Chroniques*, t. I. p. 325, dans les Chroniques belges), développant plus longuement cet épisode, raconte que Lamech, devenu aveugle, et se trouvant dans une forêt, entendit tout à coup remuer quelque chose dans un buisson, et se mit à tirer, croyant qu'il avait affaire à une bête fauve. Or, c'est Caïn qu'il atteignit et qui se fit reconnaître avant d'expirer. Alors, dit le chroniqueur, Lamech « si en fult moult dolans, car il astoit issu de sa lignie : enssi morut Caym ».

(2) « Cette dernière appellation, absolument erronée, ne repose que sur la faute d'un scribe. Le poème commence, en effet, dans plusieurs manuscrits, par la traduction de ces paroles du psaume CX : « *Initium sapientiae timor Domini* ».

Comens de sapience, ce est la cremor de Deu.

« Un copiste ignorant a lu *Romans* au lieu de *Comens*, et en a fait le titre de l'ouvrage ». Jean Bonnard, *op. cit*, p. 11-12.

(3) « Dans le manuscrit de l'arsenal 3516, dit M. P. Meyer, le poème d'Hermann

S'il faut l'en croire, c'est sur les conseils de la Vierge Marie qu'Hermann se décida à écrire l'*Histoire de la Bible.* Dans la Genèse, la seule partie de l'ouvrage dont nous ayons à parler ici, le poète raconte la création du monde en suivant d'assez près le texte de Moïse, mais il s'en écarte dans le récit du combat de Jacob avec l'ange, qu'il place immédiatement après le songe de Jacob, avant son séjour chez Laban, et dans l'aventure de Joseph, qu'il fait séduire non par la femme de Putiphar, mais par l'épouse de Pharaon, un jour où Joseph était venu, de la part du roi, inviter la reine à un festin.

Passant sous silence l'épisode de la tour de Babel, il ne consacre pas moins de cent-vingt vers à décrire la lutte de Jacob et d'Esaü dans le sein de leur mère, et il trouve très original de donner à ce combat les proportions et l'allure d'un véritable duel entre deux chevaliers. C'est avec un véritable attendrissement qu'il redit les plaintes de Jacob et de Rachel à la mort de Joseph, et, sans être aussi prolixe qu'Evrat dans ce passage, il a su, mieux que son émule, trouver des accents émus pour peindre la désolation du vieux patriarche.

L'aigue del cuer li est en ses biaus isols montee
Et en aval sa barbe menu recercelée.

On trouve dans ce poème plus d'une formule qui n'appartient qu'à un trouvère, et il n'est pas rare de voir l'auteur s'adresser à son auditoire et le prier de lui accorder son attention. D'ailleurs, ce n'est point seulement par ces façons de parler que le poème d'Hermann se rapproche des Chansons de geste, mais encore par le naturel et la vivacité du récit, par le tour dramatique du style, et par la place qu'y tient le merveilleux, en si grand honneur dans les œuvres du moyen âge.

est combiné avec une Histoire Sainte rédigée, partie en vers de huit syllabes, partie en vers de dix et en vers de douze, ces deux dernières espèces de vers étant à rimes accouplées. C'est la plus singulière compilation qu'on puisse imaginer ». *Romania*, t. XVII, p. 143.

C. — La *Bible des sept estaz du monde*, de Geffroy de Paris.

Ce poème, qui ne nous a été conservé que par un seul manuscrit (*Bibl. Nat.*, n° 1526), se compose de sept parties, dont l'Ancien Testament forme la première et l'une des plus importantes, mais non la plus remarquable. L'auteur se nomme dès le début de l'ouvrage, mais n'entre dans aucun détail sur ce qui le concerne, se contentant de nous dire qu'il composa son poème en 1243.

Il y a plus d'une ressemblance entre cet ouvrage et celui d'Hermann de Valenciennes, en particulier pour ce qui regarde l'histoire de Rachel, et la substitution d'une reine d'Egypte à la femme de Putiphar dans les aventures de Joseph. Mais il est bien inférieur à l'*Histoire de la Bible*, et, à part quelques heureuses comparaisons, il n'offre qu'un très mince intérêt et ne présente rien qui vaille la peine d'être cité.

D. — La *Bible* de Jehan Malkaraume.

C'est, après l'ouvrage d'Hermann de Valenciennes, l'un des poèmes bibliques les plus curieux et les plus originaux. Le poète se nomme, non pas dans la Bible, mais dans deux passages du *Roman de Troie*, de Benoît de Sainte-More, qu'il a tout entier, inséré dans son œuvre, en l'abrégeant par intervalles et en s'en déclarant l'auteur (1).

La Genèse commence au moment où, le déluge ayant cessé, Noé sort de l'arche avec sa famille. Suivant pas à pas le texte sacré, l'auteur accompagne sa traduction d'un grand nombre de gloses, qu'il développe avec le même soin et la même prolixité qu'Evrat. Il est cependant très sobre de détails en ce qui concerne l'histoire des Sodomites, et de même que nos poètes latins, il s'abstient prudemment d'expliquer leur genre de fautes.

Parmi les passages les plus intéressants, nous citerons les

(1) Cf. Joly, *Benoît de Sainte-More et le Roman de Troie*, I, 405 (Paris, Vieweg, 1871).

plaintes de Ruben et celles de Jacob sur la mort de Joseph, écrites chacune dans un rythme différent.

Complainte de Ruben.

Biaus frere jones, hé! biaus frere,
Jouaus (mon) pere, que pourrai fere?
Que pourrai fere, (mon) pere jouaus?
Frere biaus, (hé!) jones frere biaus!
Hé! mors anmere, car m'oci!
La mors mon frere me trouble ci.
Ci me trouble la mors mon frere.
Hé! car m'oci, la mors anmere!
Bien deveroit partir li cuers
Quant aparsoi[t] que Josep muert.
Que muert Josep quant aparsoi[t],
Li cuers partir bien deveroit.
Freres malvais, qu'aves vos fait!....

Complainte de Jacob.

Plorés anfant, plorés villart.
De vos ieus couré la fontainne,
Vos vesteures li ongle[s] sainne,
Vos ongles depiece vos dras.
Plorés anfant, plorés villart.
Tous mautalans et tous courrous
Vaigne sor vos et [sor] tous irous
Si con sor moi et con je fas.
Plorés anfant, plorés villart.

Les poèmes d'Hermann et de Geffroy de Paris n'étaient pas inconnus à Jehan Malkaraume, et à leur exemple, mais avec plus de force et plus de délicatesse, avec un accent dramatique qui fait songer aux luttes terribles qui se livrent dans l'âme des héros de Corneille, il nous présente la reine d'Egypte éprise du jeune Joseph, et longtemps partagée entre son devoir et l'amour qu'elle éprouve pour le bel adolescent, jusqu'au moment où elle se décide à lui avouer sa criminelle passion. Voici les vers où le poète nous montre cette passion, qu'elle avait réussi à calmer un peu, se réveillant tout à coup à la vue du jeune Hébreu.

Con[me] la petite estancelle
Qui reponnue est en la cendre
Suet raviver quant li vens vente
Et sa vigour tantost repanre....
Ainsis l'anmours qui fu petite
Qui l'ainguissoit raviva viste
Puis qu'elle vist le bel enfant.

La *Bible* de Jehan Malkaraume ne nous est parvenue que dans un seul manuscrit, le n° 903 de la Bibliothèque Nationale.

E. — La *Bible* de Macé de la Charité

Une des versions rimées les plus connues est la *Bible* qui a pour auteur Macé de la Charité, curé de Cenquoins (aujourd'hui Sancoins, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Amand, dans le Cher), et dont il nous reste deux manuscrits, dont l'un (*Bibl. Nat. fr.*, n° 401) porte la date de 1343, et dont l'autre, (*Tours*, n° 906) est des dernières années du XIII[e] siècle ou des premières du XIV[e]. Quant à la date de la composition de l'ouvrage, elle doit être placée aux environs de l'an 1300.

Le poète nous explique ainsi dans son prologue les motifs qui l'ont amené à composer son ouvrage:

Et por ce que maintes gent sont
Qui en lour cuers tant de sens n'ont
Qu'il puissent entendre a devise
Tout ce que li latins devise
Ne lez fors moz de l'escripture,
Qui lor semble estre trop oscure,
Pour cele cause en charité
Veaust *Macez de la Charité*
Sur Loyre, *de Cenquoinz*, curez,
Les beaux faiz des benehurez
En françoys et en rime metre,
Tout ainssit com le dit la letre,
Segon l'escripture et le griefe
De Moyses et de *Josefe*.

Josèphe, saint Jérôme, Bède et saint Isidore sont les auteurs qu'il cite le plus fréquemment dans les gloses nombreuses, mais

bien puériles, dont il orne son récit, et dans les explications allégoriques, qu'il développe très longuement. Bien qu'il omette plus d'un détail, et quelquefois des morceaux importants du livre de Moïse, comme les aventures des frères de Joseph en Egypte, Macé ne s'écarte pas très sensiblement du texte sacré, et tous ses épisodes sont traités conformément au récit génésiaque.

F. — *Traduction anonyme de la Bible*

Nous ne savons rien sur l'auteur de cette traduction rimée, sauf qu'il avait été religieux à Saint-Denis. C'est d'ailleurs un poème absolument médiocre, dont les vers, très souvent incorrects, sont tantôt de huit, et tantôt de dix ou de douze syllabes. Comme dans les précédentes versions, c'est la reine d'Egypte qui tente Joseph, et qui expose très longuement les sentiments confus que lui inspire le jeune Hébreu.

Or ai je dist que fole et que femme esbahie
Que je por. I. garçon feroie sorcerie;
Je nou me penserai à nul jor de ma vie,
J'ai requis le garçon, s'amor m'a escondite,
Ja par moi ne sara une parolle dite.
Garçon, j'ai dit que fole, molt ia bel anfent.
Encor porra il estre, il fera mun talent,
Je nou laisserai mie remenoîr aitant.

Ce poème est contenu dans le manuscrit 763 de la Bibliothèque Nationale. Un fragment de la Genèse se trouve aussi dans le ms. 437 de la Bibliothèque de Montpellier, sous le nom de *Roman de la Création du Monde*.

G. — *Traduction anonyme de l'Ancien Testament*

C'est encore à un auteur dont le nom est resté inconnu que nous devons cette version rimée de l'Ancien Testament, très probablement composée vers la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, en vers décasyllabiques.

Il y a peu de chose à signaler dans cet ouvrage, sinon que, d'après l'auteur, Caïn tua son frère avec une mâchoire d'âne.

Bien que l'auteur manifeste en plusieurs endroits une haine très vive contre les femmes, et qu'il déclare n'avoir jamais éprouvé la passion de l'amour, il raconte en détail et avec quelque chaleur l'attachement criminel de la femme de Putiphar pour son esclave Joseph. On sait d'ailleurs en quel mépris hautain et farouche les héros des Chansons de geste tenaient la femme, qu'ils regardaient comme un être inférieur, vain, léger, et dont le cœur inconstant « tourne comme l'épervier ». N'est-ce pas l'un d'eux, qui, bien avant François 1er, avait dit de la femme : « Bien fol est qui s'y fie ? » — « C'est par elle, dit Bérenger dans la *Geste d'Aye d'Avignon*, qu'est entré le premier péché dans le monde, c'est par elle que la race humaine vit dans la peine et dans le travail ».

Ajoutons qu'à l'exemple d'Hermann de Valenciennes et selon l'habitude des trouvères, l'auteur de cette version rimée réclame plus d'une fois l'attention de son auditoire, dont il ne craint pas d'implorer la libéralité.

On trouve ce poème dans les manuscrits 898 et 902 de la Bibliothèque Nationale, et 36 du *Corpus Christi College* de Cambridge ; tous deux sont incomplets.

H. — *Histoire de Joseph*

Ce poème anonyme est le récit très exact et sans aucun mélange d'épisodes légendaires de l'histoire de Joseph. L'auteur, qui paraît n'avoir point partagé les sentiments de son devancier à l'endroit des femmes et de l'amour, raconte avec beaucoup de délicatesse la tentative de séduction exercée par la femme de Putiphar sur son jeune esclave. Pour lui, le héros de son poème est une figure accomplie du Christ, qui vint en ce monde pour sauver et racheter ceux-là même qui le firent mourir.

L'*Histoire de Joseph* est contenue dans le manuscrit 24429 de la Bibliothèque Nationale et 1682 de la Vaticane.

I. — *Le drame d'Adam*

Outre les poèmes sacrés que nous venons de signaler, l'Ancien Testament a été, pendant le moyen âge, la source d'un grand

nombre de drames et de mystères, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Nous ferons cependant une exception en faveur du plus ancien monument de notre théâtre national, nous voulons parler d'*Adam*, drame normand du XII[e] siècle, dont le sujet est presque entièrement emprunté à la Genèse et qui fut publié pour la première fois par M. Luzarche en 1854 (1), d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Tours (n° 927).

On peut diviser cette pièce en trois parties (941 vers), dont les deux premières, qui doivent seules nous occuper ici, forment deux actes, et mettent en scène l'histoire de la tentation et de la chute (587 vers), ainsi que le meurtre d'Abel (154 vers). Entièrement écrite en vers français, elle est fréquemment interrompue par des rubiques en prose latine, destinées à expliquer les allées et venues des personnages, et à indiquer les versets du texte biblique qu'un lecteur devait dire, ou qu'un chœur devait chanter presque après chaque scène.

Au premier acte, Adam et Ève sont introduits dans le Paradis terrestre. Après leur avoir intimé la défense de ne point toucher à l'arbre de la science du bien et du mal, Dieu se retire et laisse nos premiers parents se promener avec ravissement au milieu des fleurs et des arbres touffus, qui font de l'Eden un jardin de délices. Satan paraît alors, et c'est d'abord à l'homme qu'il s'adresse ; mais celui-ci résiste, et le démon est obligé de battre en retraite. Peu après il aborde la femme, et afin d'en avoir plus facilement raison, il commence par lui débiter de doucereux compliments et aussi

(1) Tours, Bouserez, gr. in-8°. — Voir aussi l'édition de M. Palustre (*Adam*, drame du XII[e] siècle, texte critique, accompagné d'une traduction. Paris, Dumoulin 1877, in-8°), et les extraits que M. L. Constans a donnés de ce drame dans sa *Chrestomatie de l'ancien français*, p. 149-152 (Paris, Viéweg).

On peut consulter également, outre les préfaces et notes des trois ouvrages indiqués ci-dessus : *Adam*, représentation de la chute du premier homme, imitation libre de la première partie du drame anglo-normand du XII[e] siècle, etc. Paris, Wittersheim, 1855. — E. Littré, *Etude sur Adam*, mystère (Journal des Débats, 30 juillet et 29 août 1855), et *Histoire de la langue française*, Didier, 1869, t. II, p. 56-90. — L. Moland, *Origines littér. de la France*, p. 138 et *Revue des Sociétés savantes*, 1857, t. I, p. 401. — Marius Sepet, *Les Prophètes du Christ*, *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, série E, t. IV, p. 105-139 et 261-293, et Paris, Didier, 1878, in-8°. — L. Petit de Juleville, *Histoire du théâtre en France. Les Mystères*, Hachette, 1880, t. I, p. 81-91, et t. II, p. 217-219.

mille méchancetés contre son époux, ce qu'il considère comme un moyen infaillible de mettre Ève de son côté. Ève est assez lente à céder, mais le démon redouble d'audace, et bientôt la femme et son époux consentent à manger la pomme fatale. Saisi de crainte et poursuivi par de cruels remords, Adam, de même que l'avait déjà imaginé saint Avit, s'emporte, non pas contre le démon qui l'a tenté, mais contre Ève qui l'a poussé à lui obéir. Un chœur paraît alors sur la scène, et, pendant que Dieu expulse les coupables du paradis terrestre, il chante les versets de la Bible : *In sudore vultus tui*, etc.

Dans la scène suivante, Adam et Ève sont occupés à travailler la terre, tout en se querellant. Ainsi que Cl. Victor et saint Avit nous les avaient déjà représentés dans leurs poèmes, l'auteur nous montre les exilés regardant avec tristesse la porte de ce paradis qui leur est à jamais fermée, et se plaisant à évoquer le souvenir des joies disparues. Cependant, grâce à leurs labeurs incessants, la terre commence à fleurir, lorsque le démon survient, y plante des chardons et des épines, et entraîne avec lui nos premiers parents.

Au second acte, Adam et Ève sont remplacés par Caïn et Abel, et nous assistons aux diverses péripéties de leur histoire. Enfin, dans une dernière partie, le poète fait passer sous nos yeux tout un cortège de prophètes qui annoncent la rédemption de l'humanité par le Christ.

Tel est, rapidement analysé, ce drame d'Adam, l'un des plus curieux spécimens du drame semi-liturgique qui succéda aux représentations purement religieuses, et qui, bien que joué hors de l'église et par des acteurs laïques, tient encore à son origine soit par des notes latines ajoutées au texte, soit par la simplicité et l'austérité du dialogue. Toutefois le poète a traité assez librement son sujet et n'a pas craint d'intervertir, çà et là, l'ordre des faits racontés par Moïse : c'est ainsi que, contrairement au récit de la Bible, il fait mourir Adam avant le meurtre d'Abel. De plus, si certaines didascalies qui accompagnent le texte révèlent un lettré,

non moins jaloux de sa réputation qu'animé du désir d'édifier les fidèles, la pièce elle-même a un vrai mérite littéraire, et ce n'est pas sans raison qu'on a loué plus d'une fois la scène de la séduction d'Eve par le serpent et l'habile distinction que l'auteur a imaginée entre les sentiments du premier homme et ceux de la première femme, après leur désobéissance. Un certain art dramatique s'accuse déjà dans la peinture des divers caractères, la vivacité et la promptitude des réparties, la marche rapide de l'action. « Le poète, dit très bien M. Petit de Juleville, devait à la Bible la grandeur de la matière et la sublimité de l'intérêt ; mais il n'a dû qu'à lui-même l'art de grouper l'action autour des faits principaux, tout en élaguant les digressions, les vaines longueurs, ces défauts mêmes qui d'ordinaire ont été si sensibles et si choquants dans les œuvres du moyen âge, et ont tant nui à la gloire de cette époque littéraire. L'auteur d'*Adam* possédait déjà ce talent, rare alors, d'abréger, d'aller droit aux choses essentielles, aux traits marquants ; talent qui devait être plus tard le signe distinctif du génie français dans la littérature et la poésie (1) ».

Au cours de cette brève analyse, nous avons eu l'occasion de rappeler quelques-unes des analogies que les versions rimées de la Genèse présentent avec les poèmes latins. Nous avons pu constater que les auteurs du moyen âge, comme la plupart des écrivains du V[e] siècle, tout en demeurant respectueux de la doctrine, ont fait preuve de la plus grande indépendance dans la traduction de la Bible, et que, loin de s'asservir à l'ordre des faits, ils l'ont modifié à leur gré, et ont choisi de préférence dans le texte mosaïque les épisodes qui paraissent leur fournir un thème plus facile, soit aux développements poétiques, soit aux réflexions morales.

Bien qu'inspirés par un fond commun, plusieurs de ces poèmes ne laissent pas que de présenter une certaine originalité de conception et d'offrir des développements et des traits nouveaux qu'on ne rencontre pas dans les œuvres antérieures. Ainsi

(1) *Op. cit.* t. I, p. 89.

que nous l'avons vu plus d'une fois dans les compositions du V[e] siècle, c'est surtout aux détails négligés ou simplement indiqués par leurs prédécesseurs que s'attachent les écrivains, quand ils ne sont pas jaloux de montrer dans l'amplification du même fait une preuve de la puissance de leur talent et de la fécondité de leur imagination.

Quant à la valeur littéraire des versions rimées, elle est souvent assez faible, et, si par intervalles le style s'élève, c'est plutôt à la grandeur et à la noblesse des pensées exprimées dans le texte biblique qu'il faut l'attribuer, qu'à l'inspiration de l'auteur, généralement plus préoccupé et plus désireux d'édifier et d'instruire que de charmer et de plaire. Par ce côté encore, les poètes du moyen âge se rapprochent de leurs émules latins, que nous avons montrés plus haut accomplissant surtout une œuvre d'apostolat et d'enseignement, et mettant les intérêts de la foi et de la vérité religieuse bien au-dessus de leur réputation d'écrivains.

Ainsi s'explique la place prépondérante qu'occupent dans les versions rimées les commentaires exégétiques et moraux, et les explications mystiques. D'ailleurs, quand on songe au goût très prononcé et très vif des chrétiens du moyen âge pour le symbolisme et l'allégorie, et aux innombrables manifestations de cette tendance dans toutes les œuvres que cette époque nous a laissées, il n'y a pas lieu d'être surpris que les interprétations et les développements de ce genre abondent dans des poèmes empruntés à la Bible, si riche elle-même en images mystiques et en allégories de toute sorte. Quant aux applications morales, qu'on rencontre en si grand nombre dans les versions rimées, elles répondaient plus encore que les commentaires symboliques aux préoccupations et aux exigences des fidèles, qui cherchaient avant tout dans la lecture de ces compositions un aliment pour leur âme et une règle pour la direction de leur vie. En cela éclate particulièrement la différence qui existe entre les poèmes bibliques et les Chansons de geste, consacrées à glorifier les héros et les chevaliers : tandis que ces dernières avaient pour but

principal d'intéresser et de distraire l'auditeur par le récit des exploits légendaires des conquérants et des preux, c'est à éclairer l'esprit et à réchauffer le cœur des croyants que les auteurs des Bibles versifiées mettent tous leurs soins. Ainsi les pieux dramaturges auxquels on doit les *mystères* se proposaient-ils de transformer la représentation des scènes bibliques en véritables prédications, et leurs naïfs et enthousiastes acteurs en apôtres et en missionnaires de l'Evangile.

II. — VERSIONS EN PROSE

Nous connaissons sept versions de la Bible, et particulièrement de la Genèse, écrites en prose et en langue d'oïl. Ce sont : 1° une *Traduction abrégée* de la Bible ; 2° la *Bible du XIIIe siècle;* 3° la *Bible historiale* de Guyart Desmoulins ; 4° la *Bible Anglo-Normande;* 5° la *Bible du roi Jean;* 6° la *Bible* de Raoul de Presles ; 7° l'*Histoire de la Bible.*

A. — *Traduction abrégée de la Bible*

La première version en prose de la Genèse remonte au commencement du XIIIe siècle, et nous a été conservée dans les manuscrits 5211 de la Bibliothèque de l'Arsenal, et 1404 de la Bibliothèque Nationale (nouv. acquis. franç.) (1). C'est une traduction abrégée de la Bible, comprenant de nombreux extraits de l'Ancien Testament, et dans lequel la Genèse est divisée en soixante-trois chapitres. En voici le début :

« Au comencement crea Deu le ciel et la terre. La terre esteit vaine et vuide et tenebres esteient sur la face de l'abisme, e li esperiz de Deu esteit porté sur les aigues. Et Deu dist : « Seit

(1) M. S. Berger, ne connaissant que le manuscrit 5211 de la Bibliothèque de l'Arsenal, avait écrit que l'*Essai de Bible abrégée* n'eut aucun succès, puisqu'il n'en existe point d'autre copie (*op. cit.*, p. 107). M. Paul Meyer a fait justement observer l'inexactitude de cette assertion, en signalant le manuscrit 1404 de la Bibl. Nationale, acheté à la vente Didot postérieurement à la publication du livre de M. Berger (*Roman.*, t. XVII, p. 133).

fait luminaire ! » Et fu fait. Et Deu vit le luminaire que li esteit bon, et departi la lumiere des tenebres. Lors apela la lumiere jor et les tenebres nuit, et vespres et matin est fait un jor. Et Deu dist : « Seit fait li firmamenz, en mi les aigues, et departi les aigues des aigues ! » Donc fist Deu le firmament et departi les aigues qui esteient desouz le firmament de celes qui esteient sur le firmament, et ensi est fait. Et apela le firmament ciel. Et fait est vespre et matin le segund jor ».

L'auteur, qui est probablement un moine dominicain, ainsi qu'on peut le conclure d'une des miniatures qui ornent le manuscrit, a mis souvent à profit l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor, et la glose dont ce livre est accompagné.

B. — *La Bible du XIIIe Siècle*

C'est sous le règne de saint Louis (1), peu avant l'an 1250, et très probablement dans l'Université de Paris, que se répandit la première traduction complète des livres saints, restée célèbre sous le nom de *Bible du XIIIe Siècle* ou *Bible française* (2). « Cette Bible, dit M. S. Berger, s'est annexé plusieurs morceaux qui existaient avant elle, et elle a si bien occupé la place, qu'on n'a jamais pu refaire, d'une manière populaire, l'œuvre accomplie, fort brillamment du reste, au temps de saint Louis (3) ».

Elle ne s'est conservée intégralement que dans quelques manuscrits, qui sont pour la première partie de la Bible, Bibl. Nat.

(1) C'est l'opinion de M. S. Berger, qui écrit sans hésitation : « Le règne de saint Louis a vu se produire... la première traduction complète de la Bible » (p. 110). Et plus loin : « Nous aimerions à appeler notre Bible : *Bible de saint Louis*, puisqu'elle a certainement été écrite sous le règne de ce roi » (p. 128). Il ne faudrait pas conclure de là cependant que nous sommes en présence d'une œuvre d'origine unique. Ainsi que l'a fait remarquer M. P. Meyer (*Rom.*, t. XVII, p. 136), et de l'aveu même de M. Berger, la valeur de chacune des parties de cette Bible est inégale, et cette version est bien plutôt une compilation qu'un travail d'un seul jet. De plus, il est inexact de dire avec M. Berger, que « la langue de cette version est homogène » (p. 149), puisque la Bible est formée de morceaux rapportés, ainsi que M. Berger l'a constaté pour l'Apocalypse, « qui est textuellement empruntée à l'ancienne version normande » (p. 144).

(2) Cf. M. Reuss, *Fragments littéraires et critiques relatifs à l'Histoire de la Bible française*. Revue de théologie, IV, 1 Janvier 1852, et XIV, 1 Janvier 1857.

(3) *Op. cit.*, p. 110.

mss. fr. 899, Arsenal, 5056; British Museum, *Harléien*, 616; Cambridge, Ee 3,52; Strasbourg (détruit pendant le siège). Pour la seconde partie, Mazarine, 684; Bibl. Nat. mss. fr. 398, 6258, 12581; Vatican, Bibl. de la reine Christine, 26; Bruxelles, 15516; Rouen, A, 211.

La traduction de la Genèse est « claire, brève, exacte et énergique (1) ». Elle commence ainsi : « Cist livres est apelez *Genesis*, por ce que il est de la generacion du ciel et de la terre au comancement, jasoit ce que il parole apres de pluseurs autres choses.

« Ou coumancement crea Dieux le ciel et la terre. — Quant la sainte Escripture coumance a demoustrer la creance du monde, ele nos moustre en la premiere parole que Dieux est pardurables et tout poissant... La terre estoit vraiement vaine et vuide. — Ce est à dire, si come Strabus dit, que ele estoit sanz profit et sanz fruit et sanz ordenement.... E teniebres estoient sus la face d'abysme... Li esperiz Damedieu estoit portez sus les eves. — Si come dit Ysidorus, les eves senefient les cuers des homes et des fames qui ne sunt pas estables, ainz ondoient aussi come l'eve que li venz demoine, et vont touz jorz aval le vent... Dieux dist : Lumiere soit faite, et lumiere est faite. Dieux vit que la lumiere fu bonne, et departi la lumiere de teniebres, et il apela la lumiere jor, et les teniebres nuit. — La lumiere qui fu faite le premier jor ce est la foi... Et du vespre et du matin fu faiz li premiers jorz... »

Comme on le voit, la traduction est constamment accompagnée d'un commentaire, littéralement emprunté à la *Glossa ordinaria* de Walafride (*Strabo* ou *Strabus*). L'auteur cite aussi très souvent saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire, Josèphe, Bède, Raban-Maur, et Victorin le Martyr. En d'autres endroits, au lieu de traduire le texte, il le paraphrase, mais toujours en se servant de la *Glossa ordinaria*.

Une des plus belles pages de la *Bible du XIIIe siècle* est sans contredit l'histoire du sacrifice d'Isaac (Gen. chap. XII).

(1) *Op. cit.*, p. 123.

« Apres cez que ce choses furent fetes, Dex essaia Abraham et li dist : Abraham, Abraham ! Il respondi : Ge sui ci. Pren, fist Dex, Ysaac ton fill que tu aimes, et va en la terre de promission, si le me sacrefie sur une des montaingnes que ge te monsterrai. Abraham se leva, si appareilla son asne, et mena o lui II vaslez et Ysaac son filz. Et quant il ot copez les fuz a fere le sacrefice, il alla au leu que Dex li avoit comandé. Quant vint au tierz jor, il leva les eulz, si vit le leu de loing. Il dist a ses serjanz : Atendez ci o l'asne, et je et li enfes irons bon erre trusque ça devant, et quant nos aurons aoré nos retornerons a vos. Il porta les fuz del sacrefice, et les mist sus Ysaac son fill, et il portoit en ses mains le feu et le glaive. Et si come il aloient ensemble, Ysaac dist à son pere : Beau pere ! Il respondi : Fill, que veuls tu ? Vez ci, dist il, le feu et les busches. Ou est ce que nos devons sacrefier ? Abraham dist : Filz, Dex porverra bien le sacrefice. Il alerent ensemble, et vinrent au leu que Diex li avoit monstré, en quoi il fist I autel, et mist les busches desus. Et quant il ot loié Ysaac son fill, il le mist en l'autel sus le moncel de busches, si estendi la main, et trest son glaive por sacrefier son fill. Et li angeles Damedeu s'escria del ciel et li dist : Abraham, Abraham ! Il respondi : Ge sui ci. Il li dist : N'estent pas ta main su ton fill, ne ne li fai rien, Or sai je bien que tu criens Damedeu, et tu n'as pas espargnié ton fill por moi. Abraham leva les eulz, si vit derriere son dos un mouton qui tenoit entre les ronces par les cornes. Il le prist et le sacrefia en leu de son fill ».

C. — *Bible historiale* de Guyart Desmoulins.

On appelle ainsi une traduction libre de l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor, et qui a pour auteur Guyart Desmoulins, chanoine d'Aire en Artois, né en 1251 et mort un peu avant 1322. C'est pour remédier aux défectuosités de la Bible française, qu'on trouvait trop longue et surchargée de commentaires très médiocres, que Guyart se décida à entreprendre cette traduction nouvelle, en prenant pour base le texte biblique et l'*Historia*

Scolastica. Dix-huit ans après l'apparition de cet ouvrage, les copistes l'enrichirent d'une grande partie de la Bible parisienne, et c'est ainsi agrandie, qu'elle a formé le livre appelé *Bible Historiale* ou *Bible historiale complétée*, lequel, à proprement parler, est plutôt une Histoire Sainte qu'une Bible. Du vivant même de Guyart, on y intercala aussi un certain nombre de livres de l'Ancien Testament, traduits littéralement de la Vulgate.

La *Bible historiale* nous a été conservée en tout ou en partie, soit en dialecte picard, soit en français, dans un grand nombre de manuscrits, dont les principaux sont: 1° Biblioth. nat. (f. fr.), 152, 155, 160; Biblioth. Mazarine 532; Arsenal, 5059; *British Museum*, I A XX, 15 D I, 18 D IV, X, 19, D III.

L'extrait suivant donnera une idée de la manière dont Guyart a traité le texte biblique. Il s'agit des dix commandements :

« Je sui Nostre Sires tes Dieux, qui te menai hors de le terre d'Egypte et de le maison de servage. N'aies mie aultres dieux que mi... Ne fai nules ydoles..., et si ne fai nule sanlanche du chiel la deseure ne de le tere cha desous ne des coses qui sont es ewes, et ne les aeure mie. Je sui Nostre Sires tes Dieux, fors et jaloux, et visitans les pechiés des peres sour les fieux tressi en le tierche et quarte generation de cheux qui me heent, et faisans misericorde a cheux qui m'aiment et guardent mes commandemens... Tu ne prenderas mie le nom de ten Dieu en vain..., car Nostre Sires ne laissera mie sans vengier celui qui juerra le non de Notre Seigneur sen Dieu pour nient... »

La Genèse est une des parties les plus intéressantes de la *Bible Historiale*, et on y trouve longuement développés un très grand nombre de légendes et de récits symboliques.

Un des manuscrits de l'ouvrage de Guyart renferme quelques fragments très curieux, dont l'un, ayant pour titre la *Pénitence Adam*, est traduit d'un texte latin publié par M. W. Meyer (1). Voici l'analyse sommaire et quelques extraits de cet épisode

(1) *Die Geschichte des Kreuzholzes von Christus* (*Abhandlungen* de l'Académie de Munich, XVI; 2, 1881).

légendaire (1), qui fit fortune au moyen âge et parut, en récit ou sur la scène, sous vingt formes différentes.

Dieu promit à Adam, après son péché, « par sa grant debonnaireté et doulceur, qu'il lui donrait en la fin du siecle de l'uile de misericorde ». Après la mort d'Abel, Adam s'écria : « Haa ! comment me sont grans maulx avenuz par femme ! » Cent ans après il eut un fils nommé Seth.

« *Tout ce qui est cy devant dit est escript en la Bible ou livre de Genesis et est vrai. Mais ce qui s'ensuit est apocrife. Si le croie qui veult, toutes voies ne le doiton mye affermer pour verité..., mais c'est moult plaisant hystoire et doulce à ouyr* ».

« Quant Adam ot tant vescu qu'il ot IX[c] ans et XXX,... si commença à estre moult triste..., si appela Seth et lui dist... : Filz, tu diras a l'ange que ma vie m'anuye... Filz, tu t'en iras vers orient, si trouveras au bout de ceste valée une voie qui te merra en Paradys. Et en celle voie trouveras tu pas tous sechiez par ou moi et ta mere passasmes quant nous vensismes de Paradys... Car nostre pechié fu si grant, que l'erbe ne pot oncques croistre la ou nous passasmes, ains sechierent nos pas. Filz, tu poursuivras ces pas, et t'en iras droit en Paradys...

« L'ange lui dist : Va t'en a l'uis de paradys, et boute ta teste sanz plus dedans, et regarde diligemment ce que tu verras... Si vit et ouy si grant doulceur, que nulle langue d'omme ne le pourroit dire ». Seth voit l'arbre, le serpent, l'enfant Jésus... « Adonc dist l'ange debonnairement à Seth : « Cest enfant est « l'uile de misericorde que Dieu a pieça promise à ton pere et à ta « mere ».

L'ange fit alors présent à Seth de trois grains du fruit de l'arbre de vie, d'où devaient naître un cèdre, un cyprès et un pin. Adam mourut, et son fils mit les trois grains sous sa langue. L'auteur raconte ensuite la curieuse histoire des trois vergettes qui sortirent de ces trois grains et qui jouent un rôle dans toute l'histoire d'Israël, et la légende de la Croix, qui fut faite avec « l'arbre royal » (2).

(1) Cf. S. Berger, *op. cit.* p. 183-184.
(2) S. Berger, *op. cit.*, p. 184.

D. — *La Bible dite Anglo-Normande*

Trois manuscrits (Bibl. Nat. fr., 1, et 9562, *British Museum*, 1 C III), dont le premier seul est complet, nous ont conservé une version en prose de la Bible dite anglo-normande (1), mais que M. P. Meyer croit être plutôt d'origine française, composée au XIII[e] siècle, et non au XIV[e] siècle, comme l'a écrit M. S. Berger (2).

Voici le début de la Genèse :

« Al comencement crea Dieu ciel et terre. La terre adecertes ert vaine et voide, et tenebres estoient sur la face de abisme, et l'esperit de Nostre Pere estoit porté sur les eawes. Et dist Dieu : « Soit fait lumere ! » Et fait est lumere. Et Deu vist lumere qe ele fust bone, e devisa lumere de tenebres. Et apella lumere jour et tenebres nuit. Et fait est vespre et matin, un jour. Donque dist Dieu : « Soit le firmament fait en my lieu des eawes, et soient les eawes devisez des eawes ! » Et Dieu fist le firmament et disseveri les eawes qe estoient south le firmament de celes qe estoient sur le firmament. Et issint est il fait. Et donque apella Dieu le firmament ciel. Et vespre et matin el secound jour ».

C'est, comme on le voit par ce fragment, une version littérale, sans glose ni paraphrase.

E. — *Bible du roi Jean*

Nous possédons, sous ce nom, un fragment d'une version de la Bible, comprenant le Pentateuque, du chapitre VIII de la Genèse

(1) « Nous ne voyons pas de raison de mettre en un autre lieu que l'Angleterre et à une autre époque que le XIV[e] siècle (le Psautier étant excepté) un texte déplorable au point de vue de la pureté du langage, mais bien intéressant comme témoin de l'idiome parlé à cette époque chez nos voisins. » (S. Berger, *Op. cit*, p. 237).

(2) « Je ne puis dissimuler, dit à ce sujet M. P. Meyer, que si les trois mss. ont incontestablement été écrits en Angleterre, il n'en résulte pas, à mon sens, que la version qu'ils renferment ait été composée dans le même pays. Je la croirais plutôt d'origine française et je l'attribuerais plus volontiers au XIII[e] siècle qu'au XIV[e]. Si l'on compare le début de la Genèse de la Bible anglo-normande avec le passage correspondant du ms. 5211 de l'Arsenal, dont il a été question plus haut, on ne pourra guère se défendre d'admettre que ces deux textes ont une origine commune et française. » (*Rom.*, t. XVII, p. 137).

à la fin du Deutéronome. Les légendes et les commentaires abondent dans cette traduction, faite avec beaucoup de goût et d'érudition, vers l'an 1355, sous le règne du roi Jean, par Jehan de Sy, auteur d'une traduction en vers de la *Consolation* de Boèce (1).

F. — *Bible de Raoul de Presles*

On appelle ainsi une version de la Bible composée, sur l'ordre du roi Charles V, par Raoul de Presles, né vers l'an 1314 et mort en 1382. A l'exception de la Genèse, tous les livres de l'Ancien Testament sont précédés d'un prologue indiquant la méthode que l'auteur a suivie dans sa traduction.

C'est en général une œuvre de seconde main, et pour laquelle le traducteur a mis largement à profit la *Bible du XIIIe siècle.* Les manuscrits qui nous l'ont conservée sont : le 1175 Lansdowne, du *British Museum*, 76 de Grenoble, 153, 158, 20065, 20066, 22885 et 22886 de la Bibliothèque Nationale.

G. — *Fragments Picards*

Parmi les nombreuses versions de la Bible, composées en dialecte picard au XIVe siècle, une seule contient la traduction de la Genèse, et se trouve dans le manuscrit A 68 de la Bibliothèque publique de Rouen, écrit très probablement entre 1427 et 1431. L'auteur n'a fait que reproduire le texte de Guyard Desmoulins, en le complétant par des extraits de la *Bible du XIIIe siècle,* sauf dans les premiers chapitres, où la *Bible Historiale* est remplacée par une *Histoire de la Bible,* dont voici les premiers mots :

« Au commenchement du monde crea Dieux le ciel et la tière, mais devant chou li element n'estoient mie devisé li un de l'autre... Cy s'ensuit l'ouvrage du prumier jour. Le prumier jour Dieu commanda que lumiere fuist faite, et elle sy fu. Apres ce qu'elle

(1) « M. Berger est porté à croire que le travail de Jean de Sy n'est « en grande « partie pas autre chose qu'une excellente révision de la Bible anglo-normande » (p. 263). Il est bien peu probable que cet auteur ait été chercher un modèle en Angleterre. Je me confirme donc de plus en plus dans l'idée que la prétendue « Bible anglo-normande » est très française ». P. Meyer, *Roman.*, t. XVII, p. 138.

fu faite, sy regarda toute la matere et devisa la lumiere de tenebres et aultrezi il leur donna leurs noms ».

H. — Compilation d'« Histoire Ancienne » (1)

Des deux premières compilations d'histoire ancienne ou universelle, composées en langue vulgaire, et qui, bien qu'originairement distinctes, se suivent d'ordinaire dans les manuscrits, l'une, qui contient le récit des principaux événements fabuleux ou historiques, sacrés ou profanes, jusqu'à César, et dont la rédaction doit être placée entre 1223 et 1230 (2), renferme dans un chapitre initial un résumé du livre de la Genèse, dans lequel l'auteur s'est visiblement inspiré de l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor. En voici le début, tel que M. Paul Meyer l'a publié dans la *Romania*, d'après le ms. Bib. Nat. fr. 246, qui est daté de 1364, et qui, s'il n'est pas le plus ancien, « représente du moins, d'une façon satisfaisante, l'état dans lequel cette compilation a eu le plus de succès (3) » :

(*Ms. fr.* 246, fol. I.) « Quant Dieu ot fait le ciel et la terre et les yaves douces et salées, et le soleil et la lune et les estoilles, et il ot chascun coumandé selonc son ordre, c'est à dire que le soleil luisist le jour et enlumisnat par sa grant clarté tout le monde, et les estoilles rendissent luminaire et clarté a la nuit qui estoit tenebreuse et noire, il fist les oiseaus en l'air et les poissons es yaves et les bestes en terre de toutes manieres par sa seule parole ; et si fist les arbres fruit porter et semence, et les herbes vers et plaisans de diverses semblances. Apres il fist le premier home et li douna forme tele coume a lui, pour ce qu'il eüst de toutes choses qui vivent la seigneurie. Seigneur, le premier home que nostre Sires forma, le fist il sanz nule matiere par sa parole si coume il

(1) Voir sur « les premières compilations d'histoire ancienne », l'article de M. Paul Meyer dans le tome XIV de la *Romania*, p. 1-81, et la savante thèse de M. L. Constans sur *La légende d'Œdipe* (Paris, Maisonneuve, 1880). Sect. VII. *Destinées du Roman de Thèbes. — Rédactions en prose*, p. 315 et suiv.

(2) P. Meyer, *Romania*, loc. cit., p. 57.

(3) *Id. ibid*; p. 52,

avoit fait les autres creatures ? — Nenil, ainsi ne le fist il mie. — Le fist il donc d'or ou d'argent ou de riches pierres precieuses ou d'acier ou de fer ou de cuivre ou d'estaing ou de plomb ou de bois, pour avoir riche entailleüre et durable ? — Certes, seigneur, nenil, ains le fist de terre. — Fu ce donc de boune terre ferme dont cil bon ouvrier font ces bounes euvres ? — Nenil, ains le fist de terre frésle et mole, auques vermeille. Seigneur, c'est signifiance que li homs ne se doit pas enorgueillir, car il fu faiz de povre matière : si y pert encore (1) ».

Ainsi qu'on en peut juger par ce fragment, où les formules oratoires sont fréquemment employées, cet ouvrage, comme, d'ailleurs, plusieurs de ceux que nous avons précédemment mentionnés, était destiné à être lu ou récité à haute voix devant un noble auditoire. De plus, l'auteur ne se contente pas du simple récit, mais il ajoute des réflexions morales qu'il développe assez longuement. On rencontre aussi, en certaines rédactions du livre de la Genèse, un curieux mélange d'histoire sainte et d'histoire profane. Ainsi, entre la mort d'Abraham et celle d'Isaac sont intercalés dans le manuscrit que nous avons cité un certain nombre de faits relatifs à l'histoire d'Egypte et de la Grèce. La narration biblique est même presque entièrement supprimée dans les compilations parues à la fin du XIV[e] siècle, où figure, combiné avec quelques parties de l'histoire ancienne, un récit très étendu, soit de la guerre de Thèbes, soit de la guerre de Troie, que l'auteur a rédigé d'après le *Roman de Thèbes* et d'après le *Roman de Troie*, composé par Benoît de Sainte-More (2).

Malgré les rubriques initiales, très diversement formulées, qu'on rencontre dans plusieurs manuscrits, c'est bien à tort que les auteurs de ces différentes compilations se sont autorisés du nom de Paul Orose (3) et se sont donnés comme les traducteurs de cet historien, alors qu'ils ne lui ont guère emprunté, la plupart du

(1) P. Meyer, *Romania*, p. 38.
(2) Cf. L. Constans, *op. cit.*, p. 315, et P. Meyer, *Romania*, p. 63.
(3) Cf. *Pauli Orosii historiarum adversus paganos libri VII*. Migne, *Patrol. lat.*, XXXI ; Paris, 1846.

temps, que le cadre de leurs recueils et l'esprit dans lequel ils les ont composés.

Il faut en dire autant de l'ouvrage imprimé que possède la Bibliothèque Nationale et dont voici le titre : *Les histoires de Paul Orose traduites en françois ; Senecque des mots dorez des quatre vertus en françois* (Paris, 1491). Bien qu'ici le plan de l'historien latin soit plus fidèlement suivi, et qu'en maint endroit une traduction d'Orose soit substituée à la rédaction de l'histoire manuscrite dont nous avons parlé plus haut, certains passages de ce travail permettent de supposer, dit M. Constans, « que l'auteur n'avait point sous les yeux un exemplaire d'Orose, mais plutôt une de ces chroniques latines qui le prenaient pour base, car il se réfère comme elles à Lucain, à Suétone et à Salluste » (1).

Dans cet ouvrage, la Genèse est résumée sous ce titre : *Premier chapitre auquel il touche de la création du monde*, et précédée d'un préambule dans lequel le prétendu translateur nous explique son système : «... Pour ce que Orose en pou de parolles latines traicte son livre, et en pou de langage compraint grande substance, il est requis qu'en ceste présente translation faicte du latin au françois *nous adjuxtons plusieurs choses recuillies et extraiches des livres anciens*, pour plus amplement declarer les parolles et intentions de Orose. Pourquoy, en temps que à son commencement il parle de la division du monde en trois parties, nous recuillerons ce qu'en la Bible dit Genèse en son premier livre parlant de la création du monde, afin de cognoistre et entendre quel le monde estoit devant qu'il fut divisé » (2).

I. — *Autres versions*

Il existe de plus, en quelques manuscrits du XVe siècle (Arsenal, 2000, Bibl. Nat., fr., 906, 17061 et 22888), un abrégé de la Bible commençant à la Genèse et se terminant avec Job. D'après

(1) *Op. cit.*, p. 325.
(2) Cité par M. L. Constans, *op. cit.*, p. 325-326.

M. P. Meyer, il n'est pas sûr, malgré la date relativement récente des mss., que cet abrégé ne soit pas antérieur à 1380, et il est probable qu'il a été fait d'après des versions antérieures, dont il continue en quelque sorte l'histoire (1).

Voici un extrait de la version de la Genèse d'après le ms. 906 : « Au commenchement crea Dieu le ciel et la terre. La terre estoit vaine et vuide et grans tenebres estoient par dessus les abismes. Et fist Dieu lumiere ; et che fut fait le premier jour. Au second jour fist Dieu la rondesse du firmament. Au tiers jour l'iawe et la mer et l'erbe sur la terre et arbres qui portent fruit et tuit ly aultres. Au quart jour furent fayt ly solaille et la lune et les aultres estoilles, et departirent ly soloil et la lunne... »

§ II. — *Traductions de la Genèse en langue d'oc*

I. — VERSIONS EN VERS

La littérature provençale est moins riche que sa sœur du nord en compositions tirées de l'Ancien Testament. En fait de poèmes un peu importants, dont le sujet se rattache à la Genèse, nous ne connaissons guère qu'une description de l'œuvre créatrice et une histoire abrégée d'Adam et d'Eve, qui se trouve dans un ouvrage composé au XIII[e] siècle par le moine Matfre-Ermengaud, de Béziers, sous le titre de *Breviari d'Amor* (2), et qui forme une encyclopédie scientifique et religieuse, analogue à l'*Image du Monde* d'Honoré d'Autun et au *Speculum Naturale* de Vincent de Beauvais.

Dans ce long poème consacré à chanter l'*amour* qui unit les trois personnes de la Trinité, ainsi que l'amour du Créateur pour les

(1) *Op. cit.*

(2) Le *Breviari d'Amor*, de Matfre Ermengaud. — Introduction et glossaire par G. Azaïs, tomes I et II. Béziers, 1862.

Dans sa Préface, l'éditeur nous apprend que des douze manuscrits de ce poème, actuellement connus, il n'a mis à profit que ceux de Paris (Bibl. Nat. fr. 857, 858, 1601, 2001 ; Saint Germain, fr., 137) et celui de Londres (*British Museum*, 19, C, I).

hommes et des hommes entre eux, l'auteur, après avoir longuement exposé la nature de Dieu et disserté sur les questions ardues de la prescience, du libre arbitre et de la prédestination, essaie de prouver la puissance divine, en montrant comment elle éclate dans le spectacle de l'univers et dans la création du monde. C'est ce qu'il développe sous cette rubrique : *En qual manieyra e perque Dieus creec e fetz tot quant es*. Voici quelques extraits de ce chant.

Quo ay dig al comensamen,
A fayt Dieus quant qu'es de nien,
E crezats qu'el fetz tot quant es
Per amor e per als non ges,
E non pas per amor de se,
Quar non e sofracha de re,
Quar es tos temps tan complitz
De totz bes e tan ben garnitz
Que nois n'i pot plus ajustar
Ni nois ne poyria mermar.
Mas volc far, per bontat pura,
Rasional creatura...... (1)
Per amor d'ome fetz lo mon
E los creaturas que y son.
E dir vos ay la manieira
Del fazemen vertadieyra,
Segon ques trob en naturas
Et en sanctas Escripturas,
E li philosophe an dig
E, per cert, proat et escrig (2).

Après ce début qui tend à montrer que Dieu a fait le monde par amour, et l'indication des deux sources auxquelles l'auteur a puisé, commence le récit de la création.

Tantost quan Dieus volc far lo mon,
E las creaturas que y son,
El crezet al comensamen
Lo cel, e d'angels gran coven,
E la terra en aital guia :
El tantost, lo prumier dia,

(1) *Breviari d'Amor*, v. 2628-2639.
(2) *Breviari d'Amor*, v. 2648-2655.

Fetz una materia la qual
Nomnon yle li natural;
E aquel a tantost partit,
E en. IIII. partz devezit,
E fetz ne. IIII. elemens,
Ses los quals non es res vivens,
Aygua, terra, ayre e fuoc,
Quascu establic en son luoc;
Pueis fetz las estelas netas
Soleilh, els autr[a]s planetas
Del fuoc, quez es autz e luzens;
E pueis de l'aire fetz los vens.
Pueis fetz Dieus de l'ayga peyssos,
Els aucels volans sobre nos,
Pueis fetz las herbas verdeians
De la terra, els albres fruchans;
E atressi ne fetz jumens
E autras bestias e serpens;
E home fetz tot en derrier,
E femna pres del sieu ladrier;
Quar domentre que dormia
L'oms, ayssi cum Dieus volia,
L'angels foro aparelhat,
Que li traisseron del costat
La costa don fo formada
La femna, qu'als noy ac nada;
Del costat la fetz veramen,
Sol per aquest entendemen
Qu'om saubes que Dieus volia
Que fos entr'els companhia;
Quar si del cap Dieus la prezes,
Semblans fora que Dieus volgues
Que femna d'ome dona fos;
E fora semblans, si de jos
Dieus agues la femna preza,
Que volgues que fos sosmeza
Cum [serva], outra manieyra;
Per so vol Dieus l'autra via
Per senhal de companhia... (1)

(1) *Breviari d'Amor*, v. 2656-2701.

Dieu crée l'homme à son image, et lui donne l'empire sur toutes les créatures. Mais l'homme ayant désobéi à Dieu, les créatures à leur tour se révoltent contre l'homme.

Mas homs, per sa grant folia
Mescabet la senhoria
Pueis, quan fo dezobediens
Coma fols e desconoissens
Que manget del pom elegut
Que Dieus avia defendut.
S'il fos estatz de crezensa,
E gardes obediensa,
Tos temps, li foro obediens
Leos e drax, lops e serpens. (1)

Ermengaud traite ensuite de de la nature du ciel et de la terre. C'est ici la partie réellement scientifique du *Breviari*; on y voit que l'auteur connaissait à peu près tout ce que savaient ses contemporains les plus instruits en géographie physique, astronomie, astrologie, minéralogie, météorologie et histoire naturelle. C'est aux livres d'Aristote, à Galien et à Ptolémée qu'il emprunte ses idées scientifiques. A propos de l'espace qui existe entre le ciel et la terre, Ermengaud nous apprend qu'on peut en connaître la hauteur et la circonférence au moyen de l'astrolabe et savoir ainsi

La quantitat del fermamen
E quant es de terra londhas (2).

Quarante rubriques de 3000 vers sont consacrées à la description des signes du Zodiaque, des planètes, des éclipses, des quatre éléments, de la formation des nuages, de la pluie, du tonnerre, etc. Dans sept autres, l'auteur étudie l'histoire naturelle des végétaux, celle des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes, enfin celle de l'homme. Tandis que la botanique d'Ermengaud n'est qu'un catalogue de plantes médicinales, sa zoologie est réduite à quelques généralités sur la conformation extérieure des animaux,

(1) *Breviari d'Amor*, v. 2730-2739.
(2) *Breviari d'amor*, v. 3645-3646.

auxquels le poète prête les plus nobles sentiments. C'est ainsi que le corbeau nourrit pieusement ses vieux parents, et les porte sur son cou quand ils ne peuvent plus voler, etc. Nous avons rencontré des légendes et des fables de ce genre dans les poèmes génésiaques et dans les Hexamérons en prose des Pères de l'Eglise. Mais un point sur lequel Ermengaud se sépare des versificateurs et des traducteurs de la Bible, c'est la crédulité avec laquelle il accepte tout ce qu'on pensait à son époque de l'influence des planètes sur les destinées et les événements humains. « Les planètes, dit-il, régissent toutes les créatures ; elles en reçoivent les biens et les maux qui sont leur partage ».

Per els e per los naturas
Se riejon las creaturas
Qualque sian el mon terrenals,
E dels prendon els bes els mals (1).

C'est là, une fois de plus, une preuve indiscutable de la force de résistance que les superstitions antiques opposaient à tous les efforts des théologiens et des moralistes en un siècle où la foi était très vive, mais n'était point toujours conforme au *rationabile obsequium* de saint Paul.

Ecrivant dans le but de populariser la science répandue dans les encyclopédies latines, et de la mettre à la portée des laïques qui ignoraient cette langue, Ermengaud s'est surtout attaché à rendre son ouvrage intelligible pour ceux auxquels il le destinait. C'est dire que son style, dépourvu de toute prétention à l'élégance, n'a d'autre mérite que la simplicité et la clarté. Il exagère même sous ce rapport, et il lui arrive plus d'une fois de répéter la même pensée presque sous la même forme, encore qu'il ait pris soin de déclarer qu'il n'aimait pas les redites, et que dans son Traité sur la prédication, il ait recommandé aux orateurs chrétiens « de ne pas trop insister sur ce qui est clair ».

(1) *Breviari d'amor*, v. 405-412

II. — VERSIONS EN PROSE.

Plusieurs manuscrits nous offrent diverses versions en prose de l'Ancien Testament, dans lesquelles la Genèse se trouve traduite, et quelquefois paraphrasée, entièrement ou en partie.

Les principaux sont : 1° le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fr., 6261 ; 2° le manuscrit Colbert de la même Bibliothèque, fr., 2426 ; 3° le manuscrit A. Morland, de la Bibliothèque de Cambridge.

1° *Manuscrit fr. 6261*, de la Bibliothèque Nationale (in-f° parchemin, XIVe siècle ; 2 col. de 53 lignes, orné de miniatures grossières ; une note, à la marge du bas de la première page, porte : « Ce livre de Genesis a esté de feu Messire Jehan du Chastel, évêque de Carcassonne »).

Voici le début de cette version :

(*Incipit* f° 1, col. I) : « Dis el libre de Genexis que el comansamen del mon crehet Dieus lo cel e la terra ; e la terra era vuega et tot lo mon era tenebras, e l'esperit de Dieus anava sobre las ayguas et era tot lo mon aysis coma una pilota redonda que fos facha de motas cauzas, aysi cant de terra et de peyra et de fuoc, et que fos gitada en un vallat d'aigua. Aytas era lo mon e dis Nostre Senhor Dieus : sia facha clardat, e mantenent la clardat fonc, e la hora que la clardat fonc facha, foron los angels creats, e vit Nostre Senhor que la clardat era bona ».

A propos du péché d'Adam, l'auteur s'exprime ainsi :

(F° 2, col. 2, l. 20 av. la fin) : « Adam fes hun peccat que fonc major que tol le mon, en local peccat sen enclauron sel peccatz mortalz en local aeser en voluntat lo sieu linage ; lo premier peccat fonc superbia, per so cor pesava eser egals a Nostre Senhor et en aisis cant Nostre Senhor l'avie paurat sobre totas las gens, en aisis fonc pueys paurat pus bas que tot et d'aquel peccat dis el libre de Savieza que non es ben davant Dieus qui leva son cors. Le secont peccat fonc deshobediencia, car paset lo mandamen de N. Senhore per

aiso totas las cauzas que li eran soutmesas li foron pocyssas deshobediens, et d'aiso dis el libre dels Reys que qui non vol eser deshobediens es en aisi coma peccat devorat. Lo ters peccat de Adam fonc avaricia, car el cobezeget mais que non li era mandat e per aquest peccat perdet am gram dreg totas las cauzas que li eron autriadas per (f° 2, v° col. 1) Nostre Senhor et d'aquest peccat dis l'apostol sant Paul que « avaricia es servitut de las ydolas ». Lo cart peccat de Adam fonc sacrilegi, car pres la cauza regada del luoc sagrat et aiso fonc lo grug que pres que Dieus li avie devedat e per aiso devie eser gitat del luoc sagrat, d'aiso dis lo Profeta : « qui disondra los sanctuaris deu eser foras gitaz d'els ». Lo quint peccat que Adam fes fonc peccat de gola, car per una mala bocada paset lo mandamen de son Senhor. Lo seizen peccat fonc fornication, que la man de Adam era ajustada am Dieus, et el, menesprezan Dieus, ajustet se am lo diables e fes adulteri aiso coma home estranh e per aiso perdet l'amistat del vestadier espor de Jhesus Christ et d'aquest peccat dis lo profeta David : « Tu te gitaras a perdition ; fes la siena voluntat ». Lo settieme peccat fonc omicidi, cant se meteis e tot son linage gitet a mort, et d'aquest dis lo profeta Moysem : « Qui auzira sera mort en cors et en avme ».

Le fils de Noé :

(F° 4, col. I, l. 16). « Depueis que Noé isit de l'arca, adoncas engeret 1 filh que ac nom Gerico et aquel fonc gram astrologian et aurit parlar de Adam e dis 1 jorn : jeù vueilh amar en aquel luoc ou nostre paire Adam era jas soterrat et anet lay, e cant el fonc, el garda et vit lo tres rams que ja aves ausit desus que li estavon en la boca... »

Le Genèse se termine au f° 7 2° col., par ces mots (lignes 13 et suiv.) : « E visquet Jozep en aquel poder et en aquela senhoria CX ans ; e cant fonc mort, meren le en una casa de ferre et estet aqui lo cors entro que los filhs d'Israel isiron d'Egipte et adon l'emporteron sos fraires aisi cant el los ne avie pregas, e pues que Jozep fonc mort romaron los filhs d'Israel en Egipte en servitut et en continuetat fin que Moizes los ne trae per mandamen de N. Senhor Dieus ».

Comme on peut le voir par les extraits de ce manuscrit resté inédit jusqu'à ce jour, quoique mentionné plusieurs fois, notamment dans la savante étude que M. S. Berger a consacrée dans la *Romania* (1) aux Bibles provençales et vaudoises et dans la *Chrestomatie* de Barthsch (4e Ed., col. 394), qui en contient un fragment, l'auteur ne s'est point contenté de traduire servilement la Genèse, mais il en a donné encore un commentaire assez développé et fort judicieux. On remarquera qu'il se rencontre avec Matfre Ermengaud pour constater que la révolte des animaux contre l'homme n'a commencé que le jour où l'homme a désobéi à Dieu. Dans les explications qu'il donne au sujet du péché d'Adam, il raisonne en véritable théologien, et, malgré quelques subtilités, il fait preuve d'un sens exégétique très sûr, en même temps que d'une certaine connaissance de l'interprétation des Pères et des livres saints, auxquels il emprunte souvent ses commentaires.

2° *Manuscrit Colbert* de la Bibl. Nation., fr., 2426 (petit in-4° papier, XVe siècle, 368 folios numérotés à encadrement de 27 lig. à la page).

Au fol. 3, après le préambule des premiers feuillets, on lit : « Ayso es lo comensament del premier libre de Moyses que a nom Geneses e es lo premier dels V libres que el fes. Al comensament creet Dieu lo cel e la terra. En aquest dos mots si compren tota creatura. La terra stava vana e vueyda et tenebras eran sobre la fassia de l'abisme e non podia pas desernir una causa d'autra ».

Le Genèse se termine au fol. 55 par ce paragraphe : « Totas las benesions foron donados a Joseph e li vengron sur lo cop, car el era sant ; Benjamin los ravissans al matin manjara e lo vespre partira sos despulhaments, so fon dieh en signifianse par sant Paul, que fon del linhage de Benjamin, que tant fon fort top al comensament, e a la vespre, so es a dire en la fin quant el fon convertit, si despartit ses despulhaments, so son las paraulas que Dieu li donet à partir ; cellas departi en prediquar fortment ».

(1) T. XVIII, p. 411-412.

C'est encore une paraphrase de la Genèse que nous offre ce manuscrit, et le commentaire, puisé la plupart du temps dans les livres de l'Ecriture, accompagne la traduction du texte sacré.

3° *Manuscrit A Samuel Morland* de la Bibliothèque de Cambridge (environ de la 2° moitié du XV° siècle. — « Benjamin Clemens Valclusonnensis possessor » XVII° s. — « J. Léger Illmo D. Morland ».

Ce manuscrit, qui fut déposé avec six autres à la Bibliothèque de Cambridge par le commissaire de Cromwell auprès du duc de Savoie, sir Samuel Morland, qui l'avait lui-même reçu de l'historien Jean Léger, modérateur des Eglises des Vallées, contient la traduction des neuf premiers chapitres de la Genèse. C'est un des rares fragments des versions de l'Ancien Testament que nous ont laissées les Vaudois, et qui font partie de la Bible qui porte leur nom, sans qu'on puisse savoir si elle est réellement leur œuvre.

Nous empruntons les extraits qui suivent à M. S. Berger, qui les a publiés dans l'étude dont nous avons fait mention plus haut (1).

« Dio cree lo ciel e la terra al comencament. Mas la terra era vana et voyda, e tenebras eran sobre la facia del abis, e l'esperit del Segnor era porta sobre las aygas. E Dio dis : luç sia fayta, e luç fo fayta. E Dio vic que la luç fossa bona, e departie la luç de las tenebras e apelle la luç dia e las tenebras noyt. E fo fayt lo vespre e lo matin un dia....

« E Dio vec que la fossa bon e dis : Façan home a la emagena e a la nostra semblança e sia derant a li peysson del mar e a las volatilhas del cel e a las bestias de tota la terra e a tota la reptilia lacal es mogua en terra. E mascle e fena. E Dio benaiçic alor e dis : Creysse e sia multiplica e umple la terra et sotmete ley.... E fo fat enayssi. E Dio vic que totas cosas eran forment bonas. E fo fay lo vespre e lo matin lo seysen dia.

« E lo Segnor dis al serpent... Yo pauserey desamista entre tu

(1) *Romania*, t. XVIII, p. 411-421.

e la fena, e entre lo tio semenç et lo semenç de ley. Ilh meseyme atrissare lo tio cap e tu agaytares lo calcang de ley. Acerta Dio dis alla fena : Yo multiplicarey las toas enequitas e caytivetas sobre [tu] e li sio concebement. Tu aparturires li tio filh um dolor, e seres sot la poestat del tio baron, e el meseyme segnoressare de tu ».

Outre cette version, qui est une traduction assez exacte de la Genèse, sans paraphrase, ni commentaire, il faut mentionner encore une *Histoire abrégée de la Bible*, qui nous a été conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève (A. F. 4 52, fol. 46), et dont K. Bartsch a donné un extrait dans sa Chrestomatie (col. 383–388). Signalons enfin une compilation dont il nous reste plusieurs manuscrits, en provençal, en catalan et en gascon, et qui a été publiée dans ce dernier texte, malheureusement incomplet, avec les parties correspondantes du texte provençal, par MM. Lespy et Raymond, sous le titre de *Récits d'Histoire Sainte en Béarnais*. Cette compilation contient dans sa première partie un abrégé de la Genèse, mais avec des additions tirées de divers apocryphes. La version catalane de ce travail a été publiée intégralement à Barcelone, en 1873, par M. Amer, sous le titre de *Genesi de Scriptura* ou *Compendi General de la Biblia*.

ARTICLE IV

LES POÈMES FRANÇAIS DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS

La Renaissance et la découverte de l'imprimerie communiquèrent une vie nouvelle aux études bibliques. En même temps que les traductions des saints livres se mutiplièrent, les poètes mirent en vers les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et particulièrement les événements racontés par Moïse dans les premiers chapitres de la Genèse.

Les principales compositions de ce genre parues à cette époque sont le *Microcosme* de Maurice Scève, et les *Semaines* de Du Bartas.

1° — Le *Microcosme*.

Cet ouvrage, dû au poète lyonnais Maurice Scève, fut publié en 1562 (1). Il est divisé en trois livres, et comprend 3003 vers alexandrins. Dans le premier livre, l'auteur raconte la création du monde, celle de l'homme et de la femme, leur chute et leur expulsion du Paradis terrestre, et décrit les maux innombrables qui furent la suite du péché. Dans le second, Adam voit en songe les principaux événements qui doivent se produire jusqu'à l'avènement du Christ. Enfin, dans le troisième, Adam fait part à son épouse d'un rêve qu'il vient de faire, et mêle à son récit de longues considérations, aussi obscures que pédantesques, sur les sciences et les arts, depuis l'écriture et la grammaire jusqu'à la musique et à l'astronomie. Le *Microcosme* se termine brusquement par la description de la mort du Christ. Il est fâcheux que ce poème, qui contient de beaux vers, et des pensées d'une grande élévation, soit écrit dans une langue bizarre et dans un style prétentieux. Il n'en mérita pas moins les éloges de Clément Marot, d'Etienne Dolet et de Ronsard.

2° — La *Première* et la *Seconde Semaine*

La *Semaine* ou *Création du Monde*, de Guillaume Saluste, seigneur Du Bartas (2), qui parut en 1578 (3), plus de quinze ans après la publication du *Microcosme*, est une œuvre bien autrement importante que l'encyclopédie scientifique du poète lyonnais. L'auteur y passe successivement en revue toutes les merveilles de la nature, décrit tous les êtres et tous les objets de l'univers, à mesure qu'ils sortent des mains du Créateur, et parle longuement de l'histoire physique et morale de l'homme, ainsi que de tous

(1) A. Lion, par Jean de Tournes.

(2) Cf. sur Du Bartas : J. de Thou, *Histoire*, liv. 99 ; Goujet, *Bibl. franc.*, t. XIII ; Sainte-Beuve, *Poésie française au XVI° siècle*, et *Revue des Deux Mondes*, février 1842 ; Poirson, *Hist. litt. du règne d'Henri IV*, au 4° vol. de son *Histoire*, 2° édit., 1867 ; G. Pélissier, *La vie et les œuvres de Du Bartas*, Paris, 1882.

(3) Chez Michel Gadoulleau et chez Jean Février.

les arts dont il est l'inventeur. Le titre de l'ouvrage en indique suffisamment le plan et la division. « Pour ce que notre poëte, dit l'éditeur de 1611, s'est proposé ce but, d'expliquer en vers françois et comprendre en sept livres ou jours de sa Sepmaine ce que Moïse récite brièvement es premier et second chapitres du Genèse touchant la création du grand et petit monde, je ne sçaurois dresser argument plus riche et mieux accommodé que celuy qui est enclos ès propres termes du sainct Prophète et historien ».

Comme complément de son premier travail, et sur l'invitation de Henri IV, Du Bartas fit paraître, au commencement de l'année 1584, la *Seconde semaine* ou *Enfance du Monde*, c'est-à-dire l'Eden et l'histoire des événements qui suivirent la chute d'Adam et d'Ève. Son plan, resté inachevé, était de chanter l'histoire politique et religieuse du monde depuis la création, à laquelle il aurait donné pour couronnement et pour septième jour le *Sabbat éternel*. Le premier et le deuxième jours parurent seuls du vivant de l'auteur; les autres parties du poème ne furent publiées qu'après sa mort et successivement en plusieurs éditions.

Sous ces divers titres : l'*Eden*, l'*Imposture*, les *Furies* et les *Artifices*, l'auteur raconte dans la première journée l'introduction d'Adam et d'Ève dans le Paradis, leur tentation et leur chute. Puis il décrit toutes les misères qui assaillirent l'homme après le péché, et nous fait assister à l'invention des premiers arts. L'histoire de Noé (l'*Arche*), la construction de la tour de Babel (*Babylone*), la dispersion des hommes sur la terre et la fondation des premiers Etats (*les Colonies*), et l'origine des sciences dont les enfants de Seth auraient gravé les principes sur deux colonnes (les *Colonnes*), forment la matière du second jour. La *Vocation* et le fragment des *Pères* ont trait à la vie d'Abraham et de Loth et au sacrifice d'Isaac. Quant aux autres journées, dont le sujet est emprunté aux livres suivants du Pentateuque, ils sont consacrés aux événements les plus remarquables de l'histoire du peuple juif jusqu'à la ruine de Jérusalem.

Les descriptions forment la partie la plus brillante et la plus

soignée des deux *Semaines*. Si l'on ne trouve pas en Du Bartas cette puissance créatrice et ce goût parfait qui ne sont l'apanage que des génies supérieurs, il serait injuste de lui refuser toute originalité et toute faculté d'invention, comme l'a fait le plus illustre de ses contradicteurs, le cardinal du Perron.

Ecrites avec une conviction profonde, on peut même dire avec un très vif enthousiasme pour la sainte Ecriture, les deux *Semaines* ont été, dans la pensée de Du Bartas, un acte de foi et de zèle religieux aussi bien qu'une œuvre littéraire. Il est à remarquer, cependant, que l'auteur, quoique ardent huguenot, ne s'écarte jamais de l'interprétation traditionnelle de la Bible, si bien que ses livres reçurent l'approbation des docteurs de la Sorbonne, et furent accueillis avec une égale faveur par les catholiques et les protestants.

S'il est fort probable que Du Bartas avait lu les poèmes latins de ses devanciers, surtout ceux de Cl. Victor et de saint Avit, dont plusieurs éditions avaient déjà paru avant la publication des deux *Semaines*, il est certain aussi qu'il ne leur a rien emprunté. On rencontre bien çà et là, notamment dans la description de l'Eden, la création de l'homme et l'épisode de Babel, quelques traits communs et certaines similitudes plus ou moins lointaines qui pourraient faire croire à une imitation directe, mais, ainsi que l'a justement observé M. Pélissier (1), ce sont là des rencon-

(1) *La vie et les œuvres de Du Bartas*, p. 69-70, note (4).

Parmi les rares passages des poètes latins qu'il a rappochés de la 1re Semaine, M. Pélissier cite, comme appartenant au chant III de l'*Alethia*, ces derniers vers qui font allusion au châtiment des Sodomites :

Deus ...... fortasse notabat
Luxuriae calidos ignes......
. . . . coelestibus undis
Exstinctum quandoque iri.

et qu'il compare à ce vers de Du Bartas :

Feu, tu punis le feu qui brutal les tourmente.

Or, il n'est pas inutile de remarquer que cette citation, du moins en ce qui concerne l'*Alethia*, est absolument fausse, et que les vers attribués à Victor sont, comme beaucoup d'autres, de l'invention de l'éditeur Jean de Gagny. Si nous relevons ici cette erreur, c'est uniquement parce qu'elle nous donne la mesure de l'exactitude avec laquelle on pouvait parler des œuvres de nos poètes chrétiens, avant les éditions récentes de l'Académie de Vienne ou de Berlin.

tres toutes fortuites, que le sujet rendait inévitables. On peut en dire autant du *Microcosme* de Maurice Scève et de l'*Hexaméron* de G. Pisidès, que Du Bartas a sûrement connus, mais qui n'ont d'autre parenté avec les *Semaines* que celle d'une matière commune et des sources sacrées ou profanes auxquelles les deux poètes ont également puisé.

Du Bartas eut de nombreux disciples, qui, à son exemple, chantèrent les grandes scènes bibliques, et dont quelques-uns nous ont laissé des œuvres d'une certaine valeur.

Les principaux sont : 1° Jean de Monin (1557–1586), auteur d'un poème intitulé *Beresithias*, du mot hébreu BÉRESCHITCH, qui ouvre le récit de la Genèse ; 2° Gamon, dont la *Semaine* (1609), imitée de celle de Du Bartas, n'est guère qu'un long réquisitoire contre son devancier ; 3° Jangaston d'Orthez, auquel on doit *La Loy de l'Eternel* (1635), et, enfin, 4° Agrippa d'Aubigné, dont la *Création*, malgré quelques beaux vers, n'est qu'une froide et monotone énumération des œuvres de Dieu et se trouve être bien inférieure aux *Tragiques*, le chef-d'œuvre du même auteur.

Si de pareils disciples sont très loin d'avoir égalé leur modèle, et forment même à Du Bartas, comme l'a dit Sainte-Beuve, « une lourde et triste postérité », les emprunts que Milton n'a pas dédaigné de faire au poète français lui sont une suffisante compensation. Le dernier biographe de Du Bartas a établi entre les deux poètes un intéressant parallèle, dans lequel il démontre très bien que si, sous le rapport de la composition et du style, l'auteur des *Semaines* reste bien au-dessous de Milton, il ne lui est cependant inférieur ni par l'érudition sacrée ou profane, ni par l'enthousiasme poétique, ni par l'élévation des sentiments.

Parmi les poèmes français tirés de la Genèse et composés depuis le XVII[e] siècle, nous nous contenterons de citer : L'*Adam*, de Ch. Perrault, (1697), *la Chute de l'Homme* de Durand (1729), *le Paradis Terrestre* de Du Boccage (1762), *la Création* de Vernhes (1804), *Enosh* de Lanoue (1837), *la Chute d'Adam* de

Luzarche (1855) ; — l'*Abel* de Mollevault (1832), *la Mort d'Abel* d'Aubert (1762), l'*Abel* de Du Boccage (1763), *la Mort d'Abel* de Marteau (1774), *Abel*, tragédie en 3 actes, de Legouvé (1792), *la Conscience* de Victor Hugo (*Légende des Siècles*, I, 18), *la Mort d'Abel* de Lafargue (1874) ; — *le Déluge* de Lamotte (1725), *le Déluge* d'Alfred de Vigny (*Œuvres Complètes*, livre mystique, III, 1822); — *Le Feu du Ciel* de Victor Hugo (*Orientales*, I, 1829) ; — *Nemrod* de Jagorel (1801) ; — *Le Sacrifice d'Abraham* de Mollevaut (1835), — et les poèmes ou compositions dramatiques sur *Joseph*, de Ceriziers (1642), Saint-Arnaud (1658), Morillon (1679), l'abbé Genest (1690), Bitaubé (1786), et Méhul (1807).

ARTICLE V

LA *GENÈSE* DANS LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

1° — Les *Sette Giornate* du TASSE

Les *Sette Giornate del mondo creàto* du Tasse, comptent avec le *Paradis perdu* de Milton, parmi les poèmes les plus connus que la Genèse ait inspirés dans les littératures étrangères. Cet ouvrage, essentiellement théologique et philosophique, n'est guère qu'une paraphrase du texte de Moïse. Le plan est à peu près celui qu'a suivi Du Bartas dans sa première *Semaine*. Il ne serait pas impossible, d'ailleurs, que ce dernier poème ait fourni au Tasse l'idée du sien. La *Semaine* parut pour la première fois en France vers 1580. Les éditions se succédèrent ensuite rapidement. Le Tasse connaissait très bien notre langue, et ce ne fut qu'environ douze ans après, qu'il commença à écrire ses *Sept Journées*. De plus une traduction de la *Semaine*, en vers italiens, fut publiée en 1592, l'année même où le Tasse conçut l'idée de son ouvrage, et en composa les deux premiers livres (1).

(1) Cf. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie au Seizième Siècle*, édit. Charpentier, p. 414. On peut donner aussi comme preuve d'une imitation du poète français par le poète italien la description de la fin du monde, transportée du premier chant de l'un au septième chant de l'autre.

Les *Sept Journées* sont divisées en sept chants, consacrés chacun à décrire l'œuvre particulière qui s'accomplit dans chacun des jours de l'Heptaméron biblique. Les deux premiers sont de beaucoup supérieurs aux cinq autres. On y remarque une riche description du firmament, des signes du zodiaque et des constellations dans la seconde journée. Le poète est ainsi amené, comme l'avaient fait ses émules latins, à s'élever contre la folie des astrologues et à vanter ensuite les avantages positifs que la science a su tirer de l'observation sérieuse des astres. Il y a là des vers d'une véritable beauté. En dehors de ces passages et de quelques autres, le poème est lourd et d'une lecture fatigante. Son peu d'intérêt ne tient pas, comme le pense Baretti, « à la paresse du vers libre », *alla poltroneria del verso sciolto* (1), mais bien aux descriptions interminables, à la physique surannée et aux discussions théologiques dont il est rempli. Il est loin, dans tous les cas, de justifier l'enthousiasme de l'Ingegneri, le premier éditeur des *Sept Journées*, qui s'écrie dans sa préface, « que depuis que l'art poétique est né pour plaire aux hommes en les instruisant, il n'a existé aucun poème, ni plus sublime, ni plus agréable en même temps ».

2° — Le *Paradis perdu* de MILTON

Lu et admiré par tous les peuples, traduit dans un grand nombre de langues, et particulièrement en français par Dupré de Saint-Maur, Louis Racine, L. de Bois-Germain, de Mosneron, Delille, Chateaubriand et de Pongerville, le *Paradis perdu* de Milton (1677) est de beaucoup la plus parfaite de toutes les épopées génésiaques.

Le poème, divisé en 12 livres et écrit en vers blancs, a pour objet la désobéissance du premier homme et la perte du séjour bienheureux où il avait été placé. Après l'invocation à la *Muse céleste* et l'exposition du sujet, l'auteur nous transporte au milieu du chaos, où Satan et ses légions ont été précipités par la

(1) *Frusta litteraria*, n° XIII.

colère divine : le chef des anges rebelles délibère avec ses compagnons sur le meilleur parti à prendre pour se venger de Dieu et reconquérir leur puissance. Ce moyen sera la conquête d'un monde nouveau et d'une créature nouvelle qui doivent être prochainement créés. Satan se met aussitôt en campagne. (Livres I et II).

Cependant Dieu, qui connaît les projets de Satan, annonce aux anges la chute et la rédemption de l'homme et accepte le sacrifice que son Fils lui offre de faire en faveur de l'humanité. Satan pénètre dans l'Eden, sous la forme d'un ange inférieur ; puis, sous celle d'un cormoran, il se pose sur un arbre de ce jardin, d'où il aperçoit Adam et Ève s'entretenant de la défense que Dieu leur a faite de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. A l'arrivée de Gabriel, il s'enfuit hors du paradis (Livres III et IV).

Ève raconte à son époux un songe qui la trouble ; Adam la console et avec elle il chante à Dieu l'hymne du matin. Pour le prémunir contre les pièges du démon, le Seigneur envoie Raphaël au premier homme. L'archange raconte la révolte et la défaite des mauvais esprits, ainsi que la création du monde visible. A son tour, Adam fait à l'envoyé céleste le récit de ses premières impressions et des premiers jours qu'il a passés avec sa compagne dans le paradis. (Livres V-VIII).

Satan se glisse de nouveau dans l'Eden, où il prend la forme d'un serpent. Après un long entretien avec Ève, il arrive à lui persuader, à force de flatteries, de manger du fruit défendu. La femme s'empresse de porter un de ces fruits à Adam, qui, après quelques instants d'hésitation, se décide, par tendresse conjugale, à le goûter aussi. Premier effet de cette désobéissance : les deux époux rougissent de leur nudité (Livre IX).

Satan, revenu aux enfers, se réjouit de sa victoire. Dieu envoie son Fils annoncer leur châtiment aux coupables ; devant le repentir qu'ils montrent, le Fils de Dieu consent à intercéder auprès de son père en leur faveur. Dieu veut bien leur faire grâce,

mais à condition qu'ils seront chassés de l'Eden et sujets à la souffrance et à la mort. L'archange Michel, envoyé pour exécuter cette sentence, découvre à Adam l'histoire future de l'humanité jusqu'à la Rédemption et au triomphe final de l'Eglise. Adam et Ève, rassurés par cette prédiction, quittent le Paradis, désormais fermé aux hommes et gardé par les Chérubins (Livres X-XII).

Comme on le voit, Milton a traité avec la plus grande indépendance l'histoire mosaïque, et, tout en empruntant le canevas de son poème à la Genèse, il a donné un libre cours à son imagination et intercalé dans son récit un grand nombre d'épisodes, tels que le conseil tenu par les démons, le dialogue d'Ève avec Adam, la vision des races futures et de la rédemption, etc.

S'il est vrai qu'une représentation de l'*Adamo* d'Andreini, mystère en cinq actes, à laquelle il assista en Italie (1638), lui a inspiré la première idée de son ouvrage, on peut dire aussi avec Villemain que « le génie féconda ce sujet et le fit éclore au feu d'une guerre religieuse qui ressuscitait, dans toute leur violence, les traditions hébraïques » (1). Parmi les causes du succès qu'aura toujours le *Paradis perdu*, Voltaire (2) a signalé avec raison, outre l'intérêt qui s'attache au sort de deux créatures innocentes et fortunées que la jalousie d'un être pervers rend, par sa séduction, coupables et malheureuses, la beauté des détails, peintures et descriptions, dont cet ouvrage est rempli. Il nous suffira de rappeler ici le tableau de l'Eden, le récit des premières sensations de l'homme à la vue des merveilles de l'univers et le portrait de Satan.

Le poème n'est cependant pas sans défauts, et nous avons eu l'occasion d'en signaler plus d'un, au cours de cette étude. C'est à juste titre qu'on a reproché à Milton l'abus de l'éloquence et des allusions à la politique et à l'histoire contemporaines, la subtilité de ses théories religieuses, le ton dogmatique de quelques scènes, l'emploi trop fréquent des termes techniques et une

(1) *Cours de Littérature du XVIII*e *siècle*, VIII e leçon.
(2) *Essai sur la poésie épique.*

certaine dureté de style. Bien qu'il eût étudié longuement la Bible et qu'il témoigne généralement d'une admiration sincère et d'un respect religieux pour son sujet, le poète ne s'est pas toujours inspiré des livres saints autant qu'il convenait. Rien, par exemple, ne rappelle moins la poésie des psaumes que la prière du soir d'Adam et d'Eve et leur hymne du matin. Si le caractère de Satan, tel que Milton l'a tracé, n'est point contraire à la tradition sacrée, il faut convenir que l'inspiration de l'Ecriture est absente dans les différents cadres où le prince des démons nous apparaît, et que ni le paradis terrestre, d'ailleurs si admirablement décrit, ni l'enfer avec son étincelante coupole, ses fleuves noirs, ses chaos et ses personnifications horribles comme la Mort, la Nuit et le Péché, n'ont une couleur vraiment biblique.

Par contre, les souvenirs classiques et païens abondent dans l'œuvre du poète anglais. Nous ne parlons pas seulement ici de l'attirail épique auquel il a donné une si large place, des longs discours qu'il prête à ses héros à l'imitation des harangues de l'Iliade, des épithètes et des comparaisons homériques dont il se sert si volontiers et que nous lui pardonnons sans peine, encore que dans l'émule des grands poètes de l'antiquité on retrouve trop souvent l'Anglais, et l'Anglais du dix-septième siècle. Ce qui nous choque davantage, ce sont les très nombreux emprunts que Milton a faits à la mythologie et l'étalage d'érudition toute païenne qui dénature trop souvent le caractère de son poème en même temps qu'il nuit à l'intérêt du récit : telles sont les longues digressions auxquelles il se livre sur les superstitions orientales et les légendes de la Grèce.

En dépit de ces imperfections, dont quelques-unes, d'ailleurs, lui sont communes avec les poèmes génésiaques, le *Paradis perdu* demeure digne, autant par la grandeur morale qui l'anime que par l'imagination puissante qui s'y révèle à chaque page, d'être compté au nombre des chefs-d'œuvre épiques non seulement de la littérature anglaise, mais encore du monde entier.

Puisque nous venons de nommer les poèmes latins, c'est ici le

lieu de nous demander si Milton a connu les écrits de ses devanciers. Or, bien qu'au début de son ouvrage, il promette « d'explorer des scènes que jamais n'ont essayé de peindre ni la prose ni le rythme harmonieux », il n'est point douteux qu'il ait eu connaissance au moins des poèmes de saint Avit et de Du Bartas, avec lesquels le *Paradis perdu* offre de nombreuses ressemblances, aussi bien dans la conception générale que dans plusieurs détails secondaires. On a cru retrouver aussi quelques rapports entre l'épopée anglaise et l'*Hymne des Anges ou la Révolte des esprits célestes contre Dieu d'*Anne d'Urfé, frère de l'auteur de l'*Astrée*. De plus, sans parler du drame d'Andreini, Milton avait eu, dès le VIIe siècle, dans son propre pays, un précurseur, le moine Cedmon († 680), qui avait composé une *Paraphrase poétique* de la Bible. Enfin, on sait que son érudition ne le cédait en rien à son talent poétique, et qu'elle s'étendait non seulement à la théologie et aux sciences, mais encore aux langues et littératures classiques ou étrangères.

Quoi qu'il en soit de ces analogies et de ces imitations, il est certain que toutes les œuvres antérieures pâlissent à côté de l'épopée de Milton, et que le *Paradis perdu* demeure la réalisation la plus parfaite de l'idéal conçu par les poètes qui se sont inspirés du même sujet.

En dehors de l'Italie qui a produit, un peu après le poème du Tasse, *la Chute des Anges*, par Erasmo da Valvasone (XVIe s.), et plus tard *l'Adamo*, d'Andreini (XVIIe s.) ; en dehors de l'Angleterre où, après Milton, Richard Blakmore a composé la *Création du Monde* (1713), nous citerons encore :

1° Dans la littérature scandinave, chez les Danois, l'*Hexaméron*, de Anders Arreboe (1620) ; chez les Suédois, l'*Hexaméron* et une imitation du *Paradis perdu*, de Spegel (1685) ;

2° Dans la littérature allemande, au XIe s., un poème anonyme sur la *Création de la terre* et un grand nombre de paraphrases des livres saints ; *le Sacrifice d'Abraham*, de Wieland (1754) ;

la Mort d'Adam, de Klopstock (1756); *Adam et Eve*, de Maurice Hartmann (1851);

3° Dans la littérature hollandaise, une *traduction rimée de la Bible*, par Van Maerland (1283); l'*Abraham*, de Bruyn (1710), et l'*Abraham*, d'Arnold Hoogvliet (1727);

4° Dans la littérature slave, *Joseph,* drame biblique de Nicolas Rej (ou Rey) Naglowicz (1550); la *Theomusa*, traduction partielle de la Bible en latin et en polonais par le prince A. Lubomirski (1683); *Joseph,* de St. Chroscinski (1695); une *traduction en vers de la Bible,* par le roi St. Lesczinski (1750); une imitation du *Paradis perdu* de Milton, par F. Dmochowski (1830);

5° Dans la littérature espagnole, un poème anonyme sur *Joseph* (XIV s.); *La Creacion del mundo,* poème d'Acevedo (1616); trois drames de Lope, intitulés *La creacion del mundo* (1632), *Los trabajos de Jacob* (1635), et *El robo de Dina* (1638); *El divino Orfeo,* drame de Caldéron (1665).

CONCLUSION

Dans l'étude que nous venons de faire sur les poèmes tirés de la Genèse, nous croyons avoir suffisamment justifié la pensée qui a attiré notre attention et déterminé nos recherches sur un ensemble d'œuvres poétiques parues sur le déclin des lettres latines et aux premiers siècles de la foi chrétienne.

Bien que tous les problèmes que soulève la biographie de nos poètes n'aient pas été résolus, nous sommes parvenu, pour plusieurs d'entre eux au moins, à fixer avec certitude un certain nombre de points controversés. L'analyse détaillée de leurs compositions, si différentes de conception et de forme, et si intéressantes au point de vue de l'histoire littéraire aussi bien que sous le rapport des idées chrétiennes et religieuses du V[e] siècle, nous a permis de reconnaître le but essentiellement apologétique et moral que nos écrivains ont poursuivi. Tout à la fois disciples du Christ et fidèles imitateurs des anciens, ils nous ont surtout frappés à ce double titre, et nous n'avons pas eu de peine à retrouver en eux une image exacte et saisissante de la période de transition où ils ont vécu, alors que sur les ruines du paganisme une nouvelle société se forme et fait servir à la construction de son édifice les débris du monde qui se meurt. Tout impuissantes et maladroites que cette fidélité à l'art antique et cette tentative d'alliance nous aient quelquefois paru, ce n'est pas sans intérêt et sans fruit que nous avons observé les efforts qu'elles ont provoqués et les résultats qui les ont suivies. Sans vouloir nier que, mieux conçues et plus originales, les œuvres lyriques constituent la partie la plus vivace de la poésie chrétienne à cette époque, nous avons pu montrer que cette imitation des épopées profanes et ce désir de faire

revivre les formes virgiliennes n'avaient point tari l'inspiration, chez ceux du moins de nos auteurs que la nature avait plus heureusement doués, comme Claudius Victor et saint Avit. Aussi bien ce culte sincère pour les maîtres de la poésie païenne, cette habileté de reproduction dont ils ont donné plus d'une preuve et qui offensent aujourd'hui le goût de certains critiques, n'est-ce point précisément ce qui assura le succès de leurs œuvres auprès de leurs contemporains, heureux de concilier, en les lisant, leur amour pour l'art classique avec leurs sentiments religieux? Nous ne croyons pas non plus qu'on essaie de nous contredire si nous voyons dans cet attachement aux modèles anciens une réponse victorieuse à ceux qui accusent le christianisme d'avoir brusquement rompu avec les traditions des siècles passés.

Quant au sujet que nos poètes ont choisi, nul ne saurait prétendre qu'il n'était pas des plus riches et des plus féconds, et encore que leur essai soit bien modeste et n'aboutisse parfois qu'à une grossière ébauche, ce n'est point assurément un des moindres mérites de Cyprien et de ses émules que d'avoir puisé les premiers à la source biblique, où viendront s'abreuver plus tard tant d'écrivains, et d'avoir inauguré ainsi ce mouvement continu qui, du V[e] siècle jusqu'à nos jours, entraînera les plus hauts génies à demander aux livres sacrés la matière et le fond d'impérissables chefs-d'œuvre. Voilà pourquoi, malgré les négligences du style et les incorrections de la forme, et à défaut de cette perfection littéraire à laquelle la muse chrétienne ne pouvait prétendre en ce temps d'universelle décomposition, nous avons constaté chez nos poètes génésiaques :

> Sous ces mètres rompus qui boîtent en marchant,
> Sous ces fausses couleurs, au contraste tranchant,
> Sous ce vernis trop vif qui fatigue la vue,
> Sous cette vérité trop rampante et trop nue,
> .... Ce qu'à l'art l'homme demande en vain,
> Ce foyer créateur où court un feu divin (1).

(1) Lamartine.

S'il est vrai, comme l'a écrit Renan, que « dans mille ans on ne réimprimera que les deux plus vieux livres de l'humanité, Homère et la Bible », il faut féliciter nos écrivains génésiaques d'avoir compris ce que pouvait offrir de ressources à l'inspiration le monument le plus vénérable des traditions religieuses du monde, et comment lui revenait l'honneur d'unir la muse des âges antiques à la poésie des siècles à venir. « Ainsi, dit très bien Ozanam, le premier des livres anciens est le premier des livres modernes; il est, pour ainsi parler, l'auteur de ces livres mêmes, car de ces pages devaient sortir toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie et toute la civilisation des temps nouveaux (1) ».

(1) *La Civilisation au Ve siècle*, t. II, p. 147.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Auteurs, Manuscrits et Éditions des Poèmes inspirés par la Genèse

ARTICLE I. — LA *GENESIS*

ARTICLE II. — L'*ALETHIA*

ARTICLE III. — LE *METRUM IN GENESIM*

ARTICLE IV. — LE *CARMEN DE DEO*

CHAPITRE IV

Analyse comparative et détaillée des poèmes inspirés par la Genèse

CHAPITRE V

Le style, la langue, la versification dans les poèmes tirés de la Genèse

CHAPITRE VI

La Genèse dans les œuvres littéraires après le Vᵉ siècle

ARTICLE I. — *LES POÈMES LATINS*

ARTICLE II. — *POÈME GREC*

ARTICLE III. — *LES VERSIONS FRANÇAISES ET PROVENÇALES DE LA GENÈSE AU MOYEN AGE*

§ I. — *Traductions de la Genèse en langue d'oïl*

§ II. — *Traductions de la Bible en langue d'oc*

ARTICLE IV. — *LES POÈMES FRANÇAIS DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS*






3 2044 014

